NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172047 0

Digitized by Google

Digitized by Google

oogle

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

AVRIL 1769.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue Chriſtine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

C'est au Sieur Lacombe, libraire, à Paris, rue Chriſtine, que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, ainſi que les livres, les eſtampes, les piéces de vers ou de proſe, la muſique, les annonces, avis, obſervations, anecdotes, événemens ſinguliers, remarques ſur les ſciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut inſtruire ou amuſer le Lecteur. On prie auſſi de marquer le prix des livres, eſtampes & piéces de muſique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent; ils ſont invités à concourir à ſon ſuccès; on recevra avec reconnoiſſance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenſes ſur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris eſt de 24 liv. que l'on payera d'avance pour ſeize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province eſt de 32 livres pareillement pour ſeize volumes rendus francs de port par la poſte.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols pour

Digitized by Google

ceux qui n'ont pas souscrit au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, *libraire, à Paris, rue Christine.*

On trouve chez le même Libraire.

JOURNAL DES SÇAVANS, *in*-4° ou *in*-12, 14 vol. par an à Paris. 16 liv.

Franc de port en Province, par la poste. 20 l. 4 s.

ANNÉE LITTÉRAIRE, composée de quarante cahiers de trois feuilles chacun, par an, à Paris, 24 liv.

En Province, port franc par la Poste, 32 liv.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine, & qui donne la notice des nouveautés des Sciences, des Arts libéraux & méchaniques, de l'Industrie & de la Littérature. L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv

EPHEMERIDES DU CITOYEN ou Bibliothéque raisonnée des Sciences morales & politiques. *in*-12, 12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.
En Province, 24 liv.

Digitized by Google

Nouveautés chez le même Libraire.

Histoire anecdotique & raisonnée du Théâtre Italien & de l'Opéra comique, 9 vol. *in*-12. rel. 22 l. 10 s.

Histoire littéraire des Femmes Françoises avec la notice de leurs ouvrages, 5 vol. grand *in*-8°. rel. avec une gravure, 25 l.

Variétés littéraires, 4 vol. *in*-12. rel. 10 l.

Nouvelles recherches sur les Êtres microscopiques, &c. *in*-8°. br. *avec fig.* 5 l.

Situation des finances de l'Angleterre, in-4°. broch 4 liv. 4 s.

Table de la Gazette de France, 3 v. in-4°. b. 24 l.

Commentaires sur les Mémoires de Montecuculi, par M. le Comte de Turpin-Crissé, 3 vol. *in*-4°. ornés de gravures & de 43 plans, broch. 42 liv.

Contes Philosophiques de M. de la Dixmerie, 3 vol. *in*-12. brochés, 6 l.

Dictionnaire de l'Elocution françoise, 2 vol. *in*-8°. rel. 9 l.

Les Nuits Parisiennes, vol. *in*-8°. rel. 4 l. 10 s.

Le Politique Indien, 1 l. 10 s.

Dissertation sur le Farcin, maladie des chevaux, par M. Hurel, maréchal, 1 l.

Eloge de Henri IV, par M. Gaillard, 1 liv. 10 s.

Autre Eloge avec gravure, par M. de la Harpe, 2 l. 8 s.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
AVRIL 1769.

PIÉCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

L'INOCULATION. Chant II.

L'ESPAGNOL transporta sur la rive Atlantique
Le mal que nos climats avoient reçu d'Afrique *;
Mais à l'Américain le Breton bienfaisant,
De l'art d'inoculer transmit l'heureux présent,
Le seul bien que l'Europe ait fait à l'Amérique.

* La petite vérole, *Voyez Chant I.*

Digitized by Google

Quand cet art merveilleux parcourant l'Univers,
Traverſant l'Océan, s'avançant vers les poles,
Arrachoit à la mort mille peuples divers ;
Les François enivrés de nouveautés frivoles,
D'antiques préjugés ne pouvoient s'affranchir ;
Et le pas de Calais lui reſtoit à franchir.
A peine revenu des bords de la Tamiſe,
O toi, cher enchanteur, par qui la vérité
Que ton adroite main embellit & déguiſe,
Emprunta ſi ſouvent l'air de la volupté ;
En vain tu vantois l'art de Byſance apporté,
Nous fermions à ta voix notre oreille timide,
Et tandis que l'Anglois rioit de notre peur,
Nos femmes, nos enfans, victimes de l'erreur,
Expiroient dans nos bras, frappés d'un trait perfide ;
Ou ſurvivoient, pour être à notre œil effrayé,
Un éternel objet d'horreur & de pitié.
Mais enfin inſpiré par ſon puiſſant génie,
Un ſage citoyen, dans le palais des Rois,
Aux ſages aſſemblés fit entendre ſa voix :
Sage la Condamine, éleve d'Uranie,
Après avoir bravé dans ta courſe infinie
Les flots de l'Océan, les feux de l'Equateur,
Meſuré les contours de la terre applatie,
Fixé la peſanteur par Newton preſſentie,
Tu viens dans ton pays, tel qu'un heureux vainqueur

Triomphant & chargé du butin le plus rare
Des ſecrets arrachés à la nature avare.
C'eſt là que jouiſſant de ſes nobles travaux,
Et d'un œil attendri contemplant nos miſéres,
Ce généreux mortel conſacra ſon repos
A guérir nos erreurs, à ſoulager nos maux,
A nous apprendre un art ignoré de nos peres.
Le premier parmi nous, il a dans ſes écrits
De l'art d'inoculer peſé les avantages;
Le premier parmi nous, éclairant nos eſprits,
Il a des préjugés diſſipé les nuages.
Nos yeux ſe ſont ouverts après un long ſommeil;
Mais, trop foibles encor pour ce trait de lumiere,
Ils ſe ſont refermés au moment du réveil.
Ainſi quand le matin notre humide paupiere
S'entr'ouvre tout-à-coup aux clartés du ſoleil,
Ses faiſceaux rayonnans bleſſent notre prunelle
Et notre œil ébloui ſoudain eſt refermé:
Ce n'eſt que par degrés qu'au jour accoutumé,
Il ſoutiendra l'éclat dont le ciel étincele.

EPITRE à une Laide.

PEUX-TU craindre ma perfidie,
D'où te vient ce ſoupçon ſur ma fidélité?
Sous tes loix à jamais mon cœur eſt arrêté,
A t'adorer j'ai conſacré ma vie.

Digitized by Google

L'amour qui pour toi ſeule a ſçu fixer mes vœux,
Ne pourra, j'en conviens, t'embellir à ma vue,
A travers le bandeau qu'il a mis ſur mes yeux
J'apperçois ta laideur; mais mon ame éperdue
Brûle toujours des mêmes feux.
Des amans, tu le vois, je n'ai point le langage;
Pour mieux ſéduire la beauté,
Qui de leur cœur a mérité l'hommage,
Ils careſſent ſa vanité;
Par leurs diſcours flatteurs ils égarent ſon ame
Et ſçavent avec art préparer le moment,
Où, dans l'excès de ſon enivrement,
Elle conſent enfin à couronner leur flamme.
Graces à ta laideur, ſans tous ces vils détours,
Je puis aſpirer à te plaire;
Tu reſſens le beſoin de céder aux amours,
Et ſeul je veux le ſatisfaire.
Toujours aveuglés par l'erreur,
Et mépriſant un facile avantage,
Tous les mortels, en cherchant le bonheur,
Le perdent pour ſa fauſſe image;
Séduits par quelques agrémens,
Qu'une coquette augmente avec adreſſe,
Ils tombent à ſes pieds dans leur funeſte ivreſſe,
Et font vœu d'adorer l'objet de leurs tourmens.
Ah! peut-on être heureux lorſqu'on craint l'inconſtance,
Lorſque mille rivaux, par des ſoins empreſſés,

Digitized by Google

Vous disputent un cœur dont vous ne jouissez
Que par caprice & non par préférence ?
Au milieu des plus doux plaisirs
Le danger de les perdre empoisonne la joie,
A la terreur on est en proie,
Et puis, la crainte étouffe les desirs...
Mais en t'aimant, rien ne peut me distraire
Du bonheur de te voir partager mon ardeur ;
Je suis le seul qui, soigneux de te plaire,
Ait pu sentir tout le prix de ton cœur.
D'ailleurs le frivole avantage
De posséder quelques attraits,
Que le souffle du tems ravage,
Doit-il mériter tes regrets ?
Si je n'aimois en toi que ces dons périssables,
Dont la nature orne quelques objets,
Mes feux ne seroient plus durables,
Le tems les éteindroit en sillonant tes traits;
Mais tu peux braver son injure
Et t'assurer de mon amour.
Je t'aime, malgré la nature,
Malgré le tems, je t'aimerai toujours.
Tu ne le sçais que trop, chaque peuple différe
Dans son goût pour les agrémens,
Et la beauté n'est qu'arbitraire,
Le préjugé doit-il régler mes sentimens ?
Ton nez de loin annonce ta figure,
Mais doit-il mériter pour cela nos mépris ?

Les femmes des Romains en connoiſſoient le prix,
Et t'auroient envié ce don de la nature.
Tes dents n'ont point cette blancheur
Dont ſe laiſſe éblouir le ſtupide vulgaire ;
Mais à Siam on priſe leur noirceur,
Les noires ont ſeules le droit de plaire ;
On a recours à l'art pour changer leur couleur.
Tes lévres ont ſur-tout un charme inexprimable ;
Leur groſſeur paroît effroyable,
Mais en Afrique elle eût fait leur beauté,
Et ce ſont deux couſſins où dort la volupté.
Tes yeux expriment la tendreſſe,
Mais malgré tes efforts ils répandent des pleurs.
Eh ! bien, de l'Orient la charmante déeſſe,
L'aurore en verſe auſſi pour ranimer les fleurs.
Si les éclairs de la ſaillie
Jettoient du feu dans tes propos,
Ma vanité, je le parie,
Croiroit adorer tes bons mots ;
Mais non, mon ame n'eſt ſurpriſe
Par aucun de ces faux brillans,
Et je l'avoue avec franchiſe,
Ta ſimplicité même accroît mes ſentimens.
Lorſqu'emporté par ma tendreſſe,
En palpitant, je tombe à tes genoux,
Ton regard immobile, en des momens ſi doux,
Paroit à mon amour le comble de l'ivreſſe.

Digitized by Google

Je bénis le deſtin qui voulut te former,
Qui te fit laide, exprès pour me charmer.
Sur tes difformes traits je vois ſa bienfaiſance,
Je ne mets point de borne à ma reconnoiſſance;
Reçois, reçois encor le ſerment de mon cœur,
Je jure d'adorer à jamais ta laideur.

A Bordeaux; *Par Doncoſſeph Garat.*

LE SINGE PUNI. Fable.

CHACUN a ſon talent qu'il tient de la nature;
Le cultiver, ſans briguer ceux d'autrui,
C'eſt de l'honneur la route la plus ſûre;
Un trait le prouve: le voici.

Un jour après une conquête,
Sire Lion enflé de ſes ſuccès
Pour des jeux ſolemnels aſſembla ſes ſujets.
Fagotin commença la fête,
Sauta, bala,
Cabriola;
C'étoit merveille: en vain ſes camarades
Voulurent imiter ſes tours & ſes gambades;
Il eut le prix: qui n'eût été content?
Il ne le fut pas cependant.
Notre ſinge étoit jeune, & partant téméraire;
Rien ne l'effraie, il veut tout contrefaire,

Digitized by Google

Tout ſurpaſſer ; il brave, fier rival,
Et la corne du bœuf & le pied du cheval :
On le mépriſe, il chante ſa victoire,
Va, vient de rang en rang pour publier ſa gloire.
Cependant un oiſeau dans l'air vint à paſſer,
» Ainſi que lui, ne puis-je m'élancer ?
» Oui, je le puis... & la troupe de rire,
Mais de pitié ; lui, penſe qu'on l'admire,
Grimpe au chêne voiſin, ſe jette en inſenſé ;
Voilà mon ſinge à bas, mon ſinge fracaſſé.
Il ſe plaignoit au ſort. Ta plainte m'importune,
Lui dit quelqu'un, laiſſe-là la fortune,
Accuſe ton orgueil & non pas ton deſtin ;
Que ne reſtois-tu Fagotin ?

L'ENFANT & LE SABOT. Fable. *

POUR célébrer l'anniverſaire
Du jour où naquit ſon papa,
Un enfant vif & dru du matin ſe leva,
Et fit cette courte priere :

---

* Elle a été recitée par M. D. M. âgé de cinq ans, à M. B. ſon grand-oncle, âgé de quatre-vingt-dix qu'il appelle ſon Papa ; l'enfant tenant un fouet & un ſabot d'une main, & préſentant une copie des vers de l'autre.

Digitized by Google

» Arbitre du ſort des humains,
» Grand Dieu, qui de nos jours tiens le fil en tes
» mains,
» Conſerve-nous long-tems une tête ſi chere :»
Telle fut à-peu-près l'oraiſon du marmot,
Qui, comme il a bon pied, bon œil & bonne
langue,
Pourroit ſans doute y coudre un lambeau de ha-
rangue;
Mais il ne ſera pas ſi ſot;
Le drôle ! il ſçait trop bien qu'on lui diroit en
face,
Que *mal étreint qui trop embraſſe;*
Et d'ailleurs à tourner cent fois autour du pot,
On ne va point au but, quelqu'effort que l'on
faſſe;
Le langage du cœur s'entend à demi-mot,
Sans commentaire ni préface;
Bref, l'enfant bien ou mal a payé ſon écot,
Et, crainte d'ennuier, car à la fin tout laſſe,
Il eſt tems de demander grace,
Et d'aller fouetter le ſabot.

Digitized by Google

ELEGIE à la mémoire d'une jeune Demoiſelle ; par M. Pope , traduite de l'Anglois. *

QUEL objet frappe mes yeux à l'entrée de ce bois! Tous mes ſens en ſont glacés d'horreur & d'effroi , la pâle lueur de la lune me fait entrevoir un ſpectre. Il m'appelle , ciel , ô ciel ! c'eſt elle , c'eſt elle-même ! Mais pourquoi ce ſein enſanglanté & ce poignard tout prêt à la percer encore... Hélas ! toujours belle & toujours tendre ! Quelle eſt la cauſe de ſa mort ? Eſt-ce un mal de ſçavoir bien aimer ? Et le ciel peut-il faire un crime aux mortels de ce qui fait la félicité des anges ? Défend-il d'avoir un cœur ſenſible

* M. Pope aimoit tendrement cette Demoiſelle , & en étoit aimé. Elle ſollicita en vain ſes parens de conſentir à leur union. Comme elle refuſoit tout autre parti , ſes parens l'enfermerent dans un château. Cette jeune infortunée ne pouvant s'arracher de ſa priſon ni ſoutenir la cruelle abſence de l'amant qu'elle adoroit , ſe donna la mort. On punit ſur ſon cadavre cet excès de tendreſſe , en le privant des honneurs de la ſépulture.

Digitized by Google

& intrépide ? Reprouve-t-il une action qu'une amante paſſionnée, qu'une ame vraiment romaine a dû commettre? Non. Le ciel doit révoquer ſes terribles arrêts. Il doit des récompenſes & non pas des ſupplices à ceux dont les ſentimens ſont ſi tendres & dont la mort eſt ſi glorieuſe. Puiſſances ſuprêmes qui gouvernez le monde, n'annonçâtes-vous pas d'avance le ſort d'une ſi grande ame, lorſque vous la formâtes avec ce caractere d'élévation qui la diſtingua toujours de tant d'ames vulgaires ? L'ambition tira ſa premiere origine de vos demeures céleſtes! c'eſt le crime éclatant des anges & des dieux : cette noble paſſion deſcendue ſur la terre ſe communiqua bientôt à leurs images, c'eſt-elle qui embraſe le cœur des rois & des héros : les ames vraiment magnanimes ne brillent parmi nous qu'un inſtant dans un ſiécle. Les autres languiſſamment ſtupides demeurent captives dans la priſon de leurs corps ; la lumiere obſcure qui luit dans le cours de leur vie inutile & preſque inviſible au reſte des hommes, eſt ſemblable aux lampes qui éclairent les ſépulcres : ou plutôt tels ſont ces Rois, la honte de l'Orient, qui, renfermés dans leurs palais, y paſſent leurs jours dans un

ſommeil léthargique, où les plonge leur coupable oiſiveté.

D'une foule peut-être trop ſemblable à ceux-là, la deſtinée rappella cette ame ſublime, le triſte objet de mes regrets, pour la rejoindre aux habitans du ciel qui plaignoient ſon ſort ici-bas. Comme dans l'air le plus pur, on voit les eſprits s'élever & ſe ſéparer des parties groſſieres dont cette région inférieure eſt compoſée; de même ſon ame s'envola dans ſon ſéjour natal, & avec elle s'envolerent toutes les vertus qui ornoient le pays criminel où elle avoit paſſé un ſi triſte exil.

Mais vous, dont la barbarie l'a forcée de ſe délivrer par une mort ſanglante des tourmens que votre cruauté lui faiſoit ſouffrir, voyez ſur ces lévres de corail ce dernier ſoupir encore animé, ces joues de roſe maintenant flétries par le ſouffle de la mort; ce ſein qui autrefois enflammoit l'Univers eſt glacé maintenant: & ces yeux qui répandoient un amour contagieux ſont fermés pour jamais. Perfides, ainſi périra votre race. Si la Juſtice éternelle gouverne encore la foudre, une vengeance imprévue éteindra toute votre lignée. Semblables à la fleur des champs, vos femmes & vos enfans ſeront moiſ-

Digitized by Google

ſonnés, & des cercueils ſans nombre aſſiégeront vos portes; là les paſſans s'arrêteront, & diront, en montrant vos cadavres : (tandis que vos pompeuſes funérailles noirciront les chemins) voilà ceux dont les furies ont endurci les ames, voilà ceux qu'elles ont maudits pour toujours, en leur donnant des cœurs que rien n'a jamais pu fléchir : ainſi paſſeront ſans coûter une larme, vos ſuperbes convois, l'admiration des gens ſtupides & le ſpectacle d'un jour. Ainſi s'évanouiront tous ceux dont le ſein n'aura jamais brûlé que pour des biens périſſables, ou qui n'auront pas ſçu s'attendrir ſur les malheurs de leurs ſemblables.

Loin d'adoucir ton ſort, ombre ſacrée, on a voulu te couvrir d'un éternel opprobre; on a vu ta mort ſans pitié; on t'a privée des honneurs funébres. Qui peut maintenant expier tant de crimes? Quoi! des amis n'ont pas déploré ta deſtinée? Aucune larme n'a coulé des yeux de ceux à qui ton enfance avoit été confiée. Perſonne n'a appaiſé ton ombre plaintive, en arroſant de pleurs ton triſte ſépulcre. Ce furent des mains étrangeres qui fermerent tes yeux mourans, qui enſevelirent ton corps innocent, qui ornerent ton humble tombeau. Enfin tu ne fus hono-

Digitized by Google

rée, tu ne fus regrettée que par des étrangers. Mais qu'importe que des parens ingrats n'ayent pas accompagné ton cercueil en habits lugubres, affligés peut-être pour quelques inſtans, quoique revêtus d'ornemens triſtes pour une année; & traînant autour d'eux, à des fêtes nocturnes & à des ſpectacles publics, un appareil inſultant pour la vraie douleur, quand on n'en a que le maſque! Qu'importe qu'un marbre poli n'ait point tâché vainement d'imiter les nobles traits de ton viſage, ni que des amours en larmes n'ayent point orné ta derniere demeure! Qu'importe enfin qu'aucune terre ſacrée n'ait ouvert ſon ſein pour te recevoir, & que des chants mercenaires n'ayent point fatigué tes mânes! Au lieu des vaines parures que l'art emprunte pour éterniſer des cadavres, un gazon vert & touffu ſera couché légérement ſur ton ſein, & les fleurs qui croiſſoient dans Eden y naîtront avec des couleurs encore plus vives & plus brillantes: c'eſt en ce lieu que l'aurore répandra ſes premieres larmes. Ici les premieres roſes de l'année fleuriront, tandis que les chérubins, avec leurs aîles argentées, ombrageront la terre devenue déſormais ſacrée par tes cendres qu'elle renferme. Ainſi demeurera paiſi-

Digitized by Google

ble, ſans monument & ſans gloire, celle qui, pendant ſa vie, eut en partage la beauté, les titres, les richeſſes & la renommée. Il t'importe peu maintenant d'avoir été honorée & aimée éperduement, ou qu'on ſache qui t'a donné l'être; un monceau de pouſſiére eſt tout ce qui reſte de toi, c'eſt tout ce que tu es à préſent & tout ce que ſeront les mortels les plus fiers & les plus orgueilleux.

Les poëtes eux-mêmes, à qui les héros doivent leur immortalité, mourront comme ceux qu'ils auront chantés; les oreilles flattées de leurs louanges deviendront ſourdes, & les langues éloquentes qui les auront célébrés ſeront muettes pour toujours. Celui-même qui te pleure maintenant & qui conſacre ſa douleur & ſes regrets dans ces accens lugubres & lamentables, aura beſoin dans peu des larmes qu'il te paye. Alors il ne verra plus ta chere image; ſon dernier ſoupir t'arrachera de ſon cœur & terminera les malheurs de ſa vie. Ma muſe ne gémira plus ſur ton tombeau, elle ſera oubliée; & pour tout dire enfin tu ne ſera plus aimée.

Digitized by Google

TRADUCTION libre de l'hymne Stupete gentes, *&c.*

Stupete gentes ! fit Deus hoſtia, &c.

PEUPLES, admirez en ſilence ;
Reconnoiſſez un Dieu qui s'immole pour vous.
Celui qui créa tout par ſa ſeule puiſſance,
Fit la loi, s'y ſoumit : quel exemple pour tous !
Comment, pour racheter l'Univers de ſes crimes,
Peut-il ſe mettre au rang des coupables victimes ?
Et vous, que rien n'a pu ſouiller,
Vous, admirable créature,
Mere ſans tache, Vierge pure,
Devez-vous vous purifier.

De more matrum Virgo puerpera, &c.

Une loi formelle & ſévére
Aux meres, pour un tems, interdit le lieu ſaint.
L'épouſe de Joſeph, comme toute autre mere,
Reconnoît cette loi, la reſpecte & la craint.
Quel eſt donc ce devoir dont rien ne la diſpenſe ?
Eſt-ce pour elle enfin qu'eſt faite la défenſe ?
Ah ! ſon ſein ne devient-il pas
Le temple du Dieu qu'on adore ?
Pourquoi donc n'oſe-t-elle encore
Vers le lieu ſaint porter ſes pas.

Digitized by Google

Ará ſub unâ ſe vovet hoſtia, &c.

Quel ſpectacle ici ſe préſente !
Trois victimes, grand Dieu ! viennent s'offrir à toi.
Le même autel reçoit cette hoſtie innocente ;
Le même inſtant devient le témoin de leur foi.
Nouveau prêtre, une Vierge, exempte de tout vice,
T'immole ſon honneur ; & dans ce ſacrifice
Un enfant encore au berceau
Livre ſon corps & foible & tendre ;
Un vieillard enfin ſemble attendre
Ce jour pour deſcendre au tombeau.

Eheu ! quot enſes tranſadigent tuum, &c.

Combien de traits, mere ſenſible,
Un jour, hélas ! un jour vous perceront le cœur !
Comment en ce moment vous ſera-t-il poſſible
D'éprouver, ſans mourir, la plus vive douleur !
De cet enfant ſi cher, né dans votre ſein même,
Vous connoiſſez déjà la majeſté ſuprême.
De votre Dieu, de l'Eternel
C'eſt le fils unique, adorable ;
Cet Agneau, victime agréable,
De ſon ſang doit teindre l'autel

Digitized by Google

Chriſtus futuro, corpus adhuc tener, &c.

Dès le moment de ſa naiſſance
Le Chriſt vient nous offrir un trait de ſon amour.
Le premier pas qu'il fait devient une ſouffrance,
Prélude de la mort qu'il doit ſubir un jour.
Pourquoi faut-il, ô ciel! qu'un innocent périſſe!
Quel ſera donc le prix d'un ſi grand ſacrifice?
Les mortels étoient malheureux,
Envers Dieu coupables victimes;
Son fils vient expier leurs crimes,
En répandant ſon ſang pour eux.

Par M. le Prévôt d'Exmes.

HARANGUE d'un Général François aux officiers de ſon armée, prêts à entrer en campagne.

MAGNANIMES guerriers, l'honneur de ma patrie;
François, qu'aux champs de Mars la gloire m'aſſocie;
Prêts de braver le ſort, prêts de vaincre ou mourir,
J'ai, ſur des faits preſſans à vous entretenir.
Par nos propres beſoins, par nos ſuites nombreuſes,

Digitized by Google

Par le luxe assiégés dans nos tentes pompeuses,
Que de malheurs, ô Dieux! je vois fondre sur nous;
Mais réformons, amis, pour parer à ces coups
Le faste & la molesse, avant-coureurs des vices,
Qui font revivre ici Capoue & ses délices:
Le jour, le casque en tête, exercez vos soldats,
Mêlez-vous à leurs jeux, partagez leurs repas,
Bravez à leur exemple & les temps & la peine,
La nuit la lance au poing, dormez au pied d'un chêne;
C'est ainsi que couchoit l'invincible Henri
Lorsqu'il sortit vainqueur des campagnes d'Yvri;
Quand ses braves servoient & sans faste & sans suites,
Ferez-vous de nos camps un camp de Sybarites?
Quoi?... N'est-il pas affreux de voir chez des guerriers
Un luxe, un superflu qui souille leurs lauriers;
Une table servie ainsi qu'au sein des villes,
Des piquets surchargés de chevaux inutiles,
Des tentes où l'éclat présente à mes regards
Le duvet de Plutus près des faisceaux de Mars?
Tant de profusion nous forge des entraves,
Elle attire après nous cette foule d'esclaves,
Ces vautours affamés, par l'intérêt conduits,
Des dépouilles des camps lâchement enrichis;
Alexandre eût-il pû, traînant pareille suite,

Enchaîner Darius, mettre le Mede en fuite ?
Le ſage Scipion, ſur les bords Africains,
Auroit-il arboré les aigles des Romains,
Xenophon eût-il fait ſa retraite fameuſe ;
Eût-on vu d'Annibal la marche audacieuſe
Franchir & les déſerts, & les rocs ſourcilleux
Dont le faîte glacé ſemble étayer les cieux ?
Reformez donc, amis, tous ces vains équipages,
Obſtacle à nos exploits ſur ces lointains rivages ;
Imitez ces héros privés de ſuperflu,
Vous avez leur bravoure, embraſſez leur vertu !

Par M. Rozier.

A Son Excellence Monſeigneur le Baron DE GOLTZ.

O digne Ambaſſadeur d'un monarque & d'un ſage,
Recevez de mes vers les tributs mérités ;
Ma muſe vous doit double hommage,
Pour vous & pour le Roi que vous repréſentez ;
Votre épouſe jeune & charmante
A de moi les mêmes reſpects ;
Mes ſentimens ſont peu ſuſpects.
Vous trouverez par-tout une ardeur ſi fervente
Et Frédéric ſera plus chéri parmi nous ;

Du

Du moins je me le perſuade,
Pour avoir voulu qu'avec vous
La beauté vint en ambaſſade.

Par la Muſe Limonadiere.

DIALOGUE entre LA FONTAINE & RONSARD.

RONSARD.

A quoi rêvez-vous là, bonhomme ?

LA FONTAINE.

J'eſſayois de faire parler en vers le paon de Junon & la chouette de Minerve.

RONSARD.

Le bel emploi ! ne renoncerez-vous jamais à ces bagatelles ? Je croyois que le ſéjour de l'Eliſée auroit, tant ſoit peu, élevé votre génie.

LA FONTAINE.

C'eſt ce que je n'ambitionne point du tout. Je veux faire ici ce que je faiſois là-bas, & ſi j'avois le bonheur d'y retourner, je ne voudrois pas y faire autre choſe.

RONSARD.

Avouez, cependant, qu'il eſt plus glorieux de chanter les héros que de faire parler la cigale & la fourmi.

LA FONTAINE.

Je n'en ſçais rien : j'ai vu parmi nos grands hommes tant de fourmis & tant de cigales. . . .

RONSARD.

Voilà de vos comparaiſons. Vous n'épargnez rien pour humilier notre eſpéce. Moi, au contraire, j'employai tout pour lui inſpirer le noble orgueil que j'avois moi-même.

LA FONTAINE.

J'ai toujours cru que les hommes étoient ſuffiſamment orgueilleux & vains. Il ne me parut pas même que mes leçons euſſent rendu un ſeul d'entre eux modeſte.

RONSARD.

Voilà bien de la morale perdue. A quoi bon élever ſi ſouvent la voix pour n'être pas écouté ?

LA FONTAINE.

Je m'occupois de mes acteurs beaucoup plus que de l'auditoire.

Digitized by Google

RONSARD.

J'embouchai la trompette, & pinçai fortement la lyre. Toute la France m'écouta, & je fus admiré de tous ceux qui m'écoutoient.

LA FONTAINE.

Ah! ah! j'en ſuis bien aiſe!

RONSARD.

Vous euſſiez dû m'imiter, autant que cela ſe pouvoit, s'entend.

LA FONTAINE.

Je n'ai rien imité. J'ai laiſſé agir mon génie, ou, ſi vous le voulez, mon inſtinct.

RONSARD.

C'eſt bien peu de choſe. Il falloit y joindre l'érudition; créer des termes nouveaux, faire paſſer toute la langue grecque & latine dans la vôtre.

. . . *Sonner* le ſang *Hectoréan*,
Changeant le ſon du *Dircéan* Pindare
Au plus haut bruit du chantre *Smyrnéan*. *

C'eſt par-là que j'ai éterniſé mon nom &

* Vers de Ronſard.

mes écrits. C'eſt par-là que j'ai reçu l'hommage de tous nos poëtes, & même du ſouverain dont j'étois né le ſujet.

LA FONTAINE.

Oui, j'ai lu les vers que Charles IX vous adreſſa. Il eſt ſingulier qu'on en ait fait d'auſſi beaux dans votre ſiécle & que ce ſoit un Roi qui les ait faits.

RONSARD.

Que direz-vous donc de ceux que je lui adreſſai avant & après les ſiens ?

LA FONTAINE.

Je ne les ai jamais lus; mais j'ai relu dix fois ceux que Marot adreſſe à François I, qui en faiſoit lui-même comme s'il n'eût pas été Roi de France, & armé chevalier.

RONSARD.

Marot n'obtint jamais rien qu'à force de demandes. L'on prévint toujours les miennes.

LA FONTAINE.

Cela eſt heureux.

RONSARD.

Les vôtres furent-elles écoutées ?

Digitized by Google

LA FONTAINE.

Je n'en fis jamais aucunes.

RONSARD.

Furent-elles prévenues.

LA FONTAINE.

Non; mais celles de Chapelain l'étoient.

RONSARD.

Fûtes-vous, comme moi, recherché, accueilli à la cour?

LA FONTAINE.

Je n'y parus presque jamais, & je pense que le monarque s'en apperçut aussi peu que moi-même.

RONSARD.

Je fus le chef de la Pléïade: fûtes-vous de la nouvelle académie?

LA FONTAINE.

On me donna l'exclusion la premiere fois, & l'on m'y reçut assez tard la seconde.

RONSARD.

Vos ouvrages furent-ils, comme les

Digitized by Google

miens célébrés par tous les poëtes de votre tems ?

LA FONTAINE.

Quelques-uns en parlerent mal ; nul d'entr'eux n'en parla bien.

RONSARD.

Vous voyez qu'il existe entre nous une grande différence. Mais dites-moi, songeâtes-vous jamais à vous faire une réputation ?

LA FONTAINE.

Je songeai à me satisfaire. Un sujet frappoit-il mon imagination ; je le traitois à ma maniere, & sans songer à celle dont tout autre l'eût traité. J'oubliois qu'il y eût des lecteurs & des critiques ; j'oubliois jusqu'à mon existence & à mon nom : mais je ne perdis jamais de vue ni les idées que je voulois rendre, ni le soin de les bien exprimer. Ce soin me suivoit par-tout. J'entendois peu de chose de ce qu'on me disoit : je ne répondois presque à rien. Dès-lors, je pouvois souvent ennuyer les autres ; mais il étoit rare qu'ils m'ennuyassent.

Digitized by Google

RONSARD.

Je vois que vous n'avez rien omis pour ne jouer aucun rôle dans le monde. Il eſt bon de ſe préférer aux autres; mais il faut encore que les autres nous préférent à eux. J'ai réuni ce double avantage. On fut généralement perſuadé de ce que je valois & ſi quelqu'un ſembloit l'oublier, j'avois ſoin de lui en rappeller le ſouvenir. Ce fut par-là que je devins l'oracle des grands & des petits. Je n'eus point de rivaux; je ne trouvai que des admirateurs & des panégyriſtes. Je fus loué par ceux que tout écrivain loue, & je gage que mes productions n'ont rien perdu encore de leur célébrité.

LA FONTAINE.

Cela peut être. On ne m'en a jamais rien dit.

RONSARD.

Voilà une ombre nouvelle qui s'approche de nous, & qui paroît en vouloir à l'un de nous deux.

Madame DE GRAFIGNY.

Je cherche, à mon arrivée en ces lieux,

Digitized by Google

le poëte le plus inimitable que la France ait encore produit.

RONSARD *à la Fontaine.*

Vous voyez que c'eſt moi qu'elle cherche.

Madame DE GRAFIGNY.

C'eſt donc vous, qui eûtes l'avantage d'être philoſophe dans un ſiécle où on l'étoit ſi peu ; & d'être auſſi grand poëte que grand philoſophe ?

RONSARD.

Il eſt vrai ; je crois avoir été l'un & l'autre.

Madame DE GRAFIGNY.

Sublime la Fontaine ! recevez mon premier hommage.

RONSARD *à la Fontaine.*

Comment donc ! C'eſt à vous qu'elle en veut !

LA FONTAINE.

A moi ? Je ne m'en ſerois pas douté.

Madame DE GRAFIGNY.

A vous-même, grand homme ! on ſçait

quelle fut votre modeſtie. Elle a pu vous nuire auprès de vos contemporains ; mais le tems vous a bien vengé. On vous regarde aujourd'hui comme la gloire d'un ſiécle qui vous a preſque méconnu. La réputation fondée ſur les brigues s'affoiblit de jour en jour ; celle qui l'eſt ſur le mérite ſe fortifie d'âge en âge. Il y eut dans tous les tems des hommes qui, par leur audace ou par leur adreſſe, en impoſerent à la multitude, & ſouvent même à ceux qu'ils ne valoient pas. Un autre tems arrive, & chacun eſt remis à ſa place.

RONSARD.

A ce compte, je m'étois bien mépris. Voilà un homme qui a trouvé la gloire ſans courir après ; j'y courus ſans ceſſe & n'atteignis qu'à la réputation. Je le vois trop ; la gloire véritable eſt pour nous une prude ſuſceptible & capricieuſe. Elle fuit ceux qui la pourſuivent avec trop d'éclat, & vient trouver ceux qui l'attendent.

Par M. DE LA DIXMERIE.

De sene Podagro.

Tentatum podagrâ ſenem Vacerram,
Nec vini tamen abſtinentiorem,
Viſens Archigenes ; amice, dixit,
Cado parcere, ſi ſapis, memento ;
Fons eſt ille tuus unicus podagræ.
Audivit placidè ſenex monentem,
Et grates, ſpecie probantis, egit.
Verùm poſt aliquot dies reverſus
Ad ægrum Medicus, ſcyphos ut illum
Vertentem reperit meraciores,
Heu ! quid facis? inquit at Vacerra,
Fontem ſicco meæ, ut vides, podagræ.

Par M. de la Monnoye.

Traduction par M. Ricaud de Marſeille.

Chez certain vieux buveur attaqué de la goutte,
Alla jadis un Médecin ;
Mon cher ami, dit-il, écoute :
Veux-tu guérir? Oui, ſans doute,
Répond le Biberon, c'eſt bien là mon deſſein.
Tant mieux, reprend Purgon, lui touchant dans la main,

Çà, promets-moi de mieux tremper ton vin;
Aux discours des gourmets ne prête plus l'oreille,
Et sois certain que la bouteille
Est la source du mal qui cause ton chagrin.
A ces mots le goutteux, docile en apparence,
Fait semblant de goûter la sévere ordonnance,
Et déclare la guerre au doux jus du raisin.
Mais peu de jours après, le docteur vénérable
Va voir notre malade; il le surprend à table
Parmi les verres & les pots.
Quoi, dit-il, est-ce là cet homme si traitable
Qui parut faire cas de mes sages propos?
Ton erreur, insensé, ne peut être durable;
Hélas! je plains ton sort fatal.
Tout doux, dit le buveur, je me porte à merveille;
Votre sçavoir est sans égal,
Et vous m'avez appris qu'en vuidant ma bouteille
Je taris la source du mal.

---

*A Mademoiselle N** le jour de sa fête.*

Dans les prémices de ses ans,
Brûlant d'une flamme divine,
La courageuse Catherine
Brava la fureur des tyrans;
Et de la molle volupté

Digitized by Google

Mépriſant le cruel empire,
Aux lys de la virginité.
Joignit les palmes du martyre

Vous dont les ſolides attraits
Ne doivent rien qu'à la nature,
Vous, dont l'ame innocente & pure
De l'amour ignore les traits;
Quand aux douces loix d'hymenée
L'éternel, propice à nos vœux,
Soumettra votre deſtinée;
Et vous fera chérir vos nœuds,
Ne ſoyez plus la vierge Catherine.
Juſque-là, fidéle à l'honneur,
Sans efforts, ſans humeur chagrine,
Soumiſe aux loix d'une auſtere pudeur,
Fuyez toujours le coupable délire
D'un jeune & trop ſenſible cœur,
Pour goûter le rare bonheur
De n'être pas Catherine martyre.

Par Madame M. L. D. L.

ROXANE. Conte Perſan.

NE nous plaignons jamais de nos malheurs; ſouvent notre imprudence nous les attire; regardons-les comme des moyens dont Dieu ſe ſert pour nous éprouver ou nous punir.

Digitized by Google

La ville de Kinnoge, autrefois capitale de l'Indoſtan, à préſent détruite, avoit été preſque entierement ruinée par la guerre; ſes habitans infortunés éprouvoient encore l'horreur & la miſére qu'elle traîne à ſa ſuite; Béoffah, l'un de ces mortels obſcurs & pauvres qui ne fondent leur ſubſiſtance que ſur la charité publique, erroit foible & languiſſant dans les rues de cette ville déſolée, implorant en vain des ſecours. Un marchand, dont les richeſſes n'avoient point fermé le cœur à l'humanité, jetta un œil de compaſſion ſur les beſoins du jeune homme, & s'empreſſa de les ſoulager; il le recueillit dans ſa maiſon où il lui donna un aſyle, des habits & du pain; mais pour le ſouſtraire au danger de l'oiſiveté, il le chargea du ſoin de ſes jardins, ſur leſquels donnoit l'appartement de ſon épouſe & de ſa famille.

Un jour Béoffah commençant ſon ouvrage, apperçut Roxane, la fille unique de ſon bienfaiteur; ſortie des bras du ſommeil, elle reſpiroit l'air frais du matin; ſa beauté raviſſante éblouit le jeune homme; il oublia ce qu'il devoit à la reconnoiſſance, & livra ſon cœur à l'amour. Quel eſpoir cependant pouvoit-il former? Son obſcurité, ſa pauvreté ne lui en

permettoient aucun. Cette idée cruelle l'agitoit ſans ceſſe; elle le ſuivoit au milieu de ſes occupations; elle ne le quittoit point lorſqu'il les interrompoit, & ſouvent elle venoit troubler ſon ſommeil. Cherchoit-il à ſe diſtraire par des chants, les chanſons qui y avoient quelque rapport étoient toujours les premieres qui s'offroient à ſon ſouvenir; il repétoit fréquemment celle-ci du prince d'Oriſſa, qui, dépouillé de ſon trône, pourſuivi par ſes ennemis, forcé de ſe cacher ſous divers déguiſemens, devenu amoureux d'une femme qu'il avoit vue dans la ville d'Ugein, l'avoit compoſée pour ſoulager ſes ennuis.

« Malheureux prince! faut-il que l'a-
» mour ajoute ſes peines à tes malheurs!
» Je ne poſſéderai jamais la beauté que
» j'adore, ni la couronne que j'ai perdue;
» ſous le déguiſement où je ſuis, puis je
» aſpirer à ſon cœur? Elle me croit in-
» digne d'elle; je m'expoſe à la mort en
» revelant mon rang, & je mourrai s'il
» faut le lui cacher. »

Béoffah chantoit ces paroles avec intérêt; Roxane en prit à l'écouter; bientôt elle penſa qu'il étoit ce prince d'Oriſſa, dont les aventures avoient fait tant

Digitized by Google

de bruit; elle l'examina avec plus d'attention; il étoit beau, bienfait; elle lui trouva l'air noble & majeſtueux; ſon imagination le lui fit regarder comme une perle brillante que l'inconſtance de la fortune avoit détachée d'une couronne. Flattée de ſa prétendue découverte, à demi-confirmée dans une opinion qui commençoit à lui plaire, voulant écarter tous ſes doutes, elle réſolut de le faire expliquer. Dans ce deſſein elle ſe pare avec plus de ſoin, leve ſes jalouſies, conſidére le jeune homme, prend plaiſir à en être vue, & lui fait ſigne d'approcher. Béoffah accourt avec un empreſſement qui la flatte; ſon embarras exprime ſon amour; Roxane s'en apperçoit & rougit; elle veut lui parler & ne ſçait par où commencer. Ses yeux diſtraits tombent ſur une grenade; elle lui demande ce fruit dont la beauté la tente; le jeune homme court & la cueille; il la lance vers la fenêtre; il jouit de la vue de ce qu'il aime; il veut prolonger ce plaiſir; la grenade jettée manque toujours le but & revient ſans ceſſe entre ſes mains; Roxane rit de cette maladreſſe, en ſoupçonne le motif & s'en applaudit. Si vous ne viſez pas mieux à la couronne, lui dit-elle en ſou-

riant, vous porterez toujours ce turban. Béoffah n'entend pas le ſens de ces mots. Quel rapport, lui demanda-t-il, votre eſclave peut-il avoir avec des couronnes, lui, dont la plus grande ambition eſt de ſervir la reine de la beauté ? —Aucun, reprit Roxane, j'ai ſeulement voulu faire alluſion à un air que je vous ai entendu chanter, & dont les paroles conviennent à un prince malheureux.

Un trait de lumiere éclaira l'ame de Béoffah ; il entrevit l'erreur de Roxane & réſolut d'en profiter ; ſa ſurpriſe même ſervit à ſon deſſein. Inſenſé que je ſuis, s'écria-t-il avec une feinte douleur ! qu'ai-je fait ? L'unique conſolation des infortunés eſt de n'être pas connus ; mon imprudence me l'a ravie. A ces mots il ſe retire dans un déſordre affecté, & va planter d'un air chagrin ſa béche ſur la terre. Dès ce moment il néglige ſon travail & ne s'occupe que des moyens d'aſſurer ſon bonheur en trompant ſon amante.

Roxane cependant n'a plus de doutes ; Béoffah eſt un prince à ſes yeux ; tout le lui confirme ; le lendemain en ouvrant ſa fenêtre, elle le voit couché au pied d'une haie, paroiſſant enſeveli dans un profond

Digitized by Google

ſommeil, mais agité par des ſonges; elle voudroit ſçavoir quels ſont ceux qui l'occupent; il articule quelques ſons qui excitent ſa curioſité; ſon attention redouble; elle entend enfin ces mots: malheureux prince d'Oriſſa!.. O Roxane!... O amour!... Le ſilence ſuccéde; mais Roxane en a ſuffiſamment entendu; ces mots reſtent dans ſa mémoire; elle les explique, les commente, y ajoute, &, dupe de ſon imagination, elle néglige l'épreuve de la pierre de touche, & prend le plus vil des métaux pour de l'or pur. Son eſprit égaré ne voit plus que des palais, des trônes, des ſceptres, des couronnes. Elle médite de l'arracher à un état indigne de lui, trace le plan d'une fuite dans laquelle elle doit le ſuivre, le communique à ſon prince imaginaire qui l'approuve & en preſſe l'exécution.

L'imprudente Roxane oublie les inquiétudes qu'elle va donner à ſes parens; elle ſe charge de ſes bijoux les plus précieux, prend le cheval de ſon pere, & ſe met en route avec ſon amant. Elle traverſe avec lui les forêts les plus ſombres; ſon cœur timide, raſſuré par l'amour, ne craint plus ni les eſprits qui errent au milieu des ténébres, ni les bêtes féroces qui peuplent les déſerts.

Digitized by Google

Quand Béoffah ſe crut aſſez éloigné de Kinnoge pour être à l'abri de toutes pourſuites, il conſidéra qu'il lui ſeroit difficile de ſe déguiſer long-temps,& craignit que Roxane ne découvrît ſon impoſture. L'amour, la terreur & l'avarice rempliſſoient à la fois ſon ame; ſeul avec elle dans cette ſolitude, il pouvoit ſatisfaire ſa premiere paſſion, lui donner enſuite la mort pour s'épargner ſes reproches & reſter maître des richeſſes qu'elle avoit emportées; à peine eut-il conçu ce deſſein qu'il réſolut de l'exécuter.

Le feu des étoiles commençoit à pâlir; le ſoleil naiſſant doroit les bords de l'horiſon; le ſcélérat arrête ſon cheval, l'attache à un arbre & preſſe Roxane de deſcendre. Son ton, ſes regards étonnent cette infortunée; elle n'y reconnoît plus l'expreſſion de l'amour; l'effroi s'empare de ſes ſens; elle le conjure de pourſuivre le voyage; il ne l'écoute point; il la prend dans ſes bras, & ne lui laiſſe aucun doute ſur ſes coupables intentions; en vain elle lui rappelle ce qu'elle a fait pour lui, ſa confiance, ſes bienfaits; en vain elle reclame ſa généroſité, ſa compaſſion; ſa réſiſtance augmente les tranſports du monſtre inſenſible à ſes cris; il n'eſt point

Digitized by Google

attendri des larmes de ſa victime; il aime à les faire couler; elles lui prêtent de nouveaux charmes. Roxane accablée veut prévenir ſa honte & ſe donner la mort; elle portoit ſur elle un poignard empoiſonné; elle le tire pour s'en frapper; ſon déſeſpoir n'en veut qu'à ſes jours; elle reſpecte ceux du cruel; elle ſe ſouvient encore qu'elle l'adoroit.

Béoffah s'apperçoit de ſa réſolution, tente de lui arracher le fer & n'y parvient qu'en ſe bleſſant mortellement; le poiſon pénétre auſſi-tôt dans ſes veines & éteint ſes forces; le lâche expire dans des convulſions affreuſes, déſeſpéré d'un effet ſi prompt, & blaſphemant le ciel qui prévient ſon horrible projet.

Roxane, échappée à l'opprobre qui la menaçoit, plaint encore ce malheureux; mais ſes tourmens ne ſont pas à leur fin; elle jette les yeux autour d'elle, frémit de la ſolitude qui l'environne & déteſte ſon imprudence. Tout l'effraye; ſi le vent agite la forêt, elle croit entendre les hurlemens des bêtes féroces; elle s'attend à chaque inſtant à en être la proie; elle veut fuir & ne ſçait où porter ſes pas; elle craint de s'égarer; ſon incertitude & ſa terreur l'arrêtent à la même place; elle

Digitized by Google

pleure, elle gémit & ne se résoud à rien.

Pendant qu'elle s'abandonne à son désespoir, un bruit confus retentit dans les airs; elle porte ses regards vers le ciel, & apperçoit *Gretiafrose*, (mot persan qui signifie *splendeur du monde*) la Reine des Génies assise sur un char d'or, tiré par des oiseaux, & environnée d'une troupe nombreuse de ses sujets. Ils descendent auprès de Roxane, l'enlevent dans leurs bras & la portent à côté de leur Reine; elle plane avec étonnement dans les cieux, regardant les nuages roulant sous ses pieds, & la terre suspendue au milieu des airs. Elle passe au-dessus des mers, & découvre bientôt une isle délicieuse, où le char descend & s'arrête; Gretiafrose lui adresse alors la parole avec un sourire enchanteur qui acheve de la rassurer. Je vous félicite de votre prochain bonheur, lui dit-elle, vous allez vivre ici avec les enfans de la lumiere, jouir de leurs plaisirs, & oublier le monde, si vous vous accoutumez à nos mœurs & si vous vivez comme vous le devez.

Des portes d'argent s'ouvrirent aussitôt d'elles-mêmes; Roxane suivit la Reine dans des jardins enchantés, où ses yeux s'arrêterent avec admiration sur des mer-

Digitized by Google

veilles ſans nombre ; les beautés de la nature étoient jointes à celles de l'art ; l'une & l'autre ſembloient s'être unis pour produire les effets les plus ſurprenans.

Le palais dont dépendoient ces jardins étoit de criſtal, & bâti au milieu d'un lac; quatre ponts y conduiſoient; la glace dont ils étoient compoſés préſentoit un chemin difficile & gliſſant ; ils aboutiſſoient à des portiques ſuperbes, ouverts aux quatre parties du monde. Roxane s'arrêta, effrayée, à l'entrée d'un de ces ponts; mais ſa conductrice lui prit la main, en ſouriant, & le lui fit franchir ſans danger; elle la conduiſit dans une ſalle ſpacieuſe & magnifique, éclairée par des luſtres de diamans, & au milieu de laquelle s'élevoit un trône inviſiblement ſuſpendu.

Gretiafroſe s'aſſit ſur ce trône d'un air majeſtueux, & touchant une cloche d'argent, elle annonça aux humains qu'elle alloit donner ſes audiences. Auſſi-tôt les jardins furent remplis d'une multitude innombrable d'hommes qui ſe preſſant les uns les autres, retardoient leur marche. Pluſieurs, en précipitant leurs pas ſur les ponts, tomboient dans le lac où ils périſſoient, tandis que d'autres plus heureux arrivoient au palais.

Digitized by Google

Le premier qui se présenta fut un jeune homme; les roses de l'amour coloroient son teint; il jouissoit d'une santé florissante; le feu du desir brilloit dans ses yeux; il s'approche de la Reine avec confiance, se prosterne & lui présente sa requête; elle ne contenoit que ces mots: une table somptueuse, la coupe de la joie, & la beauté dormant dans mes bras, voilà l'objet de tous mes desirs; il fut satisfait. On vit paroître une table servie avec autant d'abondance que de délicatesse; de jeunes femmes égales aux Peris se présenterent avec des coupes remplies de vins exquis; elles se mirent à danser autour du jeune homme qui, nageant dans la joie, s'enivroit à longs traits de toutes les voluptés. Mais bientôt il changea de visage; les fleurs de son teint se fanerent; le feu de ses yeux s'éteignit; il mourut victime de ses excès, & le dégoût précéda son dernier soupir.

Il fit place à un vieillard haletant, portant un sac sur ses épaules & pliant sous le faix. Arrivé au pied du trône il l'y dépose & l'ouvre; il contenoit beaucoup d'or. Acheve de le remplir, s'écria-t-il, & je mourrai content. A peine avoit-il parlé que la terre s'ouvrit devant lui &

Digitized by Google

lui montra des richeſſes immenſes; le vieillard les contemple avec raviſſement; il s'empreſſe de remplir ſon ſac, le trouve trop petit & regrette de n'en avoir pas apporté un plus grand; il y fait entrer tout ce qu'il peut contenir & ſoupire à la vue de ce qu'il laiſſe. Il entreprend enſuite de le charger ſur ſes épaules; ſes efforts ſont inutiles, il s'aſſied en l'embraſſant, & meurt ſans vouloir le quitter.

Dans l'inſtant un jeune homme qui ſe laſſoit d'attendre, accourt & ſe jette ſur l'or, qui ſe fond & diſparoit en ne laiſſant que le ſac vuide entre ſes mains. Pluſieurs autres ſe préſenterent; on vit enfin un philoſophe avec une barbe vénérable; il tenoit un miroir d'une main & de l'autre un livre. Il y a 70 ans, s'écria-t-il, que je cherche par le monde le palais du bonheur; j'ai ſuivi enfin les traces de la ſageſſe; elles m'ont conduit dans ce lieu; je ſuis arrivé au terme; ô grande Reine, fais-moi jouir de la ſuprême félicité. Tu la mérites, répondit Gretiafroſe, & dans l'inſtant le vieillard tomba mort.

Alors on vit entrer une foule prodigieuſe de perſonnes des deux ſexes; Roxane, attentive à ce qui ſe paſſoit au-

tour d'elle, rêvoit à la demande qu'elle feroit à son tour, lorsque la souveraine des génies, lasse de l'audience, s'écria : vous obtiendrez tous le premier vœu que vous formez. Dans ce moment les yeux de Roxane étoient fixés sur une émeraude d'un prix inestimable. Au dernier mot de Gretiafrose le palais s'évanouit ; un bruit, semblable à celui du tonnerre, se fit entendre ; Roxane tomba mourante d'effroi, & se trouva sur le bord de la mer en revenant à elle, avec la précieuse émeraude à ses côtés.

Quel fut son effroi quand elle reconnut qu'elle étoit dans une isle déserte, sans secours, sans asyle, sans nourriture ; une troupe de singes monstrueux qui habitoient ce lieu sauvage, vint ajouter à sa terreur ; persécutée par ces animaux cruels & malins, elle attendoit la mort, lorsqu'un lion sortit de la forêt & les mit en fuite ; son épouvante redouble à cet aspect, mais le monstre dépouillant sa férocité, s'approche de Roxane, la flatte de sa queue terrible & lui léche les mains ; ce fut un nouveau genre de supplice pour cette infortunée ; la langue rude & grossiere du lion meurtrissoit les mains qu'il sembloit caresser ; Roxane pour s'en débarrasser

barraſſer, tente de ſe lever & de fuir, mais l'animal farouche l'arrête par le bas de ſa robe & la contraint de reſter aſſiſe ſur la terre.

Roxane épouvantée n'oſoit porter ſes regards ſur le lion qui ne la quittoit point; elle ſongea au poignard empoiſonné qu'elle avoit conſervé; mais elle n'oſa pas s'en ſervir pour ſe délivrer de ſon terrible compagnon; elle lui devoit la vie; il ne l'attaquoit point; elle ſe ſouvint qu'elle avoit encore ſa boëte à bettel qu'elle avoit remplie d'opium avant de ſortir de la maiſon de ſon pere; elle mit dans ſa main le ſomnifere puiſſant & le préſenta au lion, qui le prit & en éprouva auſſi-tôt l'effet. Elle profita de ce ſommeil pour ſe mettre en liberté; en avançant vers la mer, elle apperçut un vaiſſeau qui venoit à cette iſle, elle détacha ſon voile, & s'en ſervit pour faire des ſignaux. Le commandant du navire deſcendit ſur le rivage; qui es-tu, lui demanda-t-il d'un ton bruſque, qui t'a conduite dans ce lieu déſert? —Vous voyez une infortunée dont l'hiſtoire eſt trop longue pour vous être racontée; daignez me conduire dans une terre habitée; vous entendrez alors le récit de mes malheurs;

vous me plaindrez ; vous connoîtrez toute l'étendue du ſervice que vous m'aurez rendu.

Le capitaine, homme farouche, avare & ſans humanité, incapable de rendre un ſervice gratuit, n'entendant point parler de récompenſe, lui répondit avec dureté qu'il avoit un long voyage à faire, que ſes proviſions étoient preſque épuiſées, qu'il n'étoit venu dans cette iſle que pour tâcher de s'en procurer de nouvelles & non pour ſe charger d'une bouche de plus. Il alloit ſe retirer en achevant ces mots lorſqu'il apperçut les bijoux dont Roxane étoit parée ; il s'arrête, réſolu de ſe les approprier & de profiter de ſon infortune ; il lui demande ce qu'elle lui donnera pour ſon paſſage. Il faut donc payer vos ſecours, lui dit-elle ; puiſque vous aimez les richeſſes, prenez ces joyaux. Je tiens ce diamant de ma mere ; elle le porta le jour de ſon mariage ; elle eſpéroit le voir à mon doigt dans la même circonſtance. Cette bague eſt à vous, un devin m'aſſura qu'elle étoit un préſervatif contre l'ingratitude ; l'expérience ne m'a que trop appris à me défier de ſa prédiction. Recevez auſſi cet anneau ; un derviche voyageur me le remit, en me diſant qu'il me

tireroit un jour de l'embarras le plus affreux. Prenez encore ces boucles d'oreilles, ce collier, ces bracelets, cette chaîne d'or, prenez tout.

Lorſque le marin eut reçu tous ces ornemens, il lui demanda ſi elle n'avoit rien de plus. Je l'avois oublié, répondit Roxane avec impatience; il me reſte une émeraude; regardez ſon éclat; mais puiſque l'avarice & la mer ont la même avidité, je partagerai mes dépouilles entre-elle & vous; en parlant ainſi, elle la jetta dans les flots.

Le commandant, que la vue de cette pierre avoit ébloui, pouſſa un cri en la voyant échapper de ſes mains; il déchira ſes habits, & repouſſant Roxane avec fureur, il remonta ſur ſon vaiſſeau qui mit ſur le champ à la voile.

Les ſcélérats ne jouiſſent pas long tems du fruit de leurs méchancetés; le ciel, vengeur du crime, a toujours le bras étendu ſur eux; un nuage parut ſur l'horiſon & le remplit bientôt tout entier; la foudre qu'il portoit dans ſes flancs s'échauffe, s'embraſe & gronde; les vents déchaînés ſur les mers entrouvrent leurs abymes qui engloutiſſent le vaiſſeau & le monſtre qu'il portoit.

Roxane, à la vue de l'orage, s'étoit

miſe à l'abri dans une caverne; elle en ſort auſſi-tôt qu'il eſt diſſipé; les vagues apportent ſur le rivage les debris du navire & quelques proviſions dont elle appaiſe la faim qui la dévore; elle apperçoit le corps du capitaine qui l'a dépouillée ſi inhumainement; ſes yeux s'arrêtent ſur un petit ſac attaché à ſa ceinture; l'eſpoir d'y trouver quelques nouveaux alimens la porte à s'en ſaiſir; elle l'ouvre & n'y trouve que ſes bijoux; elle les revoit avec plaiſir & s'en pare encore; ſon anneau lui paroît fauſſé, elle eſſaye de le redreſſer, il ſe rompt entre ſes mains. La terre tremble autour d'elle; ſes yeux ſemblent ſe couvrir d'un voile; elle ne voit plus, mais elle entend ces mots. Celui qui t'a donné ce joyau me force à ſortir du centre de l'abyſme pour te ſervir; parle, que veux-tu de moi. Roxane lui répondit: Génie ſacré, ou qui que tu ſois, l'anneau que j'ai rompu eſt le préſent d'un derviche dont j'ai ſoulagé l'infortune; il me quitta en m'aſſurant qu'il me ſeroit utile, ſans s'expliquer davantage. Je vois ſa prédiction accomplie; daigne me tirer de cette iſle.

A ces mots elle ſe ſentit enlevée dans les airs, & ſe trouva bientôt ſur la terre ferme; elle crut ſes malheurs finis; la

campagne chargée de fleurs & de fruits lui offroit un ſpectacle raviſſant. Elle marchoit pour ſe rendre dans quelque lieu habité, lorſqu'elle vit paroître une créature à figure humaine qui s'avançoit en danſant, & qui fut ſuivie d'une multitude d'autres; c'étoient les femmes des Bunmanoes qui habitent les montagnes du Décan, eſpéce de peuples ſauvages qui paroiſſent à peine ſupérieurs aux brutes. Dès qu'elles eurent apperçu les diamans de Roxane, elles ſe jetterent ſur elle pour s'en emparer; en défendant ſon anneau elle le rompit une ſeconde fois; le génie parut, & ſa préſence fit prendre la fuite à ces femmes. Il demande à Roxane pour quelle raiſon elle l'a rappellé; elle ſe proſterne, elle le ſupplie de la porter dans la demeure de ſon pere.

Le Génie obéit, & Roxane en ouvrant les yeux ſe voit dans un tombeau qu'éclaire une lampe funébre. Elle frémit & ne doute plus que ſa fuite n'ait donné la mort à l'auteur de ſes jours; elle arroſe de ſes pleurs le marbre qui le couvre, & ne voit point ſa mere qui, vêtue de deuil, étoit venue renouveller l'huile de la lampe & jetter des fleurs ſur la tombe de ſon époux. Surpriſe à l'aſpect de ſa fille, elle pouſſe un cri; prête à voler dans ſes bras,

elle s'arrête, & lui montrant ce lieu lugubre, elle semble lui dire avec douleur : c'est ici que tu as conduit ton pere ! Roxane entend ce reproche terrible, se jette à ses pieds & fait parler ses larmes & ses remords ; sa mere attendrie la releve & l'embrasse ; elle écoute le récit de ses tristes aventures, & la ramene dans la maison paternelle. Roxane mérita ses bontés ; elle ne se souvint de ses égaremens que pour les détester ; la raison, la vertu, ses devoirs furent la regle de sa vie que l'imprudence, l'erreur & l'imagination ne troublerent plus.

SENTIMENT sur Héraclite & Démocrite.

PAR un infructueux délire
Héraclite pleura nos maux,
Démocrite ne fit qu'en rire ;
Mais comment excuser ces deux originaux ?
Lequel a pour vous plus de charmes,
De ces cyniques ris, de ces frondeuses larmes ?
Voici mon avis entre nous.
Héraclite est un fou de pleurer pour des fous ;
Et Démocrite aussi peu sage
Rit des sots dont il est l'image.

Simon fils, à Hennebond.

Digitized by Google

VERS d'un Ami ſur la mort de ſon Amie, le 28 Janvier 1769.

Tu n'es donc plus que cendre, ô ma plus chere amie!
Les Dieux ont diſpoſé de toi,
Et tu viens de ſubir la loi
Qu'impoſe la nature à qui reçoit la vie.
Ç'en eſt fait.. Quoi tu meurs!.. Et je reſpire..!
ô Dieux!..
Si le ſort moins impitoyable
Eût daigné m'être favorable,
Le coup qu'il t'a porté nous eût frappé tous deux.
Mais la fatale deſtinée
Qui te précipite au tombeau,
N'a pas voulu que le même cizeau
Ait coupé de mes jours la trame infortunée.
Ah! du moins, ſi du ſein des Etres éternels,
Où ton ame s'eſt envolée,
Tu jettois ſur la terre, à mes yeux iſolée,
Un de tes regards immortels,
Tu verrois qu'accablé de regrets, de triſteſſe,
Et devoré par la douleur,
Je pleure ces momens ſi chers à notre cœur,
Ces momens conſacrés à la délicateſſe
D'un ſentiment plein de douceur,

Digitized by Google

Où nous applaudiſſant d'avoir eu le bonheur
D'éviter les excès de l'humaine foibleſſe,
Et les condamnant ſans rigueur,
Nous plaignions ceux de notre eſpéce,
Qui, ſéduits par la folle ivreſſe,
Et les attraits d'un penchant ſéducteur,
Aux paſſions ſacrifiant ſans ceſſe,
Et n'écoutant pas la ſageſſe,
Se laiſſoient à leurs goûts aller avec fureur.
La confiance mutuelle
Qui préſidoit à tous nos entretiens,
A l'amitié prêtoit un nouveau zèle,
Et d'intelligence avec elle,
De notre attachement reſſerroit les liens.
Sans ennui comme ſans nuages,
Nos jours couloient purs & ſereins;
Contens de peu, vivans en ſages,
Et ſans porter envie au reſte des humains.
La mort rompant, hélas! cette union ſi rare,
A mis le comble à mon malheur;
Mais en dépit du ſort qui nous ſépare
Tu vivras toujours dans mon cœur.

Digitized by Google

VERS à M. du Belloi, après la premiere représentation de la repriſe du Siége de Calais, *le* 1 *Mars* 1769.

TES ſuccès ſont comblés : au temple de mémoire
Le ſiége de Calais conſacrera ta gloire ;
Et tes ſublimes vers, en paſſant dans nos cœurs,
Etoufferont toujours les cris de tes cenſeurs.

Par M. Plaiſant, avocat en parlement.

VERS pour mettre au bas du portrait de M. du Belloi.

TEL eſt ce citoyen, dont le drame fidéle
Du maire de Calais éterniſe le zèle ;
La France dans les cœurs y voit graver pour loi,
L'amour de la patrie & l'amour de ſon Roi.

VERS à Mgr l'ancien Evêque de Limoges.

LES Enfans de nos Rois à vos ſoins confiés
De vos rares vertus ſont de ſûrs témoignages :

Digitized by Google

Au milieu de la cour, au sein de ses orages,
Le calme est dans votre ame & l'envie à vos pieds.
Permettez qu'un cœur qui vous aime
Applaudisse de loin à vos nobles travaux ;
Agréez tous mes vœux, ils ne sont pas nouveaux,
Mais ils sont vrais comme vous-même.

Par M. de Breste.

---

*VERS adressés aux Officiers François, assistans à une représentation d'*Adelaïde *sur le Théâtre de Ferney.*

Sous les belles couleurs du pinceau d'un grand homme,
Guerriers, vos propres traits vont s'offrir à vos yeux ;
Vous verrez votre image, & Nemours & Vendôme
Parleront de bien près à vos cœurs généreux.
L'ivresse de l'Amour, l'ivresse de la Gloire,
Le cri des passions, le cri de la victoire,
Voilà vos guides, ô Français.
Les monumens de vos succès
Sont au temple de Gnide, au temple de Mémoire.
Les plaisirs ont pour vous embelli les grandeurs,
Ils charment vos instans, vous ornez leur empire ;
L'honneur seul vous arrache à ces douces erreurs.

Digitized by Google

L'honneur eſt votre dieu : cet ouvrage l'inſpire,
Et ce que l'auteur ſçut écrire
Eſt écrit déjà dans vos cœurs.

Par M. de la Harpe.

A Mademoiſelle R. ſur ſon aventure des Tuileries.

FAUT-IL vous étonner, Beauté parfaite en tout,
Que le François s'empreſſe ſur vos traces ;
Il fait l'éloge de ſon goût,
En rendant hommage à vos graces.
Emerveillé de voir tant de charmes divers
Unis (choſe ſi rare) avec tant de décence,
Il fait aux yeux de l'Univers
Ce que mon cœur fait en ſilence.

Par D. B.

IMPROMPTU fait au foyer de la Comédie Françoiſe, ſur une plaiſanterie de Mlle Luzi, qui avoit volé un moucheir.

VOUS méritez qu'on vous le donne
Le mouchoir que vous m'avez pris,
Et la plus belle des *Ouris*,

Digitized by Google

Par les charmes de ſa perſonne,
Ne vaut pas dans le paradis
Le petit doigt de ma friponne.
Parmi les beautés de Paris
Ma préférence vous couronne,
Et nul, n'en doit être ſurpris;
Car ſans ceſſe je le redis:
Vous méritez qu'on vous le donne
Le mouchoir que vous m'avez pris.

Par M. de la Tourraille.

STANCES de M. de la Louptiere, académicien des Arcades, ſur la mort de Madame de Relongue, ſa mere.

QUOI! ce ſein vertueux où je fus renfermé
A ſubi du trépas les cruelles atteintes!
Par mes ſoupirs & par mes plaintes
Le ſort ne fut pas déſarmé.

Objet le plus conſtant que le ciel ait formé,
Toi, qui de mon enfance as pris un ſoin extrême,
Que te ſert aujourd'hui de m'avoir tant aimé
Si tu ne ſçais plus que je t'aime?

Confidente de tous mes vers,
Tu n'approuvois que les plus ſages,

Et lorſque j'avois tes ſuffrages
J'obtenois ceux de l'Univers.

Ton eſprit, fait pour tout connoître,
Captivoit ſon eſſor ſous le joug de la foi;
Et pleine de ferveur pour le ſouverain Etre,
Tu ne méditois que ſa loi.

A l'attrait des vertus, à leur puiſſante flâme,
On te vit mille fois immoler ton repos;
L'honneur habitoit dans ton ame
Comme dans l'ame d'un héros.

Tu chériſſois la ville, elle t'avoit vu naître,
Tu ſçus bientôt quitter ce qu'elle a de plus doux,
Pour fixer tes deſtins dans un ſéjour champêtre
Au gré de ton fidele époux.

De tes traits la vivante image,
Que la peinture offre à nos yeux,
Sera pour notre race un bien plus précieux
Que les biens dont l'hymen * orna notre héritage.

---

* La feue Dame de Relongue qui, de ſon chef, étoit Dame de la ſeigneurie de la Digne, ſe nommoit Marie-Geneviéve Barat; elle étoit couſine germaine de Meſſire Pierre de Fouilleuſe, de la famille des marquis de Flavacour; elle étoit née en 1699, & elle avoit épouſé en 1724 Meſſire Jean-Paul de Relongue, chevalier ſeigneur de la Louptiere, mouſquetaire du Roi. Elle eſt décédée en ſon château de la Louptiere, en Champagne, le 23 Janvier 1769.

Digitized by Google

Avec quelle douceur n'as-tu pas combattu
Les folles paſſions que la beauté m'inſpire!
Que de peines pour me conduire
Dans les ſentiers de la vertu!

De la mode & des ſens quand le conſeil inique
M'expoſoit au danger d'être un peu libertin,
Tu priois pour ton fils, comme autrefois Monique
Prioit pour ſon cher Auguſtin.

Du haut de la voûte azurée
Une main inviſible a rompu tes liens;
Tu m'as donné des jours de trop longue durée
Puiſque j'ai vu finir les tiens.

INSCRIPTION pour l'une des fontaines de la ville de Rheims.

(C'eſt la Veſle qui parle.)

ANNOS per longos humilis ſine nomine Nympha,
Effudi latices dulcè ſalutiferos;
Nuper in urbe fluo; nova nunc ego diva ſalutor;
Noti, Epidaure, tibi Numinis * ipſa ſoror.

Par M. de Bignicourt.

---

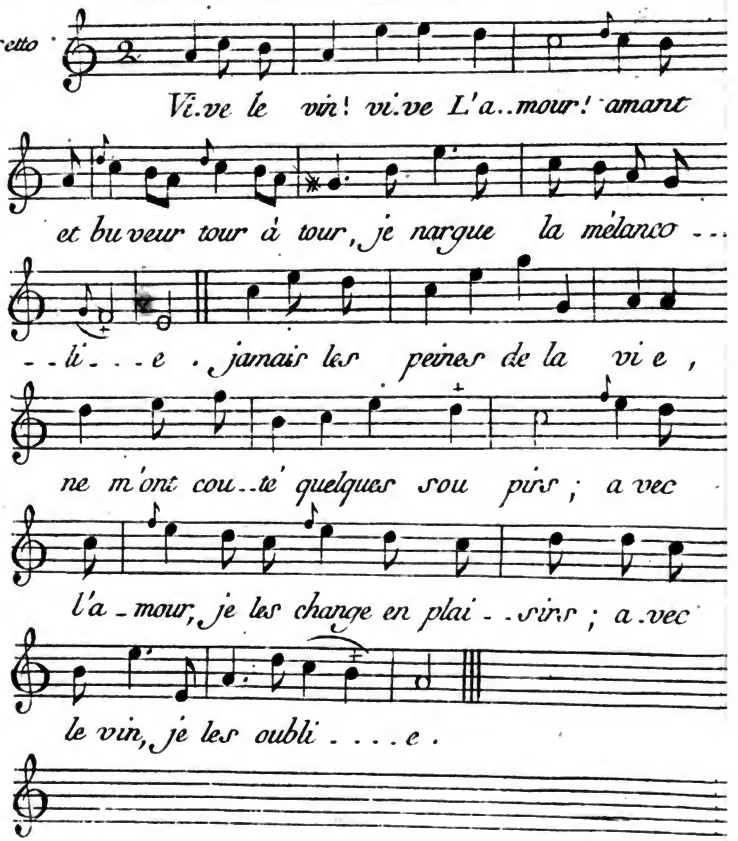
* Æſculapii.

Digitized by Google

Digitized by Google

AIR NOUVEAU

Chanté dans le déserteur.



De l'Imprimerie de Récoquillée rue du Foin.

Digitized by Google

L'EXPLICATION de la premiere énigme du Mercure de Mars 1769, eſt S. M. D. Le mot de la ſeconde eſt *chemiſe ;* celui de la troiſiéme eſt *maiſon ;* celui de la quatriéme eſt *le bonheur ;* celui de la cinquiéme eſt la lettre *L.* Le mot du logogr. latin eſt *Grex*, où ſe trouve *Rex*, en ôtant le *G.* Le mot du ſecond eſt *Alpes*, où ſe trouvent *ſep*, *ſel*, *pal*, *as*, *Alep*, *la*, *laps*, *pas*, *las*, *ſale*, *pâle ;* celui du troiſiéme eſt *Notaire*, où l'on voit *note*, *re*, *Roi*, *ane*, *ire*, *noir*, *aire*, *or*, *taon*, *Io*, *ton*, *taire*, *air*, *Ino*, *rate*, *rat ;* & le mot du dernier eſt *jardin*, qui contient, *jar* & *din*, la moitié de *dindon.*

ÉNIGME.

Je n'ai point d'origine.
Je ſuis un ſentiment doux ;
Lorſque vers l'eſprit je chemine,
D'atteindre au cœur je ſuis jaloux.

Je ſuis, par ma nature,
Propre à me laiſſer gagner.

Digitized by Google

J'erre ſouvent à l'aventure ;
Mais mon plaiſir eſt de regner.

De mes loix la ſageſſe
Toujours parle au fond des cœurs.
Mais une injuſte & fauſſe adreſſe
Me fait ſervir à ſes noirceurs.

Quel eſt, de ma parole,
L'effet parmi les humains ?
Mon nom n'eſt qu'une faribole,
Qu'on dit, en ſe donnant les mains.

Dans toutes les affaires
On emprunte mon ſecours.
Souvent, par-devant les notaires,
On me fait les plus mauvais tours.

Mais pour donner l'aiſance
Au Lecteur de faire un choix :
Roug... reconnoît ma puiſſance.
De S. Ma.... parle par ma voix.

AUTRE.

QUOIQUE ſouvent très-juſte,
Très-ſouple, & qui plus eſt, ſans vice originel ;
On me traite, on m'ajuſte
Comme un vrai criminel,

Digitized by Google

Et ſi par cas fortuit, je fais mainte grimace,
On redouble mes liens, auſſi-tôt je m'efface,
Et reprends un maintien honnête & plus joli.
Or, bien m'en prend toujours d'être un peu plus poli!
On me frotte, on me flatte; & ſouvent on m'admire:
Autrement on me pince, & même on me déchire.
Alors la belle avance! On me donne le tort,
On m'houſpille, on me tire avec telle colere,
Que le contre-coup va rejaillir ſur mon frere,
Et le pauvre innocent ſubit le même ſort.
A ſi peu de juſtice auroit-il dû s'attendre?
Oui, ſur-tout chez le riche... Il faut donc dénicher.
Plus mes défauts ſont grands, moins je puis les cacher:
Bien fin ſeroit celui qui pourroit les reprendre!
J'aime beaucoup mieux vivre avec gens du commun,
Ils ont l'ame plus tendre;
Quand pareil accident vient me ſurprendre,
De mon frere & de moi ſouvent ils ne font qu'un.
Les regles de l'architecture
Ne s'obſervent pas tout-à-fait
Quand on travaille à ma ſtructure;
On prend de haut en bas, & tout ſe fait d'un trait.
J'en ai trop dit, Lecteur, je me ſuis fais connoître.

Digitized by Google

Si pous mieux me trouver, vous apportez vos
soins,
Cherchez dans tous les coins,
Vous y verrez paroître
Ou couronnes ou fleurs,
Ou quelqu'autre figure
Par fois de diverſes couleurs;
Et voilà toute ma parure.
Avez-vous mis le nez deſſus? Non, c'eſt la main,
Et l'y mettrez encore & ce ſoir & demain.

AUTRE.

Pour ne point rebuter ton eſprit curieux,
Par le voile épais du myſtere,
Je veux m'expoſer à tes yeux
Sous une nuance légere.
Lecteur, ci gît le nœud gordien:
Figure-toi, pour me connoître,
Un immenſe néant, ou bien un vaſte rien;
Voilà dans peu de mots l'attribut de mon être.
Quelques auteurs ingénieux,
Appuyés de l'expérience,
Par des écrits victorieux
Ont ſçu prouver mon exiſtence.
D'autres, pour inventer des ſyſtêmes nouveaux,
Ont dit que je n'étois qu'un être imaginaire;

Digitized by Google

Mais j'exiſtois dans leurs cerveaux,
Quand ils me traitoient de chimere.

Par M. Simon, fils ; à Hennebond.

AUTRE.

Je ſuis un meuble portatif,
Econome & préſervatif ;
J'ai deux noms, & plus d'un uſage,
Une ſeule forme, une cage,
Si vous l'aimez mieux un réduit
Où j'entre, & d'où je ſors ſans bruit,
On me plie, on m'étend au moyen d'une hoche ;
Plus ou moins, comme on veut, on me met dans la poche,
Dans l'une ou l'autre main, ſous l'un ou l'autre bras,
Sans cauſer le moindre embarras ;
Qui le croiroit ? Utile & jamais incommode,
Quoique décent, quoique de mode,
Gens du bel air m'ont toujours dédaigné,
Et toujours vu d'un air mocqueur ou renfrogné ;
Si celui que je ſers eſt vraiment philoſophe,
Il me venge en plaignant la fanfaronne étoſe,
L'homme à char, l'homme à palanquin,
Dont la morgue eſt riſible aux yeux du citadin.

Par M. de Bouſſanelle, meſtre de camp, capitaine au rég. du Commiſſaire-Général.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

De la vertu je ſuis la récompenſe ;
Quatre lettres font ma ſubſtance.
Je ſuis en latin au plurier
Ce qu'en françois je ſuis au ſingulier.

AUTRE.

Je ſuis, quoique petit, un meuble aſſez commode,
Et depuis long-tems à la mode.
Ma premiere moitié fait bien des envieux ;
Pour l'attraper il faut voir comme
On ne plaint pas un voyage de Rome.
Au bout du compte elle fait un heureux
Qui, déſormais du ſort mépriſant le caprice,
Peut à mon autre part donner de l'exercice.

Par M. T. P. C. de St Jacq. d'Eu.

AUTRE.

Lecteur, en campagne, à la ville,
Il eſt peu de logis où je ne ſois utile ;

Digitized by Google

De mon tout fais deux parts : refléchis un moment.
Eh ! bien ; ne vois-tu pas ſouvent
Gens qui, ſans avoir ma premiere,
Portent fiérement ma derniere.

Par le même.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Eudoxie, tragédie ; par M. de Chabanon, de l'académie des inſcriptions, &c. A Paris, chez la veuve Ducheſne, rue St Jacques.

Le ſujet de cette piéce eſt tiré de l'hiſtoire du bas Empire. Maxime, dont Valentinien, empereur d'Occident, a violé la femme, médite long-temps ſa vengeance. Il cache ſa haine pour l'aſſouvir. Il feint d'oublier ſon injure ; il devient le courtiſan le plus aſſidu de l'empereur & le compagnon de ſes débauches. Enfin, il prend ſi bien ſes meſures qu'il l'aſſaſſine, ſans être vû ni découvert. Il eſt élû à la place du prince qu'il a maſſacré, & force Eudoxie ſa veuve, qu'il aimoit depuis long-temps, à lui donner la main. Cet amour ne fait qu'augmenter, & un

Digitized by Google

jour dans l'ivreſſe de la paſſion, il avoue à Eudoxie qu'il eſt l'aſſaſſin de ſon premier époux, & que l'amour n'a pas eu moins de part au meurtre que la vengeance. Eudoxie, indignée également & d'un crime auſſi horrible & d'un aveu auſſi hardi, conçoit l'averſion la plus violente pour Maxime. Elle preſſe ſecrettement Genſéric, Roi des Vandales, d'attaquer l'Italie, qui eſt ſans défenſe. Genſéric profite de ce conſeil; il vient mettre le ſiége devant Rome, la prend & la livre au pillage. Maxime eſt mis en piéces par le peuple, & Eudoxie demeure entre les mains du Roi barbare. Voilà l'hiſtorique du ſujet. Voyons la fable que M. Chabanon en a compoſée.

Il donne un fils à l'Impératrice Eudoxie, & ce fils encore enfant eſt priſonnier des Vandales, qui ſont campés autour de Rome.

Ce fier tyran du nord contre nous déchaîné,
Ce chef audacieux d'une horde guerriere,
Qui ravage l'empire & dépeuple la terre;
Genſéric dont le nom porte avec lui l'effroi,
Brigand, que des brigands ont appellé leur Roi, &c.

Tyran du Nord n'eſt peut-être pas exact,

C'eſt en Afrique qu'étoient établis les Vandales dont Genſéric étoit Roi. Cependant comme les Vandales, & toutes les autres nations barbares qui accabloient l'Empire Romain, étoient originaires du Nord, l'expreſſion de l'auteur peut ſe juſtifier.

L'Impératrice pleure à la fois l'eſclavage de ſon fils, & la mort de ſon époux & de ſon pere, tués, à ce qu'elle croit, par les barbares dans le ſac de Meſſine. Il s'agit d'élire un Empereur. Le ſénat eſt aſſemblé pour cette élection. Eudoxie ſe plaint qu'on attente aux droits de ſon fils; mais on lui remontre le beſoin qu'on a d'un maître & d'un défenſeur.

L'Occident aujourd'hui fait un dernier effort.
Tout l'empire eſt en proie à ces enfans du Nord
Qui, chaſſés de ſes flancs, errans & ſans patrie,
De climats en climats promenent leur furie.
Ces tigres déchaînés, l'un de l'autre ennemis,
Pour nous mieux accabler ſont entr'eux réunis.
Goths, Vandales, Alains, Sarmates & Gépides,
Des bords de l'Occident aux marais méotides,
Combattent tour-à-tour ſur nos ſanglans débris.
La Gaule eſt ſous le joug; la race de Clovis
Fonde un nouvel empire aux rives de la Seine.
Les Goths nous ont ravi l'Eſpagne & l'Aquitaine.

Digitized by Google

Le Saxon a franchi la limite des mers.
Aux Bretons étonnés il apporte des fers.
L'Afrique a reconnu Genſéric pour ſon maître.
Sous ce Roi triomphant Carthage va renaître.
A ſa *libre* fureur tous nos ports ſont ouverts.
Il tient ſous ſes drapeaux nos vaſtes champs *couverts*;
Ce nouvel Annibal eſt aux portes de Rome:
Né pour être un brigand, il ſçait être un grand homme, &c.

Ce tableau eſt noblement tracé : le dernier vers eſt beau. Mais eſt-il bien vrai que Genſéric fut *un grand homme?* L'hiſtoire ne nous le repréſente que comme un chef de brigands féroce & heureux. Peut-être les ouvrages de théâtre acquerroient-ils un degré d'intérêt de plus, ſi les couleurs de l'hiſtoire y étoient fidélement conſervées. Ceux de M. de Voltaire ont ſur-tout cet avantage. On ſent bien que nous ne parlons que des caracteres & des mœurs. A l'égard des faits, on ſçait quels ſont les droits de la poëſie & du théâtre.

L'Impératrice ſouhaite au moins que les ſuffrages ſe réuniſſent en faveur de Maxime. Mais il eſt abſent; il paroît l'abandonner. Elle s'en étonne d'autant plus

plus qu'autrefois il fut prêt de l'épouſer. Elle en conſerve un ſouvenir bien cher. Elle attend avec impatience & incertitude la nouvelle du choix des ſénateurs. On vient le lui annoncer. C'eſt Maxime qui eſt proclamé. Il a remporté une victoire ſur les Vandales. La couronne impériale eſt le prix de ſon triomphe. Eudoxie eſt au comble de la joie. Elle va s'unir au héros qu'elle aime, au héros de l'état. Il ſera ſon vengeur & briſera les fers de ſon fils, de ce fils que Genſéric a refuſé de rendre, à moins qu'Eudoxie ne lui donnât la main. Cette main eſt déſormais à Maxime.

Rome, monte aux honneurs que le ciel te prépare.
Ta future grandeur dès ce jour ſe déclare.
A tes proſpérités il ne manque plus rien;
Mais ton triomphe encor n'eſt pas égal au mien.

Au ſecond acte, Maxime déclare à ſon confident Aſpar qu'il refuſe l'empire & Eudoxie. C'eſt un crime trop grand à ſes yeux d'entrer dans le lit de l'empereur qu'il a aſſaſſiné. Plus il aime Eudoxie, plus il craint de s'unir à elle par des nœuds auſſi coupables; cependant elle paroît, & bientôt l'amour l'emporte ſur les remords.

Il accepte tout. On vient lui annoncer un ambaſſadeur de la part de Genſéric. Il ſort, & mene Eudoxie aux autels.

Gontharis, l'envoyé des Vandales, explique les deſſeins qu'il a formés pour la perte de Maxime & des Romains. Eudoxie vient & s'excuſe d'avoir rejetté les offres de Genſéric. Elle auroit cru faire un outrage trop ſenſible aux manes d'un pere & d'un époux, ſi elle eût reçu la main de leur meurtrier. Le Vandale lui répond que Genſéric eſt très-innocent du meurtre de Valentinien; qu'il déteſte ce crime, bien loin de l'avoir commis, & que, quant à Léonce, pere d'Eudoxie, il eſt encore vivant, graces aux ſoins de ce même Genſéric; qu'on l'a trouvé mourant aux portes de Meſſine; qu'on a fait panſer ſes bleſſures; qu'il eſt dans Rome, & que ſa fille va le revoir. Eudoxie eſt frappée de ſurpriſe & de joie. Gontharis ajoute que le Roi ſon maître ne met d'autre prix à la rançon du fils de l'Impératrice que la vengeance de Valentinien. Eudoxie ne peut comprendre ce diſcours; Mais Léonce, qui arrive bleſſé & ſoutenu par des gardes, lui développe ce terrible myſtere & après lui avoir fait jurer de venger un époux, il lui nomme le meurtrier.

Digitized by Google

Quand le Vandale altier triomphoit dans Meſſine,
J'allois à l'Empereur porter un foible appui ;
Je courois le ſauver ou périr avec lui.
Ses gardes avoient fui, preſſés par l'épouvante.
J'entre... Dieu ! quel ſpectacle à mes yeux ſe préſente !
Céſar atteint d'un fer qui lui perçoit le flanc,
Etendu ſur le marbre & baigné dans ſon ſang.
Je m'avance en tremblant ; il me voit, il m'appelle.
» Inſtruiſez de mon ſort une épouſe fidéle,
» Dit-il ; Maxime... Hélas ! je l'ai trop épargné.
» Votre Empereur, par lui, vient d'être aſſaſſiné.
» Qu'Eudoxie à ma cendre immole le perfide.

Léonce ajoute qu'il avoit ſur le champ écrit à ſa fille un billet où étoit contenu ce fatal ſecret ; mais l'écrit eſt tombé entre les mains des Vandales, dont la politique cherche à en profiter. On ramene Léonce. Eudoxie eſt dans l'état le plus affreux. Maxime ſe préſente à elle : elle frémit : elle veut le quitter.

Maxime, jouiſſez des ſuprêmes honneurs.
Jouiſſez de la gloire où ce jour vous appelle :
Je n'en troublerai point la pompe ſolemnelle.
Mes yeux ne verront point vos nouvelles grandeurs.

Digitized by Google

Tant d'éclat convient mal à mes vives douleurs.
Vous, qui portez vos pas au trône de l'empire,
Songez en y montant.. O Dieu ! qu'allois-je dire ;
Mon funeſte ſecret m'échappoit malgré moi.

Elle ſort, & laiſſe Maxime dans l'agitation & l'inquiétude. Elle revient au quatriéme acte. Gontharis la preſſe de nouveau d'accomplir le ſerment qu'elle a fait à Léonce. Il lui déclare que ſon fils va périr, ſi elle ne conſent à ouvrir aux Vandales une des portes de Rome où commande Arbate. Genſéric, introduit dans la ville, couronnera le fils d'Eudoxie après avoir puni Maxime. Elle objecte les devoirs de ſon nouvel engagement. Gontharis lui répond.

Eh ! quel eſt donc ce nœud que le crime a formé ?
Quelle loi l'a permis ? Quel Dieu l'a confirmé ?
Le ciel eſt-il garant d'un ſerment qui l'offenſe ?
A-t-il pu réunir le crime & l'innocence ?
Avez-vous, en un mot, devant ce Dieu jaloux
Fait ſerment d'adorer l'aſſaſſin d'un époux ?

Pour achever de l'irriter contre Maxime, il a recours à la calomnie. Il lui dit que Maxime lui-même dévoré du deſir de regner, & craignant les droits du jeune

héritier des Céſars, offre de l'argent à Genſéric pour le faire périr. Elle ajoute peu de foi à cette accuſation atroce. Mais Léonce revient ſuivi d'Arbate, & la conjure à genoux d'aſſurer à ſon fils la vie & la couronne, & d'abandonner Maxime à la juſte punition de ſon forfait. Elle réſiſte long-temps. Ses combats ſont douloureux; mais forcée de choiſir entre des crimes, elle céde enfin, & dit à Arbate d'exécuter les ordres de Léonce *. Gontharis promet un ôtage. Eudoxie, reſtée ſeule, s'écrie :

Oh ! juſtice des cieux !
C'en eſt donc fait enfin, j'ai condamné Maxime.
Cet arrêt, je le ſens, dans ma bouche eſt un crime:
Ce n'étoit pas à moi d'ordonner ſon trépas.

Suit la ſcène terrible de l'éclairciſſement entre elle & Maxime. Il veut abſolument ſçavoir le ſujet des chagrins qu'elle lui cache.

EUDOXIE.

Vous-même, Seigneur,
Aucun ſoin en ſecret ne trouble-t-il votre ame ?
Ne me cachez-vous rien ?

* L'auteur ſe propoſe de mettre des cartons à cette ſcène qui ſera changée.

MAXIME.

Que dites-vous, Madame?
D'où peut naître un ſoupçon que je ne conçois pas?

EUDOXIE.

Le ſort entre vos mains a remis nos états.
Céſar eſt au tombeau, ſon fils dans l'eſclavage.
Vous à qui tous leurs droits ſont échus en partage,
Jouiſſez-vous en paix de ce rang glorieux
Qu'un deſtin ſi cruel leur ravit à tous deux?

MAXIME.

Madame, à ce diſcours je devois peu m'attendre.
Ce reproche ſecret ſe fait aſſez entendre;
Mais mon ambition ne l'a point mérité.
Peu jaloux de ce rang qui me fut préſenté,
Je n'ai point recherché ce ſuperbe avantage,
Ni du fils des Céſars diſputé l'héritage.
J'ai voulu refuſer & ſon ſceptre & ſes droits
Lorſqu'on me les offroit pour la premiere fois.

EUDOXIE.

Vous auriez de mon fils reſpecté la miſére!
Vous ne me parlez point des malheurs de ſon pere!

MAXIME.

Son pere! je le plains. C'eſt tout ce que je peux.

Digitized by Google

EUDOXIE.

Vous! vous plaignez ſon ſort!

MAXIME.

Madame...

EUDOXIE.

Ah! malheureux!

MAXIME.

Expliquez-vous.

EUDOXIE.

Faut-il en dire davantage?
Tu n'entends que trop bien ce funeſte langage.

MAXIME.

Comment! Que dites-vous?

EUDOXIE.

Le trouble de tes ſens
Répond à mes diſcours.

MAXIME.

Dieu! quels affreux momens!

EUDOXIE.

Le remords te trahit.. Il décéle ton crime.

MAXIME.

Mon crime!

Digitized by Google

EUDOXIE.

Qu'as-tu fait ? ô ! malheureux Maxime,
Quelle main a versé le sang de mon époux ?

MAXIME.

Ah ! frappez le coupable ; il tombe à vos genoux.

Cette scène est effrayante, & le dialogue en est excellent.

On vient avertir Maxime que Rome est investie, & qu'on prépare l'assaut. Il sort, résolu de défendre Eudoxie & de mourir.

Dans l'intervalle du 4e acte au cinquiéme, Eudoxie, qui s'étoit repentie d'avoir abandonné Maxime, a voulu révoquer l'ordre donné à Arbate ; mais il n'étoit plus tems. L'ambassadeur étoit sorti, en assurant encore que si la porte ne s'ouvroit au signal convenu, le fils d'Eudoxie périroit. Les otages des Vandales sont dans Rome. L'Impératrice tremble pour son fils & pour Maxime. Il paroît triomphant. Il a arraché le jeune César des mains des Vandales. Il les a repoussés.

Qu'il regne, désormais ; la gloire est son partage,
La mort sera le mien, & je vous laisse après
Le soin de mesurer mon crime & mes bienfaits.

Digitized by Google

Eudoxie eſt partagée entre la joie de ſçavoir que ſon fils eſt ſauvé, & la crainte qu'on n'exécute l'ordre qu'elle a donné à Arbate. Elle va pour le révoquer ; mais on vient lui apprendre que l'ennemi eſt dans la ville, & que le crime eſt conſommé. Maxime vole au combat, il en revient mourant un moment après. Rome eſt au pouvoir des Barbares. Il n'y a plus aucune reſſource. Cependant il a aſſuré les jours du fils d'Eudoxie, & l'a fait emporter loin de Rome. Eudoxie lui avoue que c'eſt elle qui l'a perdu. Elle ſe frappe, & meurt à ſes côtés.

La conduite & le ſtyle de cet ouvrage font certainement beaucoup d'honneur aux talens de M. Chabanon. Il lutte avec beaucoup d'art contre les difficultés d'un ſujet auſſi compliqué. Peut-être en aſſemblant autour d'Eudoxie tant de dangers à combattre & d'intérêts à concilier entre tout ce qu'elle a de plus cher, entre un pere, un époux à venger ſur un autre époux qu'elle aime, & un fils à ſauver, l'a-t-il miſe dans la néceſſité de ne pouvoir faire qu'un choix malheureux. Mais il tourne autour de l'écueil en l'évitant autant qu'il eſt poſſible, & des obſtacles mêmes qu'il rencontre il ſçait faire naître des beautés.

Digitized by Google

L'ouvrage eſt précédé d'une préface où l'auteur paroît deſirer que l'on juge les piéces au théâtre avec une rigueur moins humiliante & une humeur moins marquée. Il voudroit que le ſilence ſeul improuvât. Mais ne peut-on pas lui répondre que toutes les impreſſions que l'on éprouve au théâtre ſont néceſſairement fortes & prononcées; qu'il eſt bien difficile que ceux qui applaudiſſent avec tranſport à ce qui les émeut, ne rejettent avec violence ce qui les ennuye. D'ailleurs ſi l'on conſulte l'expérience & le cœur humain, on verra que les hommes meſurent la ſévérité de leurs jugemens au degré de vos prétentions; & quelles prétentions que celles d'un homme qui raſſemble une foule d'autres hommes de toute condition & de tout âge, & qui leur promet de les intéreſſer, de les émouvoir juſqu'aux larmes pendant deux heures de ſuite, pour des perſonnages & des malheurs imaginaires qu'un moment auparavant ils ne connoiſſoient pas? S'ils ne ſont pas charmés, ils ſeront inflexibles. Dans le premier cas, il ne faut pas trop s'enorgueillir; & dans l'autre, il faut ſe conſoler.

Digitized by Google

Hiſtoire anecdotique & raiſonnée du théâtre italien & de l'opéra comique depuis leur rétabliſſement en France juſqu'à l'année 1769; contenant les analyſes des principales piéces & un catalogue de toutes celles tant italiennes que françoiſes données ſur ces théâtres avec les anecdotes les plus curieuſes & les notices les plus intéreſſantes de la vie, & des talens des auteurs & acteurs.

Caſtigat ridendo mores.

A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine; 9 volumes *in*-12. prix rel. 22 liv. 10 ſ.

Cette hiſtoire contient les analyſes des principales piéces, & un catalogue de toutes celles tant italiennes que françoiſes données ſur ce théâtre, avec les anecdotes les plus curieuſes & les notices les plus intéreſſantes de la vie & des talens des auteurs & acteurs. Cette collection neceſſaire aux amateurs, & à tous ceux qui ont une bibliothéque, eſt auſſi agréable qu'un ouvrage de ce genre puiſſe l'être, & joint à ce mérite celui de la plus grande exactitude & de beaucoup d'impartialité. Les extraits des piéces ſont très-bien faits, & préſentent toujours ce

Digitized by Google

qu'elles peuvent avoir de plus attachant. On y retrouve avec plaiſir pluſieurs parodies des piéces de M. de Voltaire, celle d'Œdipe, de Zaïre, de Brutus, &c. Le mérite de ces ouvrages immortels rend piquantes pour nous ces parodies qui n'ont guères d'autre prix aux yeux des connoiſſeurs.

L'auteur a joint à ſon ouvrage, qui eſt en ſept vol., deux autres vol. qui contiennent l'hiſtoire de l'opéra comique, compoſée ſur le même plan que celle du théâtre italien, & qui la rend complette. Nous reviendrons ſur cet ouvrage qui renferme beaucoup de traits, d'anecdotes & de détails agréables qui ne peuvent que faire beaucoup de plaiſir à nos lecteurs.

Arminius, tragédie, ou eſſai ſur le théâtre allemand; par M. Bauvin, de la ſociété littéraire d'Arras. A Amſtetdam; & ſe trouve à Paris, chez Delalain, libraire, rue St Jacques.

Adélinde, princeſſe Chéruſque dévouée aux Romains, a engagé dans leur parti Sigiſmond ſon fils, qu'elle a fait revêtir du titre de prêtre d'Auguſte. Sa fille Thuſnelde eſt aimée d'Arminius & de Flavius, tous deux fils de Ségiſmar.

Digitized by Google

Arminius, animé contre les Romains de la même haine que Ségiſmar ſon pere, ſouleve tous les eſprits contre Varus qui voudroit introduire en Germanie les mœurs & les loix romaines, & ſe fortifier de l'alliance de ces peuples contre Mélo, roi des Sicambres. Adelinde ſéduit Flavius en lui promettant ſa fille, à condition qu'il trahira ſa patrie en faveur des Romains. La Germanie eſt partagée en deux partis, celui d'Arminius & de la liberté, & celui des Germains que Varus a intimidés, & qu'Adelinde a gagnés. La ſcène eſt dans un bois conſacré aux divinités chéruſques. Le camp de Varus n'en eſt pas éloigné. Les partiſans d'Arminius mépriſent ce prêteur.

Quel emploi, *diſent-ils*, pour ce grand général!
Il érige ſa tente en un vil tribunal.
Sous le joug de ſes loix il penſe nous abattre.
Il oſe nous juger, & craint de nous combattre.

Sigiſmond ſent quelques remords; mais ſa mere a réſolu de le faire roi de la Germanie ſous la protection de Rome.

Sers Rome, tes égaux vont être tes ſujets.
La mitre eſt ſur ton front; j'y mettrai la couronne;
Eleve ton génie & monte ſur le trône.

Digitized by Google

Varus a obtenu la permiſſion de haranguer les Germains & de leur propoſer l'alliance d'Auguſte. Il ſort après avoir parlé, & l'on délibére ſur le parti qu'il faut prendre. Arminius s'écrie :

Vous l'avez entendu ; peuples, vous voyez tous
Quel ſervice odieux Rome exige de vous.
Elle veut vous détruire, & pour ce grand ouvrage
Elle oſe deſtiner votre propre courage.
Ah ! contemplons Mélo ; ſon trône eſt renverſé,
Sa tête eſt miſe à prix, ſon peuple eſt diſperſé
. . . . . .
Et voilà ceux que Rome ordonne d'accabler ;
Irez-vous la ſervir, quand ils la font trembler ?
Ne vous y trompez pas, Rome attend que vos armes
Renverſent l'ennemi qui cauſe ſes allarmes.
Vous la verrez ſoudain ſe tourner contre vous,
Pour orner un triomphe obtenu par vos coups, &c.

Flavius vante le pouvoir des Romains & ne croit pas que la Germanie puiſſe en triompher. Ségiſmar, indigné, lui répond :

Flavius !.. C'eſt mon fils qui croit Rome invincible !

L'avis de Ségiſmar & d'Arminius eſt de combattre les Romains. Cependant on convient d'envoyer auparavant des dépu-

Digitized by Google

tés à Varus ; mais ils reviennent ſans l'avoir vu, parce qu'on leur fait craindre une trahiſon. Tout ſe prépare pour le combat. Les Cattes, les Bructeres, les Chauques ſe réuniſſent pour attaquer le camp du Prêteur. Les Chéruſques, ſeuls ſoumis aux deſſeins d'Adelinde, tiennent pour les Romains. Flavius a promis de livrer le poſte dont il eſt chargé. Thuſnelde doit être ſa récompenſe ; mais elle aime Arminius. Sa mere Adelinde s'efforce de vaincre cet amour, & de le lui faire oublier. Elle lui propoſe un autre époux qu'elle ne lui nomme pas, & la conjure par tout ce qu'une fille doit à ſa mere de ne ſe pas refuſer à cet hymen. Flavius arrive. Il ne veut prendre d'ordre que de Thuſnelde.

Regarde : vois ce fer.
Parle, doit-il ſervir Rome ou la Germanie ?
Veux-tu la liberté ? veux-tu la tyrannie ?
Sur tous mes ſentimens, toi ſeule peux regner.
Dis, qui faut-il punir ? Qui faut-il épargner ?

La princeſſe lui reproche ſon égarement & ſa foibleſſe.

Je te vois balancer entre ton peuple & Rome !
Tu veux ſuivre une femme, & tu ceſſes d'être
homme ;

Digitized by Google

Que ton cœur incertain ne me consulte pas.
Tu me ferois rougir de nos foibles appas,
S'ils étoient plus puissans dans ton ame attendrie
Que tes premiers devoirs, l'honneur & la patrie.

Arminius survient, & Thusnelde l'encourage à combattre pour son pays & pour une amante qui l'adore. Flavius fort furieux. Bientôt l'on est aux mains. La trahison de Flavius donne d'abord de l'avantage aux légions de Varus. Il vient, forcené d'amour & de repentir, demander le prix de son crime à la mere de Thusnelde.

Rome va triompher, & je peux t'en répondre.
Grace à mon triste soin, tes vœux ont réussi.
Qu'as-tu fait pour les miens ? Ta fille est-elle ici ?
Je viens de mon forfait chercher la récompense.

ADELINDE.

Regarde ton ouvrage avec plus de constance.
De tes soins je suis prête à te récompenser ;
Mais on combat encor : voudrois-tu commencer
Dans ce moment si triste une union si belle ?
Et n'avoir pour témoin qu'une nuit si cruelle ?
Cet instant deviendroit fatal à ton amour.
Attendons que Varus, la victoire, le jour...

Digitized by Google

FLAVIUS.

Je n'attends que Thuſnelde & ſa main qui m'eſt dûe.
Je l'ai trop achetée, & tu me l'as vendue.
Voici le lieu, l'inſtant que toi-même as choiſis
Pour me donner ta fille & me nommer ton fils.

ADELINDE.

Tu l'es; je ſuis ta mere, écoute, ſois tranquille.

FLAVIUS.

Quoi! Thuſnelde avec toi n'eſt pas dans cet aſyle?
Quoi! lorſque j'ai rempli tous mes engagemens...

ADELINDE.

Songe que mon effroi...

FLAVIUS.

Je ſonge à tes ſermens.
Trahis-tu ton complice? aux forfaits enhardie,
Etendrois-tu ſur moi ta noire perfidie?

Dans ce moment on voit paſſer dans le lointain, à la lueur de quelques torches, des morts & des bleſſés que l'on porte. L'un d'eux eſt à portée d'être vû de Flavius. C'eſt Ségiſmar; c'eſt ſon pere qui vient d'être tué dans le combat. Ce coup de foudre éclaire Flavius en le frap-

Digitized by Google

pant. Il s'abandonne aux remords, & déteſte un crime qui lui coûte ſon pere ſans ſatisfaire ſon amour. Il court réparer ce crime, il trouve parmi les combattans Thuſnelde qui enflamme par ſon exemple & ſes diſcours le courage des Germains. Les Romains ſuccombent, Varus eſt tué. On rapporte ſes dépouilles & ſes aigles captives. Arminius revient vainqueur; mais on ne ſçait où eſt Thuſnelde; on l'a croit au pouvoir des ennemis; elle paroît avec Flavius; il l'a arrachée aux Romains qui l'emmenoient priſonniere, & la rend à ſon frere & à ſon rival. Adelinde déſeſpérée, ſe tue, & les remords & la généroſité de Flavius lui font pardonner ſa faute.

Il y a de l'intérêt & des beautés dans les deux derniers actes de cette piéce, dont les défauts d'ailleurs ne doivent point être imputés à l'écrivain françois qui a imité l'ouvrage allemand de M. Schlégel. Le ſtyle de M. Bauvin a de la nobleſſe; les morceaux que nous avons cités en ſont la preuve; il prépare une traduction en proſe des meilleures piéces du théâtre allemand. Ce théâtre ne peut être que très-intéreſſant pour nous par la différence du génie des deux nations, & par les endroits même où ce théâtre étranger ſem-

ble se rapprocher du nôtre devenu le modéle de l'Europe. Les talens que M. Bauvin annonce dans cet essai, doivent faire espérer beaucoup de l'exécution de son projet, & lui mériter les encouragemens du public.

Les Nuits d'Young, traduites de l'Anglois, par M. le Tourneur. A Paris, chez Lejay, libraire, quai de Gêvres; & à Pâques, rue St Jacques, *in*-12. 2 vol. prix 5 liv. br.

Les ouvrages d'Young sont d'un genre particulier, & dont nous n'avons point d'exemple en France. Le poëte Anglois, né avec une imagination vive & sensible, se plaît à s'égarer, la nuit, sur les tombeaux; ce spectacle sombre & terrible lui fournit des réflexions fortes sur des vérités sublimes qu'il exprime avec tout le sentiment & toute l'énergie possible. Nous le connoissions déjà par quelques essais de traduction dûs à une main habile, & qui ont paru dans le Journal étranger. Ils ont fait naître le desir d'avoir une traduction complette de ses nuits; cette entreprise étoit difficile; Young devoit trouver moins de traducteurs que tout autre poëte; il falloit un homme dont l'ame fût, pour ainsi dire,

Digitized by Google

montée sur le ton de l'original, qui ne fût point effrayé de cette suite de tableaux funébres, qui fût capable de s'en pénétrer, & assez philosophe lui-même pour en créer de pareils. M. le Tourneur, connu par plusieurs discours remplis d'éloquence & de philosophie, vient de faire passer les beautés de ce poëte dans notre langue; il a senti tout ce qu'Young a senti, & a toujours rendu avec chaleur ses images & ses pensées. Nous citerons quelques morceaux que nous prendrons au hasard, qui donneront une idée du ton général du poëte & de la maniere heureuse dont il est traduit. Celui-ci est tiré de la cinquiéme nuit où l'auteur présente un remede contre la crainte de la mort:

» Heureux l'homme qui, dégoûté des
» plaisirs factices d'un monde tumul-
» tueux, & de tous ces vains objets qui
» s'interposent entre notre ame & la vé-
» rité, s'enfonce par choix sous l'ombre
» épaisse & silencieuse des cyprès, visite
» les voûtes sépulcrales que le flambeau
» du trépas éclaire, lit les épitaphes des
» morts, pése leur poussiére, & se plaît
» au milieu des tombeaux! Ce sombre
» empire où la mort est assise au milieu
» des ruines, offre à l'homme un asyle
» paisible où son ame doit entrer souvent

Digitized by Google

» & promener ſes penſées ſolitaires. Que » l'air qu'on y reſpire eſt ſalutaire à la » vérité, & mortel pour l'orgueil! O mon » ame, entrons-y ſans effroi. Cherchons » ici ces idées conſolantes dont l'homme » a tant beſoin ſur la terre; peſons la vie » & la mort; oſons enviſager la mort en » face, & bravant ſes terreurs par un mé- » pris généreux, cueillons ſur les tom- » beaux la palme des grandes ames. Puiſſe » ma ſageſſe s'enrichir de mes malheurs, » & me payer de mes larmes. » Le poëte s'adreſſe enſuite à Lorenzo, auquel il adreſſe ſes réflexions. « Suis-moi, Lo- » renzo. Viens, liſons enſemble ſur la » pierre qui couvre ta chere Narciſſe... » Quel traité de morale ſublime elle tient » ouvert! Que ſon langage muet eſt pa- » thétique! Quels orateurs peuvent tou- » cher comme elle une ame ſenſible? » L'éloquence des paroles peut nous » émouvoir; mais que ſes images ſont » foibles & mortes auprès des impreſſions » vives & profondes dont la vue de cette » pierre nous pénétre! Avec quelle force » elle parle à nos yeux! Que de leçons » renfermées dans la date que j'y vois » gravée!.. Demande-lui ſi la beauté, ſi » la jeuneſſe, ſi tout ce qui eſt aimable » eſt de longue durée! Homme, oſe donc

» déſormais compter ſur la vie. A peine
» puis-je rencontrer un tombeau qui ne
» renferme un corps plus jeune que le
» mien, & qui ne me crie, viens... &
» dans le monde entier, que trouvé-je
» qui me rappelle & m'attache à la vie? »
L'oubli de la mort eſt le ſujet de la ſixiéme nuit. Nous en rapporterons ce morceau. « Ce monde lui-même qu'eſt-il ?
» un vaſte tombeau. La terre eſt ingrate
» & ſtérile. C'eſt la deſtruction qui la féconde: toutes les jouiſſances de nos ſens
» ſont priſes & entretenues ſur la ſubſtance des morts. L'homme, comme
» le ver, vit ſur les cadavres. Où eſt la
» pouſſiére que la vie n'ait pas animée ?
» la béche & la charrue labourent les débris de nos ancêtres : nous les cueillons
» dans nos moiſſons ; ils forment le pain
» qui nous nourrit. Les couches extérieures de la terre ſont formées des cendres de ſes habitans. Notre globe roule
» une ſurface compoſée d'êtres qui ont
» vécu. Nous folâtrons avec inſenſibilité
» ſur les ruines de l'eſpéce humaine, &
» le danſeur foule d'un pied léger des cités enſevelies. Tandis que l'ame dégagée de ſes liens s'envole ſur ſes aîles de
» feu, le ſoleil pompe en vapeurs les parties fluides de nos corps : la terre re-

» prend ce qu'elle a donné, les vents dif-
» perſent le reſte dans les airs; chaque
» élément ſe partage nos dépouilles. Les
» débris de l'homme ſont ſémés dans l'é-
» tendue de la nature. La mort eſt par-
» tout excepté dans la penſée de l'hom-
» me. » Nous nous bornerons à ces mor-
ceaux; toutes les nuits préſentent des dé-
tails qui feront plaiſir à ceux qui aiment
à refléchir; le noir, qui domine preſque
par-tout, ne révolte point; il a des char-
mes pour les ames ſenſibles, & ne peut
que ſervir à faire mieux ſentir & goûter
les réflexions du poëte.

Sophronie, ou leçon prétendue d'une mere à ſa fille; par Madame Benoît. A Londres; & ſe trouve à Paris, chez la veuve Ducheſne, rue St Jacques, *in*-8°. 50 p. avec une gravure charmante d'après un deſſin de M. Greuze.

Sophronie étoit veuve; Adelle, ſa fille unique, faiſoit l'objet de tous ſes ſoins; quoiqu'elle pût prétendre encore à plaire, elle voyoit ſes charmes ſans envie; Valzan étoit très-aſſidu chez elle; Adelle l'y attiroit; Sophronie, qui le trouvoit aimable, s'imagina qu'elle étoit la cauſe de ſon aſſiduité; elle imputa au reſpect & à

Digitized by Google

la timidité la lenteur qu'il mettoit à ſe déclarer ; elle voulut lui en faciliter les moyens ; un jour, ſous prétexte d'affaires, elle le fit entrer dans ſon cabinet ; elle lui parla de ſa fille, des inquiétudes que lui donnoit une certaine curioſité qu'elle lui avoit remarquée ; Adelle, diſoit-elle, vouloit pénétrer tous ſes ſecrets ; dès qu'elle voyoit ſa mere occupée ou renfermée elle couroit à une porte ſecrete d'où elle ne pouvoit rien entendre, à la vérité, mais d'où elle pouvoit tout voir à l'aide d'une légere ouverture. Sophronie vouloit mettre cette découverte à profit ; ſa fille avoit quinze ans ; elle étoit ſenſible ; il étoit important de la prémunir contre les dangers de la ſéduction, & de lui apprendre à réprimer les libertés d'un amant ; l'exemple, & ſur-tout celui d'une mere, pouvoit lui ſervir de leçon. Sophronie héſite à ces mots ; elle n'a pas la force de pourſuivre ; elle parvient enfin à faire entendre à Valzan qu'elle l'a choiſi pour la ſervir dans cette occaſion ; il faut qu'il paroiſſe paſſionné, qu'il ſoit preſſant ; Sophronie ira ſe placer à l'extrêmité du cabinet en lui ordonnant de reſter dans l'éloignement ; Valzan ſe ſoumettra, demandera grace, l'obtiendra, redeviendra téméraire, on l'arrêtera, on le bannira

juſqu'à

juſqu'à ce qu'il ait expié ſon crime. Adelle, témoin de cette ſcène, en fera ſon profit, & imitera la conduite de ſa mere dans l'occaſion. Valzan eſt interdit de ce diſcours; cette comédie pourroit l'amuſer; mais il n'oſe la jouer dès qu'Adelle eſt préſente; il ne veut pas qu'elle puiſſe ſoupçonner qu'il aime une autre perſonne qu'elle; il paroît troublé; Sophronie interprête ce trouble d'une maniere conforme à ſes deſirs, & remet l'exécution du projet au lendemain. Valzan ſe retire avec beaucoup d'inquiétude; il ſoupçonne qu'il eſt aimé de Sophronie; une lettre qu'il en reçoit le lui confirme; l'intérêt qu'on prend à l'inſtruire de ſon rôle ne lui laiſſe aucun doute; il répond à cette lettre; il arrange ſes expreſſions de maniere qu'elles préſentent un double ſens; Sophronie n'entend que celui qui l'a flatte; elle ſe pare le lendemain; ſon imagination lui repréſente la ſcène qui va ſe donner; elle ſe croit ſûre que Valzan ne lui laiſſera rien à deſirer; elle craint même qu'il ne ſoit très-preſſant, & déjà elle n'oſe s'aſſurer de la victoire. Le moment arrive; toutes ſes eſpérances ſont trompées; la froideur de Valzan, ſa timidité l'humilient; elle pleure; il la plaint, &

ſe jette à ſes pieds pour la conſoler; auſſitôt la porte du cabinet s'ouvre; Adelle paroît; le ſpectacle qui eſt devant ſes yeux l'étonne; Valzan éperdu, ne peut plus ſe déguiſer; vous voyez Adelle, s'écrie-t-il, en parlant à Sophronie; laiſſez-vous fléchir, accordez-moi ſa main, vous comblerez mes vœux; Sophronie paroît confondue; Adelle étoit venue demander le flâcon de ſa mere pour ſoulager la ſœur de ſa femme de chambre qui ſe trouve mal. La mere, ſans répondre, feint de voler au ſecours de la malade; elle entraîne Adelle qui partage la douleur de Valzan qui, de ſon côté, n'a plus d'eſpérance, & ſort de cette maiſon, bien perſuadé qu'il n'y ſera jamais rappellé. Sophronie cependant rentre en elle-même; elle ſonde le cœur de ſa fille, & voit qu'il eſt à Valzan; après avoir combattu ſa paſſion, elle ſe détermine à faire le bonheur d'Adelle; elle renonce à être aimée; elle ne veut être que l'amie, que la mere de Valzan; ſon retour à la ſageſſe & à la raiſon fait ſa félicité, & le ſpectacle de celle de ſes enfans ne fait qu'ajouter à la ſienne.

Il y a beaucoup d'intérêt dans ce petit conte. La ſituation de Sophronie & de

Valzan eſt neuve, & fournit des détails agréables.

Lettres d'un Philoſophe ſenſible, publiées par M. de la Croix. A la Haye; & ſe trouve à Paris, chez Durand, neveu, rue Saint-Jacques, à la Sageſſe, *in*-12. 276 pages.

Montendre eſt le héros de ce roman; l'amitié la plus tendre l'unit à Saint Lieu; il faiſoit ſon bonheur de vivre avec lui & avec la ſœur de cet ami; il a pris pour elle une paſſion qui ne finira qu'avec ſa vie; mais il n'eſpére pas de la voir couronner; le comte d'Eſpardes l'a prié de ſe charger de l'éducation de ſon fils; il ſaiſit cette occaſion pour fuir une perſonne qu'il adore, mais dont il ne croit pas être jamais aimé; il écrit ſouvent à Saint Lieu, il lui cache ſa paſſion; ſouvent elle lui conſeille de revoler auprès de ſon ami qui l'en preſſe; l'attachement qu'il a pour le pere de ſon pupile le ſoutient contre une ſéduction auſſi forte; il le voit plongé dans un chagrin qu'il s'efforce en vain de déguiſer; il croit ne devoir point l'abandonner pendant qu'il ſouffre, quoiqu'il en ignore le ſujet. Bientôt il apprend qu'un jeune homme revenu de ſes

Digitized by Google

voyages, établi à la campagne & voisin de Mlle de Saint-Lieu n'a pu se défendre de l'aimer; cette nouvelle l'accable; il écrit à la sœur de son ami, lui avoue sa passion, & lui confesse qu'il est un de ces malheureux abandonné en naissant par les personnes qui lui ont donné le jour, & qu'il ne connoît point ses parens; il ne reçoit point de réponse, il se croit mépriſé, & quitte M. d'Espardes après avoir encore écrit un dernier adieu à Mlle de St Lieu. Elle étoit en voyage lorsque la premiere lettre est arrivée; elle presse son frere d'écrire sur le champ à M. d'Espardes pour justifier son silence, & pour l'exhorter à chercher Montendre. Le comte n'a pas attendu si long-tems; il a fait des perquisitions, il l'a retrouvé; il lui rend la joie & la vie; il lui raconte la cause de ses chagrins; il s'étoit marié en Islande; il avoit été infidéle à son épouse; elle en étoit morte de douleur après lui avoir donné un fils qu'un vieil oncle de sa femme avoit voulu élever. Le vieillard en mourant, voulant punir le comte des torts qu'il avoit eus vis-à-vis de sa niéce, avoit résolu de le priver pour jamais de ce fils; on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu. D'Espardes s'étoit remarié; depuis quelque tems il avoit reçu une lettre où il avoit

Digitized by Google

lu ces mots : « Monſieur, j'emporte juſ-
» qu'au tombeau le remords qui me dé-
» chire depuis long-tems; je ſuis le plus
» malheureux des hommes; j'ai abuſé de
» la confiance de mon bienfaiteur; il
» m'avoit remis votre enfant pour l'éle-
» ver dans la religion de ſes ancêtres. Je
» l'ai placé dans un collége de Jéſuites
» ſous un faux nom; las de fournir aux
» dépenſes de ſon éducation, j'ai eu la
» lâcheté de l'abandonner, & d'emporter
» ſa fortune dont j'ai diſſipé plus de la
» moitié. Celui que j'ai chargé de ma
» lettre, vous remettra pour deux cents
» mille livres de papier qui appartien-
» nent à votre fils. Hélas! je crains que
» vous ne puiſſiez découvrir le lieu qu'il
» habite. Pardonnez, Monſieur, à un
» miſérable qui touche à ſes derniers mo-
» mens. Des idées affreuſes l'agitent & le
» troublent... Il va paroître devant le
» redoutable vengeur de l'innocence...
» Déjà... Ah! je n'oſe implorer ſa bon-
» té. » Ce fils ſe trouve être Montendre.
Les Jéſuites n'entendant plus parler de
celui qui payoit ſa penſion, l'avoient fait
entrer dans le corps de l'artillerie, où ils
lui fournirent l'honnête néceſſaire. Eclai-
ré ſur ſa naiſſance, jouiſſant de quelque
fortune, Montendre vole chez St Lieu &

dans les bras de ſon amante qui devient bientôt ſon épouſe. Il y a peu de vraiſemblance dans la fin de ce roman, mais il y a beaucoup d'intérêt; on trouve des détails agréables, de l'eſprit & du ſentiment.

Nouvelle Anthologie françoiſe *, ou choix des épigrammes & madrigaux de tous les poëtes françois depuis Marot juſqu'à ce jour. A Paris, chez Delalain, libraire, rue St Jacques, 2 vol. *in* 12.

Ce recueil offre une infinité de piéces agréables que l'on lira ſûrement avec plaiſir; il y a du choix & de la variété. Nous en citerons quelques-unes; celle-ci eſt de Marot.

Amour trouva celle qui m'eſt amere,
Et j'y étois, j'en ſçais bien mieux le conte;
Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mere,
Puis tout-à-coup il voit qu'il ſe mécompte,
Dont la couleur au viſage lui monte,
D'avoir failli; honteux, Dieu ſçait combien!
Non, non, amour, ce dis je, n'ayez honte,
Plus clairvoyans que vous s'y trompent bien.

* M. François de Neufchâteau déclare qu'il n'a aucune part à ce recueil que pluſieurs perſonnes lui attribuent. On ſçait que cette collection a été faite par M. S. D. M.

Digitized by Google

Il y a de l'esprit dans ce madrigal, dont on a retourné la pensée dans plusieurs petites piéces modernes. Nous rapporterons ces vers de M. de Voltaire à M. le maréchal de Richelieu, après la prise de Port-Mahon.

Rival du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais & tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrthe suit tes pas;
Tu prends Chypre & Mahon, mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglois mocqueur lançoit de toutes parts,
Sur un vaisseau musqué les feux & les brocards.
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre;
Tu sémois les bons mots, les souris & la foudre;
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts,
Leurs chansons t'insultoient : leurs défaites te vantent:
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers,
Viens siffler ceux qui les chantent.

Nous ne nous attachons point à l'ordre dans lequel sont rangées ces piéces dans ce recueil, nous les prenons au hasard. En voici encore une de M. de Voltaire, adressée à Madame Lullin le lendemain du jour qu'elle avoit eu cent ans accomplis.

Digitized by Google

Nos grands peres vous virent belle ;
Par votre esprit vous plaisez à cent ans ;
Vous méritiez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve long-tems.

Madrigal à Madame la comtesse de *** par M. de la Harpe.

Vos traits sont beaux & votre esprit est sage ;
L'Amour le raconte en tous lieux ;
Ce que l'Amour publie est quelquefois douteux ;
Mais l'Amitié joint son suffrage ;
Quand ils s'accordent tous les deux,
Il faut croire leur témoignage.
D'un jeune amant des arts, éloigné de vos yeux,
Ce tribut hasardé vous surprendra peut-être ;
Vous ressemblez en tout aux dieux
Qu'on adore sans les connoître.

Tout le monde sçait à quel degré de supériorité Mademoiselle Clairon a porté ses talens pour la tragédie ; elle n'en avoit pas moins pour la comédie ; elle étoit faite pour exceller dans tous les genres ; M. de la Harpe lui adressa ces vers en 176 ; , après lui avoir vu jouer un rôle de soubrette.

On aime à voir un roi sous l'habit d'un berger ;
Plus volontiers encore on vous verroit bergere ;
Vous seule à la noblesse altiere,

Digitized by Google

Sçavez unir le ton léger.
Les Graces près de vous dociles à ſe rendre,
Vous prêtent leurs attraits, leur aimable gaîté;
Elles valent la majeſté:
Vous ne perdez rien à deſcendre.

Comme la plûpart des piéces de ce recueil ſont connues, nous bornerons ici notre extrait; on y voit avec plaiſir réunis en deux volumes un grand nombre d'ouvrages diſperſés dans l'immenſité des poëſies qui ont paru depuis François I.

Continuation de Cauſes Célebres & intéreſſantes, par M. J. C. de la Ville, avocat au parlement de Paris, & aſſocié de l'académie royale des belles-lettres de Caën; tome 2, à Paris chez Deſpilly, libraire rue Saint-Jacques à la Croix-d'Or, *in*-12, prix 2 liv. 10 ſ. relié.

M. de la Ville, en ſongeant à continuer le recueil des Cauſes Célébres, s'étoit propoſé de n'employer que celles qui avoient été jugées depuis 1650; le premier volume qu'il a publié n'en contient point d'antérieures. La difficulté de trouver les mémoires d'une date plus ancienne, fut la raiſon qui le décida; il

Digitized by Google

a trouvé cependant les moyens de s'en procurer deux de 1606 & de 1608. Ces causes sont les premieres de ce second volume qui en contient quatre, dont les dernieres sont d'une date postérieure. Le procès célébre de la veuve du cardinal de Bouillon, archevêque de Toulouse, évêque de Beauvais, &c. avec les héritiers de ce cardinal, offre une infinité de détails curieux qui tiennent à la suite de l'histoire du temps. M. de la Ville dans son recueil a suivi le plan général des Causes Célébres qu'on a publiées avant lui; son ouvrage présente le même intérêt, & l'on ne peut que l'exhorter à le continuer.

Causes amusantes & connues, avec cette épigraphe : *Et Thémis quelquefois se permit de sourire.* Volume *in*-12 de 420 pages; à Berlin & se trouve à Paris chez les freres Etienne, rue Saint-Jacques.

L'éditeur à qui nous devons cette collection de Causes Amusantes & Connues, s'est borné simplement à rassembler les mémoires qu'il avoit dans son cabinet. On auroit desiré qu'il eût rapporté les décisions de ces causes; mais

Digitized by Google

des raiſons eſſentielles, nous dit-il dans la préface, m'ont également empêché de rapporter les jugemens de ces cauſes & leurs déciſions. Il a eu ſoin, pour que ſon recueil pût aller entre les mains de tout le monde, de rejeter les cauſes qui ſont dans le genre des cauſes *graſſes*. C'étoit autrefois la coutume dans la plûpart des tribunaux du Royaume, de faire plaider le jour du Mardi-gras une cauſe dont la matiere fût propre à s'égayer, telle qu'une accuſation d'adultere ou d'impuiſſance, une demande en payement de frais de géſine, & autres ſemblables queſtions que l'on appelloit cauſes graſſes, ſoit à cauſe du jour où elles étoient plaidées, qui eſt le plus ſolemnel de ceux qu'on appelle vulgairement jours gras, ſoit pour faire alluſion à la maniere libre dont ces cauſes étoient plaidées. Le jour deſtiné à la plaidoirie de cette cauſe, ſemblant autoriſer la licence, les avocats ne manquoient pas de s'étendre en propos joyeux, qui paſſoient bien ſouvent les bornes de la modeſtie, & qui attiroient un concours extraordinaire de peuple. On trouve encore une de ces cauſes graſſes au nombre des plaidoyers faits par le célébre Henrys; c'eſt le ſixiéme plaidoyer.

Il s'agiſſoit de l'état des enfans nés d'une femme qui, ſous prétexte de l'impuiſſance de ſon mari, s'étoit fait ſéparer de lui étant même alors enceinte. Henrys, dans ſon plaidoyer, compare le ſujet de l'affaire avec le jeu du trictrac; toute l'affaire y eſt traitée dans ce goût d'une maniere allégorique, & déſignée par les termes qui ſont propres au jeu du trictrac. Dans les cauſes que le nouvel éditeur a raſſemblées, l'honnêteté n'eſt jamais bleſſée. Elles amuſeront moins pour les ſujets & pour le fond, que pour la maniere dont elles ſont écrites & préſentées. Comme le premier but de ce recueil eſt l'amuſement, l'éditeur a mis à la fin une autre collection d'anecdotes, reparties, traits plaiſans, qui peuvent avoir rapport au barreau.

L'avocat d'une veuve qui avoit un procès qui duroit depuis quatre-vingt-ans, dit un jour en plaidant devant M. le premier préſident de Verdun: » Meſſieurs, » les parties adverſes qui jouiſſent injuſ» tement du bien de nos pupilles, pré» tendent que la longueur de leur op» preſſion eſt pour eux un titre légitime, » & que nous ayant accoutumés à notre » miſere, ils ſont en droit de nous la faire

» toujours ſouffrir : il y a près d'un ſiécle » que nous avons intenté action, contre » eux ; & vous n'en douterez point quand » je vous aurai fait voir par des certifi- » cats inconteſtables que mon aïeul, mon » pere & moi, nous ſommes morts à la » pourſuite de ce procès... » *Avocat*, interrompit le premier préſident, *Dieu veuille avoir votre ame*, & fit appeller une autre cauſe.

L'éditeur auroit pu joindre à ſon recueil quelques anecdotes intéreſſantes, relatives au barreau d'Athènes & de Rome. Verrès, que l'on accuſoit d'avoir dépouillé les provinces de ſon gouvernement, avoit envoyé à l'orateur Hortenſius un ſphynx d'ivoire, morceau de ſculpture très-précieux. Cicéron, dans ſon plaidoyer, ayant dit quelque choſe d'un peu enveloppé contre la conduite d'Hortenſius ; celui-ci lui répondit, qu'il ne ſçavoit pas expliquer les énigmes. A quoi Cicéron repliqua ſur le champ : *vous avez chez vous le ſphynx.*

Théophraſte parle d'un vieillard qui ſe fardoit. L'orateur qui plaidoit contre lui devant le ſénat d'Athènes, dit qu'il ne falloit pas croire un homme qui portoit le menſonge ſur le front.

Digitized by Google

Hiſtoire de François I., &c. tomes V, VI, VII; par M. Gaillard, de l'académie des inſcriptions. A Paris, chez Deſſaint, rue du Foin.

Ces trois volumes ſont la ſuite & le complément de l'hiſtoire de François I, dont les quatre premiers volumes parurent il y a quelques années, & furent très-bien reçus du Public. L'édition eſt épuiſée aujourd'hui, & l'on en prépare une ſeconde.

L'auteur a réuni dans ces trois derniers volumes tout ce qui regarde les affaires eccléſiaſtiques, les arts & les lettres; la vie privée de François I; les mœurs & uſages des François ſous ſon regne. Tous ces objets forment autant de diſſertations qui auroient trop rallenti la narration des faits principaux & nui à l'intérêt de l'ouvrage & à l'enchaînement des matieres.

Il eſt queſtion d'abord du concordat; de ce fameux concordat dont on dit, lorſqu'il fut établi, *que François Premier & Léon X venoient de ſe damner tous deux, parce qu'ils s'étoient donné l'un à l'autre ce qui ne leur appartenoit pas.* Dans une aſſemblée ſolemnelle du clergé François convoqué à Bourges par Charles VII, où aſſiſterent avec le Dauphin, les prin-

Digitized by Google

ces du ſang, les grands & les prélats, on avoit adopté les canons du concile de Baſle, & on en avoit formé l'ordonnance connue ſous le nom de pragmatique ſanction. Cette ordonnance déclaroit le concile général repréſentatif de l'Egliſe univerſelle, & par conſéquent ſupérieur au Pape; elle aboliſſoit les droits lucratifs de la cour de Rome ſur les prélatures & les bénéfices du royaume, les réſerves, les expectatives, les annates, les évocations, & conſervoit aux égliſes le droit d'élire leurs évêques; aux monaſteres, celui d'élire leurs abbés, & régloit la diſcipline eccléſiaſtique. Cette pragmatique étoit appellée le *palladium* de l'Egliſe gallicane; mais à Rome on la regardoit comme un attentat contre l'autorité du ſouverain Pontife, & comme l'étendard de la révolte qu'arboroit une nation ſchiſmatique. Elle fut violemment attaquée par Pie II qui, lorſqu'il étoit ſecrétaire du concile de Baſle ſous le nom d'Ænéas Silvius Picolomini, avoit rédigé lui-même, & défendu par écrit ces mêmes canons ſur leſquels étoit fondée la pragmatique qu'il voulut enſuite détruire. Il arma contre elle l'évêque d'Arras Joffreoi qui, ſéduit par l'eſpérance d'un chapeau,

& nommé légat du St Siége auprès de Louis XI, fit entendre au prince que la pragmatique étoit contraire à ſes intérêts, & laiſſoit un trop grand pouvoir aux grands qui, devenus les arbitres des élections aux bénéfices, diſpoſoient d'une partie des richeſſes du royaume. Le Roi, jaloux de ſa puiſſance, & ſuſceptible d'ailleurs de cette eſpéce d'orgueil mal entendu que des princes d'un eſprit vain & foible mettent à contrarier leurs prédéceſſeurs, conſentit à l'abolition de la pragmatique, à condition qu'un légat réſident en France, expédieroit les bulles des bénéfices, afin que l'argent donné pour ces bulles ne ſortît pas du royaume. Cette clauſe eſt ſage & peint le caractere de Louis XI. Elle ne fut jamais formellement ratifiée par le St Siége; mais l'original de la pragmatique remis au légat par le Roi, & porté à Rome, n'en fut pas moins traîné dans la boue aux acclamations d'une populace eſclave & imbécille qui, dans ſon abaiſſement, ſembloit s'applaudir de voir augmenter & s'étendre dans l'Europe le deſpotiſme pontifical. Cet indigne traitement fait à un acte ſolemnel du clergé de France, que toute la nation avoit confirmé, étoit un outrage

à la dignité de cette nation & du trône, qu'on ne pardonneroit pas aujourd'hui. Il prouve la férocité des mœurs de ce siécle & la foiblesse honteuse de Louis XI qui avoit l'esprit tyrannique, & n'avoit pas l'ame grande, & qui trouvoit plus aisé d'être dur avec ses sujets que fier avec ses ennemis.

Cependant la pragmatique n'étoit point anéantie. Le clergé, le parlement, l'université la défendirent avec un courage opiniâtre jusqu'à la mort de Louis XI. Elle fut en vigueur sous Charles VIII & sous Louis XII. Le concile de Latran l'annulla & le royaume fut mis en interdit. François I, successeur de Louis XII, s'aboucha enfin avec le pape Léon X à Bologne. Il lui baisa les pieds, les mains & la bouche, & voulut faire les fonctions de caudataire, fonctions que des gentilshommes exercent auprès des cardinaux. Ils convinrent de substituer un concordat à la pragmatique. Le Roi laissa le chancelier Duprat pour régler les prétentions respectives avec les cardinaux d'Ancône & de Santiquatro. L'intérêt du chancelier étoit d'attribuer au Roi la nomination aux bénéfices, (qu'alors, comme l'on sçait, des séculiers pouvoient posséder) parce qu'il attendoit tout du Roi & de la cour.

Digitized by Google

Cette nomination fut donc assurée au Roi & à ses successeurs par le concordat, & les annates furent laissées au Pape, qui préféra le revenu de la premiere année des bénéfices au privilege d'y nommer. Ce concordat, qui subsiste encore aujourd'hui, fut conclu le 15 Août 1516, & ne fut enregistré au parlement que le 22 Mars 1518, après une très-longue résistance & par les ordres exprès & réitérés du souverain. Mais comme le parlement affectoit de ne point reconnoître pour loi ce concordat qui excitoit des querelles à chaque bénéfice vacant, François I. lui ôta la connoissance de tous les procès concernant les bénéfices, & l'attribua au grand conseil.

Dans le chapitre du luthéranisme, l'auteur expose en détail toutes les circonstances favorables qui concoururent aux succès de Luther; l'abus énorme du pouvoir des Papes & de la superstition des peuples, les murmures & les scandales qu'excita le trafic des indulgences, l'audace ambitieuse & avide des moines qui se disputoient les dépouilles des nations, la protection intéressée que l'électeur de Saxe & d'autres princes d'Allemagne accorderent au luthéranisme qui mettoit dans leurs mains les richesses & la puis-

Digitized by Google

ſance des eccléſiaſtiques, qui favoriſoit l'eſprit d'indépendance, & paroiſſoit élever des barrieres redoutables contre l'ambition de Charlequint & l'autorité impériale. Il nous repréſente Luther comme un eſprit inquiet & féroce, entraîné par les fougues de la révolte & l'aigreur de la controverſe bien plus que conduit par des vues profondes & un ſyſtême reflé-chi; variant à tout moment dans ſes principes, ſelon ſes intérêts & ſes haines, reconnoiſſant d'abord l'autorité du Pape tant qu'il eſpére n'être pas condamné, & le nommant l'Antechriſt dès qu'il a prononcé contre lui; détruiſant tous les dogmes du chriſtianiſme, ſans être d'accord ſur les ſiens, ni avec lui-même, ni avec ſes diſciples; auſſi ennemi de quiconque pouvoit balancer ſon crédit ou ſa réputation qu'il l'étoit du Pape & de l'égliſe, & ſubjuguant ſes rivaux & les peuples bien plus par l'aſcendant d'un caractere impétueux de capable de tout que par les forces de l'éloquence & de la raiſon. Melancthon, plus éclairé, plus ſage, plus doux, aimoit en lui le réformateur, & redoutoit le chef de parti; il le blâmoit ſouvent & lui cédoit toujours. Carloſtad, chef de la ſecte des ſacramentaires, l'une des branches de la réforme, ſe trouve

avec lui dans Orlemonde. « Il lui fait » jetter des pierres & de la boue par le » peuple, & vient enſuite le trouver dans » ſon auberge, à l'Ourſe noire, pour con- » férer avec lui : il s'excuſa ſur les ſédi- » tions qu'on lui reprochoit ; mais il » avoua qu'il ne pouvoit ſouffrir l'opi- » nion de Luther ſur la préſence réelle. » Luther, avec le mépris & l'arrogance » de la ſupériorité, lui conſeille d'écrire » contre cette opinion. *Voici*, lui dit-il, » *un florin que je donne pour t'y engager.* » On croiroit que Carloſtad lui jetta ſon » florin, non, il le prit. Les deux cham- » pions ſe touchent dans la main, ſe pro- » mettent bonne guerre ; on fait venir du » vin. Luther, toujours railleur & dé- » daigneux, boit à la ſanté de Carloſtad » & du beau livre qu'il va mettre au jour. » Carloſtad lui fait raiſon, & voilà la » guerre déclarée à la maniere du pays. »

Eraſme, qui eut depuis une ſi prodi- gieuſe réputation, & que tous les ſouve- rains de l'Europe ſe diſputoient, Eraſme plaiſanta d'abord ſur la réforme. « Tous » ces grands mouvemens, diſoit-il, abou- » tiſſent à défroquer quelques moines & » à marier quelques prêtres. La réforme » n'eſt qu'un drame tragi-comique dont » l'expoſition eſt impoſante, le nœud

» ſanglant & le dénoument heureux. » Tout finit par un mariage. » Mais il ne plaiſanta plus lorſqu'il penſa lui-même être la victime des théologiens, jaloux de ſon mérite & de ſa renommée, & qu'il n'échapa que par la protection ſpéciale de François I. D'ailleurs il ſemble qu'il y avoit plus à gémir qu'à plaiſanter, lorſque les buchers s'allumoient dans toute la France par les ordres de ce même François I, qu'on appelle *le Pere des lettres*, & qui ne fut ſûrement pas celui de ſon peuple; lorſque ce prince, animé par les délateurs, brûloit chez lui les réformés qu'il protégeoit en Allemagne; lorſque des prêtres & des magiſtrats conduiſoient des bourreaux à Mérindol & à Cabrieres, exterminoient par le fer & par le feu les Vaudois ſans défenſe, comme des tigres égorgent des agneaux, & ordonnoient des horreurs & des cruautés qui faiſoient frémir juſqu'aux ſoldats barbares qui les exécutoient; enfin lorſque les fureurs du fanatique Jean de Leyde & des anabaptiſtes déſoloient l'Allemagne & y étaloient encore plus d'abominations que le calviniſme n'en étaloit en France, ſi l'on excepte la St Barthelemi, à qui rien ne reſſemble dans les annales des crimes.

Digitized by Google

Ces affreux tableaux nous ſont retracés par l'auteur. Il compare à Luther l'apôtre de Genéve, Calvin. « Celui-ci étoit un » raiſonneur plus exact, plus méthodi- » que, un écrivain plus correct, plus pré- » cis, plus élégant, plus ſage; il appar- » tient à l'hiſtoire littéraire de ſon ſiécle. » Luther, étranger à toute littérature, ne » peut être reclamé que par l'école. »

M. Gaillard paſſe à l'hiſtoire littéraire. Il remonte juſqu'à la premiere race de nos rois, conſidère preſque tout ce qui a été ſçavant ou qui en a eu le nom juſqu'à François I, & diviſe enſuite en trois époques tout l'eſpace qu'il a parcouru. « Pendant la premiere, qui s'étend juſ- » ques vers le milieu du onziéme ſiécle, » toute la littérature étoit entre les mains » des moines; cette époque nous fournit » des chroniques, des légendes, de très- » mauvaiſes poëſies; ſouvenons-nous » ſeulement que ces moines nous ont » conſervé les manuſcrits des anciens, » fondement de toute littérature moder- » ne. Sous la ſeconde époque, qui com- » prend deux ou trois ſiécles, les lettres » concentrées dans l'univerſité ſe réduiſ- » ſent preſque à la ſcholaſtique; la phi- » loſophie confondue avec la théologie, » le droit civil étouffé par le droit cano-

Digitized by Google

» nique, des diſcoureurs en jargon bar-
» bare, beaucoup d'hérétiques; voilà les
» ſciences & les ſçavans de ce temps-là.
» Enfin la troiſiéme époque eſt un tems
» de fermentation, où la bonne littéra-
» ture dont Pétrarque avoit donné l'a-
» vant-goût, fait effort pour percer l'en-
» veloppe de la barbarie; la langue veut
» ſe former; mais elle a beſoin de ſe
» nourrir du ſuc des langues ſçavantes,
» & on commence à deviner ce beſoin.
» Les arts, chaſſés de leur patrie, cher-
» chent à s'établir en France; l'impri-
» merie découverte étend & accé-
» lère la communication des idées, les
» vues naiſſent, l'émulation s'anime; la
» raiſon humaine eſt en travail; tout
» promet un nouvel ordre de choſes. En
» revenant ſur ces trois époques on ne
» trouve dans la premiere que des écri-
» vains tous au même niveau, & vrai-
» ſemblablement tous au niveau de leur
» ſiécle. Qui pourra dire ſi Adon l'em-
» porte ſur Jonas, ou ſi Belgant vaut
» mieux que Glaber? La ſeconde époque
» nous offre des auteurs qui ont donné
» le ton à leur ſiécle. Tels ſont au dou-
» ziéme St Bernard & Abailard; tels ſont
» au treiziéme ces docteurs cordeliers &

» jacobins qui regnent dans l'école. Enfin » ſous la troiſiéme époque je vois quelques génies tellement élevés au-deſſus » de leur ſiécle, que leur ſiécle ne peut » prendre le ton qu'ils lui donnent, & » que l'eſprit ne peut être élevé à cette » hauteur que par une lente ſucceſſion » d'efforts & de travaux. Tel eſt Pétrarque pour l'élégance du ſtyle, pour les » couleurs de la poëſie, pour le ton du » ſentiment; tel eſt Commines pour la » naïveté originale, pour l'intérêt de la » narration, pour l'énergie des tableaux » hiſtoriques. »

François I aima & protégea les lettres; mais s'il avoit le goût des arts, il n'avoit aucune philoſophie. Sa ſœur la reine de Navarre en avoit bien plus que lui. S'il eût penſé comme elle, il n'eût point été perſécuteur, il n'eût point écouté les délations des théologiens, ni recompenſé les ſuccès dans la controverſe. Cependant il ne faut point oublier les obligations qu'on lui doit avoir. Il fonda le collége royal; il aima & enrichit Budée, celui qui, de tous les lettrés de ce tems, étoit le plus ſçavant & le mieux ſçavant; il ne put fixer Eraſme en France, Eraſme le ſeul philoſophe de ce ſiécle; mais il eut le mérite

mérite de l'appeller dans ſes états, & de le défendre contre la Sorbonne.

Tous les travaux, tous les monumens, tous les ſçavans du regne de François I, la muſique, le commerce, la guerre, le duel, &c. ſont l'objet d'un examen très-détaillé, dans lequel nous ne pouvons pas entrer. On trouve par-tout une érudition puiſée dans les meilleures ſources, & éclairée par le goût; une impartialité ſoutenue, beaucoup de clarté & d'intérêt dans le ſtyle, de la netteté, de la méthode, l'amour de l'humanité, de la juſtice & de la vérité.

Contes philoſophiques & moraux; par M. de la Dixmerie, *nouvelle édition corrigée & augmentée*; 3 vol. *in*-12. A Paris, chez Delalain, rue St Jacques, & Lacombe, rue Chriſtine, 1769.

Le conte en proſe eſt aujourd'hui en faveur. Ceux qui ſçavent que chaque genre de littérature a ſes difficultés, n'ignorent pas que celui-ci a les ſiennes particulieres. Il a auſſi ſon objet propre. Il eſt devenu le tableau de nos mœurs actuelles, tandis que notre comédie ſemble de plus en plus s'en éloigner. Ce n'eſt pas que le conteur doive s'aſtreindre unique-

ment à nous offrir des personnages de notre tems & de notre pays. Il peut à son gré varier la scène & la transporter dans des lieux qui nous sont le plus étrangers. C'est souvent de pareils contrastes que résultent les meilleures leçons. Tacite, en peignant les mœurs des Germains, frondoit indirectement celles de ses compatriotes. Il paroît que l'auteur des *Contes philosophiques* n'a jamais perdu de vue cet objet analogue au titre de son ouvrage. Il transporte son lecteur dans presque tous les climats du monde connu; mais il est fidéle à l'observation du costume, & ne s'éloigne jamais du but moral qu'il se propose. Il change de ton à mesure qu'il change de local, & c'est toujours une heureuse imitation du langage & du caractere de chaque peuple où il choisit ses personnages. M. de la Dixmerie a même traité quelques sujets pris dans le merveilleux & dans la féerie; mais c'est dans ces sortes de morceaux qu'il s'attache à semer encore plus de morale, de philosophie & de traits épigrammatiques; seul moyen de rendre ce genre de contes utile & intéressant. L'*Anneau de Gygès;* la *Corne d'Amalthée;* l'*Oracle journalier*, *les Péris & les Néris*, & quelqu'autres contes qui

entrent dans ce recueil, ſont d'une forme & d'un ton qui appartiennent à l'auteur, & le ſuccès qu'ils ont eû prouve généralement leur mérite. Les deux premiers volumes de cette ſeconde édition renferment le même nombre de morceaux que la premiere. L'auteur s'eſt ſeulement contenté d'y faire quelques changemens & additions. Le tome troiſiéme eſt abſolument nouveau.

Dans l'*Anneau de Gygès*, Leuxis, muni de cet anneau, a la faculté de ſe rendre inviſible. Il en fait uſage dans la recherche qui l'occupe, celle d'un ami ſincere & d'une maîtreſſe fidéle. Il reconnoît ſouvent qu'il s'eſt trompé dans le choix de l'un & de l'autre.

Eumene, dans *la Corne d'Amalthée*, doit être exaucé dix fois par Jupiter. Il uſe de ce privilege pour eſſayer de beaucoup de profeſſions.

Il eſt difficile de peindre avec plus de préciſion & de légereté que ne le fait l'auteur dans ce début d'un autre conte. « Certain enchanteur & certaine fée s'aimoient depuis ſi long-tems qu'ils commençoient à ſe haïr. Tous deux, cependant vouloient paroître s'aimer encore, » parce que tous deux ſe craignoient.

» Leur pouvoir étoit à peu près le même, » leur caractere entierement opposé. C'eſt » ce qui avoit fait ſurnommer l'une la fée » Colere, & l'autre l'enchanteur Pacifique. L'une étoit extrême en tout, aimoit & haïſſoit avec emportement, » protégeoit & perſécutoit avec la même » ardeur, faiſoit le bien, faiſoit le mal, » s'en repentoit tour-à-tour : en un mot » la meilleure & la plus mauvaiſe de toutes les femmes. L'autre, à toutes les » bonnes qualités de la premiere ne joignoit qu'un petit nombre de ſes défauts. Il avoit le pouvoir de nuire, & » n'en uſoit que modérement ; vertu dès lors auſſi rare que celle d'obliger : c'étoit, pour mieux dire, un de ces hommes qui font le bien par penchant, & » ſe permettent le mal quand on oſe les » pouſſer à bout. »

Dans le conte qui a pour titre *les deux Prix*, plus d'une rivale ſe met ſur les rangs pour obtenir celui de la beauté. « La » blonde Iſmene s'avança la premiere. Ses » regards avoient la douceur des rayons » de l'aurore ; ſes traits plus d'agrément » que de régularité On l'eût priſe pour » une Grace ; mais on ne l'eût jamais priſe » pour Vénus.

Digitized by Google

» La brune Zirphé parut enſuite. Sa » taille & ſa démarche ſont celles d'une » nymphe; ſon œil lance les feux brûlans » du Midi. Il n'échauffe pas, il conſume. » Zirphé a l'art de faire naître les deſirs, » mais rarement elle inſpire l'amour. On » cherche à la vaincre plutôt qu'à lui » plaire.

» Dircé eût voulu devancer les deux » premieres. Son foible eſt de vouloir » dominer par-tout. On ne dira point » qu'elle manque de beauté; on ne dira » pas que Dircé ſoit belle. Son air impé- » rieux nuit à ſes agrémens; il effarouche » le timide Eſſain des Graces. Jamais » Dircé ne marche en leur compagnie. » On la prendroit pour l'altiere Junon » qui vient, non pas diſputer, mais exi- » ger la pomme.

» Une foule d'autres Theſſaliennes » s'empreſſoient de paroître. Leurs char- » mes réunis, mais preſque tous différens, » offroient la riante variété des fleurs d'un » parterre.

» Doris n'arriva que la derniere. Tous » les yeux, tous les cœurs volerent à ſa » rencontre. Tous furent éblouis, tous » furent émus. On douta ſi ce n'étoit » point Vénus elle-même qui alloit pré- » ſider aux myſteres de ſon temple. »

Paſſons au troiſiéme volume, qui eſt entierement ajouté à cette édition. Le premier morceau qu'il préſente eſt *Charles Martel*, anecdote françoiſe. Il étoit difficile de faire figurer ce fameux capitaine dans une intrigue galante ſans rien dérober à ſon caractere. C'eſt pourtant ce que l'auteur entreprend & exécute avec ſuccès.

Le Sage honteux de l'être, qui vient après, eſt un tableau puiſé dans nos mœurs actuelles. Dorval, homme à la mode, rougiſſoit d'un rôle qui n'étoit en lui que factice. « Parvenu à l'âge de trente ans, » il en regrettoit douze, perdus dans la » diſſipation. Il avoit en lui de quoi ſe » rectifier; un eſprit juſte, quoique bril- » lant; un cœur ſenſible, quoique parta- » gé. Douze ans de travers n'avoient pu » anéantir cet heureux naturel, & Dorval » n'aſpiroit qu'à ſe montrer tel que la na- » ture l'avoit fait naître. »

M. de la Dixmerie a ſçu tirer un conte très-agréable & très-ingénieux d'un des points de la théologie des Gaulois, nos ancêtres. C'eſt celui des *Lamies*, ſortes de divinités bocageres qui, pour acquérir l'immortalité, avoient beſoin de s'humaniſer avec quelque mortel.

Héraclite & Démocrite, voyageurs. « La

» folie de ces deux ſages fut d'un genre » bien oppoſé. On ſçait qu'Héraclite s'af- » fligeoit de tout, & que tout faiſoit rire » Démocrite. Ils eurent une maniere de » voir & de ſentir en tous points diffé- » rente. Ce fut auſſi un motif très-diffé- » rent qui leur fit parcourir plus d'un cli- » mat. Démocrite vouloit eſſayer s'il » pourroit une ſeule fois prendre ſon ſé- » rieux : Héraclite, s'il pourroit une ſeule » fois perdre le ſien. »

Dans l'*Amour tel qu'il eſt*, Cinthie, mere de Flora, veut préſerver ſa fille des diſgraces que l'amour lui a fait éprouver à elle-même. Elle emmene Flora habiter une maiſon de campagne. « C'étoit un » ſéjour iſolé; mais on y jouiſſoit en re- » pos des tréſors & des ornemens de la » nature. Elle s'y jouoit & s'y reprodui- » ſoit ſous mille formes. Voyez, ma » fille, diſoit Cinthie à Flora, voyez ſi » jamais Athènes vous offrit un pareil » ſpectacle ? A la ville tout eſt preſtige ; » ici tout eſt vérité: rien n'y trompe l'ame, » ni les regards. Ecoutez le ramage de » ces oiſeaux : il charmera votre oreille, » mais votre cœur n'en doit rien redou- » ter. A la ville, à peine l'oreille eſt fla- » tée que déjà le cœur eſt ſéduit. »

Le ſujet de *Méluſine* développe un autre point de la métaphyſique du cœur. L'amour embellit tout ; une magicienne change les traits de Liſidor & de Zulia. Ils ne s'en apperçoivent ni l'un ni l'autre, parce que leur cœur n'eſt point changé.

Tous deux ſe trompoient, & *le danger des Epreuves* nous ramenent à nos mœurs préſentes. L'auteur y change de ton, & il a toujours ſoin d'en changer toutes les fois qu'un ſujet qu'il veut traiter l'exige : attention rare dans un conteur. C'eſt cependant l'unique moyen d'éviter la monotonie & de peindre avec vérité.

Nous devons ajouter que l'auteur a une maniere de voir & d'écrire qui lui eſt propre. On le reconnoîtra, on le diſtinguera toujours à l'une & à l'autre. Il enviſage toujours les objets du côté le plus piquant, & il les peint comme il les enviſage. Partout il eſt à ſon aiſe, & ſe montre ſupérieur au genre qui l'occupe. L'épigramme s'offre à lui plutôt qu'il ne ſemble la chercher. Il réveille ſans ceſſe le lecteur par des traits inattendus, & il inſtruit en paroiſſant ne vouloir qu'amuſer. Ce recueil, enfin, le plus varié qu'un même auteur ait encore mis au jour, doit être recherché par toutes les claſſes de lecteurs. Cha-

Digitized by Google

cun d'eux y trouvera en ſon particulier de quoi ſe ſatisfaire.

*Voyages & aventures du Chevalier D***.* A Londres; & ſe trouve à Paris, chez Deſſain *Junior*, libraire, quai des Auguſtins, à la bonne Foi, 1769, 4 vol. *in*-12.

Cet ouvrage eſt diviſé en quatre parties. La premiere contient les voyages de l'auteur dans les Iſles Françoiſes du Vent de l'Amérique ſeptentrionale, y compris les Iſles Caraïbes de Saint-Vincent, Sainte Lucie & la Dominique, & dans celle de Saint-Thomas, appartenante aux Danois; la ſeconde, ceux qu'il a faits aux Iſles Antilles Françoiſes ſous le vent de l'Amérique ſeptentrionale, à la Havane, capitale de l'Iſle de Cuba, & à Porto-Rico, appartenant aux Eſpagnols; à San-Jago de la Vega, capitale de la Jamaïque, & à Port-Royal, appartenant aux Anglois, & ſon ſecond voyage à la Martinique. Les voyages à la Barbade, à la Grenade, à Caraçao, à Cayenne, à Surinam & à Lisbonne forment la troiſiéme partie; & ceux au Port de Paix, à la Havane, au Cap François, à l'Ancien & au Nouveau

Mexique, à la Louisiane & au Canada, rempliſſent la quatriéme partie.

Nous avons la deſcription de tous ces pays où M. le chevalier de *** a voyagé, dans des livres eſtimés; mais ceux qui ont fait cette deſcription l'ont écrite d'après des mémoires qui n'ont pas toujours été l'ouvrage de perſonnes éclairées en état de raconter ce qu'elles ont vu; de façon que les auteurs qui ont travaillé d'après ces mémoires ont pu, en ſe trompant, tromper le Public, qu'ils vouloient inſtruire. Ce n'eſt point ce qu'on doit craindre en liſant l'ouvrage que nous annonçons. L'auteur a vu ce qu'il décrit, & on peut compter ſur la fidélité & l'exactitude de ſes narrations. Elles contiennent de choſes très-piquantes ſur les mœurs des habitans & l'hiſtoire naturelle de chaque pays. L'auteur parle de ſes aventures qui ſont preſque toujours galantes, mais qui peuvent intéreſſer le cœur. Son intention, en les écrivant, a été de faire voir « les dangers que court » une jeuneſſe inconſidérée, trop tôt li» vrée à elle-même, ce qui donnera (dit» il) matiere à réflexion à ceux qui en» treprendront de fournir pareille car» riere. »

On trouve encore dans cette compoſition des hiſtoires des perſonnes qui ont voyagé avec l'auteur, ou qu'il a rencontrées dans ſes voyages. Parmi ces hiſtoires il en eſt deux, celles de Mlle d'Orbigni & de Milord Tonſon qui méritent d'être lues.

Au reſte, tout ceci eſt écrit en forme de mémoires, & il faut convenir que cette forme eſt plus agréable que celle de la relation.

Si cet ouvrage eſt goûté, comme on doit le croire, l'auteur donnera ſes autres voyages de Guinée, aux Indes, en Egypte & en Turquie.

Nouvelles recherches ſur les découvertes microſcopiques & la génération des corps organiſés, ouvrage traduit de l'Italien de M. l'abbé Spalanzani... & dédié à ſon alteſſe M. le prince de Marſan, par M. l'abbé Regley, aumônier de ſon alteſſe, avec des notes & des recherches de M. Néedham ſur la nature & la religion, une nouvelle théorie de la terre, & une meſure de la hauteur des Alpes. A Londres, & à Paris chez Lacombe, rue Chriſtine, près la rue Dauphine 1769 : volume *in*-8° de 664 pages, avec figures. Prix, rel. 6 liv.

Digitized by Google

Cet ouvrage eſt diviſé en deux parties; nous nous bornerons aujourd'hui à la premiere dans laquelle on trouve le diſcours préliminaire du traducteur ; la diſſertation de M. Spalanzani & les notes de M. Néedham ; nous reviendrons à la ſeconde dans un autre extrait.

Dans le diſcours préliminaire M. l'abbé Regley paſſe en revue toutes les découvertes microſcopiques qui ont été faites par les Lewenhoeck, les Hoſtſocker, les Swamerdam, les Baker, les Malpighi &c.» Il ſemble, dit-il, que l'homme » peu content de la claſſe mitoyenne dans » laquelle la nature l'a placé, ait voulu » rapprocher ces deux extrêmes de la » petiteſſe & de l'éloignement. D'un » côté le téleſcope ſoumet à ſes regards » ces maſſes énormes, ſolides ou enflam- » mées qui roulent & ſe balancent dans » les airs. De l'autre, le microſcope lui » dévoile ces particules imperceptibles » & preſque élémentaires qui entrent dans » la compoſition des corps ». Il nous donne enſuite le détail des découvertes de nos plus habiles obſervateurs. Une eau dans laquelle on a fait infuſer des grains de poivre, a fourni des animaux qui ont autour d'eux une frange avec de longues ſoies en forme de queue, & dont la lon-

Digitized by Google

gueur réelle n'égaloit que le diamètre d'un cheveu. Il y a dans les eaux de foin, de froment, d'avoine, de paille, &c. des animaux ovales & ſemblables à des œufs de fourmi. Baker a vu des ſerpens ſur l'écume de l'eau de foin : il a conſervé dans de la cole de farine aigrie des anguilles, auxquelles le microſcope ſolaire donnoit juſqu'à deux pouces de diamètre, & dont on diſtinguoit les viſcères. Joblot a apperçu dans une infuſion de citron un animal qui avoit ſur le dos la figure d'un ſatyre. Lewenhoeck a découvert dans la matiere gluante qui eſt ſous les eaux croupies, des animaux à deux & à quatre roues armées de dents qui ſortent de leur tête, & tournent circulairement comme ſur un eſſieu.

Le pou, dont la vue fait horreur, s'embellit au microſcope, on y voit le battement régulier de ſon pouls, ſon ſuçoir eſt 700 fois plus délié qu'un cheveu. La puce a des écailles du plus beau poli, placées avec beaucoup d'ordre & de régularité. Le couſin a ſur la queue des plumes de la plus grande beauté, & ſur les aîles un brillant & long falbala. » La mouche préſente au microſcope des richeſſes qui » étonnent, un luxe qui éblouit ; ſa tête

» eſt ornée de diamans ; ſon corps eſt » tout couvert de lames brillantes, elle » a de longues ſoies & un plumage écla- » tant : un cercle argenté environne ſes » yeux ; ſa trompe eſt affilée de maniere » qu'elle lui donne la double propriété » de trancher les fruits & d'en pomper » les ſucs ».

Les écailles des poiſſons ont de petites lames qui marquent leur âge. La peau de l'homme a des écailles qui la couvrent & qui peut-être ſont la cauſe de ſa blancheur ; le microſcope nous montre ſes cinq pans, & la maniere dont les écailles anticipent les unes ſur les autres. Lewenhoeck y a compté 144 millions de pores ſur un pied quarré. » A quel point » la nature n'a-t-elle pas porté la ténui- » té des parties du ſang ! Lewenhoeck & » Jurin ont calculé 160 de ces globules, » placés les uns à côté des autres, éga- » lant à peine la longueur d'une ligne ; » ils les ont trouvés mols & flexibles dans » un état de ſanté, mais durs & roides » dans nos maladies ; on voit ſa circula- » tion, les alternatives qu'éprouvent ſes » globules en paſſant d'un grand vaiſſeau » dans un plus petit, leurs colliſions & » juſqu'à la forme ovale qu'ils ſont for- » cés de prendre pour y entrer.

Digitized by Google

Il y a dans ce discours des choses fort intéressantes & qui répandent un grand jour sur toutes les découvertes microscopiques. Le but de M. l'abbé Regley paroît avoir été de donner un précis des choses propres à nous mettre sur la voie de saisir le méchanisme de la nature dans la génération des corps organisés, tant dans le regne animal que dans le regne végétal. C'est sans doute dans cette vue qu'il cite les fameuses observations de Harvey sur les daims & les biches du parc de Charles premier, Roi d'Angleterre, la découverte des organes des plantes, & les figures constantes qu'affectent les sels des végétaux & des minéraux examinés avec le microscope. Il rappelle la folie de ceux qui ont cru y appercevoir la matiere subtile de Descartes & les émanations de l'aimant; il n'oublie pas non plus l'extravagance de ces observateurs qui ont prétendu demêler dans chaque animal microscopique le penchant & le caractère de l'espéce, dans le chien la vigueur & la force; dans le liévre, la foiblesse & la crainte; dans le coq, le feu, la vivacité, l'audace. » N'a-t-on » pas vu Lewenhoeck s'y méprendre, ap» peller ses voisins & leur montrer avec » enthousiasme les entrailles d'un bélier,

» où de jeunes brebis ne marchoient qu'en » troupe, & ſuivoient timidement leur » conducteur comme celles qui broutent » l'herbe de nos campagnes? Contentons- » nous, dit M. l'abbé Regley, de por- » ter nos regards ſur les objets que le mi- » croſcope nous rend ſenſibles, & ſoyons » aſſez ſages pour ne point nous élancer » au delà..... N'eſt-ce pas aſſez pour » nous de croire que nous nous ſommes » avancés juſques ſur les bords de ce baſ- » ſin où la nature travaille à la premiere » formation des corps, & que nous y » avons vu nager l'homme & les ani- » maux? Si cette vérité nous reſte, elle » doit nous ſuffire ».

La Diſſertation de M. Spalanzani a pour objet de combattre le ſyſtême des forces plaſtiques qui vient d'être renouvellé par MM. de Buffon & Needham. l'auteur commence par examiner l'inſtinct & les loix que ſuivent les animalcules microſcopiques, & toutes les formes de ceux que nous donnent les infuſions des chairs & des graines. Dans une infuſion de graine de citrouille, il a vu des animalcules s'élancer en tout ſens, ſuivre une ligne droite, ou s'agiter circulairement, tourner ſur eux-mêmes, & ſe jetter avec avidité ſur de petits morceaux de

Digitized by Google

matiere: leur forme approchoit de l'ovale, excepté un petit bec crochu, & leurs viscères n'étoient autre chose qu'un amas de véſicules rondes & tranſparentes.

Les animalcules de l'infuſion de petite camomille avoient plus de volume, & une plus grande quantité de globules. Il y en avoit de même dans ceux qu'ont donnés la patience, le bled de Turquie & le froment. M. Spalanzani jetta dans l'infuſion quelques gouttes d'urine pour déchirer la pellicule qui leur ſervoit d'enveloppe, & voir les globules à découvert. Tous les animaux périrent dans des convulſions étranges & ne préſenterent plus qu'un aſſemblage de petits grains ſortis de leur gouſſe; mais ce qui ſurprit beaucoup notre obſervateur, ce fut d'appercevoir que chacun de ces êtres, qu'il appelle animaux, acquéroit une couronne de filets ou petits points allongés, ſemblables à des rayons qui divergent du centre à la circonférence : ſouvent leur mouvement ne duroit qu'autant de tems que leur organiſation ſe trouvoit dérangée par les ſels corroſifs de l'urine.

Ces petits animaux avoient ſans doute un mouvement ſpontané; on les a vus éviter avec beaucoup d'adreſſe les obſtacles qui ſe rencontroient dans leur route,

Digitized by Google

s'éviter entr'eux, ne jamais se heurter malgré leur nombre, s'observer avec l'œil, becqueter doucement les parcelles des végétaux, se réunir lorsque le fluide diminuoit, passer du repos à un mouvement rapide, nager contre l'effort du courant, & changer brusquement de direction, sans y être portés par aucune impulsion étrangere. L'auteur a observé que ces animaux ne se montrent jamais en hiver, à moins que l'athmosphere de la chambre ne soit plus tempérée que l'air du dehors. Ils ont besoin, pour paroître, d'un certain degré de chaleur; mais une fois nés, on peut les exposer à toute la violence du froid.

M. *Needham* veut qu'il y ait une force végétative intérieure qui agit en tout tems sur chaque point de la matiere, & qu'il suffit, pour l'apparition des êtres microscopiques, d'exciter cette force, sans cependant lui laisser prendre la route de la végétation ordinaire, afin de la rappeller ensuite à la végétation vitale. Les êtres microscopiques se conforment toujours à la décomposition de la substance infusée; ils se propagent par division, & naissent souvent par une espéce d'accouchement. Les plus grands diminuent en se partageant, & les petits se divisent jusqu'à

Digitized by Google

une diſparition totale; mais les petits, au lieu d'aggrandir leur volume en prenant quelque nourriture, ſont toujours les premiers à diſparoître. Lorſque ces êtres ſe diviſent, ce n'eſt que pour paſſer alternativement d'un état de végétation à un état de vitalité parfaite; c'eſt aſſez mal-à-propos que l'on veut les claſſer dans le rang des animaux; il eſt prouvé qu'ils ne ſe changent jamais en moucherons ni en chryſalides, comme les inſectes, & qu'ils ne meurent jamais comme eux d'une mort naturelle.

Nous ne donnons ici qu'une eſquiſſe du ſyſtême de Monſieur *Néedham*. C'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut lire les détails de ces raiſonnemens philoſophiques & profonds. Nous terminerons cet extrait par la ſage réflexion de M. l'abbé Regley, qui ne paroît pas lui-même adopter cette opinion. « On ſent » bien, dit-il, qu'il ne s'agit ici que d'un » ſyſtême, & que tout ſyſtême n'enleve » pas néceſſairement les ſuffrages. La na» ture ne nous trompe jamais ſur les ef» fets; ce ſont toujours les cauſes qui » nous égarent. Peut-être que la Divini» té, qui a ſi bien caché le jeu de la grande » machine de l'Univers, s'amuſe des ef» forts que nous faiſons pour en connoî-

Digitized by Google

» tre les reſſorts ſecrets, & rit de nos re-
» reurs. Mais erreur ou vérité, cela nous
» occupe, & nous y mettons de l'impor-
» tance. »

L'Iſle de Robinſon Cruſoë, extrait de l'Anglois; par M. de Montreille.

Cet ouvrage, annoncé l'année derniere avec éloge, & qui ne ſe trouvoit alors que chez Deſaint, libr. rue du Foin, ſe trouvera encore aujourd'hui chez Brocas, rue St Jacques; le Jay, quai de Gêvres, & au Palais-Royal.

Sermons pour l'Avent & le Carême; par M. Jaquin, chapelain de la cathédrale d'Amiens, des académies royales de Rouen & de Metz, & honoraire de la ſociété royale d'Arras. A Paris, chez Deſaint, libraire, rue du Foin, la premiere porte cochere à droite, en entrant par la rue St Jacques, *in*-12. 2 volumes.

Quelques-uns des ſermons que contient ce recueil n'ont pas été prêchés; une poitrine foible, une voix peu étendue forcerent de bonne heure M. Jaquin à renoncer au miniſtere de la parole. Il avoit été élevé dans un ſéminaire, où la régle

Digitized by Google

obligeoit tous les aſpirans au ſacerdoce à reciter chaque année un ſermon; elle leur permettoit de les prendre dans les recueils imprimés; il préféra de compoſer les ſiens; auſſi-tôt qu'il en eut une certaine quantité, il commença à prêcher; lorſque ſa ſanté l'obligea de ceſſer, il entreprit un ouvrage conſidérable ſous le titre de l'*Eſprit de la Religion* qui l'occupe encore. Ses diſcours ſont écrits avec ſimplicité, avec clarté, & remplis d'onction.

Hiſtoire littéraire des Femmes françoiſes, ou lettres hiſtoriques & critiques contenant un précis de la vie & une analyſe raiſonnée des ouvrages des femmes qui ſe ſont diſtinguées dans la littérature françoiſe; par une ſociété de gens de lettres.

Quid fœmina poſſet. VIRG. Énéid.

A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine; 5 vol. *grand in*-8°. de plus de 600 pag. chacun. Prix rel. 25 liv.

Cette collection précieuſe, une des plus intéreſſantes que la littérature françoiſe ait encore produites, renferme l'hiſtoire littéraire des femmes françoiſes, &

Digitized by Google

contient tout ce que la délicateſſe de leur goût & leurs talens agréables leur ont fait écrire de plus intéreſſant. On ne pouvoit expoſer dans un jour plus favorable les agrémens de leur eſprit. Nous ferons connoître plus au long cette collection qui tient lieu de plus de deux mille volumes par des analyſes bien faites de tous les ouvrages des femmes, dont on retrouvera le coloris, la maniere en quelque ſorte, le deſſein & les traits piquans, dans de nouveaux tableaux refaits & reproduits d'après leurs ingénieuſes compoſitions.

Garrick ou les Acteurs Anglois, ouvrage contenant des obſervations ſur l'art dramatique, ſur l'art de la repréſentation & le jeu des acteurs, avec des notes hiſtoriques & critiques, & des anecdotes ſur les différens théâtres de Londres & de Paris, traduit de l'anglois. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine 1769. vol. *in*-8°. de 200 pages, broch, 1 liv. 10 ſ.

Cet ouvrage eſt amuſant & inſtructif. Il donne l'idée des talens convenables à un bon acteur. On y trouve auſſi beaucoup de traits, d'anecdotes & de notes

Digitized by Google

curieuſes. Nous en parlerons plus en détail.

Ne pouvant placer dans ce volume le compte que nous nous propoſons de rendre du nouveau poëme des Saiſons, par M. de S. L., nous croyons au moins faire plaiſir à nos lecteurs de rapporter à ce ſujet l'extrait d'une lettre de M. de Voltaire à M. de la Harpe.

A Ferney, ce 10 Mars 1769.

« L'ouvrage de M. de St Lambert me » paroît à pluſieurs égards fort au-deſſus » du ſiécle où nous ſommes. Il y a de l'i- » magination dans l'expreſſion, du tour, » de l'harmonie, des portraits attendriſ- » ſans & de la hauteur dans la façon de » penſer; mais les Pariſiens ſont-ils capa- » bles de goûter le mérite de ce poëme? » Ils ne connoiſſent les quatre ſaiſons que » par celle du bal, celle des tuileries, » celle des vacances du parlement, & » celle où l'on va jouer aux cartes à deux » lieues de Paris, au coin du feu, dans une » maiſon de campagne. Pour moi, qui » ſuis un bon laboureur, je penſe à la St » Lambert. »

Digitized by Google

SPECTACLES.

OPÉRA.

DARDANUS, que l'académie royale de muſique a repris pluſieurs fois depuis un très-petit nombre d'années, n'en a pas été reçu du Public avec moins de plaiſir à cette repriſe. Poëme, muſique, ballets, exécution, tout concourt à l'effet général de cet excellent ouvrage, vû trop ſouvent & admiré depuis trop long-tems pour avoir beſoin d'être analyſé. On n'ignore pas que les paroles dans leſquelles on trouve l'énergie de Corneille & les graces de Quinault, ſont de la Brüere, & la muſique de Rameau; ces noms valent tous les éloges, & nous nous reſtreindrons à ceux que méritent d'abord les Directeurs pour le ſoin qu'ils ont apporté à la repriſe de cet opéra, & à ceux que nous devons aux talens des acteurs qui l'ont exécuté. M. Legros a chanté aux trois dernieres repréſentations le rôle de Dardanus avec le ſuccès qu'il eſt accoutumé d'éprouver. M. Larrivée a rendu avec énergie ceux d'Iſmenor & de Teucer. M. Gelin a joué avec beaucoup de

de nobleſſe celui d'Antenor; mais les ſuffrages ſe ſont réunis ſur Mlle Arnoult, qui a rendu celui d'Iphiſe avec tout le ſentiment que cette excellente actrice eſt capable de faire éprouver.

La danſe, pour cette fois, n'a pas fait ſeule le ſuccès de l'opéra que nous venons d'annoncer, mais elle y a beaucoup contribué. M. Lany a deſſiné les ballets du premier & du cinquiéme acte, qui ont été très-applaudis. M. Laval, celui du ſecond; & M. Veſtris, ceux du troiſiéme & du quatriéme, qui ont paru très-ingénieux. Il a danſé, ainſi que Mlle Heinel, avec beaucoup de nobleſſe; Mlle Guimard, avec grace; Mlle Alard, avec légereté; & l'on a donné de juſtes applaudiſſemens au talent diſtingué de M. Gardel, ainſi qu'à MM. Malter, Riviere & Dupré. Meſdemoiſelles Mion, Dervieux, Duperrai & Audinot, font chaque jour de nouveaux progrès.

COMÉDIE FRANÇOISE.

On a remis ſur ce théâtre, pendant le carnaval, *le Bourgeois gentilhomme*, dont les repréſentations ont eu le plus grand ſuccès. Le naturel inimitable de M. Pré-

ville y a beaucoup contribué. Le ballet, de la compoſition de M. des Hayes, maître des ballets de la comédie, différent de ceux donnés dans la même comédie à la cour, a beaucoup réuſſi, & a été trouvé très-ingénieux & très-plaiſant.

On a repris enfin le *Siége de Calais*, qui a reçu du Public le même accueil que dans ſa nouveauté. Cet ouvrage a excité beaucoup d'enthouſiaſme & beaucoup de critiques. La vérité eſt entre les deux extrêmes. C'eſt au tems à l'établir; mais nous ne nous refuſerons point au plaiſir d'aſſurer que quel que ſoit le ſort de cette tragédie, le dévouement du ſecond acte, le rôle d'Harcourt au ~~cinquiéme~~ quatriéme, le retour des dévoués au ~~quatriéme~~ cinquiéme, ſeront des beautés dans tous les temps & feront honneur aux talens dramatiques de l'auteur. On peut dire de lui, & cette application n'eſt pas faite pour lui déplaire, ce que l'académie diſoit de l'auteur du Cid, la ſeule piéce de théâtre qui ait eu autant de ſuccès que le ſiége de Calais; *ſi l'auteur ne doit pas tout à ſon génie, il ne doit pas tout à ſon bonheur.*

L'ouvrage a été d'ailleurs très-bien joué. MM. Brizard & Molé ont rempli les rôles de Saint-Pierre & d'Harcourt

comme ils méritoient de l'être. Mlle Dubois a été applaudie dans celui d'Aliénor, & M. le Kain dans celui d'Edouard.

Avant la repriſe du ſiége de Calais, Mad. Veſtris a débuté dans le comique par les rôles de Célimene dans le Miſantrope, de la Marquiſe dans la ſurpriſe de l'Amour, de Nanine & de Mélanide. On a cru remarquer que l'habitude du tragique, qu'elle étudie depuis long-tems, avoit mis un peu de lenteur dans ſon débit; mais on y a retrouvé l'intelligence & la nobleſſe qui la caractériſent; c'eſt dans la Surpriſe de l'Amour qu'elle a fait le plus de plaiſir.

M. d'Auberval a prononcé le compliment de clôture.

COMÉDIE ITALIENNE.

Le *Mal Entendu*, canevas en trois actes que le théâtre italien a donné le vendredi, 10 Février, eſt un canevas françois & italien, mêlé de ſcènes écrites, & qui n'a point été imprimé. Un jeune homme a vu dans un bal une jeune perſonne dont il eſt devenu amoureux, & cette paſſion ſubite le porte à refuſer le parti que ſon

Digitized by Google

pere lui propoſe, & avec lequel il avoit déjà pris des engagemens ; mais heureuſement l'objet de ſon amour & celui du choix de ſon pere eſt le même, & tout ſe paſſe à la ſatisfaction commune. Le ſujet de cette piéce, qui a plus d'une fois été employé ſur le théâtre, ne peut offrir des ſituations bien neuves & bien intéreſſantes ; mais ſi M. de Pleinchêne, qui eſt l'auteur de cet ouvrage, n'a voulu, comme il y a toute apparence, que raſſembler quelques ſcènes plaiſantes, il a très-bien réuſſi ; car pluſieurs ont paru pleines de comique & de gaïté, & même auroient pu réuſſir dans un tems où la comédie proprement dite avoit encore des partiſans à la comédie italienne.

Sur le même théâtre, le Sr Guilminot, acteur eſtimé en province, a debuté cependant ſans ſuccès dans les roles de Colas des Chaſſeurs & la Laitiere, & de M. Tue, dans *On ne s'aviſe jamais de tout.* M. Desforges a continué ſon debut comme il l'avoit commencé, c'eſt-à-dire avec applaudiſſement ; & ſon état n'étant point encore décidé, il a adreſſé cette ingénieuſe fable au ſupérieur qui doit décider de ſon ſort.

A M. le Maréchal-Duc de Richelieu, Pair de France, premier Gentilhomme de la Chambre.

LA VOLIERE. Fable.

UN grand ſeigneur avoit une voliere,
Mille oiſeaux raſſemblés y recevoient ſes loix;
Et le flambeau du goût lui prêtant ſa lumiere
L'avoit éclairé dans ſon choix.
Ils avoient chacun leur ramage
Et leurs talens étoient divers.
Chaque jour à leur maître ils en offroient l'hommage,
Le zèle animoit leurs concerts,
Des plus tendres accords ils rempliſſoient les airs.
Cette cage formoit le plus doux des ſpectacles.
Arbitre de leurs jeux, il les guidoit en tout,
Et ſes avis étoient autant d'oracles
Inſpirés par le dieu du goût.
Les heureux habitans de l'aimable voliere
Avoient bien des admirateurs,
Leurs accens attiroient la ville toute entiere.
« Voyez, diſoient les ſpectateurs:
» Quels ſons mélodieux! cette douce harmonie
» Juſqu'au fond de nos cœurs porte la volupté.
» Quel accord dans ces jeux! quelle variété!
» Du maître de ces lieux tout nous peint le génie;

» Aux chants de ces oiſeaux ſon ame s'eſt unie,
» Et c'eſt lui qui, par eux, charme & ravit nos
» ſens. »
Des eſprits enchantés tel étoit le langage ;
Les citoyens reconnoiſſans
Offroient à nos oiſeaux le prix de leurs accens,
Et par les grilles de la cage
Leur jettoient à l'envi des bonbons, des gâteaux,
Pour les encourager par ces petits cadeaux,
Et récompenſer leur ramage.
Un jeune oiſeau charmé de leurs accords
Ne quittoit point la cage, & pour mieux les entendre
Chaque jour à la grille il venoit ſe ſuſpendre :
Là, d'un œil attentif ſuivant tous leurs efforts :
« Si je pouvois, diſoit-il en lui-même,
» De leur aimable maître amuſer les loiſirs,
» Que mon bonheur ſeroit extrême,
» Comme eux je ſens bien que je l'aime,
» Ne puis-je travailler comme eux à ſes plaiſirs. »
Enfin le maître un jour, au gré de ſes deſirs,
Ordonna que pour lui la cage fût ouverte.
Quel moment ! .. ſon cœur bat. .. vingt fois en
chancelant,
Il approche, & vingt fois il recule en tremblant.
A ſes regards s'il voit la gloire offerte,
Il craint en même tems de courir à ſa perte ;
Le zèle enfin l'emporte, & ſa bouillante ardeur
Du péril à ſes yeux dérobe la grandeur,

Digitized by Google

D'une aîle moins timide il vole dans la cage,
La troupe des oiſeaux l'excite, l'encourage,
Et bientôt plus audacieux,
A leurs concerts harmonieux
Il cherche à mêler ſon ramage;
Avec peine ſa voix ſecondoit ſes tranſports;
Mais en faveur de ſon jeune âge
On lui ſçût gré de ſes premiers efforts.
L'indulgente aſſemblée eſpéra que l'uſage
De ſon foible goſier formeroit les reſſorts.
Que devint cet oiſeau? ſon ſort eſt un myſtere
Qu'on n'a point encor pénetré;
C'eſt par vous ſeul qu'il peut être aſſuré,
Vous, de tous les talens le ſoutien & le pere,
Ami de tous les arts, ſouverain éclairé
De la trop heureuſe voliere.
Du jeune oiſeau, ſi la timide voix
N'a pas encore acquis ſa force toute entiere,
Daignez le ſoumettre à vos loix.
Cet oiſeau qui ne pouvoit rendre
Que de foibles accens & des ſons imparfaits
Pour célébrer ſon maître & chanter ſes bienfaits
Sçaura bientôt ſe faire entendre.

Par M. Desforges.

Les comédiens Italiens, toujours empreſſés de mériter par de nouvelles preuves de leur zèle l'accueil qu'ils reçoivent

du Public, ont redoublé leurs ſoins pour terminer l'année par une nouveauté qu'ils prévoyoient ne pouvoir manquer de plaire au Public, & leurs efforts ont réuſſi. *Le Déſerteur*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes, a réuni à la deuxiéme repréſentation, les ſuffrages qui paroiſſoient avoir été partagés à la premiere. L'intérêt que l'on ne peut s'empêcher d'éprouver à la repréſentation de ce drame lyrique, a fait oublier les défauts légers qu'on avoit pu lui reprocher. Le ſentiment déſarme facilement la critique, & les armes tombent toujours des mains du cenſeur, lorſque les larmes coulent de ſes yeux. En attendant que l'impreſſion nous mette à portée de rendre compte de cette piéce intéreſſante, nous rendrons juſtice aux talens des acteurs qui l'ont repréſentée. Madame Laruette & M. Caillot ont rendu leurs rôles avec le pathétique ſimple qui convient au ſujet; M. Trial a rendu un rôle de Niais avec beaucoup de naïveté; & M. Clerval a ſur-tout joué celui d'un Dragon avec une vérité & une gaïeté grivoiſe qui a beaucoup contribué au ſuccès de la piéce. Les paroles ſont de M. Sedaine, & la muſique de M. de Monſigni; l'un & l'autre également

connus par l'union de leurs talens, de leurs productions & de leurs succès.

Selon l'usage établi, le théâtre italien a fait sa clôture par un compliment; c'est comme le dit l'auteur lui-même, une tâche qui devient chaque jour plus pénible, & qui seroit encore plus difficile à remplir si l'on en ôtoit les mots de *zèle* & d'*indulgence*, de *langage du cœur* & *de reconnoissance*, &c. Le seul moyen d'y mettre de la variété, c'est de rappeller au Public les piéces qu'il a accueillies pendant l'année, & c'est le parti qu'a pris M. Anséaume. Il fait ressouvenir du mariage caché & d'Abdolonime qu'on auroit pu oublier; mais ce n'est pas dans la même crainte qu'il rappelle le Huron & Lucile.

AIR: *Quand le péril est agréable.*

Ces deux enfans des mêmes peres
Ont eu le sort le plus heureux,
Puissent-ils au gré de nos vœux
Avoir beaucoup de freres.

M. Clerval qui, pendant tout le compliment, a soutenu le ton grivois de son rôle dans le déserteur, sollicite la bienveillance du Public pour cette piéce.

AIR : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Dans la derniere diſgrace
Plongé par excès d'amour,
Le déſerteur a ſa grace,
Confirmez-la dans ce jour :
Pour ceux que l'amour égare,
Les cœurs ſont toujours ouverts ;
Que votre bonté répare
Tous les maux qu'il a ſoufferts.

Le compliment ne pouvoit finir d'une maniere plus intéreſſante que par ces vers recités par l'actrice qui fait éprouver le plus d'intérêt. Madame Laruette les adreſſe au Public, & lui dit :

Parmi nous la muſe lyrique,
Humble dans ſon début, n'oſoit prendre l'eſſor ;
Aux jeux de la ſcène comique
Tout ſon art ſe bornoit encor.
Ces jeux ſembloient vous ſatisfaire,
Mais ne nous ſatisfaiſoient pas ;
Car l'ambition de vous plaire
Croît & redouble à chaque pas ;
C'eſt en nous un deſir qui jamais ne repoſe ;
S'il va trop loin, s'il nous expoſe,
Meſſieurs, je vous le dis tous bas,
Vous en êtes un peu la cauſe ;

Digitized by Google

Des ſuccès nous ont fait prévoir,
D'autres ſuccès encor poſſibles,
Vous nous portiez des cœurs ſenſibles
Et nous avons cherché l'art de les émouvoir :
Quel plaiſir de voir dans les loges
De beaux yeux ſe mouiller de pleurs ;
C'eſt le vrai ſuffrage des cœurs,
Et c'eſt le plus doux des éloges.
Avec cette émulation
Par qui le talent ſe déploie
De la douleur & de la joie
Nous avons eſſayé la double illuſion
Dans le Huron & dans Lucile.
D'heureux talens nous ont ſecondés à ſouhait ;
Dans Alexis nous avons fait
D'un contraſte plus fort l'eſſai plus difficile.
Varier vos plaiſirs pour les renouveller,
Voilà notre méthode, elle eſt un peu hardie ;
Mais c'eſt ce qu'on peut appeller
Le ſecret de la comédie.
Nous vous le confions, daignez nous raſſurer,
Et du zèle qui nous inſpire,
Laiſſez-nous encore eſpérer
De réunir pour vous au doux plaiſir de rire
Le plaiſir plus doux de pleurer.

Le compliment finit par un chœur général. Il eſt de M. Anſéaume, ſecrétaire de

Digitized by Google

la comédie italienne, & a été fort applaudi.

Les Comédiens Italiens ont donné un exemple de reconnoiſſance & de ſentiment, qui doit être rapporté. Ils ont fait un réglement par lequel, dans la vue de récompenſer & d'encourager les talens diſtingués qui ont contribué à la gloire & au ſuccès de leur Théâtre, ils ont accordé deux penſions viageres de huit cens livres chacune. La premiere de ces penſions a été donnée à M. Favart, Poëte célèbre & auteur d'un grand nombre de piéces agréables; la ſeconde a été donnée à M. Duni, illuſtre Compoſiteur de Muſique.

Les applaudiſſemens bien mérités que réunit aujourd'hui la partie du chant au Théâtre Italien, ne ſçauroient empêcher le tribut de reconnoiſſance due par le public, toujours juſte, à un autre genre énervé par le découragement des Auteurs. Il eſt plus commode d'aſſervir ſon génie à celui d'un muſicien habile, preſque toujours ſûr de réuſſir, que de courir les hazards de rivalité avec les Deliſle, les Boiſſi, les Marivaux. Cette branche que nous avons vu à regret ſi négligée ſur la ſcène Italienne, va faire à la clôture du Théâ-

Digitized by Google

tre une perte réelle. Madame Riviere, connue par les charmes d'une danſe vive & légere, & par l'heureux don d'exprimer naturellement les rôles ſi honnêtes d'Angelique dans la Mere Confidente, & de Mélite dans la nouvelle Ecole des femmes, vient de demander ſa retraite. Quelque célébrité qu'elle ait acquiſe par ſes talens, elle eſt devenue plus digne d'éloges par des mœurs irréprochables, unies à tout ce qu'il falloit d'agrémens pour la faire aimer & reſpecter.

FOIRE SAINT-GERMAIN.

ON a été s'amuſer aux *Comédiens de bois* dont le ſieur Audinot étoit *le compere.* Ces petites Marionnettes parodioient quelques acteurs connus, & le ſpectateur entendoit à demi-mot la critique qui faiſoit rire ſans nuire aux talens que l'on aime & que l'on admire. Des enfans aimables & intelligens ont fait, par leur Pantomime, le principal agrément de ce ſpectacle.

Les Fêtes Foraines des ſieurs Ruggieri ont attiré beaucoup de monde. On a vu avec plaiſir l'ordonnance de ce lieu d'aſ-

Digitized by Google

ſemblée, conſiſtant en une grande Salle de forme ovale, environnée de gradins, accompagnée de Salons, & de deux galeries, l'une au-deſſus de l'autre; d'où l'on voyoit les danſes & les ſpectateurs. Une illumination bien variée & bien diſtribuée, des ornemens galans, des glaces multipliées & ornées de peintures; des cafés, de petites boutiques garnies de bijoux & de tableaux, une muſique répandue dans les Salles où l'on pouvoit danſer; tout donnoit à ce Spectacle un air de fête & d'enchantement.

Biſon ou Beuf boſſu. Cet animal étoit aux yeux des Naturaliſtes ce que la Foire offroit de plus curieux. Le Biſon reſſemble au bœuf ordinaire, pour la forme principale du corps & pour la grandeur; au cheval & au Lion pour la criniere. Son corps eſt couvert d'une eſpèce de laine rouſſâtre, & le col, les épaules & le deſſus de la gorge, ſont garnis de poils très-longs. Ceux de ſon col ſe recourbent ſur la tête & lui forment une ſorte de bonnet. Son dos eſt chargé d'une boſſe, aſſez ſemblable à celle du chameau. Sa tête eſt courte, ſes yeux ſont grands, ardens, menaçans; ſon front eſt large. Il a les cornes pointues & recourbées, fort éloi-

Digitized by Google

gnées l'une de l'autre, la langue rude, longue & noire, dont il forme une espèce de crochet pour haper ce qui se présente à lui. On prétend que cet animal est indomptable; & quoique sur des jambes très courtes, il est plus prompt à la course que le Taureau domestique. Celui qu'on voyoit à la Foire, vient des Déserts de l'Amérique, où cette espèce est fort commune; il peut avoir cinq ans. Il a dix pieds de long, six & demi de haut par devant, y compris sa bosse, & quatre pieds & demi par derriere. On assure qu'il pese dix-huit cents, & qu'il mange par jour 50 livres de foin & 12 liv. de pain. Cet animal, dit M. Bomare, peut être regardé comme une variété de l'Aurochs qui est le Taureau sauvage; & cette bosse du Bison, ainsi que celle de toutes les espèces de bœufs bossus, n'est qu'une excroissance, une espèce de loupe, un morceau de chair tendre. Il y a de ces bosses qui pesent jusqu'à 40 ou 50 livres. Voyez le *Dictionnaire d'Histoire Naturelle, par M. Valmont de Bomare, chez Lacombe libraire rue Christine.*

I.

Ecole Royale Vétérinaire de Paris.

Le 28 Février, un nouveau concours, dont l'objet a été les muſcles du cheval conſidérés en général & en particulier, a prouvé tout le zèle des éleves de l'école royale vétérinaire de Paris, & l'ardeur avec laquelle ils ſe livrent à l'étude de l'art qu'ils doivent embraſſer. M. Bertin, miniſtre & ſecrétaire d'état, a préſidé à cette ſéance, qui a été honorée de la préſence de pluſieurs perſonnes de conſidération.

Dix éleves ont été entendus; ce ſont les Sieurs Godin, maréchal de logis du régiment dragons d'Autichamps; Plantier, dragon de la légion de Hainault; Weber, entretenu par S. A. E. de Saxe; Lacueille, du Perigord; Lamaniere, Maillard & Garnier, tous trois de la généralité d'Amiens; Genſon, entretenu par l'Ecole Royale militaire; Genſon, par M. Poulletier de Périgny, Bruyere, par M. l'intendant de Dombes.

Digitized by Google

L'assemblée a témoigné la plus grande surprise de la précision avec laquelle chacun d'eux a démontré celles des parties qui lui sont échues par le sort; néanmoins elle a jugé que les Sieurs Weber & Godin méritoient le prix, qui a été délivré à ce dernier, le Sieur Weber étant plus que satisfait de l'honneur qu'il s'étoit acquis; les Sieurs Maillard, Lacueille, Plantier & Lamaniere ont obtenus l'*accessit*. Les applaudissemens donnés aux autres en exciteront sûrement de plus en plus l'émulation.

II.

Ecole royale vétérinaire de Lyon.

Le jeudi 2 Mars, les éleves de l'école royale vétérinaire de Lyon, au nombre de sept, furent admis à un concours dont l'objet fut l'hippostéologie & la myologie du cheval; M. l'intendant y présida.

Ces éleves sont les nommés Arnaud, de la généralité de Lyon; Damalix & Arquinet, de la province de Franche-Comté; Laborde & Leger, de la généralité de Bordeaux; Parisot, du Canton de Berne, & Contier, chef de forge, entretenu par l'école.

Plusieurs des plus célébres chirurgiens

Digitized by Google

de cette ville ont assisté à cette séance, & ont jugé eux-mêmes des efforts des éleves.

Les nommés Laborde, Damalix, Contier & Arnaud ont également mérité le prix; le sort en a favorisé le premier.

L'*accessit* a été accordé aux nommés Leger & Arnaud.

L'assemblée a paru très-satisfaite, & il paroît que les deux écoles vétérinaires dûes à un ministre qui n'est animé que du bien général, se disputent à l'envi l'honneur d'obtenir les suffrages du Public, soit dans ces sortes de concours, soit dans le traitement des maladies des animaux qui sont l'objet de leurs études.

III.

Vienne.

La société économique de la Basse Autriche, établie sous les auspices de l'Impératrice Reine, propose un prix extraordinaire de 50 ducats pour le meilleur ouvrage sur ce sujet : *Quels sont les moyens les meilleurs & les plus prompts de partager & d'améliorer les communes de la Basse-Autriche, eu égard à la situation, à la qualité du sol & au plus grand avantage*

de l'agriculture? La même ſociété propoſe un pareil prix extraordinaire qui ſera accordé par Sa Majeſté Impériale & Royale pour le meilleur ouvrage ſur ce ſujet : *De quelle maniere on peut le plus efficacement rétablir la culture des vignobles de la Baſſe-Autriche négligés en partie ; en faiſant cependant bien attention aux côteaux & aux terreins qui ſont propres à la meilleure qualité de vignes, & ſans préjudicier à l'agriculture ni aux pâturages des beſtiaux.*

IV.

Laubach.

La ſociété royale d'agriculture & des arts, établie en cette ville, propoſe pour ſujet du prix qu'elle diſtribuera cette année les trois queſtions ſuivantes : 1°. *Si l'on peut eſpérer ou non l'avancement & l'augmentation de l'agriculture, des arts & manufactures, & le maintien d'une ſûre & bonne police, dans un pays où ſouvent tel territoire à portée du domaine ſeigneurial eſt ſujet à d'autres juriſdictions ſupérieures qui en ſont éloignées d'une journée, & où d'ailleurs on compte quelquefois dans un village autant de juriſdictions qu'il s'y*

Digitized by Google

trouve de maiſons : 2°. De quelle maniere on pourroit le plus aiſément & le plus promptement parvenir à faire des échanges de ſemblables territoires, & à les réunir au domaine le plus voiſin de leur ſupérieur principal ? 3°. De quelle maniere & par quels moyens on pourroit, après les avoir concentrés, les maintenir pour toujours dans cet état. Le prix ordinaire n'eſt que de trente-ſix ducats ; mais la ſociété y en ajoutera cinquante, en conſidération de l'importance de ces queſtions.

ARTS.

GRAVURE.

L'homme condamné au travail. Eſtampe d'environ 22 pouces de haut ſur 16 de large, gravée par S. H. Thomaſſin, d'après le tableau original de Dominique Féti, qui ſe voit dans les appartemens du Roi, au Luxembourg. A Paris, chez L. Cars, graveur du Roi, rue S. Jacques, vis-à-vis le Collége du Pleſſis, 6 liv.

THOMASSIN mort en 1741, a gravé dans le plus grand ſtyle, & l'eſtampe que

nous annonçons eſt une de ſes piéces capitales. On ſe rappellera en voyant cette belle eſtampe ce paſſage de Job : *Homo naſcitur ad laborem*, l'homme eſt né pour le travail. Cette eſtampe étoit devenue rare parce qu'un amateur en conſervoit la planche depuis plus de douze ans ſans en faire aucun uſage. Cette planche très-bien conſervée, a encore toute ſa fraicheur; & les épreuves que M. Cars vient d'en tirer ſont de la premiere beauté.

MUSIQUE.

I.

Six Sonates pour la harpe avec un accompagnement de violon, ad *libitum*; dédiées à ſon A. Mgr. le Prince Louis de Rohan, Coadjuteur de l'Evéché de Strasbourg, compoſées par *Franceſco Petrini*, Œuvre I. prix 9 liv. à Paris chez M. Couſineau, Luthier & marchand de muſique, & aux adreſſes ordinaires de muſique; à Lyon, chez les marchands de muſique.

II.

Sonates ou piéces de Clavecin, avec accompagnement de violon, *ad libitum*;

Digitized by Google

dédiées à Madame Desprez, composées par M. Pouteau, organiste de S. Jacques de la Boucherie, & du Prieuré Royal de S. Martin des Champs. Prix 12 liv. à Paris chez l'Auteur, rue de la Planche-Mibrai à l'Image Notre-Dame, & aux adresses ordinaires; à Lyon chez les freres Legoux place des Cordeliers, & Castaud place de la Comédie.

III.

Les petits oiseaux, Ariette avec symphonie, dédiée à Mademoiselle de Sorel, par M. Gresset; prix 1 liv. 4 sols; à Paris, chez M. Bailleux maître de musique, rue S. Honoré, à la régle d'or.

IV.

Suite des Conseils d'un pere à son fils, sur la Musique.

DE L'HARMONIE.

Cette science est si connue, si développée, tant d'Auteurs en ont écrit, que je ne répéterai point ce qu'on a dit à ce sujet. Il me suffira de dire que nous devons à Pithagore les six premieres divisions de la corde dont les trois dernieres divisions $\overset{4}{ut}\ \overset{5}{mi}\ \overset{6}{sol}$, nous donnent l'accord parfait majeur avec leurs consonances. Cet ac-

Digitized by Google

cord étant composé de deux tierces, l'une majeure, l'autre mineure; la premiere est le principe du ton majeur, & la seconde du ton mineur. On ignore ceux qui ont ajouté au-dessus de la quinte de l'accord parfait majeur, une tierce mineure qui fait la septieme dont les différens arrangemens produisent les dissonances majeures. Il y a lieu de présumer qu'on doit la neuvieme & l'accord de quarte & quinte, à la suspension des agrémens dont le chant est susceptible. Les Italiens ont trouvé la septieme diminuée, dont les différens arrangemens produisent les dissonances mineures. On leur doit aussi la septieme superflue & la sixte superflue; accords qui ne se renversent point, ainsi que ceux de neuvieme, & de quarte & quinte. Cet abrégé qu'un Compositeur doit entendre renferme toute l'harmonie; il ne s'agit que d'en savoir faire usage, en plaçant chaque accord en conséquence des objets qu'on veut peindre. C'est ce que je tâcherai d'expliquer dans la suite

Avant de manier l'harmonie, il faut en avoir une parfaite connoissance; plus on la retourne, plus on y découvre de beautés. Ainsi qu'on assemble des fleurs pour former un bouquet brillant, de

même formez un assemblage d'accords pour peindre les divers sentimens. L'art consiste non seulement dans la parfaite connoissance de l'harmonie ; mais encore dans l'arrangement ingénieux qu'on lui donne ; c'est par la diversité des traits & des desseins que la combinaison devient immense, & qu'on peut tout exprimer. Quoique chaque Auteur ait sa maniere de coucher l'harmonie, la meilleure façon est celle qui peint le mieux, & dont le renversement ne produit point de faute. Pour que tout soit dans un ordre précis, & dans un arrangement parfait, il faut porter jusqu'au scrupule la délicatesse de placer les notes ; ainsi qu'un Architecte habile après avoir fait sa distribution, fait tracer dans les plus justes proportions les différentes parties qui composent son plan, de même un bon compositeur, après avoir bien réfléchi sur chaque morceau de son ouvrage, doit savoir la position que chaque dessein, chaque trait & chaque note doit avoir, soit dans les dessus, hautes-contres, tailles, basses ou symphonie, pour qu'elles concourent toutes à l'expression de ses idées. Il n'est point indifférent de les placer dans une partie plutôt que dans l'autre

l'autre. Pour ne pas s'y tromper, il n'y qu'à conſulter l'effet. Quoique la muſique ſoit faite pour charmer l'oreille, il faut encore qu'elle plaiſe aux yeux pour qu'elle puiſſe ſervir d'étude aux Elèves. Ce n'eſt que dans les morceaux bien faits qu'ils peuvent s'inſtruire de la belle maniere de coucher l'harmonie.

Du Chromatique.

Ce genre eſt une ſuite de demi-tons ſucceſſifs, qu'on peut faire monter ou deſcendre ſelon le ſentiment que les paroles exigent : il eſt ſuſceptible de beaucoup d'accords diſſonans de ſuite. Il ne peut avoir lieu que dans les tons mineurs. Les Grecs le trouvèrent en plaçant des cordes intermédiaires ſur celles de la lyre, ce qui diviſa l'octave en douze demi-tons. Ce genre eſt très-beau & propre à exprimer par un mouvement lent, la triſteſſe, la crainte, le trouble, l'abbattement, le déſeſpoir, le ſaiſiſſement, l'horreur, &c. Ainſi que dans un mouvement rapide, l'agitation, la jalouſie, la colere, la fureur, la vengeance, &c. Il produit une grande variété dans la muſique, & même quoique

dénué de chant, il eſt encore admirable quand on le traite bien, & qu'on le place à-propos.

PATRIOTISME.

Lettre de M. le Chevalier de Lorry, Lieutenant Colonel du Régiment d'Auvergne, écrite à M. de Voltaire, au ſujet de M. le Chevalier d'Aſſas, Capitaine audit Régiment, à Strasbourg le 14 Octobre 1768.

M. Vous aimez les belles actions, & perſonne n'eſt plus capable que vous d'en faire éclater la renommée, & de les transmettre à la poſtérité avec toute la gloire & la réputation qui leur appartiennent : en voici une authentique & digne d'une grande célébrité, qui cependant eſt malheureuſement tombé dans l'oubli.

Au combat de Cloſtercamp, M. d'Aſſas Capitaine dans le Régiment d'Auvergne, s'étant avancé pendant la nuit pour reconnoître le terrain, fut ſaiſi par des grenadiers ennemis embuſqués pour ſurprendre notre armée ; ces grenadiers l'entourent & le menacent de

Digitized by Google

le poignarder ſur le champ s'il fait le moindre cri qui puiſſe les faire découvrir, M. d'Aſſas ſous la pointe de vingt bayonnettes ſe dévoue, crie d'une voix généreuſe, *à moi, Auvergne, ce ſont les ennemis*, & tombe à l'inſtant percé de cent coups. On ſçait que le Régiment d'Auvergne ſoutint le premier effort des ennemis, les repouſſa, & qu'il s'enſuivit une victoire complette.

L'hiſtoire de ces Romains qui étoient ſurs d'obtenir des ſtatues couronnées, fournit elle une action plus grande & plus glorieuſe que celle ci. L'Europe & la poſtérité l'ignoreront elles? Non, Monſieur, vous la célébrerez, vous en illuſtrerez votre nation, & le brave corps de l'eſprit duquel elle eſt émanée : nous ne la ſurpaſſerons pas, mais nous nous piquerons de l'égaler & d'en fournir encore de ſemblables dans les faſtes de l'hiſtoire de France; heureux les ſiécles, heureuſes les Nations qui produiſent en même tems des Agricola & des Tacite; des Aſſas & des Voltaire, &c.

---

* Le nom de d'Aſſas appartient à une des plus anciennes familles de Languedoc, & qui, depuis pluſieurs ſiécles, s'eſt toujours diſtingué par de belles actions pour le ſervice du Roi & de la patrie.

Digitized by Google

Réponſe de M. de Voltaire.

Au Château de Ferney, le 26 Octobre 1768.

M. je vous aurois remercié ſur le champ, ſi mon âge & mes maladies me l'avoient permis. Je ſuis bien affligé de de n'avoir pas ſçu plutôt l'étonnante action qui doit immortaliſer votre Régiment & la mémoire de M. d'Aſſas. Je n'aurois pas manqué d'en parler dans le ſiécle de Louis XIV & de Louis XV, que l'on vient d'imprimer; j'en ſuis ſi touché que je vais faire une addition qui ſera envoyée à tous les Libraires qui débitent ce livre. Je ne veux point mourir ſans avoir rendu juſtice à un homme mort ſi généreuſement pour la patrie.

ANECDOTES

De Dufreſny.

UN des plus grands diſſipateurs qui ayent jamais été au monde, a été *Dufresny de la Riviere*, auteur du Mercure, de pluſieurs Comédies, & des amuſe-

mens ſérieux & comiques. Sa vie a été un mêlange de haut & de bas ; on l'a vu à Paris dans un petit équipage leſte & galand, le lendemain il couroit à pied toute la ville ; l'or du Pérou n'auroit pas ſuffi à ſes profuſions. Il étoit un des trois particuliers que Louis XIV diſoit qu'il ne pouvoit enrichir. Ce grand Prince lui aſſigna un jour deux mille écus, pour une courſe qu'il lui fit faire du camp de Compiegne où la Cour étoit pour lors, à Paris. Quand Dufresni eut touché cette ſomme, il courut chez un ami du même caractere que lui ; ils tinrent conſeil entr'eux ſur ce qu'ils feroient de cet argent ; & après de mures délibérations, ils arrêtèrent qu'ils ſe feroient habiller tous les deux, & que le ſurplus ſeroit employé à faire un repas dont il ſeroit parlé. Leurs emplettes faites, ils allèrent chez un fameux Traiteur à qui ils ordonnèrent de leur tenir prêts pour le lendemain matin, une prodigieuſe quantité d'œufs frais, 50 épaules de veaux, & une centaine de carpes. La ſingularité de cette demande ſurprit le traiteur, il ne put s'empêcher de rire, & de leur demander s'ils vouloient traiter tout un Régiment. Dufresni lui répondit l'argent à la main de ne s'embarraſſer de rien.

Le traiteur envoya dès la pointe du jour aux barrières acheter tous les œufs frais dont il avoit besoin, il se munit aussi des épaules de veau & des carpes qu'on lui avoit demandées. Dufresny & son ami se rendirent chez le traiteur à l'heure dite. Ils se firent faire un potage de petit lait des œufs frais; ils ne prirent des épaules de veaux qu'un petit morceau délicat qu'on appelle la noix, & des carpes que les langues, dont on leur fit un ragout au coulis de perdrix & d'écrevisses. Ils firent donner aux pauvres le surplus des carpes & des épaules de veaux.

On dit de cet auteur, qu'il devoit un jour trois cens livres à sa blanchisseuse qui lui dit qu'elle ne sortiroit pas de chez lui qu'il ne l'eut payée. Comme il avoit dans Paris plus de maisons que le zodiaque; *voila la clef*, lui dit-il, *quand tu seras lasse de rester ici, tu t'en iras; pour moi je n'y reviendrai de huit jours; mais*, ajouta-t-il, voyant que cette femme s'emportoit, *tu n'as pas coutume de me presser ainsi.* C'est qu'il me faut de l'argent, lui répondit-elle, je me marie. *Comment*, repliqua Dufresny, *tu te maries avec cent écus?* J'ai encore repris-elle, deux mille sept cent livres argent comp-

tant. *Et qui épouſes tu*, interrompit Dufresny, *avec ces trois mille livres argent comptant*? Un laquais répondit la blanchiſſeuſe. *Un laquais*, répartit Dufresny : *apporte moi tes deux mille ſept cent livres, je vaux mieux qu'un laquais, & je t'épouſerai, moi.* Elle accepta l'affaire, & l'hiſtoire n'ajoute pas s'il fût ſatisfait d'un pareil mariage.

ELOGE HISTORIQUE

De M. DE CHEVERT.

FRANÇOIS DE CHEVERT, né à Verdun ſur Meuſe, le 2 Février 1695.

(1) Lieutenant au régiment de Carné infanterie, le 8 Août 1706.

Lieutenant au régiment de Beauce infanterie, le 1r Décembre 1711.

Capitaine, le 17 Septembre 1721.

Major, le 1r Mars 1728.

Chevalier de l'Ordre de St Louis, le premier Novembre 1732.

Lieutenant-Colonel du même régiment, le premier Août 1739.

Brigadier d'infanterie, le 15 Décembre 1741.

Maréchal de Camp, le 2 Mai 1744.

Lieutenant-Général des armées, le 10 Mai 1748.

Commandeur de l'Ordre de St Louis, le 28 Mars 1754.

Commandeur Grand Croix du même Ordre au mois de Décembre 1757.

Chevalier de l'Aigle Blanc de Pologne, le 2 Décembre 1758.

Gouverneur de Belle-Isle, le 12 Juin 1759.

Gouverneur de Givet & Charlemont par remplacement du premier gouvernement, le premier Août 1761.

Telle a été la carriere que M. de Chevert a parcourue, & qu'il a terminée le 24 Janvier 1769, dans la soixante-quatorziéme année de son âge.

Destiné en naissant aux honneurs obscurs des fonctions municipales, ou peut-être au ministere de la justice dans les tribunaux subalternes, rien ne sembloit l'appeller à l'état militaire; mais une impulsion naturelle, une espéce d'instinct qui annonce toujours le talent, quand il est marqué à un certain point, l'entraî-

Digitized by Google

ne malgré lui, & ceux que la loi a nommés pour lui tenir lieu de pere & de mere qu'il avoit perdus, cédent enfin à ſes inſtances.

En entrant dans la carriere, il en meſure des yeux l'étendue immenſe, ſans en être effraïé; l'éloignement preſqu'infini du dernier terme, loin de rallentir ſon courage, enflamme ſon jeune cœur; cependant il ne voit point ſuſpendus dans la lice les écuſſons de ſa maiſon; il n'apperçoit ni les trophées, ni les ſtatues de ſes ayeux; nul guerrier de ſon ſang pour le guider, le protéger, lui applanir la route, lui abréger le chemin: ſans ſecours, ſans appui, c'eſt à ſa valeur, c'eſt à ſa fermeté à braver tous les dangers & à ſurmonter tous les obſtacles.

Il eſt vrai que ſes qualités naturelles, qui ſe développerent avec l'âge, & que le tems perfectionna, annonçoient déjà ce qu'il devoit être un jour.

A une taille avantageuſe & bien proportionnée, il joignoit une phyſionomie intéreſſante, également douce & fiere; une pénétration vive, un jugement ſain; un amour de la gloire, diſons-le, puiſque les moyens en furent toujours honnêtes, une ambition qui détruiſit ou domina ſes autres paſſions; une conſtance &

une tenue qui rien ne laſſoit; plus capable de ſe roidir contre les difficultés que de ſe plier aux circonſtances; brave, entreprenant, audacieux; d'une vivacité, d'une impétuoſité ſans égale; mais pour en modérer les effets, ou pour en réparer les écarts, la nature avoit mis en lui une ame droite, pleine de bonté & d'humanité; un cœur ſenſible, pour qui l'amitié fut toujours un beſoin: obligeant, bienfaiſant, aimant à rendre juſtice aux autres; ſe la rendant librement à lui-même, d'une ſincérité & d'une franchiſe que l'équité ne pouvoit condamner, mais que la prudence n'approuvoit pas toujours; ſans art, ſans déguiſement, parce qu'il n'avoit point de vues à cacher, ni de qualités eſſentielles à feindre ou à ſuppléer.

A peine s'étoit-il fait connoître dans le régiment de Carné, que les officiers d'un corps qui avoit plus de conſiſtance, voulurent ſe l'attacher; comme ſi dès-lors on avoit prévu combien il devoit contribuer un jour à la célébrité du régiment de Beauce. L'eſprit d'ordre & d'arrangement, une application ſuivie à l'étude de la tactique le mirent bientôt en état d'inſtruire, de former ce régiment; d'en faire, pour ainſi dire, un nouveau corps dont il étoit

Digitized by Google

l'ame; il le porta à un tel point de discipline & de tenue, d'obéissance & d'émulation, d'aisance & de fierté dans le maintien, d'agilité & d'ensemble dans la marche, de prestesse dans les mouvemens, de célérité & de précision dans les manœuvres, que les autres corps se firent gloire de l'imiter; il servit d'exemple, sans avoir eu de modele, & l'éloge commence à lui.

Il étoit parvenu à la tête du corps, lorsque l'Electeur de Baviere, avec vingt mille Saxons & Bavarois, joignit l'armée de France, en prit le commandement & marcha vers *Prague* au mois de Novembre 1741. Le régiment de Beauce servoit d'escorte à l'Electeur; le comte de Saxe connut pendant la marche tout le mérite du lieutenant-colonel; il lui confia son plan pour s'emparer de la capitale de la Bohême.

Les François & les Saxons donnent l'assaut, & tandis que le bruit de leur artillerie attire de leur côté la plus grande partie de la garnison, le comte de Saxe fait préparer des échelles vers les murs de la ville neuve. M. de Chevert monte le premier; on s'empresse de le suivre; il arrive au rempart, marche à la porte

où l'attendoit le comte de Saxe, à la tête des dragons, désarme les corps de-garde, fait baisser le pont levis; la ville est prise & la garnison prisonniere de guerre. Il fut fait brigadier, & désigné par l'électeur au maréchal de Belle-Isle pour lieutenant de Roi de *Prague*.

Il s'élevoit par degrés; les occasions développoient ses talens: supérieur à tous les emplois qu'on lui confioit, à chaque pas il paroissoit fait pour monter plus haut; un théâtre plus étendu n'étoit qu'un moyen de montrer plus de qualités. Il en falloit beaucoup pour établir l'ordre & maintenir une police exacte dans une capitale de la plus vaste étendue, où la haute noblesse du royaume & un peuple immense se trouvoient enfermés dans la même enceinte avec une armée composée de nations différentes; les grands & le peuple, le citoyen & le soldat; François, Bavarois, Saxons, tout fut soumis, ou réprimé.

Mais bientôt il ne s'agit plus seulement de contenir tant de passions opposées, & de concilier tant d'intérêts divers; le maréchal de Belle-Isle, pour sauver l'armée françoise assiégée dans *Prague*, fait une retraite habile, après avoir donné ordre

à M. de Chevert de traiter pour les effets du Roi & pour les malades & les blessés, aux conditions les moins onéreuses ; le général croit exiger beaucoup ; M. de Chevert ose se promettre davantage ; l'honneur des drapeaux françois vient de lui être confié ; il entreprend de se défendre avec moins de douze cens hommes, & contre les ennemis du dedans & contre l'armée du prince *Lobcowitz* qui l'assiége.

La sagesse forma le plan : la valeur & la fermeté l'exécuterent. Il redouble d'activité & de vigilance. Tout ce qu'enseigne la science de la guerre, tout les secrets de l'art, prudence, audace, prévoyance, la ruse même, tout est mis en usage, & il obtient une capitulation honorable. Les hostilités ayant cessé, les Autrichiens s'attendent à ne trouver dans le défenseur de *Prague* qu'un militaire d'une fermeté opiniâtre & d'une valeur féroce qui n'a d'autre mérite que celui de combattre : les sentimens les plus flatteurs succédent bientôt à la surprise, lorsqu'ils n'apperçoivent que des mœurs douces & faciles, & une noble franchise unie à l'amenité de la nation (2).

On le destina, en sortant de *Prague*, à

ſervir en Italie; les troupes de France & d'Eſpagne marchoient contre le Roi de Sardaigne au mois de Juillet 1744, pour forcer le paſſage des Alpes & pénétrer dans le *Piémont*. Le Prince de Conti avoit formé le projet d'attaquer en même-tems toute la frontiere de Charles Emanuel, & ce projet a été loué par tous les maîtres de l'art. Comme il étoit néceſſaire dans une guerre de montagnes d'inſpirer aux troupes la plus grande audace, le Prince de Conti donna l'avant-garde de la diviſion du bailli de Givri à M. de Chevert, avec une inſtruction particuliere, à laquelle il étoit défendu de rien changer; cette diviſion marchoit vers *Château-Dauphin*. Il ſe met à la tête des 2400 hommes de l'avant garde, attaque bruſquement trois mille Piémontois à la *Gardette*, les bat & ſe maintient dans le poſte. On parvient aux plus hautes Alpes; c'eſt dans la vallée de *Château-Dauphin* que les Eſpagnols avoient trouvé l'année précédente leur gloire & leur tombeau; celle de *Bellin* ſeroit foudroyée par l'artillerie des retranchemens qui la dominent; il faut ſe fraïer une route vers la cime preſqu'inacceſſible des rochers qui ſéparent ces deux vallées. L'intelligence & l'activité

de M. de Chevert ont le plus heureux ſuccès. Il conduit ſon avant-garde juſqu'à la hauteur de *Bondormi*, où il retrouve celle des Piémontois qu'il défait pour la ſeconde fois. Ils ſe couvrent de leurs retranchemens de *Pierre-longue ;* M. de Chevert eſt chargé de la principale attaque à la tête des grenadiers; jamais l'audace françoiſe n'avoit été auſſi opiniâtre; on arrache les paliſſades, on comble les foſſés de motts, on pénétre par les embraſures, & celui qui avoit monté le premier ſur les remparts de *Prague*, force le premier les barrieres du *Piémont.*

Le prince de Conti écrivit au Roi : « C'eſt une des plus brillantes & des plus » vives actions qui ſe ſoient jamais paſ» ſées. Les troupes y ont montré une va» leur au deſſus de l'humanité; la briga» de de Poitou ayant M. d'Agenois à ſa » tête, s'eſt couverte de gloire. La bra» voure & la préſence d'eſprit de M. de » Chevert ont principalement décidé » l'avantage, &c. » Le grade de maréchal de camp en fut la récompenſe (3).

Les bornes de cet écrit ne permettent pas d'entrer dans le détail de tous ſes faits de guerre en Italie, dans les campagnes qui ſuivirent, ſoit en opérant ſous les

Digitized by Google

yeux des généraux, ſoit en commandant des corps ſéparés.

L'hiſtoire (*) en marquera les époques, & en rapportera les circonſtances; on le verra faiſant l'arriere-garde de l'armée, combattre à pied, après avoir eu ſon cheval tué; faire remonter à l'artillerie *le col de l'Argentiere* à bras d'hommes en préſence de l'ennemi, la placer ſi avantageuſement que par-tout il en impoſe, & ne peut être entamé; on le verra menant l'avant-garde du maréchal de Maillebois, forcer ou diſſiper les différens partis qu'il rencontre, faire le ſiége de la ville & du château *d'Aſti*, s'en rendre maître; aller enſuite prendre le commandement de *Montcalvo*, bien plus difficile à conſerver; mettre cette ville, ſans murailles, en état de défenſe; ſoutenir trois aſſauts, & forcer l'ennemi à ſe retirer. Ici il attaque le pont de *Caſal Bayan*, paſſe le *Tanaro*, ſuivi de toute l'armée; là il manœuvre ſi bien que les François, quittant *Tortonne*, ne ſont point entamés par le Roi de Sardaigne.

(*) Ce ſujet appartient au recueil des vies des hommes illuſtres de France, & demande le ſtyle & les talens du continuateur de cet ouvrage.

Digitized by Google

Si les ennemis entrent en Provence, il attaque leurs détachemens qui s'étendent jusqu'à Digne; les en chasse, ainsi que de Moustier; couvre Castellane & Draguignan; reprend sur eux les Isles Sainte-Marguerite, y fait plus de six cents prisonniers de guerre, & voit ses succès couronnés par le grade de lieutenant général des armées.

La paix est enfin rendue à l'Europe; les nations épuisées la désiroient, chaque particulier aspiroit après le repos; elle ne fut pour M. de Chevert qu'un moyen différent de montrer son zèle (4), & une nouvelle occasion de bien mériter de la patrie. On le nomma en 1749 pour commander sur la Sarre.

Veiller sur la frontiere au maintien de l'ordre & à l'observation des traités, correspondre avec les états voisins, tenir les troupes dans la discipline, n'étoient pas les seuls objets à remplir. Après une longue guerre, il étoit de la sagesse du gouvernement de reformer les abus, de corriger & de perfectionner notre tactique comparée sans prévention avec celles des étrangers, d'ajouter au code militaire de nouvelles ordonnances; le ministre avoit pris, sur différens projets, l'avis des offi-

Digitized by Google

ciers généraux les plus expérimentés ; l'ordre fut donné pour assembler des camps de paix, afin de faire des essais, ou pour former des troupes à ce qui étoit décidé. M. de Chevert commanda celui qui fut assemblé sur la Sarre en 1753. Il avoit vu & étudié en détail les ressorts particuliers qui composent une armée ; il en avoit calculé les forces ; il en connoissoit le jeu. Cet avantage, joint à huit campagnes de guerre avec des commandemens considérables, le mettoit en état de faire mouvoir plus sûrement la machine entiere. Les vues du ministre se trouverent remplies, & le camp eut tant de succès qu'on lui en fit commander un second l'année suivante. La réputation du premier étoit parvenue jusqu'aux étrangers ; on vit à celui-ci une foule d'officiers généraux & particuliers, Anglois & Allemands, également satisfaits & des manœuvres de guerre & de la maniere dont le général leur faisoit les honneurs de la nation. Celui de 1755, sur la Moselle, eut encore plus de célébrité ; on comptoit à la suite de M. de Chevert plus de soixante aides-de-camp, parmi lesquels on retrouvoit des noms illustres à la cour & chers à la patrie, tant la jeune noblesse

avoit montré d'empreſſement à venir ſe former ſous lui au métier des armes (5).

Elle ne devoit que trop tôt faire uſage de ces brillantes & funeſtes connoiſſances. Le ſyſtême politique de l'Europe change tout-à-coup; on voit les nations s'allier avec leurs anciens ennemis, & combattre contre leurs anciens alliés.

Le maréchal d'Eſtrées avoit déjà paſſé le *Veſer*, & marchoit au duc de Cumberland. Il l'atteignit près d'Aſtenbeck le 25 Juillet 1757. La journée ſe paſſa en reconnoiſſance & en diſpoſitions pour attaquer le lendemain. Le 26, le maréchal d'Eſtrées ordonna à M. de Chevert de marcher avec ſeize bataillons & des volontaires pour tourner la gauche de l'armée ennemie qui, par ſa poſition, ne pouvoit être attaquée autrement, tandis que la nôtre marcheroit de front à l'appui de cette diviſion. Les bois, qu'il falloit traverſer pour gagner les hauteurs où cette gauche étoit appuyée, étoient fort épais & les routes peu connues. Le comte de Châtelet-Lomont, qui formoit la tête de cette attaque avec douze compagnies de grenadiers, eſt dangereuſement bleſſé & mis hors de combat; le comte de Montmorency-Laval, & pluſieurs au-

Digitized by Google

tres officiers meurent sur le champ de bataille; les trois guides sont tués. M. de Bussy qui menoit les volontaires & qui devenoit si nécessaire en ce moment par les reconnoissances qu'il avoit faites la veille, n'est déjà plus. L'ennemi, caché dans l'épaisseur du bois, donne la mort sans craindre de la recevoir; nul chemin, nulle issue pour aller à lui; la valeur devient presqu'inutile; les troupes s'étonnent, mais la contenance du général les rassure. Ses propos, son exemple leur rend l'espérance; il leur parle selon la circonstance & le moment; avec tranquillité ou avec audace, selon que l'exige la situation. Il voit ici ce qu'il y a à faire, & le fait exécuter. Là, c'est un lion irrité qui brise tous les obstacles; il se porte à la tête des grenadiers; il perce; il enfonce; il chasse les ennemis de la sommité des bois; on arrive aux chemins qui descendent dans la plaine; l'armée ennemie s'inquiette, elle s'ébranle & céde enfin le champ de bataille aux François (6).

Si le succès de cette attaque contribua au gain de la bataille, les précautions, les dispositions, la connoissance qu'il avoit des hommes, & le talent de les employer de la façon la plus utile, avoit préparé le succès.

Digitized by Google

Une fois, une ſeule fois, l'habitude de vaincre lui donna trop de confiance, & il fut battu à Mer. Il peut être excuſé ſans doute; mille circonſtances le juſtifient: à la bonne heure; mais que lui importent aujourd'hui nos foibles éloges? Si le recit fidèle & ſincere de ſes actions peut avoir quelque utilité, c'eſt de préſenter un modèle à ceux qui ſuivent la même carriere, & l'exemple de ce revers ne leur ſervira pas moins que trente actions heureuſes qu'ils liront dans ſa vie.

Le ſervice qu'il eut occaſion de rendre à la journée de Lutzelberg, pouvoit effacer le ſouvenir du choc de Mer; le Prince de Soubiſe paſſe la Fulde pour attaquer les ennemis. Il fait cannoner leur armée & la force de ſe mettre en Bataille. Il devoit en attaquer le front, tandis que le Duc de Fitz-James en attaqueroit la droite; & M. de Chevert avec ſa diviſion, dont les Saxons & les Palatins faiſoient partie, avoit ordre de tomber ſur leur flanc. Dès qu'il fut en meſure, il donna le ſignal de l'attaque générale, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu; toutes les colonnes s'ébranlent en même tems; mais pluſieurs ayant eu plus de chemin à faire, ou plus d'obſtacles à ſurmonter, le plus grand effort

Digitized by Google

du combat se fit à la division ; il avoit pris son parti sur le champ, d'après le mouvement qu'il avoit vu faire aux troupes qui lui étoient opposées, mais si à propos, les dispositions furent si justes, & pressèrent tellement les ennemis, contraints d'ailleurs par le front que leur présentoit le Prince de Soubise, & par le feu de son artillerie, que leur cavalerie pliée à plusieurs reprises, leur infanterie attaquée partout, & partout enfoncée, ils furent forcés de prendre la fuite, après la résistance la plus opiniâtre (7).

Il seroit superflu de s'étendre plus au long sur sa vie militaire. On le verroit animé du même esprit, & cherchant toujours à donner des preuves du même zèle. Il est plus agréable de le considérer dans sa retraite après la paix. C'est là que loin de l'agitation des camps & du tumulte des armes, exempt de tout desir inquiet, libre de toute passion, rendu à lui-même après cinquante-sept années de service non interrompus, il se livre pour la premiere fois aux douceurs du repos ; il goute cette tranquillité, cette douce paix qui fait le partage de l'honnête homme ; nuls regrets, nuls remords ne le troublent ; ses intentions ont toujours été

droites; ſes mains ſont pures; il jouit de cet avantage ſi precieux, de ce bien ſi ſolide & ſi flatteur, que la faveur ne donne point & que l'intrigue ne ſauroit ôter, la conſidération perſonnelle.

L'eſprit d'ordre & de prévoyance, dont la plus grande fortune a beſoin, & qui ſupplée à la médiocre, le ſuivit dans ſa retraite. Exact & vigilant parce qu'il étoit juſte; œconome pour être généreux, ſa dépenſe étoit grande ſans être magnifique, ſa table étoit plus abondante que recherchée, ſon domeſtique plus choiſi que nombreux; l'aiſance & la liberté, l'honnêteté & la décence régnoient dans ſa maiſon. Elle étoit ouverte aux Militaires de tous les âges, & de tous les grades, & l'étiquette de la vanité n'y prenoit point ſur les agrémens. C'étoit un vénérable chef de famille qui ſe chargeoit du ſoin de la raſſembler autour de lui, qui voyoit rangés à ſa table ſes enfans, & les enfans de ſes enfans; qui les faiſoit entrer en partage de tout ce qu'il poſſédoit; ſon crédit, ſes lumieres, ſa longue expérience étoient comme un fonds patrimonial où tous avoient droit de puiſer, & ſi chacun d'eux avoit pour lui les ſentimens d'un fils, c'étoit un

Digitized by Google

pere qui s'honoroit à ſon tour de la gloire de ſes enfans.

Son loiſir étoit honorable, ſes jours étoient purs & ſereins, l'amitié & la reconnoiſſance veilloient ſans ceſſe pour en écarter les nuages, & pour en prolonger la durée; quand tout à coup cette félicité eſt détruite par une ſoudaine révolution. Les gémiſſemens & les plaintes annoncent la douleur; on s'inquiéte, on s'empreſſe; les ſecours de toute eſpèce ſont employés; on appelle ceux de la religion. Si le Ciel permet qu'il ſoit rendu aux vœux & aux larmes de tout ce qui l'environne, c'eſt de celui qui connoit les ſecrets de l'art & les reſſources de la nature qu'on doit l'attendre; ſes lumieres & ſon attachement en ſont de ſurs garans, un calme ſubit ajoute encore à cette confiance; l'eſpérance renaît.. Calme trompeur! Vain eſpoir! le coup fatal étoit porté; déjà il reſpire à peine, bientôt il ne reſpire plus; la mort a fini le ſonge; il eſt à ſon réveil.

Le bruit de cet accident funeſte ſe répand & ne trouve point de cœurs indifférens. Les militaires ſont conſternés, la ville & la cour lui rendent juſtice; amis, rivaux, tous parlent le même langage, & les regrets ſont univerſels.

Le

Le ciseau & le burin seront employés pour conserver ses traits à la postérité. Nos neveux iront les considérer dans le temple où ses cendres reposent ; ils iront chercher sur le marbre & sur l'airain à se retracer ses différentes actions de guerre ; & ils ne pourront se rappeller sans en être touchés, & les talens & les vertus qui ont illustré sa vie.

NOTES.

(1) Sa lettre de lieutenant au régiment de Carné fait partie des papiers remis à sa famille, ainsi que le certificat du commissaire des guerres qui lui fit prêter serment, daté de Sarrelouis, où il fut reçu au mois de Janvier 1707.

(2) M. de Chevert ne voulant laisser que des traces honorables du séjour des François & de leurs alliés dans Prague, exigea qu'on lui remît deux canons aux armes de l'Empereur Charles VII, menaçant de n'entendre à aucune capitulation, si on les lui refusoit ; il les obtint, & les envoya à Sa Majesté Impériale.

Extrait de la lettre écrite à ce sujet, par l'Empereur au Maréchal de Belle-Isle.

« Je suis très-sensible à l'attention qu'a eue le » brigadier Chevert de demander les deux piéces » de canon ; vous me ferez plaisir de l'en remercier

Digitized by Google

» de ma part, & de lui dire que je ſerai charmé de » lui en marquer ma ſatisfaction ; vous ſçavez » que j'ai toujours beaucoup eſtimé cet officier, » qui s'eſt diſtingué dans toutes les occaſions, & » particulierement à la priſe de Prague ; ce qui » m'avoit engagé à le nommer mon lieutenant en » cette ville : il s'eſt comporté dans ſes fonctions » avec tant de fermeté, de prudence & d'eſprit, » de conciliation & de juſtice, qu'il s'eſt attiré la » confiance de mes ſujets. J'attends que vous ſoyez » ici pour voir ce qui lui fera le plus de plaiſir, & » ſur ce je prie Dieu, &c. »

Signé, CHARLES.

A Francfort, le 28 Janvier 1743.

(3) Dans les préparatifs d'une action, ſur-tout lorſqu'il devoit répondre du ſuccès, l'impétuoſité de ſon caractere n'avoit point de bornes ; mais il ſembloit que le feu qui couloit dans ſes veines n'avoit fermenté que pour ſe répandre au-dehors & ſe communiquer à tout ce qui devoit lui obéir ; tranquille, & l'eſprit toujours préſent pendant l'action, il donnoit les ordres les plus nets & les plus précis.

(4) Quand nous parlons de ſon zèle, ce n'eſt point une expreſſion vague ; il étoit véritablement rempli de zèle pour la gloire du Roi, de reconnoiſſance pour ſes bienfaits, d'amour & de reſpect pour ſa perſonne ſacrée. Il ne ſe rappelloit point ſans attendriſſement, & auroit payé de ſon ſang le mot que Sa Majeſté eut la bonté de lui dire en prenant congé, après une longue maladie qui avoit

retardé son départ pour l'armée : *Je voudrois vous donner des aîles.*

(5) Feu M. du Guesclin, évêque de Cahors, le pria avec instance de prendre son neveu pour aide-de-camp quand la guerre se déclara, désirant que le précieux rejetton de ce grand & vertueux Connetable n'apprît point à d'autre école le métier de la guerre : aussi est-il à remarquer que tous ses aides-de-camp sont aujourd'hui des militaires de la premiere distinction.

(6) Le marquis de Brehant, qui avoit toute la valeur & la noble franchise de l'ancienne chevalerie, vient le trouver avant la bataille. *Brehant*, lui dit-il, d'une voix animée, & le regardant fixement, *jurez-moi, foi de chevalier, que vous & tout le régiment de Picardie, vous vous ferez tuer jusqu'au dernier plutôt que de reculer, je vous donnerai l'exemple. Je le jure*, lui dit le marquis de Brehant, d'un air & d'un ton qui rendoient le serment superflus. Jamais engagemens réciproques n'ont été mieux gardés.

Les officiers du régiment de Picardie le font prier de prendre sa cuirasse; il répond, en montrant les grenadiers : *Et ces braves gens-là en ont-ils ?*

On vient lui dire qu'il n'y a plus de poudre; *nous avons*, dit-il, *des bayonnettes.*

(7) Le Roi de Pologne lui écrivit la lettre suivante, en lui envoyant les marques de l'ordre royal de l'Aigle Blanc, avec son portrait dans une boëte d'or enrichie de diamans. « Monsieur le » lieutenant-général de Chevert, mon fils le com- » te de Lusace ne m'a point laissé ignorer la part

» que vous avez eue au gain de la bataille de Lutzelberg, ni les attentions que vous avez eues pour » lui dans toutes les occasions, & sur-tout à cette » journée, en lui procurant l'honneur de contribuer, à la tête d'un corps de mon infanterie, à » la gloire des armes du Roi Très-Chrétien. Cette heureuse nouvelle est la plus consolante que » je puis recevoir. Je sçais combien on doit dans » cette circonstance à votre expérience, à votre » valeur & à la supériorité de tous vos talens militaires. Je n'ai pas voulu différer à vous faire » cette lettre, & d'y joindre une marque de mon » estime & de ma bienveillance la plus particulière. Sur ce je prie Dieu, M. le lieutenant-général de Chevert, qu'il vous ait en sa sainte » garde. »

Signé, AUGUSTE, Roi.

A Warsovie, le 12 Novembre 1758.

* On trouvera des exemplaires de cet éloge chez Lacombe, libraire, rue Christine.

Voici l'épitaphe de M. de Chevert, telle qu'elle a été faite par M. le comte de la Touraille, dont il ne nous étoit parvenu qu'une copie infidèle, imprimée dans le dernier Mercure.

Ci gît un soldat couronné
Par la valeur & par la gloire.
Le laurier qu'il a moissonné

Orne le temple de mémoire.
Pendant le cours de ſes hauts faits,
Il eut des ſuccès mémorables ;
Et dans les loiſirs de la paix
Il eut des vertus plus aimables.
Lorſque la Parque l'attaqua
Et l'entraîna dans la nuit noire,
C'eſt la ſeule fois qu'il céda
L'avantage de la victoire.

ARRÊTS, ORDONNANCES, &c.

I.

ARRÊT du conſeil d'état du Roi, du 14 Janvier 1769; qui ordonne que l'entrée du Journal qui s'imprime à Luxembourg, ſous le nom de *Clef du cabinet des Princes*, ſera défendue dans toute l'étendue du royaume, notamment dans la province de Lorraine.

II.

Arrêt du conſeil d'état du Roi, & lettres-patentes ſur icelui, des 28 Décembre 1768 & 17 Janvier 1769, regiſtrées en la chambre des comptes; qui diſpenſent les ſujets deſtinés à remplir des offices au parlement, & qui auront paſſé dans les charges du châtelet, d'une partie des droits de mutation qu'ils ſeroient obligés de payer pour parvenir à l'obtention de leurs nouvelles proviſions.

III.

Arrêt de la cour des Aides, du 22 Février 1769; qui ordonne que, conformément aux reglemens y énoncés, les receveurs des tailles feront tenus de réſider en leur élection, & d'y remplir en perſonne leurs fonctions.

IV.

Ordonnance du bureau des Finances de la généralité de Paris, du 17 Février 1769; qui ordonne l'exécution des arrêts, reglemens & ordonnances, concernant les carrieres, fouilles & excavations dans des terreins riverains des grands chemins: En conſéquence, fait défenſes à tous particuliers, notamment aux Tanneurs de la ville de Sens & autres, de tirer ni enlever aucunes terres dans l'excavation anciennement pratiquée proche la route de Bourgogne, entre la ville de Sens & le village de Rozoy, à peine de 50 liv. d'amende.

V.

Arrêt du conſeil d'état du Roi, du 24 Février 1769; qui ſubroge *Nicolas Follet*, à feu Léonard Maratray, commis par arrêt du conſeil du 30 Avril 1751, pour régir & adminiſtrer le droit ſur les cartes à jouer, au profit de l'hôtel de l'Ecole Royale-militaire.

VI.

Arrêt du conſeil d'état du Roi, du 10 Mars 1769, qui ordonne que dans les chapitres de chacune des provinces & congrégations des religieux de l'ordre des Freres-Prêcheurs de ſon royaume,

Digitized by Google

qui ont coutume d'avoir des chapitres particuliers, & qui doivent s'assembler incessamment, il sera nommé deux députés, dont l'un sera pris parmi les supérieurs, & l'autre parmi les conventuels, lesquels seront chargés, conjointement avec les provinciaux & vicaires généraux de chacune desdites provinces & congrégations, ensemble avec les prieurs du collége de la rue Saint-Jacques & du noviciat de la rue Saint-Dominique de Paris, en qualité de députés desdits couvens, de procéder à l'exécution des articles V, VII & X de l'édit du mois de Mars 1768; à l'effet de quoi lesdits provinciaux, vicaires-généraux & députés, seront tenus de s'assembler le 5 du mois de Mai de l'année 1771, dans le couvent de Saint-Honoré des Freres-Prêcheurs de la ville de Paris, en présence de tels commissaires que Sa Majesté jugera à-propos de commettre pour y assister de sa part.

Le Roi a donné un pareil arrêt pour les religieux Recollets, Cordeliers, Capucins, Carmes déchaussés, grands Carmes, & Fr. Mineurs conventuels St François.

AVIS.

I.

Art Héraldique.

ARMORIAL de la chambre des Comptes, depuis l'année 1506, précédé d'un état des officiers de cette cour jusqu'en ladite année 1506, époque où la maison de Nicolaï a commencé de posséder l'office de premier président; par Mlle Denys, armo-

riſte de la chambre ; ouvrage gravé en taille-douce, de format *in*-8°. tome premier contenant Meſſieurs les préſidens. Ce volume ſe diſtribuera pour MM. les officiers de la chambre des comptes depuis le 15 Février juſqu'au 15 Avril ſuivant, après lequel tems il ſera rendu public. A Paris, chez l'auteur, quai de Bourbon ; & Grangé, imprim. libraire, au cabinet littéraire, pont Notre-Dame.

Suivant l'avertiſſement mis à la tête de cet ouvrage, la collection complette de l'armorial de la chambre des comptes comprendra cinq parties : MM. les premiers préſidens & préſidens ; MM. les conſeillers-maîtres ; MM. les conſeillers-correcteurs ; MM. les conſeillers-auditeurs, & MM. les gens du Roi. MM. les premiers préſidens & préſidens, objet de la premiere partie de cet armorial, ſont compris dans le premier vol. qui vient d'être annoncé. L'armorial eſt précédé d'un diſcours ſur la juriſdiction de la chambre, l'étendue de ſon reſſort & les fonctions de ſes différens officiers. L'auteur, pour rendre ſon ouvrage d'une utilité plus générale, a eu ſoin d'y joindre des recherches ſur l'origine des armoiries, & de donner les premiers rudimens du blaſon. Chaque guerrier, autrefois pour prouver ſa valeur & ſe faire diſtinguer dans la mêlée, plaçoit ſur ſon armure un caractere diſtinctif. De ces armures eſt venue la dénomination d'*armoiries*, ſoit qu'elles fuſſent par la ſuite gravées ſur les joyaux, bagues ou cachets, &c. Ce fut ſous Philippe Auguſte, c'eſt-à-dire l'an 1215 que le blaſon reçut ſon plus grand luſtre en France. On perfectionna ſous ſon regne cette ſcience dont Louis le Jeune ſon pere avoit jetté les premiers fondemens, en établiſſant des Héraults, tant pour ordonner les cérémonies & les cine-

Digitized by Google

mens convenables au sacre du prince son fils, que pour réduire en principes les signes distinctifs de la noblesse, & en faire par des regles un véritable art, appellé depuis l'art héraldique, du latin barbare *Heraldus*, dont on avoit formé celui de héraut. Ces armoiries, qui avoient pris naissance parmi les hommes de guerre, sont passées aux magistrats, soit parce que la magistrature a d'abord été exercée par des militaires, soit parce que les magistrats de ces tems anciens prenoient les mêmes armes qui avoient été adoptées comme marques de distinction par leurs peres; aussi voit-on que les anciens arrêts sont souvent, outre les signatures, munis des sceaux de ceux qui avoient rendu la justice. Les armoiries du premier volume de l'armorial de la chambre des comptes ont été gravées & coloriées par Mlle Denys avec le plus grand soin & la plus grande propreté. L'ouvrage est dédié à M. le premier président de Nicolaï, qui est le huitieme de pere en fils qui posséde cette charge éminente de la magistrature. Le blason de cette illustre maison, tel qu'il est donné par l'armoriste, est d'azur au levrier courant d'argent, accolé de gueules, bouclé d'or; la couronne de marquis, & pour supports deux levriers au naturel.

I I.

Catalogue raisonné d'une collection choisie de minéraux, cristallisations, madrépores, coquilles & autres curiosités de la nature & de l'art. A Paris, chez Delalain, 1769, *in*-8°. La vente de cette collection se fera le mardi 4 Avril 1769 & jours suivans, trois heures de relevée, au grand hôtel de Berri, rue St Thomas du Louvre.

III.

Penſionat.

Les religieuſes Urſulines de Giſors en Vexin-Normand, menacées ci-devant d'une deſtruction prochaine, viennent d'être ſolidement rétablies ; elles ſe propoſent, conformément à leur inſtitut, de reprendre des penſionnaires au premier d'Avril de la préſente année 1769. Cette nouvelle nous a paru d'autant plus intéreſſante pour le Public, que juſqu'à préſent nombre de Demoiſelles, tant de Paris que de la province, ont reçu dans cette maiſon l'éducation la plus diſtinguée. Les parens peuvent être aſſurés d'y trouver encore le même avantage pour leurs enfans. Il y a, en outre, dans la ville, pour la muſique & le clavecin, un excellent maître aſſez connu par la ſupériorité de ſes talens.

IV.

Le Sieur Garand, peintre en miniature & deſſinateur, ci-devant place Dauphine, demeure préſentement quai de la Megiſſerie près le Pont-Neuf, la cinquiéme maiſon à l'enſeigne de la croix de perle, au troiſiéme.

V.

La Demoiſelle Bertrand, marchande fabriquante de cire d'Eſpagne, à Paris, rue de Tournon, à l'étoile d'or, donne avis au Public qu'elle débite ſeule les véritables cires de Pekin à 24, 30, 36 l. la livre, dont elle poſſéde la compoſition. Elle fabrique également la véritable cire de Hollande, d'Angleterre, Turque & autres. On trou-

Digitized by Google

vera chez elle, dans tous les genres, des cires supérieures au moins d'un quart, à prix égal, à celle des autres fabriques. La Demoiselle Bertrand fait des envois pour la province & les isles, sur commande.

VI.

Lebrun, marchand épicier-droguiste & distillateur, fait & vend toutes sortes de liqueurs fines étrangeres, huile de Vénus, scuba de Lorraine, parfait-amour, eau clairette de Chambery, le cajolan, élixir de Garrus & de Stougthon d'Angleterre; toutes sortes d'essences, lait virginal, & toutes autres marchandises. Le tout à juste prix.

On vend chez lui les *tablettes pectorales*, trouvées en Angleterre par M. Archbald. Ces tablettes sont sûres & infaillibles contre les maladies ordinaires de la poitrine & du poulmon, telles que les rhumes, la toux & l'enrouement, &c. Elles préviennent l'asthme, la phtisie, la pulmonie, & dissipent les humeurs qui se fixent sur la poitrine, dont l'irritation occasionne des efforts continuels pour tousser. Ces tablettes, par leurs vertus balsamiques & nutritives, guérissent les tendres vaisseaux de l'estomach; & en fortifiant ses organes, aident à la digestion & facilitent la chylification. Elles se fondent dans l'eau comme du sucre; le goût est agréable, & corrige l'haleine & les exhalaisons impures de l'estomach. La boëte est de 36 sols.

VII.

Eau de Cologne.

L'eau admirable, aussi nommée *Eau de Cologne*

ſe diſtille & ſe vend chez Jean-Marie Farina, vis-à-vis la place de Juillet, à Cologne, à 30 ſols la bouteille.

A Nantes, chez Morin & Vallain, marchands épiciers; à 36 ſols la bouteille.

A Paris, chez Lebrun, marchand épicier, rue Dauphine, hôtel de Mouy, magaſin de Provence & de Montpellier, à 36 ſols la bouteille; les propriétés ſont ſignées de ſa main.

VIII.

Vinaigres variés.

Le Sr Maille, vinaigrier-diſtillateur ordinaire de Leurs Majeſtés Impériales, continue de diſtribuer un très grand nombre de vinaigres, tant pour la table que pour la toilette, & tous auſſi variés pour les qualités & le goût, que bien compoſés. Son *Vinaigre Romain* entr'autres s'accrédite par les bons effets qu'il produit. Il faut, pour être ſûr d'avoir le *Vinaigre Romain* dans toute ſa force, c'eſt-à-dire ſpiritueux, pénétrant, deſſicatif, balſamique, anti-ſcorbutique, propre à raffermir les dents & à les blanchir, à arrêter le progrès de la carie, en détruiſant le limon qui s'attache aux dents, à rafraîchir la bouche, à corriger les vices de l'haleine, &c. &c.: le tenir directement du Sr Maille. Sa demeure à Paris eſt toujours rue Saint-André-des-Arts, aux armes impériales. Le prix de la pinte, meſure de Paris, eſt de 24 livres, & celui des plus petites bouteilles, 3 liv. Il peut ſe tranſporter par-tout, ſans ſouffrir la moindre altération, & l'on ne peut trop en recommander l'uſage tant aux voyageurs qu'aux gens de mer, aux habitans des iſles, enfin à tous ceux qui ſont expoſés

Digitized by Google

ou ſujets à contracter des affections ſcorbutiques. On trouve encore chez le Sieur Maille un *Vinaigre de Turbie*, qui guérit le mal de dents, & qui en appaiſe ſur le champ la douleur; un *Vinaigre de Storax*, qui blanchit, unit, affermit la peau, donne un teint clair, frais & très-vif, & garantit des rides; un *Vinaigre de fleurs de citron*, pour ôter toutes ſortes de boutons au viſage; un *Vinaigre de Racines*, qui ôte toutes les taches; un *Vinaigre d'écaille*, qui guérit les dartres; un *Vinaigre contre les vapeurs*; un *Vinaigre de cyprès*, immanquable pour noircir les cheveux & les ſourcils blancs ou roux, & pour conſerver les cheveux; un *Vinaigre ſcillitique* pour la voix; & le vrai *Vinaigre des quatre Voleurs*, qui eſt le préſervatif le plus ſûr contre toutes eſpéces de contagion & de mauvais air. Le prix des plus petites bouteilles de ces différens vinaigres eſt de 3 liv. Ces ſortes de vinaigres peuvent ſe tranſporter par mer dans les parties du monde les plus éloignées, ſans craindre que le tems ni le tranſport puiſſent en altérer la qualité, qui devient plus parfaite en vieilliſſant. Les perſonnes de province qui voudront s'inſtruire plus particulierement des qualités de ces différens vinaigres, auront ſoin d'affranchir les lettres qu'elles écriront audit Sr Maille; & en mettant l'argent à la poſte, auſſi franc de port, on leur fera tenir exactement les vinaigres qu'elles demanderont, avec la maniere d'en faire uſage.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

De Petersbourg, le 31 Janvier 1769.

AVANT-HIER les Profeſſeurs Lowitz & Rumowski, les Sieurs Mallet & Pictet, le lieutenant Euler & les Sieurs Kraft & Inochodzow, chargés d'aller obſerver le prochain paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil, furent admis à l'honneur de baiſer la main de l'Impératrice & du Grand Duc. Ils ſe diſpoſent tous à ſe rendre à leurs deſtinations reſpectives. On apprend que le capitaine Iſleniew, parti d'ici le 21 Fév. de l'année derniere pour aller faire la même obſervation, eſt arrivé à Jakutz le 19 Juillet ſuivant.

Du 11 Février.

Pluſieurs ſçavans, envoyés dans différentes provinces pour obſerver le paſſage de Vénus, ont déjà donné de leurs nouvelles; les Sieurs Pallas & Lepechin qui devoient ſe rendre à Orenbourg, n'ont pu aller plus loin que Sinbirsk à cauſe de l'hiver; ils marquent que dès les premiers jours du mois d'Août il gêloit déjà pendant la nuit, & que depuis le 15 Septembre juſqu'au 18, le thermometre de de Liſle étoit deſcendu durant la nuit de 160 à 165 degrés, & celui de Réaumur de $5\frac{1}{2}$ degrés au-deſſous de 0, que la terre étoit preſque par-tout couverte de neiges, & que le froid avoit continué avec tant de rigueur que, non-ſeulement les bleds ſur pied, mais encore les jeunes arbres étoient tous gêlés.

Digitized by Google

De Warſovie, le 21 Février 1769.

On a appris hier par un courier expédié de la grande armée des Ruſſes, que le Kan des Tartares qui s'étoit porté de Balta dans la nouvelle Servie, à la tête de douze mille hommes, avoit été attaqué par le général Iſakow, & qu'il s'étoit retiré vers la Pologne; on ajoute qu'il eſt pourſuivi par le général Iſakow, & que le général Proſorowski marche à ſa rencontre.

On a reçu avis que vingt mille Ruſſes ſe raſſembleront aux environs de cette capitale pour la mettre à l'abri de toute entrepriſe.

De Stockholm, le 27 Janvier 1769.

On aſſure que le Roi a fait inſcrire au Protocole du ſénat un écrit, par lequel Sa Majeſté déclare qu'Elle ne peut conſentir à ce que l'aſſemblée extraordinaire des états ſe tienne dans la ville de Norkioping. Sa Majeſté rapporte les divers inconvéniens qui en réſulteroient, & ajoute qu'Elle eſpére que les ſénateurs y feront d'autant plus d'attention, qu'il eſt à craindre, comme cela eſt vraiſemblable, que les états, apres avoir tenu quelques ſéances dans cette ville, ne jugent à-propos de s'en retirer pour continuer leurs délibérations dans celle de Stockholm, ce qui rendroit infructueuſes les dépenſes conſidérables qu'auroient entraînées les premieres ſéances à Norkioping. On ajoute que cette déclaration n'a encore produit aucun effet.

De Vienne, le 2 Mars 1769.

On mande de Conſtantinople que, ſuivant toute apparence, l'armée Ottomane, compoſée de plus de 300, 000 hommes, s'aſſemblera à quelques

Digitized by Google

lieues de cette capitale; que le grand visir qui en a le commandement y formera son premier camp, & que Sa Hautesse s'y rendra elle-même pour l'examiner. Après quelque tems de séjour, l'armée sera divisée en deux corps, dont l'un, de 130 mille hommes, défilera vers Andrinople; & l'autre, d'environ 200 mille, marchera vers la Pologne par la Bulgarie & la Valachie.

Du 8 Mars.

L'Empereur est parti d'ici vendredi dernier au soir, & a pris la route de l'Italie.

De Rome, le 1 Mars 1769.

On attend ici le Grand Duc de Toscane qui veut profiter de l'assemblée du conclave, tems où les étiquettes n'ont pas lieu pour voir les curiosités de cette ville. On mande de Florence que Son Altesse Royale n'attendoit pour partir qu'une réponse de l'Impératrice Reine, & que l'Empereur pourroit bien se rendre aussi en cette ville. Des lettres de Naples portent que Sa Majesté Sicilienne desire pareillement de faire ce voyage, & qu'Elle a écrit à Madrid pour en obtenir l'agrément du Roi d'Espagne.

De Gênes, le 18 Février 1769.

Marcellin Durazzo ayant terminé le 3 de ce mois les deux ans de son dogat, & le petit conseil ayant completté le 15 le nombre des six sujets, parmi lesquels devoit être choisi le nouveau doge, le grand conseil s'assembla le 16, & éleva à cette première dignité de la république Jean-Baptiste Negroni, qui reçut à cette occasion les complimens des Dames & des Nobles de cette ville.

Digitized by Google

De Londres le 24 Février 1769.

Le gouvernement a jugé à propos de ſuſpendre juſqu'au 16 du mois prochain l'élection d'un membre du parlement pour le comté de Middleſex, à la place du Sieur Wilkes dont les partiſans deviennent chaque jour plus nombreux. Le 20, un grand nombre d'entr'eux a tenu une aſſemblée dans laquelle on s'eſt occupé des moyens de ſoutenir ſa réélection. Ils ont formé à cet effet une ſouſcription de 3340 liv. ſterling, & ont nommé, dit-on, des députés chargés de ſolliciter dans tout le royaume des contributions pour le même objet. On dit, dans le mémoire dreſſé à ce ſujet, que le Sieur Wilkes ayant conſidérablement ſouffert dans ſa fortune pour avoir ſoutenu les droits & l'intérêt de la nation, il étoit juſte que celui qui ſouffroit pour le public fût ſoutenu par le public. La ville de Londres & pluſieurs provinces ſe diſpoſent, ajoute-t-on, à faire parvenir au pied du trône de très-humbles ſupplications pour obtenir la grace de ce priſonnier. Ses amis prétendent qu'avant la fin de la ſemaine la ſouſcription ouverte à Londres qui a déjà produit des ſommes conſidérables, ira à plus de 40, 000 liv. ſterlings. L'élection du député du comté de Middleſex eſt fixée au 16 du mois prochain.

De Paris, le 27 Février 1769.

Le vicomte d'Adhemar, dont quelques perſonnes ont prétendu que le nom étoit *Azemar* & non *Adhémar*, a préſenté au Roi une requête par laquelle il ſupplie Sa Majeſté de vouloir bien, ſans avoir égard aux premieres preuves qu'il a faites, lui nommer de nouveaux commiſſaires pour examiner définitivement ſes titres. Sa Majeſté lui

Digitized by Google

ayant accordé ſa demande, le Sieur d'Hozier de Serigny, juge d'armes de la nobleſſe de France, a donné un certificat, ſuivant lequel il eſt conſtaté, d'après les actes originaux tranſcrits & figurés, que les noms *Azemar* & *Adhémar* ont une identité parfaite; qu'ils ont été portés indiſtinctement par les branches d'Orange, de Montelimar, de Grignan, de la Garde, de Lombers, de Villelongue, de la Garinie, de Panat & de Montfalcon; que cette variété d'orthographe qu'on voit ſur tous les ſceaux de la maiſon d'Adhemar, & qui ſe retrouve ſouvent dans le même corps d'acte, ne peut, en aucune maniere donner atteinte aux preuves que le vicomte d'Adhémar a miſes ſous les yeux de Sa Majeſté.

Du 6 Mars.

On écrit du château de Broglie en Normandie que le 24 du mois dernier, à neuf heures du ſoir, on apperçut un metéore qui parut ſous la forme d'une pyramide lumineuſe de 20 ou 30 toiſes de longueur, & éclaira tout le château & les environs. Le ſommet de cette eſpéce de pyramide paroiſſoit perpendiculaire au clocher de la paroiſſe, & ſa baſe qui n'avoit gueres plus de 3 ou 4 toiſes de largeur s'étendoit vers le nord. Elle ne brilla que pendant trois quarts d'heures, & commença à ſe diſſiper par ſa partie orientale; ſa baſe diſparut inſenſiblement, & ce phénomene fut ſuivi d'une petite aurore boréale. On mande auſſi de Courtalin dans le Dunois, terre appartenante au baron de Montmorenci, que le 26 du même mois il parut, vers les 8 heures & demie du ſoir, une lumiere zodiacale très-diſtincte & en forme de fuſeau: elle occupa plus des deux tiers de l'horiſon

Digitized by Google

pendant environ trois quarts d'heure. Il paroiſſoit dans le même tems quelques lueurs d'une aurore boréale qui n'eut rien de fort remarquable.

Le Sieur Meſſier a obſervé hier une lumiere ſinguliere. A quatre heures & demie du matin ayant regardé le ciel qui étoit ſerein, il a apperçu à l'horiſon une lumiere qui s'étendoit depuis le nord-eſt juſqu'à l'eſt, & qui s'élevoit d'environ 15 degrés. Le foyer étoit au nord-eſt, & la lumiere répandue dans cet eſpace du ciel étoit rougeâtre & ſemblable à celle qui précéde ordinairement le lever du ſoleil dans les grands jours de l'été. Ce phénomene ne s'eſt diſſipé que dans un crépuſcule déjà conſidérable ; cette lumiere reſſembloit aſſez à une aurore boréale, toute la différence conſiſte en ce que celle-ci étoit rougeâtre au lieu que la lumiere des autres eſt blanchâtre. Elle avoit à-peu-près la même étendue & la même hauteur que l'aurore boréale qui a paru ici le 26 du mois dernier vers les dix heures du ſoir.

LOTERIES.

Le quatre-vingt-dix-huitieme tirage de la lotterie de l'hôtel-de-ville s'eſt fait le 25 Février en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres eſt échu au N°. 10266. Celui de vingt mille livres, au N°. 15848, & les deux de dix mille aux numéros 6674 & 7329.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'eſt fait le 6 Mars. Les numéros, ſortis de la roue de fortune ſont, 83, 43, 80, 42 & 25.

Digitized by Google

MORTS.

Jean-Jacques, comte de Ligniville, comte de l'Empire, chambellan de feu Léopold, duc de Lorraine & de Bar, & lieutenant-colonel de ſon régiment des gardes, chevalier de l'ordre militaire du Roi de Sardaigne, & grand bailli d'Epinal, eſt mort à Paris le 18 Février, âgé de 76 ans; il a eu de feue Eliſabeth, comteſſe de Sauveau ſon épouſe, vingt-deux enfans, dont onze ſont encore vivans.

Jean de Boullongne, comte de Nogent, commandeur des ordres du Roi, ancien contrôleur-général, & honoraire amateur de l'académie royale de peinture, eſt mort le 21 Février dans la ſoixante-dix-neuviéme année de ſon âge. L'application, l'intégrité & le zèle avec leſquels il a rempli les emplois & les places qui lui avoient été confiées, & ſon amour pour les lettres & les arts ſont naître de juſtes regrets de ſa perte.

Bernard Chriſtophe, marquis de Bragelongne, de l'ordre royal & militaire de St Louis, colonel d'infanterie, lieutenant & aide-major au régiment des Gardes-Françoiſes, mourut ici de la petite vérole le 26 Février, âgé de quarante ans.

Marie-Anne Marc de la Ferté, veuve d'Antoine de la Myre, chevalier de l'ordre royal & militaire de St Louis, ſeigneur baron châtelain d'Hangen & d'Aveneſcour, mourut le 13 Février; fut préſentée à St Nicolas-des-champs ſa paroiſſe le 15, & tranſportée à d'Aveneſcour en Picardie, lieu de ſa ſépulture. Elle étoit la derniere de cette ancienne maiſon des Marc, dont parle Jean Pillet dans ſon hiſtoire de la ville & citadelle de Gerbery, imprimée à Rouen en 1679.

Digitized by Google

Anne-Dorothée de Bertainvillier, veuve de Claude-Alexandre de Pons, marquis de Rennepont, maréchal de camp, eſt morte au Château-d'Aban en Franche-Comté le 21 Février, âgée de quatre-vingt & un ans.

Hugues Taquet, charetier, mourut à Saint-Venant en Artois le 20 Février, âgé de 103 ans accomplis; il n'avoit jamais été malade. Sa femme, qui eſt à-peu-près du même âge, ſe porte encore fort bien.

Jean de Bonneguiſe, évêque d'Arras, eſt mort dans ſon diocèſe le 28 Février, âgé de 63 ans.

Louiſe-Françoiſe de Mailly-Neſle, veuve de Jacques-Antoine de Beauffremont, marquis de Liſtenois, chevalier de la toiſon d'or, maréchal de camp & meſtre de camp du régiment de dragons Beauffremont, tué à l'âge de vingt-cinq ans au ſiége d'Aire en 1710, eſt morte à Sens, le 26 Février, dans l'abbaye de St Antoine. Elle étoit fille du feu comte de Mailly, meſtre de camp général des dragons & de N. de Sainte-Hermine, dame d'atour de feue Madame la Dauphine, mere du Roi, & enſuite de la feue Reine.

Anne-Angelique d'Harlus de Vertilly, épouſe de Paul Sigiſmond de Montmorency-Luxembourg, duc de Boutteville, lieutenant-général des armées du Roi, eſt morte à Paris le 28 Février, âgé de 69 ans.

Antoine Ferrein, docteur régent en médecine des facultés de Montpellier & de Paris, ancien médecin conſultant des armées du Roi, profeſſeur en médecine au collége royal, & profeſſeur d'anatomie au jardin du Roi, & penſionnaire de l'académie royale des ſciences, eſt mort ici le 5 du mois dernier, âgé de 85 ans.

On mande de Pau en Béarn que le nommé Pela-

trony, ci-devant boulanger, eſt mort ſubitement le 14 Mars, à l'âge de 105 ans.

Louis-Marie, marquis de Poulpry, lieutenant-général des armées du Roi, eſt mort ici le 27 Février, âgé de 68 ans.

Pierre-Antoine Parchappe de Vinay, abbé de Prémontré & général de cet ordre, eſt mort dans ſon abbaye le 5 Mars, âgé de 70 ans.

Il s'eſt gliſſé au Mercure de Mars 1769, à l'article, Généalogie de la Maiſon de Gand, p. 226, quelques fautes qu'il eſt eſſentiel de corriger.

Pag. 229, *lig.* 3, Sire de Guynes, *liſez*, Siger de Guynes.

231 *lig.* 25 Marguerite de Saucles, *liſ.* de Staucles.

236 *lig.* 20 Anne de Raes, fille de N. de Raes, *liſ.* Anne de Raes, fille de N. de Raes.

TABLE.

PIECES FUGITIVES en vers & en proſe, page 5
L'inoculation, chant II. *ibid.*
Epître à une laide, 7
Le Singe puni, fable, 11
L'enfant & le ſabot, fable, 12
Elégie, par M. Pope, traduite de l'anglois, 14
Traduction de l'hymne, *Stupete gentes* 20
Harangue d'un général François à ſes officiers, 22
A S Exc. M. le Baron de Goltz, 24

Digitized by Google

Dialogue entre la Fontaine & Ronſard, 25
De ſene Podagro, & la traduction, 34
A Mlle N... le jour de ſa fête, 35
Roxane, conte Perſan, 36
Sentiment ſur Héraclite & Démocrite, 54
Vers ſur la mort d'une amie, 55
Vers à M. de Belloi, 57
Vers pour le portrait de M. du Belloi, *ibid.*
Vers à M. l'ancien évêque de Limoge, *ibid.*
Vers aux Officiers François, aſſiſtans à une repréſentation d'Adelaïde, 58
A Mademoiſelle R... ſur ſon aventure des Tuileries, 59
Impromptu fait à la comédie ſur Mademoiſelle Luſi, *ibid.*
Stances ſur la mort de Mad. de Relongue, 60
Inſcription d'une fontaine de la ville de Reims, 62
Air en muſique, 63
Explication des Enigmes, 63
ENIGMES, *ibid.*
LOGOGRYPHES, 68
NOUVELLES LITTÉRAIRES, 69
Eudoxie, tragédie, *ibid.*
Hiſtoire du théâtre italien, 83
Arminius, tragédie, 84
Les nuits d'Young, 91
Sophronie, 95
Lettres d'un philoſophe ſenſible, 99
Nouvelle anthologie françoiſe, 102
Continuation des cauſes célébres, 105
Cauſes amuſantes, 106
Hiſtoire de François I. 110
Contes philoſophiques & moraux, 121
Voyages & aventures du Chev. de D*** 129

Digitized by Google

Recherches sur les découvertes microscopiques, 131
Sermons de M. Jacquin, 140
Histoire littéraire des Femmes Françoises, 141
Garrick ou les acteurs Anglois, 142
SPECTACLES, Opéra, 144
Comédie françoise, 145
Comédie italienne, 147
Foire St Germain, 157
Ecole vétérinaire de Paris, 160
——de Lyon, 161
Société économique d'Autriche, 162
——de Laubach, 163
ARTS, Gravure, 164
Musique, 165
Patriotisme, 170
Anecdotes de Dufresny, 172
Eloge historique de M. de Chevert, 175
Lettres-patentes & arrêts, 197
AVIS, 199
Nouvelles Politiques, 207
Loteries, 211
Morts, 212

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le 1^r^ volume du Mercure d'Avril 1769, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 30 Janvier 1769.

GUIROY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue des Cordeliers.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

AVRIL 1769.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue Chriſtine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

C'est au Sieur Lacombe, libraire, à Paris, rue Chriſtine, que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, ainſi que les livres, les eſtampes, les piéces de vers ou de proſe, la muſique, les annonces, avis, obſervations, anecdotes, événemens ſinguliers, remarques ſur les ſciences & arts libéraux & méchaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut inſtruire ou amuſer le Lecteur. On prie auſſi de marquer le prix des livres, eſtampes & piéces de muſique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent; ils ſont invités à concourir à ſon ſuccès; on recevra avec reconnoiſſance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenſes ſur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris eſt de 24 liv. que l'on payera d'avance pour ſeize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province eſt de 32 livres pareillement pour ſeize volumes rendus francs de port par la poſte.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols pour

Digitized by Google

ceux qui n'ont pas souscrit au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, *libraire, à Paris, rue Christine.*

On trouve chez le même Libraire.

JOURNAL DES SÇAVANS, *in*-4° ou *in*-12, 14 vol. par an à Paris. 16 liv.
Franc de port en Province, par la poste. 20 l. 4 s.

ANNÉE LITTÉRAIRE, composée de quarante cahiers de trois feuilles chacun, par an, à Paris, 24 liv.

En Province, port franc par la Poste, 32 liv.

L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine. L'abonnement, soit à Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.

En Province, port franc par la poste, 14 liv

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, à Paris & en Province, port franc par la poste, 33 l. 12 s.

EPHEMERIDES DU CITOYEN ou Bibliothéque raisonnée des Sciences morales & politiques. *in*-12. 12 vol. par an port franc, à Paris, 18 liv.
En Province, 24 liv.
JOURNAL D'EDUCATION composé de 12 vol par an; port franc par la poste à Paris & en Pr. 12 l.

Digitized by Google

Nouveautés chez le même Libraire.

Histoire anecdotique & raisonnée du Théâtre Italien & de l'Opéra comique, 9 vol. *in*-12. rel. 22 l. 10 s.

Histoire littéraire des Femmes Françoises avec la notice de leurs ouvrages, 5 vol. grand *in*-8°. rel. avec une gravure, 25 l.

Variétés littéraires, 4 vol. *in*-12. rel. 10 l.

Nouvelles recherches sur les Êtres microscopiques, &c. *in*-8°. br. *avec fig.* 5 l.

Situation des finances de l'Angleterre, in-4°. broch 4 liv. 4 s.

Table de la Gazette de France, 3 v. in-4°. b. 24 l.

Commentaires sur les Mémoires de Montecuculi, par M. le Comte de Turpin-Crissé, 3 vol. *in*-4°. broch. 42 liv.

Contes Philosophiques de M. de la Dixmerie, 3 vol. *in*-12. brochés, 6 l.

Dictionnaire de l'Elocution françoise, 2 vol. *in*-8°. rel. 9 l.

Les Nuits Parisiennes, vol. *in*-8°. rel. 4 l. 10 s.

Le Politique Indien, 1 l. 10 s.

Dissertation sur le Farcin, 1 l.

Eloge de Henri IV, par M. Gaillard, 1 liv. 10 s.

Autre Eloge avec gravure, par M. de la Harpe, 1 l. 16 s.

Tableau des Grandeurs de Dieu dans la religion & dans la nature, *in*-12. br. 2 l.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
AVRIL 1769.

PIÉCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

OBSERVATIONS de M. Mailhol sur l'Epître suivante.

COMMENT oſer ſonger à intéreſſer pour Fayel, pour un mari barbare qui, ſans même être convaincu de l'infidélité de ſon épouſe, lui fait manger le cœur de ſon amant!

On peut répondre que les perſonnages d'Othello, de Radamiſte, ont excité dans toutes les ames la pitié la plus tendre.

Digitized by Google

Mais toute bonne tragédie eſt un grand chef-d'œuvre ; & toute héroïde n'eſt qu'une foible eſquiſſe.

Elle ennuyeroit ſans doute le lecteur, ſi l'on vouloit y filer, comme dans la tragédie, la marche, le combat des paſſions, & les incidens qui les font varier.

D'un autre côté, nous voyons qu'on peut ſe permettre dans l'héroïde des idées, des images, des expreſſions qui révolteroient dans un drame : elle a des beautés qu'on pourroit nommer *excluſives*, & ce ſeroient des richeſſes perdues pour un ſujet intéreſſant qui ne verroit le jour que ſous la forme de la tragédie.

Fayel, des bords du tombeau, écrit à ſon frere. Son tempérament, ſon éducation, ſon amour, les conſeils qu'on lui donne, ce qu'il voit lui-même, les déchiremens de ſon cœur, ſes remords, ſa fin ; que d'objets & de motifs pour le rendre ſupportable, & peut-être pour le faire plaindre à ſon tour !

J'ajoute qu'il fait des apoſtrophes injurieuſes au ſexe enchanteur, que nous chériſſons tous. Mais, jaloux par caractere, ſe croyant deshonoré, furieux contre les hommes, les femmes, & lui-même, a-t-il dû parler autrement ?

Digitized by Google

Le Comte de Fayel, époux de Gabrielle de Vergy, à Fayel ſon frere.

EPITRE.

Le glaive de Fontal vient de percer mon flanc,
Et l'écrit que tu vois eſt tracé de mon ſang.
Celle que j'adorois me couvrit d'infamie ;
A ſa mort, ſon parent vient m'arracher la vie :
Fidéle à ton devoir, mon frere, arme ton bras ;
Venge l'amour, l'hymen, ma honte & mon trépas.
La guerre, en t'éloignant, te cacha mon outrage :
Lis, pleure, &, s'il ſe peut, reſſens toute ma rage.
O mon frere, dis-moi : les ſermens ſolemnels,
Le lien de deux cœurs, formé ſur les autels,
De la ſociété ces appuis néceſſaires,
Sont-ils donc à nos yeux devenus des chimeres ?
Et la fidélité, la décence, l'honneur
Ne ſont-ils plus connus par un ſexe trompeur ?
De vos maîtres ſoumis compagnes trop chéries,
Agréables tyrans, ſéduiſantes furies,
Objets de nos deſirs, ſources de tous nos maux,
Vous êtes, à la fois, nos dieux & nos fléaux.
Fayel, tu me connois. Mon bouillant caractere

Digitized by Google

Contre moi, dès l'enfance, arma le cœur d'un pere.
Rigide par orgueil, il voulut réprimer
De violens tranſports, qu'il auroit dû calmer.
Contraignant ma fureur, rongé par la ſouffrance,
Je déteſtai le monde & ma propre exiſtence;
Les crimes des humains m'ont trop juſtifié,
Ne connoiſſant encor l'amour ni l'amitié.
Enfin, pour m'arracher à ma peine cruelle,
Sur moi-même j'allois... Mais je vis Gabrielle...
Je la vis: que d'appas! quel ſoudain changement!
Souvenir enchanteur!.. & qui fait mon tourment!..
Je la vis, & mon ame étonnée, attendrie
Sentit en un inſtant tout le prix de la vie.
J'oubliai mes fureurs; ou plutôt dès ce jour
Je ne reſſentis plus que celles de l'amour.
Le printems ranimoit & paroit la nature.
Mille naiſſantes fleurs couronnoient la verdure.
Leurs parfums lentement s'élevoient dans les airs.
Les oiſeaux empreſſés y mêloient leurs concerts.
L'aſtre éclatant du jour, pour prix de cet hommage,
Rendoit à l'univers des rayons ſans nuage.
Et tout être ſenſible, à ces feux enflamé,
Cédoit au doux beſoin d'aimer & d'être aimé.
La jeune Gabrielle entraînant ſes compagnes
Alors, d'un pas léger, parcouroit nos campagnes.

Digitized by Google

Quelle brillante cour! que de graces! quels traits!.
Ah! combien Gabrielle effaçoit tant d'attraits!
Je veux par quelques mots... mais, mon ame
hautaine
Treſſaillit, & trembla devant ſa ſouveraine:
Ma bouche, à ſon aſpect, ne put que bégayer
Le tendre nom d'amour, qui ſembla l'effrayer.
Qu'à ce ſexe enchanteur la feinte eſt naturelle!
Déjà dans les tranſports d'une ardeur immortelle
Son cœur étoit en proie à l'odieux rival,
Dont le bonheur devoit m'être enfin ſi fatal.
J'ignorois leur penchant. Trompé par l'appa-
rence,
Entraîné par l'amour, ſéduit par l'eſpérance,
Dans les fers de Vergy brûlant de m'engager,
Aux gouffres des enfers je courois me plonger.
Richeſſe deſirée, & ſouvent importune,
Biens, moins doux qu'enviés, préſens que la for-
tune
Nous fait pour nous corrompre & nous tyran-
niſer;
Trop utiles métaux, que l'on doit mépriſer;
Et vous rang, dignités, éclatantes chimeres;
Idoles des humains que je tins de mes peres,
Vous pouviez de Vergy ſéduire les parens;
Que vous devintes chers à mes deſirs ardens!
Je parlai, je preſſai. Ma paſſion cruelle
Vingt fois me fit tomber aux pieds de Gabrielle.

Digitized by Google

Je baignai de mes pleurs la trace de ſes pas;
J'offris ma main, mon ſang à ſes traîtres appas;
Priere, emportemens, ſoumiſſions, careſſes,
Tout fut vain; de refus on paya mes baſſeſſes:
On détournoit les yeux... Ces yeux encor ſi beaux!..
Chaque jour augmentoit mon amour & mes maux.
Cher Fayel, c'étoit peu: l'inſtant fatal arrive;
Du bonheur de douter pour jamais on me prive.
Quel tourment pour mon cœur brûlant & déchiré!
J'apprends que de Vergy Raoul eſt adoré:
O mon frere, quel ſort! quelle douleur extrême!
Cet amour de Vergy, je l'apprends d'elle-même!
Ah! juge de ma rage & de mes noirs tranſports.
Ma main à mon rival prépare mille morts:
Ou, je veux, ſuccombant ſous ſon bras que j'abhorre,
Voir s'éteindre avec moi l'horreur qui me dévore.
Mais Raoul diſparoît par la guerre entraîné.
Tout change; par l'hymen je ſerai couronné.
Des parens de Vergy la promeſſe eſt formelle:
Et, ſoit qu'on ait contraint, ou ſéduit Gabrielle,
Son ame à mes deſſeins ceſſe de réſiſter:
Au plus flateur eſpoir je me laiſſe emporter.
« J'oublierai tout, lui dis-je, oubliez ma colere;
» Oubliez le mortel, qui ſçavoit trop vous plaire.
» Satisfaites celui qui vous donna le jour:
» Ou plutôt, ne ſongez qu'à mon fidéle amour.

Digitized by Google

» Vergy, reçois les vœux d'une ame trop ſenſible.
» Par grace, par pitié, ne ſois plus inflexible.
» Aux pieds de l'Eternel viens recevoir ma foi.
» Sois enfin mon épouſe, & viens regner ſur moi.
» Viens être de Fayel la compagne ſacrée,
» La reſpectable amie, & l'amante adorée:
» Par le plaiſir encor je charmerai tes ſens;
» Je ferai ton bonheur; je l'eſpére & le ſens...»
Quelle joie! A mon ſort Gabrielle eſt unie.
Au monde entier pour moi l'Eternel l'a ravie.
Dieu même l'autoriſe à combler mes deſirs.
La nature & le ciel, conſacrant nos plaiſirs,
Confondent ſaintement nos ardeurs mutuelles.
La décence & l'honneur nous couvrent de leurs aîles:
Le devoir dans nos bras conduit la volupté,
Et nous unit au ſein de la félicité.
Sous les jaſmins d'Eden, tel notre premier pere...
Reſſouvenir trop doux!.. Et qui me déſeſpere!..
Raviſſante beauté, que para la vertu,
Pourquoi m'avoir ſéduit? ou pourquoi changeois-tu?
Raoul étoit abſent: mais, Fayel, l'art d'écrire
Sçait ſi bien réunir les cœurs qu'amour inſpire!..
Mon épouſe, rebelle à mes empreſſemens,
Oſe ſe dérober à mes embraſſemens:
Pour elle nos liens ſont de peſantes chaînes;

Mes maux ſont des douceurs, mes plaiſirs ſont des peines :
Gabrielle me fuit. L'image d'un amant
L'obſéde, fait ſa joie, & double mon tourment.
J'en pleure ; je frémis. Mes reproches, ma rage
Perſécutent envain l'épouſe qui m'outrage.
Tu connus, cher Fayel, mon fidéle écuyer :
Je crus à Gondebaut devoir tout confier.
Il apprit mes douleurs, ſervit ma jalouſie,
Epia mon épouſe, excita ma furie.
Ses ſoins récompenſés éclairerent mon cœur :
De mes deſtins ſon zèle accrut encor l'horreur.
« Raoul eſt de retour, me dit-il, & ſa flame
» Vient ſouiller votre couche, & ravir votre femme :
» Ils doivent en ſecret... que dis-tu ? Quels complots !
» Cher & cruel ami, vole, comble mes maux ;
» Conduis-moi, montre-moi Gabrielle coupable.
» Je l'ai perſécutée, & le remords m'accable :
» Je veux par ſon forfait me voir juſtifié.
» Je veux, avec plaiſir, ſans regret, ſans pitié,
» Sur le ſein du mortel qui ſéduiſit ſon ame,
» Eteindre dans ſon ſang mon opprobre & leur flame. »
On me guide, on me ſuit vers un appartement
Où ma femme, dit-on, entretient ſon amant :
On ouvre ; que d'horreurs ! aux pieds de Gabrielle

Digitized by Google

Raoul reçoit un don des mains de l'infidéle (1).
Il oſe d'un baiſer... Ciel! pourquoi mon courroux,
En aveuglant mes yeux, égara-t-il mes coups!
Je ne pus me noyer au ſang de ces perfides:
Ils furent arrachés à mes mains parricides.
Mon heureux rival fuit; & mon épouſe en pleurs
A mes pieds gémiſſante y brave mes fureurs.
Je combats vainement ma pitié qu'elle implore:
Armé, prêt à frapper, je ſens que je l'adore;
J'héſite, je ſoupire; & mon cœur éperdu
Pouſſe, & retient mon bras tremblant & ſuſpendu...
« Non, tu ne mourras point, objet cher & barbare,
» Non, tu vivras, lui dis-je; & ma main, qui s'égare,
» Quand tu me fais ſentir tous les maux des enfers,
» Ne ſe plongera point dans tes flancs entrouverts.
» Mais, dans un noir cachot conduite & reſſerrée,
» Des vivans & des morts tu vivras ſéparée...»
Elle veut repliquer. De zèle tranſporté
Gondebaut va remplir l'arrêt que j'ai dicté.

---

(1) On ſçait que Gabrielle eut la foibleſſe de donner à Raoul une treſſe de ſes cheveux.

Digitized by Google

Loin du jour, dans les fers, Gabrielle entraînée...
Quel ſpectacle!.. Il glaça mon ame conſternée.
Sans être criminel auroit-on des remords?
Moi-même je voulus réprimer mes tranſports.
J'abhorrai ma fureur: je plaignis Gabrielle.
Les maux qu'elle ſouffroit, je les ſentois plus qu'elle.
Et peut-être j'allois, tombant à ſes genoux...
Mais la perfide oſa me nommer ſon époux...
Ce ſeul mot me rendit ma cruauté, ma rage.
Mon cœur ne ſentit plus que ſon indigne outrage.
Et, tandis qu'elle éprouve un trop doux châtiment,
Je fuis, pour m'abreuver du ſang de ſon amant.
Raoul étoit parti: l'Europe réunie
Sous l'étendard du Chriſt l'entraîne vers l'Aſie:
L'homme préſomptueux, vil, foible, criminel,
Va défendre le fort, le juſte, l'Eternel.
Je veux ſuivre Raoul; mais, pour punir ſon crime,
Je crains de perdre ici ma premiere victime.
J'héſite, je demeure; & mon ſort rigoureux
Au ſein de la vengeance en devient plus affreux:
Elle excite mon cœur, le charme & le dévore.
La guerre & les deſtins me ſecondent encore;
Mon rival eſt frappé... Mais, des bords du tombeau,
Le perfide me fait un outrage nouveau...

Digitized by Google

Hier, mon frere, hier, ô fatale journée !
O victime coupable autant qu'infortunée !..
Des nuages ſanglans répandus dans les airs
Attriſtoient la nature, & voiloient l'Univers.
Le ſoleil, à regret, inclinoit vers la terre
Quelques rayons perdus dans les feux du tonnerre.
Aux éclats de la foudre, au ſifflement des vents
Les échos répondoient par des mugiſſemens.
Plein de trouble, d'ennuis, & flétri par ma peine
Je cherchois un abri dans la forêt prochaine :
Un voyageur paroît ; il fuit, c'eſt Baudiher :
C'eſt de mon ennemi l'imprudent écuyer.
Je l'appelle, & le ſuis ; je l'attaque, il expire :
Et je vois dans ſon ſein... Ciel ! je tremble à l'écrire.
Le trépas de Raoul eut dû finir mes maux ;
Mais, Raoul, de ſon flanc arracha des lambeaux
Pour en faire à ma femme un don cher & terrible.
De ſon bonheur paſſé ce témoignage horrible,
Ce gage, que je vois... c'eſt ſon cœur palpitant.
Il a ſouillé ma main, qui le touche en tremblant.
« Oui ce préſent t'eſt dû, mes mains vont te le » rendre,
» Oui, m'écriai-je, un cœur ſi fidéle & ſi tendre
» Ne fut fait que pour toi. Ton époux, dans ce » jour,
» En l'uniſſant au tien, veut ſervir votre amour. »

Digitized by Google

O mon frere, à ces mots... conçois-tu ma vengeance ?
Elle doit, s'il ſe peut, égaler leur offenſe...
A ma femme le feu déguiſe mon deſſein ;
Les reſtes de Raoul ont paſſé dans ſon ſein.
D'abord l'art a trompé les ſens de Gabrielle :
Mais je lui fais connoître un mets ſi digne d'elle...
Quels cris ! quelles douleurs ! que de gémiſſemens!
Elle tombe ; & ſon œil verſe des pleurs ſanglans :
Sa pâleur... quel ſpectacle ! ah ! peut-il ſe décrire !
Mon cœur, trop ſatisfait, s'émeut & ſe déchire.
Vengeur à juſte titre, innocemment cruel,
Je me crois, à la fois, barbare & criminel.
Je maudis ma rigueur & ma fureur jalouſe,
Je pleure, je frémis... J'embraſſe mon épouſe...
Gabrielle renaît, mais pour me défier,
Pour oſer m'accuſer & ſe juſtifier.
Elle ne veut plus voir un époux qu'elle brave ;
Elle repouſſe au loin ſon maître & ſon eſclave.
A de ſemblables traits, inattendus, nouveaux,
Mon frere, quel ſoupçon irrite encor mes maux !
J'écoute, en friſſonnant, ces mots de Gabrielle :
« Ton épouſe fut foible, & non pas infidéle ;
» Reſpecte ma vertu, que tu ne connus pas ;
» Et gémis d'un forfait... Elle meurt dans mes » bras ! »
O Fayel, quels accens ! quelle image effroyable!

Digitized by Google

Qu'ai-je fait ? Suis-je hélas ! malheureux & coupable ?
Pour me rendre l'auteur d'un forfait abhorré
Mes yeux & mon amour m'auroient-ils égaré ?
Je ne ſçais ; mais hier, au ſein de tant d'allarmes,
Gondebaut s'éloignoit, en dérobant des larmes...
Il nourrît mes fureurs, il en fut l'inſtrument...
O mon frere, conçois ma crainte & mon tourment.
Gabrielle peut-être, à regret combattue,
Par la religion, par l'honneur retenue...
Non, non ; ſa bouche même avoua ſon ardeur :
Sa vie étoit ma honte, & ſa mort mon bonheur.
Son juſte châtiment, effroi de ſes ſemblables,
Dans la poſtérité fera moins de coupables...
Agité par mon trouble & par ces ſentimens,
Vainement au ſommeil je provoquois mes ſens ;
J'appellois Gondebaut, qui ceſſoit de paroître ;
Je pleurois, je mourois, je maudiſſois mon être ;
Quand un cartel m'appelle à des malheurs nouveaux.
Fontal de ſa parente a connu tous les maux :
Il prétend la venger. L'aurore naît, je vole...
Et je réſiſte en vain à ſon fer qui m'immole.
De la pitié, de l'art je reçois des ſecours ;
Et je vois, à regret, qu'on veut ſauver mes jours.
Mais... Fayel, quelle horreur, qui ne peut ſe comprendre !..

Digitized by Google

A l'inſtant un billet.. Ah! frémis de l'apprendre!..
Le monſtre!.. Gondebaut, s'exilant de ces lieux,
S'accuſe, ſe repent & défille mes yeux.
Il a, par intérêt & par condeſcendance,
Fomenté mes ſoupçons, & hâté ma vengeance.
Il écrit que ma femme a toujours combattu
Un penchant trop flatteur, proſcrit par ſa vertu.
S'abhorrant, mais trop tard, il dit que Gabrielle
Fut, malgré mes ſoupçons, eſtimable & fidéle...
Au crime le plus noir je me ſuis donc livré!
Les charmes, la vertu d'un objet adoré
N'ont donc pu le ſouſtraire à ma main parricide!..
Soleil, éclipſe toi devant un autre Atride...
Que dis-je! ces tyrans, que j'imite & je hais,
Moins barbares que moi, puniſſoient des forfaits.
Et je reſpire encore! &, pour prix de mes crimes,
Les enfers ſous mes pas n'ouvrent point leurs abyſmes!..
Gabrielle!.. ô remords inutile & rongeur,
Agis, purge la terre, anéantis mon cœur..
Mon frere, garde-toi de venger un coupable
Qui rend à nos neveux notre nom exécrable.
Injuſte, furieux, oppreſſeur, aſſaſſin...
Ah! Fontal m'a fait grace en me perçant le ſein...
Las de ſouiller le jour qui, pour moi, va s'éteindre,
Je n'oſe demander que tu daignes me plaindre.
Fais taire dans ton cœur le ſang & l'amitié.

Digitized by Google

Mon ſort doit t'inſpirer l'horreur, non la pitié..
Si pourtant mes remords... eſpoir illégitime !
Ta haine doit me ſuivre & venger ma victime...
Gabrielle!.. une écharpe entoure encor mon flanc;
Je la déchire, accours dans les flots de mon ſang,
Accours, & m'entraînant ſur le rivage ſombre,
Unie avec Raoul, viens tourmenter mon ombre.

Par M. Mailhol.

EPITRE à une jolie Femme.

Vous habitez des lieux charmans
Que vous rendez plus beaux encore:
Ainſi la préſence de Flore
Embellit les jours du printems.
Au village vous venez plaire,
Laſſe de briller à la cour :
Ainſi la mere de l'Amour
Quitte l'Olympe pour Cythere.
Eglé, ſur ces champêtres bords,
Afin d'en être plus légere,
Vous troquez les peſans tréſors,
Du bas-de-robbe & du grand corps,
Pour le corſet d'une bergere.
Pauvre d'atours, riche d'attraits,
Avec cette ſimple parure,
Vous venez orner la nature,

Pour la payer de ſes bienfaits.
Votre goût délicat & ſage,
Vos yeux au faſte accoutumés,
N'en aiment pas moins le feuillage
De nos arbuſtes parfumés;
Et les doux concerts de la lyre
Qui, ſous vos belles mains, ſoupire
Des accords ſi voluptueux,
N'ont jamais rendu votre oreille
Inſenſible aux chants amoureux
Du roſſignol qui ſe reveille.
Qu'ainſi paſſés les jours ſont doux!
Pour moi, tout en ſervant Bellonne,
Aimable Eglé, je m'abandonne
Aux ſoins champêtres, comme vous.
Quand vous trouvez dans la prairie
L'onde qui fuyant ſous vos pas,
A la tendre mélancolie
Vous mene en murmurant tout bas,
Vous écoutez ce doux murmure,
Piége tendu par les Amours;
Moi, je vois ſi cette onde pure
Eſt guéable pour les Pandours.
Pour embellir le païſage
Par quelques douces fictions,
Votre eſprit facile & volage
Se peint, ſur la cime des monts,
La paſtorale & fraîche image

Digitized by Google

D'un berger gardant ſes moutons,
Et repétant quelques chanſons
Pour quelque beauté du village :
Moi, je place là des canons
Qui doivent faire un beau tapage.
Dans les bois vous cherchez l'ombrage ;
Moi, de vrais poſtes à voleurs :
Dans les prés vous cherchez des fleurs ;
Et moi, belle Eglé, du fourrage.

Par un Officier.

---

*VERS pour mettre au bas du portrait de Madame R****

Si le peintre, aimable Glicere,
A côté de votre portrait
Où je vois vos appas exprimés trait pour trait,
Eût pu placer ce dieu qui ſçait ſéduire & plaire,
Ç'eût été réunir le fils avec la mere.

La VE'RITE', la FABLE & la RAISON.

Apologue.

Un jour, au céleſte domaine,
La Fable diſputoit contre la Vérité :

Digitized by Google

La choſe en valoit bien la peine,
Il s'agiſſoit de leur beauté.
C'eſt le grand objet des querelles
Des déeſſes & des mortelles.
Il étoit mal aiſé de les mettre d'accord.
On aſſembla la cour parlementaire,
Pour juger cette grande affaire.
La Vérité parla d'abord.
Une preuve, dit-elle, ô Fable;
Mais une preuve inconteſtable
Que je ſuis plus belle que vous,
C'eſt que j'oſe paroître nue.
Ma nudité ne bleſſe point la vue;
Elle eſt mon charme le plus doux.
Je tiens mes dons de la nature,
Sur mon front on voit la candeur,
J'ai pour tout voile la pudeur
Et mes attraits ſont ma parure.
La Vertu marche à mon côté,
On aime ma ſimplicité;
D'un regard aſſuré le ſage me contemple:
Je ſuis l'ame des plaiſirs vrais,
J'habite très-peu les palais;
Mais le cœur du pauvre eſt mon temple.
Vous n'avez pour adorateur
Qu'un monde ſot, vain & frivole,
Votre beauté n'eſt qu'un fard impoſteur,
Et vos plaiſirs un ſonge qui s'envole.
La Fable repliqua: point tant de vanité.

Digitized by Google

Tous les hommes, ô Vérité,
Appréhendent de vous entendre,
Rarement on peut vous comprendre :
Parlez-vous : c'eſt toujours pour faire la leçon.
Vous vous plaiſez aux champs, on vous fuit à la ville :
Vous pénétrer eſt partant difficile.
Que vous échappez même aux yeux de la raiſon.
Oui, vous avez, c'eſt choſe indubitable,
Une beauté mâle & durable ;
Mais c'eſt dire aſſez clairement
Que vous manquez de ces graces touchantes,
D'un effet sûr, & toujours triomphantes,
Le plus précieux agrément.
Je l'emporte ſur vous quand j'ai fait ma toilette,
Vous venez d'en faire l'aveu.
Eh bien donc ! attendez un peu,
Et ma gloire ſera complette.
Raiſon, que l'équité dicte vos jugemens.
De la victoire elle ſe croïoit sûre ;
Soudain d'ôter ſes plus beaux ornemens ;
Mais la maladroite à meſure
Qu'elle dénouoit ſes rubans,
S'enlevoit une grace, & devenoit moins belle,
Elle alloit s'enlaidir. Heureuſement pour elle
La Raiſon vint à ſon ſecours.
Ne vous dépouillez point de vos brillans atours,
Lui dit-elle, ils vous font valoir bien davantage ;

Digitized by Google

La parure vous ſied, & d'en ſervir toujours,
Vous aurez le rare avantage.
La Vérité charme ſans art
Les eſprits dont j'ai la conduite;
Mais trop d'auſtérité paroît dans ſon regard
A ceux qui ne ſont pas conſtamment à ma ſuite.
Gouvernez les mortels, regnez toujours ſur eux:
Qu'un même intérêt vous raſſemble,
Vivez d'intelligence enſemble,
Vous y gagnerez toutes deux.
Allons, Meſdames, qu'on s'embraſſe
Et de bon cœur; point de grimace.
Jurez-vous à jamais une tendre amitié.
Par cet heureux accord vous deviendrez, ô Fable,
Plus belle encore de moitié;
Et vous, ô Vérité, mille fois plus aimable.

Par M. le Marquis de St Juſt.

A Madame la Marquiſe de Cruſol-d'Amboiſe qui me rendoit les œuvres de M. de St Lambert, dont la lecture l'avoit beaucoup amuſée.

TOI, que d'accord avec la volupté,
Le dieu des arts toujours inſpire,
Que ton ſort eſt bien fait pour être ſouhaité!

Cruſol

Cruſſol aime tes vers, & ſe plaît à les lire.
O ciel, qu'on doit être flatté
De joindre au don charmant d'écrire
Le talent plus heureux d'amuſer la beauté.

Par le même.

A GLICERE, qui me reprochoit de l'avoir quittée.

REPONDEZ-MOI, belle Glicere,
Lequel des deux doit-on blâmer,
Ou celui qui ceſſe de plaire,
Ou celui qui ceſſe d'aimer?

Par le même.

---

*A Madame de P*** qui fait joliment des vers.*

RIEN n'eſt plus vrai, jeune & belle Victoire,
Un dieu m'a fait voir l'autre jour
Tes vers au temple de mémoire,
Et ton portrait dans les mains de l'Amour.

Par le même.

Digitized by Google

SOLIMAN & ZULMA. Conte

SOLIMAN étoit fils d'un roi de Perſe. Une ambitieuſe belle-mère l'avoit éloigné du palais dès ſa premiere jeuneſſe, pour aſſurer le trône à ſon fils. Elle le faiſoit garder dans un château où il n'avoit pour compagnie qu'un vieux militaire qui lui ſervoit de gouverneur. Elle ne regardoit ce vieillard que comme un honnête homme, & elle croyoit qu'un honnête homme ne pouvoit faire de ſon élève qu'un imbécile. C'eſt ce qu'il lui falloit. Elle ſe trompa. Le fils qu'elle vouloit couronner mourut. Le pere de Soliman qui, quoique dominé par ſa femme, avoit toujours aimé ſon fils, le rappella à la cour. Ce vieux guerrier que la reine mépriſoit avoit appris au prince dans ſa ſolitude tout ce qu'il n'eût jamais pu lui faire comprendre dans le palais des rois. Il avoit nourri l'eſprit de ſon élève, des ſages préceptes du Poëte de Schiras, du grand Sadi. Le jeune prince aimoit les hommes & la vérité. Il déteſtoit la flatterie & les abus. Mais des défauts nuiſoient à l'effet de ſes bonnes qualités. Il avoit les paſſions ardentes. Il étoit plus diſpoſé à

Digitized by Google

l'enthouſiaſme qu'à la réflexion. Il avoit de la morale dans le cœur & nulle politique dans l'eſprit; en un mot c'eût été un particulier aimable, mais ce n'étoit pas un grand prince. Il avoit pour ſa belle-mere toutes ſortes d'attentions & d'égards. Cette femme qui le déteſtoit ne pouvoit imaginer qu'elle n'en fût pas haïe. Elle ne concevoit pas la vertu. Le roi approchoit de ſa fin. Soliman ſe trouvoit ſeul entre elle & le trône. Elle réſolut de l'empoiſonner. L'eſclave qu'elle chargea de l'exécution alla tout découvrir au Roi, qui fit arrêter la reine ſur le champ, & informa ſon fils du complot tramé contre ſes jours. Le prince ſe jetta aux pieds de ſon pere, & lui demanda grace pour la coupable. Le roi qui avoit encore un reſte de foibleſſe pour cette femme, céda avec plaiſir à ſes inſtances, & pardonna.

Un jour que Soliman chaſſoit dans un bois avec ſes courtiſans, il apperçut de loin un homme aſſis ſur l'herbe, qui liſoit & ne ſembloit pas entendre le bruit de la chaſſe. Il envoya un Ecuyer lui demander quel étoit ſon nom & ſon pays, & s'il ſavoit que c'étoit le prince de Perſe qui chaſſoit ſi près de lui. Cet homme répondit, je ſuis Cachemirien, je m'ap-

pelle *Tranquille*, & je ſuis peu curieux de voir des rois. Cette réponſe rapportée à Soliman lui parut ſinguliere, il le fit venir, s'informa de ſon ſort & le pria de s'attacher à lui.

Tranquille avoit 40 ans. Il y en avoit 20 qu'il étoit ſorti de Cachemire ſa patrie, pour voyager dans tout l'Orient. Il avoit rapporté de ſes voyages une grande indifférence pour tout ce qu'on appelle mœurs, uſages, opinions, préjugés. Ce monde lui paroiſſoit une grande foire, où des charlatans ſe diſputent des dupes, où l'on s'étouffe pour aller voir ce qu'on mépriſe quand on l'a vu, & où des marchands différens d'habit & de langage ne ſe rapprochent qu'en un point, qui eſt le deſir de ſe tromper les uns les autres. Quant à lui, il ne deſiroit rien que le repos, n'eſtimoit que les jouiſſances paiſibles, & avoit employé toute ſon étude & tout ſon travail ſur lui-même, à n'être jamais ni étonné, ni ému, ni trompé. Son flegme contraſtoit parfaitement avec la vivacité de Soliman. Ce prince le goûta beaucoup, & comprit qu'il pourroit lui être très-utile. Tranquille accepta ſes offres, & conſentit à vivre auprès de lui, ſans répondre de rien pour l'avenir.

Digitized by Google

Le roi mourut. Soliman monté ſur le trône, demanda à Tranquille ce qu'il devoit faire de ſa belle-mere, qui non contente de l'avoir voulu empoiſonner, formoit encore des cabales & ſoulevoit des mécontens. Il ne faut point la faire périr, dit Tranquille. Ces exécutions, quoiques juſtes, ſont toujours odieuſes. Enfermez-la dans une loge à l'hôpital des fous, comme une inſenſée que l'âge n'a pu guérir de l'ambition, & croyez qu'elle ne ſera plus à craindre. Soliman ſuivit ce conſeil. La reine traitée avec tant de mépris, parut en effet mépriſable au peuple qui alloit la voir. La rage la rendit tout-à-fait folle, elle mourut peu de tems après.

Soliman s'efforcoit de rendre ſes ſujets heureux & ne l'étoit pas lui-même. Son caractère ardent ne lui permettoit aucun ſentiment modéré. Il eût voulu ſur le champ guérir tous les maux & déraciner tous les abus, & ſouvent il augmentoit le mal, parce qu'il ne connoiſſoit que les moyens violens. Il n'avoit point cette prudence des eſprits doux & flexibles, qui ſavent ſe ſervir du temps. Le Sultan des Turcs l'inquiéta ſur la poſſeſſion de Tauris & de ſes dépendances.

Digitized by Google

Soliman pouvoit traîner les choſes en longueur, juſqu'à ce qu'un nouveau régne qui ne paroiſſoit pas éloigné changeât la face du ſerrail & l'eſprit du miniſtere. Mais révolté d'une prétention injuſte il ſe hâta de faire la guerre, & ſe vit bientôt contraint d'épuiſer l'or & le ſang de ſes ſujets.

Paſſant un jour dans une de ſes villes frontieres avec Tranquille dont il ne pouvoit ſe ſéparer, il apperçut à une fenêtre une jeune fille de dix-ſept ans, jolie, brillante de l'incarnat de la jeuneſſe. La chaleur lui avoit fait ôter ſon voile. Ses joues étoient couvertes de ce coloris tendre, qui exprime à la fois la modeſtie & les deſirs. Il en fut charmé & voulut ſavoir qui elle étoit. Son pere étoit un Seigneur Perſan, diſgracié fort injuſtement ſous le dernier regne. Soliman ſaiſit le prétexte de rendre juſtice au pere, pour rendre viſite à la fille. Il étoit aimable, il vouloit plaire, & Zulma flattée des ſentimens qu'elle inſpiroit n'en devint que plus ſéduiſante. Le prince ſortit enivré de ſa nouvelle paſſion. Quelle eſt belle ! diſoit-il à Tranquille. Quelle douceur modeſte ! Quelle grace dans ſes réponſes ? C'eſt une grande queſtion,

Digitized by Google

dit Tranquille, ſi l'extrême ſenſibilité eſt un grand bien ou un grand mal. Les philoſophes.... Oui, dit Soliman, elle ſera mon épouſe. Elle en eſt digne. J'en crois mon amour. L'amour eſt un état violent, dit Tranquille. Rien de violent n'eſt durable. Plus la tendreſſe eſt vive, plus elle s'épuiſe. Ah! Parle-moi de Zulma, dit Soliman. Conviens qu'elle mérite le trône. Je le crois, dit Tranquille, & je ne doute pas qu'elle ne puiſſe vous rendre heureux, ſi vous ſavez l'être, mais je crains votre caractère impétueux. Vous allez épouſer Zulma. Votre amour qui n'a pas encore eu le temps de s'affermir & de devenir un ſentiment profond, s'éteindra par la jouiſſance. Cette enfant au contraire vous aimera long-tems; car elle n'a encore aimé que vous. Vous ferez une malheureuſe, & c'eſt un crime. Ah! dit Soliman, je ne puis ſeulement concevoir comment je ceſſerai de l'aimer. C'eſt que vous l'aimez actuellement, dit Tranquille. Au ſurplus, s'il faut que vous l'épouſiez & que vous deveniez inconſtant, il n'y aura rien que de fort ordinaire. Apparemment que cela eſt dans l'ordre. Ainſi ſoit-il... Soliman trouva ce raiſonnement fort

bon, & le lendemain il épouſa Zulma.

Tranquille avoit prédit juſte. Soliman fut bientôt raſſaſſié de ſon bonheur; bientôt l'ardente activité de ſon ame, le beſoin de nouveaux objets, les agaceries des femmes de ſa Cour, l'éloignerent peu à peu de Zulma. La tendreſſe naïve de ſon épouſe ceſſa d'avoir des charmes pour lui. Elle manquoit de cet art que donne aux femmes une expérience mépriſable, lorſqu'elles ſont devenues aſſez maîtreſſes d'elles-mêmes, pour ménager & varier à leur gré les témoignages de leur amour & réveiller celui des hommes.

Soliman avoit à ſa cour une de ces femmes artificieuſes qui joignent aux dehors ſéduiſans de la vertu, tous les agrémens que donne la connoiſſance du vice. Elle n'aimoit point le roi; elle en fut aimée éperdument. Elle le conduiſit où elle voulut, parce qu'elle ne ſentoit rien pour lui. C'eſt le plus grand avantage qu'une femme puiſſe avoir ſur un homme. Elle en profita. Elle mit ſa défaite à très-haut prix. Elle lui fit promettre de ne plus voir Zulma. La vertueuſe Zulma fut abandonnée. Elle pleura l'inconſtance de Soliman, & ces larmes qui ſont ſi puiſſantes dans un objet

Digitized by Google

aimé ne furent qu'importunes à ſon indifférent époux. Bientôt il l'oublia entiérement dans les bras de la perfide Gulli. Tranquille lui en fit des reproches. Il fut mal reçu. Il prit le parti d'aller conſoler Zulma. C'eſt un rôle aſſez dangereux que celui de conſolateur auprès d'une belle femme. Mais il s'appelloit Tranquille, & de plus il étoit vertueux. Soliman reviendra à vos pieds, diſoit il à Zulma. Gulli trompe, & l'on ne trompe pas long-temps. Le grand avantage que la vérité a ſur le menſonge, c'eſt qu'elle eſt durable & qu'il eſt paſſager. Zulma accablée de douleurs mit au monde un enfant qui mourut & penſa coûter la vie à ſa mere. Soliman s'attendrit un moment & revint toujours à Gulli.

Cependant il ſoutenoit une guerre malheureuſe contre des ennemis habiles. Son viſir Oſman le trahiſſoit, & ſongeoit à le détroner. Ce miniſtre ambitieux qui connoiſſoit l'inconſtance naturelle aux Orientaux, avoit profité des mauvais ſuccès de Soliman pour le perdre dans l'eſprit des peuples. Le prince inſtruit de ces menées conſulta Tranquille ſur ce qu'il avoit à faire. Il n'y a que deux partis à prendre, dit celui-ci, il faut céder

Digitized by Google

le trône à Oſman ou le faire étrangler. Soliman étoit aſſez de ce dernier avis; mais l'exécution n'en étoit pas très-aiſée. Oſman commandoit l'armée. Le roi le rappella. Mais le viſir dont le parti commençoit à groſſir & à ſe fortifier, ſe fit ſuivre par ceux qu'il avoit ſéduits, s'empara des places les plus fortes du Coraſſan, & invita les Perſans à la révolte. Le roi attaqué de tous côtés, marcha d'abord contre les Turcs qui inondoient ſes provinces, eſpérant qu'après avoir vaincu l'étranger, il reviendroit avec plus d'avantage contre ſes ſujets rébelles. Il fut battu. Les troupes éclatèrent en murmures, & oſèrent redemander Oſman pour général. Soliman avoit de la hauteur dans l'ame, & l'infortune ne l'avoit pas ployée. Il parut hors de ſa tente, & s'adreſſant à ſes ſoldats mutinés, vous avez été malheureux, leur dit-il, parce qu'un perfide a ſéduit vos chefs & a trahi ſon ſouverain, & loin de me demander ſon châtiment & de m'aider à le punir, vous m'outragez à votre tour! Je ſuis votre roi. Des traîtres n'ont pas voulu vaincre ſous mes ordres. Je vais vous nommer les coupables. Qu'ils meurent, & vous triompherez. En même

tems il donna ordre à ſes gardes de ſaiſir les complices qu'Oſman avoit dans l'armée. Leurs têtes furent abbattues devant lui. La foule qui craint lorſqu'on la brave, & qui menace quand on la craint, vit leur ſupplice & ſe tût. Mais la haine fermentoit au fond des cœurs. Soliman voulut tenter une ſeconde fois la fortune. Il marcha à l'ennemi & combattit en héros. Il vit ſes troupes plier de toutes parts. Déſeſpéré de cette ſeconde diſgrace il ne vouloit pas ſurvivre à ſa défaite. Tranquille l'arrêta. Sçachez réſiſter au malheur, lui dit-il, & il peut vous devenir utile. Vous ne pouvez pas commander aux événemens. Vous pouvez commander à vous-même. Tout n'eſt pas encore perdu. Recueillez les débris de votre armée. Marchez à la Capitale, de peur qu'Oſman ne vous prévienne. Songez qu'il exiſte une infortunée dont vous avez fait le malheur, & que vous devez conſoler. Ah! dit Soliman, c'eſt ſur-tout dans l'infortune que l'on ſent l'amertume de ſes fautes. Ne me parle point de Zulma. Elle doit me haïr. Il eſt affreux d'aborder dans ſa diſgrace ceux qu'on a offenſés dans ſa proſpérité. Ils jettent ſur vous le regard de la ven-

gence ſatisfaite, & ils achevent cette vengeance en vous plaignant. J'ai tout fait, tout quitté pour Gulli. Je tiens à elle par mes bienfaits autant que par mon amour. Je ſens que mon cœur a beſoin d'elle. C'eſt auprès d'elle que je cours.

En s'entretenant ainſi, il reprenoit la route d'Iſpahan. Il arrive. Il apprend que le peuple eſt révolté, qu'Oſman vient d'être déclaré roi. La fureur le ſaiſit, il entre en armes dans la ville, ſuivi de peu de ſoldats. Il écarte une foule tumultueuſe répandue ſur ſon paſſage, il vole à ſon palais. On vient lui dire qu'Oſman entre dans ce moment par une autre porte avec une nombreuſe ſuite: Soliman hors de lui-même, court à l'appartement de Gulli, qu'il veut du moins enlever dans ſa fuite; elle n'y étoit plus. Des eſclaves annoncent au malheureux roi, en ſe jettant à ſes genoux, que Gulli eſt auprès d'Oſman, dont elle a partagé tous les complots. Il jette un cri. Ah! Zulma! Vous êtes bien vengée, & il tombe évanoui. Il reprend ſes ſens avec peine. Venez, lui dit Tranquille, venez vers la fidèle Zulma, & fuyons avec votre épouſe ſans regretter votre ennemie. Allons demander du ſecours au roi de Cachemire. Le roi ſans lui répon-

Digitized by Google

dre se laisse entraîner sur ses pas jusqu'à la chambre de Zulma. Zulma étoit aussi disparue. Ce dernier coup fut presque le coup de la mort pour le déplorable Soliman. Il resta immobile. Des larmes coulçient lentement sur ses joues. C'étoit le sang qui sortoit des blessures de son ame. Abîmé dans une douleur muette, il se laissa conduire par des souterrains jusques hors des portes, & se trouva dans la plaine de Zenebal. Là, il jetta loin de lui toutes les marques de sa dignité, congédia le peu des siens qui l'avoient suivi, & demeuré seul avec Tranquille il monta à cheval, & prit la route de Cachemire.

Ils coururent jusqu'à la fin du jour, tous deux dans un profond silence, que Tranquille se garda bien d'interrompre. Il savoit qu'il faut respecter le premier recueillement de la douleur. Ils rencontrèrent sur leur route un berger qui jouoit sur la flûte un air doux & tendre. Soliman s'arrêta involontairement pour l'entendre : la touchante harmonie de cet instrument porta un moment de calme dans son ame. Il s'approcha du berger qui avoit quitté sa flûte pour chanter. Berger, lui dit-il, je te prie que ces paroles soient le refrein de ta chanson: *Malheureux Soliman, tu ne reverras plus*

Digitized by Google

ta fidèle Zulma, & tu la pleureras toujours, & il continua ſa route.

Ils apperçurent, comme la nuit s'approchoit, une petite habitation ruſtique, mais qui leur parut commode & agréable. Ils s'y préſenterent & furent très-bien reçus par le maître de cette maiſon qui étoit un bon Guébre. Il vivoit tranquillement avec ſa famille du travail de ſes mains. Il leur offrit un repas frugal & champêtre. Que dit-on du Roi? lui demanda Soliman. Je n'en ſais rien, dit le Guébre. Je ne juge point mes maîtres, parce que je les reſpecte; & je n'écoute point les bruits publics, parce qu'ils ſont faux. Soliman ſe retira avec Tranquille dans la chambre qu'on lui avoit préparée. Pourquoi m'as-tu ſuivi? dit-il à Tranquille. Quel lien t'attache encore à moi? Eſt-ce pitié? Eſt-ce affection? Un homme aime-t-il un homme? Ah! Les hommes!... Je les ai traités comme mes freres, je les ai ſervis, je les ai aimés. J'ai careſſé les tigres qui me déchirent. Si je n'avois été pour eux qu'un deſpote impitoyable, ils auroient devant moi frappé la terre de leur front. Et Gulli, l'exécrable Gulli!... Etre puni par celle qui m'a rendu coupable! trahi au moment où l'on eſt malheureux! l'infortune n'a point de breuvage plus amer... C'en

Digitized by Google

eſt fait, je renonce aux hommes, au trône, à tout. Je n'irai point à Cachemire. Je cultiverai ici la terre avec ce bon Guébre. La ſolitude & le travail adouciront peut-être mes regrets & mes remords; ou, quand tu voudras les renouveller, quand tu jugeras que je ne ſuis pas aſſez puni, tu me parleras de Zulma. Je demeurerai volontiers avec vous, dit Tranquille; une cabane m'eſt auſſi agréable qu'un palais, & j'aime mieux le travail que l'oiſiveté. A Iſpahan j'obſervois les hommes: Ici j'obſerverai la nature. Ils demeurèrent ſix mois dans l'habitation du Guébre & cultiverent ſon jardin. Soliman étoit toujours plongé dans une triſteſſe amere, & il n'avoit de ſoulagement que dans les inſtans qu'il s'attendriſſoit avec Tranquille au ſouvenir de Zulma, & parvenoit à pleurer.

Un matin ils virent paſſer un Derviche, qui ſans trop les regarder leur demanda l'aumône. Son front étoit ſombre & ridé, & ſes regards tournés vers la terre. Soliman le conſidéra avec quelque attention & reconnut Oſman. Dans le premier mouvement d'indignation que lui cauſa la vue de ce ſcélérat, il porta la main à un poignard qu'il avoit à ſa ceinture. Mais Tranquille l'arrêta: de

qui voulez-vous vous venger, lui dit-il, & que vous faut-il davantage? L'uſurpateur de votre trône vient vous demander l'aumône. Croyez vous qu'il vous ſoit poſſible encore de le punir? Traître, lui dit Soliman, qu'eſt devenue Zulma? Je l'ignore, repartit le Derviche. Elle étoit ſortie d'Ispahan, long temps avant que je m'en fuſſe emparée. Et toi qui t'en a fait ſortir? dit Tranquille. Un jeune Perſan, dit le Derviche, nommé Aménor a ſoulevé les Aghuans, peuples les plus belliqueux de l'empire. J'ai perdu une bataille. Gulli a été priſe par les ennemis, & j'ai été obligé d'avoir recours à ce déguiſement pour échapper à leur pourſuite. Mais ce qui vous ſurprendra plus, c'eſt qu'Aménor a publié dans un manifeſte qu'il ne s'armoit que pour vous, & qu'il vouloit vous rétablir ſur le trône. Au moment où je vous parle, on vous cherche pour vous ramener à Iſpahan. Je n'irai point, dit Soliman. Je ne ſouhaite qu'une choſe, c'eſt de voir ce généreux Aménor pour le remercier de ſes ſervices, & lui dire qu'il mérite mieux le trône que moi. Quant à toi, pourſuis ton chemin, & ſi tu veux me faire quelque bien après tout le mal que tu m'as fait, ne découvre point ma retraite.

Digitized by Google

Osman s'éloigna. Je ne suis point de votre avis, dit Tranquille à Soliman. Votre désastre vous a valu deux grands avantages, de l'expérience & un ami. Pourquoi ne pas en profiter? Cet Aménor ne paroît pas un homme ordinaire. Il n'y a qu'un moyen de le récompenser de ses services, c'est de les accepter pour faire le bonheur de vos sujets. Et d'ailleurs, pourquoi renoncer à l'espérance de retrouver Zulma, & de mettre votre couronne & votre repentir à ses pieds? Cette derniere raison émut Soliman. Quand on vint le chercher dans sa demeure pour lui rendre son diadême, il demanda d'abord où étoit Aménor, & lorsqu'on lui eut dit qu'il étoit à Ispahan & qu'il préparoit tout pour le recevoir, il résolut de s'y rendre avec Tranquille. Il fut reçu aux acclamations du peuple, & reconnut sur sa route presque tous ses anciens serviteurs qui étoient venus au-devant de lui. Il demandoit toujours Aménor. Mais Aménor ne paroissoit point. Enfin il arriva dans son palais, vit un trône élevé pour lui, & deux femmes à genoux sur les marches du trône. Quel fut son étonnement, lorsqu'il reconnut Zulma & Gulli! il se précipita dans les bras de Zulma, & voulut la relever. Non, lui dit Zulma,

Digitized by Google

jugez auparavant entre ma rivale & moi. Il n'y a point d'Aménor. C'eſt Zulma qui ſous les habits d'un homme, & animée par l'amour a ſoulevé les Aghuans. C'eſt Zulma qui a défait Oſman, & qui maîtreſſe des jours de Gulli, de celle qui a fait ſon malheur, a conſervé des jours qui ont paru vous être chers. Elle eſt encore à vous ainſi que moi. Choiſiſſez entre nous deux. Eloignez de mes yeux, s'écria Soliman en montrant Gulli, éloignez cette miſérable. Qu'elle ne paroiſſe jamais devant moi, & embraſſant Zulma avec tranſport, il la placa ſur ſon trône. Vous me l'avez rendu, lui dit-il, mais ce n'eſt pas le plus grand de vos bienfaits. Je vous dois tout. Vous m'avez rendu à moi-même, à mes ſujets, à la vertu. Aimez-moi, lui dit la tendre Zulma, & vous aurez fait pour moi encore davantage.

Soliman & Zulma ne goutèrent pas long temps leur bonheur. Le chagrin, poiſon lent qui tue les cœurs ſenſibles, avoit altéré la ſanté de Zulma. Elle devint bientôt languiſſante, & entrevit la mort qui la menaçoit. Dans cet état d'affoibliſſement & de douleurs, elle ſe conſoloit par le ſouvenir de ce qu'elle avoit fait pour Soliman, & ne s'occupoit qu'à lui faire oublier les torts qu'il avoit eus

avec elle. Il fondoit en larmes auprès de ſon lit. Il la voyoit ſe conſumer inſenſiblement, ſans que jamais un mot de reproche ſortît de ſa bouche. Elle expira en fixant ſur ſon époux des regards qui lui peignoient encore tout l'amour que ſa voix ne pouvoit plus exprimer & qui fut ſon dernier ſentiment.

L'ame de Soliman éprouvée déjà par de fréquentes & terribles ſecouſſes, eut beſoin de toute ſa force pour ſoutenir cette nouvelle épreuve. L'active ſenſibilité de ſon cœur devint peu à peu une mélancolie profonde qui ne le rendoit que plus appliqué à ſes devoirs en l'arrachant aux diſtractions & aux plaiſirs. Deſtiné à perdre tout ce qu'il aimoit, il vit mourir Tranquille. Il le vit regarder la mort avec autant d'indifférence qu'il avoit regardé la vie. Ma vie a été calme, diſoit ce philoſophe, & ma fin l'eſt auſſi. Je n'ai point connu vos grandes paſſions. Je n'ai jamais tenu aux choſes humaines que par des liens qui puſſent ſe dénouer ſans douleur. La ſéparation eſt un déchirement pour quiconque s'eſt lié plus fortement que moi. Je n'éprouve point ce ſupplice, & je ſuis auſſi prêt à continuer

de vivre, que je ſuis prêt à mourir. J'ai été bien different de vous, dit Soliman. J'ai ſouffert beaucoup. Eh! bien, dit Tranquille, voudriez vous avoir eu en partage ma froideur au lieu de votre ſenſibilité? Je ne ſais, reprit Soliman. Mais le moment où j'ai retrouvé Zulma, a été ſi doux, que je conſentirois à recommencer ma vie, pour le ſentir encore une fois.

Sur l'arrivée du Roi de Dannemarck de la cour de France à la cour Palatine.

S'ÉLOIGNANT à regret des rives de la Seine,
Chriſtian, pour jamais, ſe croyoit ſéparé
D'un ami, d'un grand Roi des François adoré:
Les plaiſirs ſur ſa route ajoutoient à ſa peine;
Mais dans Charle aujourd'hui, ce monarque charmé
Retrouve, aux bords du Rhin, Louis le Bien-Aimé.

Le Comte de Couturelle, Chambellan de S. A. S. E. Palatine.

Digitized by Google

LÉANDRE & HERO. Romance.

Vous qui croyez qu'une ame tendre
Peut ſans honte verſer des pleurs ;
De deux amans daignez entendre
Et les amours & les malheurs.
Ils eurent un ſort plein de charmes ;
Du ciel ſentirent les rigueurs.
N'eſſuïez jamais leurs allarmes :
Eprouvez long-tems leurs douceurs.

Tous deux étoient dans la jeuneſſe :
Tous deux aux argus abuſés
Cachant avec ſoin leur tendreſſe,
Brûloient ſur des bords oppoſés.
L'intervalle n'eſt pas extrême,
Et le bras de mer eſt étroit ;
Mais ſéparé de ce qu'on aime,
C'eſt un océan qu'un détroit.

Chaque nuit l'amoureux Léandre,
Quittoit à la nage Abydos ;
Héro deſcendoit pour l'attendre
Sur le rivage de Seſtos.
Il n'a pas beſoin de bouſſole,
Il n'a point d'aſtre à conſulter :
Une tendre amante eſt un pôle
Dont l'amant ne peut s'écarter.

Digitized by Google

Un feu pourtant lui ſert de guide,
C'eſt ton flambeau, charmant amour;
Héro, d'un ſexe plus timide,
L'a mis ſur le haut de ſa tour.
Téméraire, craignez ce phare
Qui vous promet un heureux ſort:
Son trop d'éclat ſouvent égare
Ceux même qui ſont dans le port.

L'enfant de Paphos en ſilence
Tantôt le ſoutient ſur les eaux,
Tantôt en voltigeant lui lance,
Pour l'animer, des traits nouveaux.
L'amant ſent croître ſon courage,
Et bientôt dégagé des flots,
Des mains du dieu, ſur le rivage,
Reçoit le prix de ſes travaux.

Le couple heureux ſur la verdure
Sans bruit couronne ſes deſirs,
Et l'Amour qui les lui procure
Devient jaloux de ſes plaiſirs.
Tout eſt calme dans la nature,
Tout eſt muet juſqu'aux zéphirs;
Ou, ſi l'on entend un murmure,
C'eſt le murmure des ſoupirs.

Diane, à ce charmant myſtere
Cent fois a prêté ſon ſecours:
Cent fois à ſa douce lumiere

Les dauphins ont vu leurs amours.
Long-tems la route de Léandre
Se connut dans ces régions,
A je ne ſçais quoi de plus tendre
Qu'y gaſouilloient les Alcyons.

Mais tout-à-coup tandis qu'il nage,
La Jalouſie entre en fureur;
Elle excite un affreux orage
Qui jette Héro dans la terreur:
Mille feux ſe briſent dans l'onde:
Et les Aquilons déchaînés,
Contre le tonnerre qui gronde,
Soulevent les flots mutinés.

Avec eux long-tems il diſpute.
Déplorable jouet du vent,
C'eſt inutilement qu'il lutte
Contre le perfide élément.
Las! par une vague il eſpére
D'être ſur la rive porté,
Et par une vague contraire
Loin du bord il eſt rejetté.

L'amante à ce ſpectacle horrible
Que les pâles feux des éclairs
Ne lui rendent que trop viſible,
De ſes clameurs remplit les airs:
Comme ſa frayeur eſt extrême
Son déſeſpoir eſt indiſcret;

Digitized by Google

L'Amour, quand il perd ce qu'il aime,
Ne ſçait plus garder ſon ſecret.

En vain l'infortunée implore
Des dieux qui ne l'écoutent pas.
En vain à l'amant qu'elle adore,
La triſte amante tend les bras.
L'objet de ſes vives allarmes
Eſt prêt de périr ſous ſes yeux:
Il entend ſes cris, voit ſes larmes,
Et ne meurt que plus malheureux.

La force lui manque... Il ſuccombe...
Il a vu ſon dernier moment.
Avec le flot près d'elle il tombe
Sans châleur & ſans mouvement.
Héro ſe tait: fixe Léandre:
Se précipite au fond des mers;
Et du devoir d'une ame tendre,
Laiſſe un exemple à l'Univers.

L'Amour, que la douleur irrite,
Jure de ne bleſſer jamais.
La Beauté pleure, ſollicite:
Il ſourit: lui remet ſes traits.
Hélas! s'il eût briſé ſes armes,
Qu'il m'eût épargné de ſoupirs;
Mais je lui pardonne mes larmes,
Il m'a donné tant de plaiſirs!

ENVOI

Digitized by Google

ENVOI à Mademoiſelle.. à Londres.

Il faut s'expoſer au naufrage,
Quand on veut aborder au port.
Demain je quitte le rivage
Sans ſçavoir quel ſera mon ſort:
Dieu des cœurs, fléchis ma Sylvie;
Rends-la ſenſible à mon amour,
Et que les vagues en furie
M'engloutiſſent.... mais au retour.

LE ROI BOIT. Conte.

L'AMOUR & l'intérêt avoient préſidé à l'union d'Armand & de Claudine. Un moulin bien achalandé faiſoit leur richeſſe & leur occupation. Rien ne paroiſſoit devoir altérer leur bonheur; mais l'amour ſans obſtacle peut-il être de durée. Six mois de jouiſſance & d'uniformité avoient éteint celui d'Armand. Claudine en femme habile ne s'exhale point en ces vains propos qui aménent ſouvent la haine à la ſuite du réfroidiſſement. Elle a trop d'orgueil pour conſulter ſa voiſine, crainte d'en être mépriſée, ſous l'apparence d'une

Digitized by Google

fauſſe pitié. Elle n'a recours qu'à elle-même pour réchauffer l'amour de ſon cher inconſtant. La veille des rois fut choiſie pour accomplir ſon deſſein. La nature avoit appris à Claudine que les fêtes de Bacchus ſont des fleches pour l'amour. Armand, dit-elle en ſouriant, tu vas à la ville —Oui —Apporte un gâteau—Pourquoi faire?—les rois--J'ons bien autre choſe à penſer... & le mari bouru part en grondant. On l'attend. Il arrive, point de gâteau. Des plaintes, Claudine paſſe aux injures. Armand bat ſa femme pour la premiere fois. Elle, au déſeſpoir, crie, ſe lamente, & ſort. Je vais me noyer, dit-elle en menaçant. Le mari en colere mépriſe un tel propos. Cependant elle approche de la riviere, prend une groſſe pierre, la jette avec ſa coëffe dans l'eau, & vîte elle ſe cache & ſe met au guet derriere un buiſſon. Le bruit de la pierre éveille l'attention du meunier. Il accourt; la coëffe qui ſurnage lui perſuade que ſa femme ſe noye. Sans balancer, il plonge, il cherche, il craint. Il leve les yeux au ciel, & voit ſa femme qui ſe cache ſur le rivage, ou plutôt il entend qu'elle crie : *le roi boit, le roi boit.* Je l'avois juré, dit - elle, de

Digitized by Google

crier les rois. La surprise de ce roi dans l'eau, prévint sa colere. La présence & la gaîté de sa femme remirent ses sens effrayés : elle lui tendit la main ; l'amour vint terminer cette plaisante scène, & jamais ménage ne fut plus heureux que celui d'Armand & de Claudine.

---

*EPITRE à Mlle B*****, en lui envoyant un Homère qu'elle m'avoit demandé.*

QUE la triste & froide Dacier
De son latin s'enorgueillisse :
Que sur le grec elle pâlisse ;
Elle dut toujours étudier.
Il faut que laideur se console
Par l'avantage du sçavoir ;
Mais la beauté ne doit avoir
Que l'Amour pour maître d'école.
Jamais éleve du Poussin
Peignit-il ou Flore ou les Graces
Lisant Plaute, Horace ou Lucain ?
Les ris, les jeux sont sur leurs traces,
Elles ont des fleurs à la main.
Zéphire à Flore les arrache,
Vole à Cyanne, & sur son sein,

Tout en folâtrant, les attache;
Il prend un baiſer libertin,
Et parmi des roſiers ſe cache.
Voilà l'étude du matin;
A toute autre, amour la préfére.
Le ſoir c'eſt encor même jeu.
L'emploi des nuits différe un peu;
Mais je m'en tais, c'eſt un myſtere.
Ah! croyez-moi, laiſſez Homère
Chanter Achille & tous les Dieux:
Vous ſçavez tout, vous ſçavez plaire,
Et vous pouvez faire un heureux.

Par M. de St Juſt.

---

*A Mademoiſelle R*****.*

A CETTE page-ci daignez vous arrêter!
Sur mon titre fixez ces beaux yeux que j'admire:
C'eſt vous, que mes vers vont chanter,
Vous, dont j'idolâtre l'empire!
La proſe eſt circonſpecte, & parle avec détour,
Mais le vers plus hardi riſque le mot d'*amour*.
Apprenez donc que j'aime:
Et qui? Vous, oui, vous-même;
N'attendez pas que je diſe pourquoi.
Tout le volume du *Mercure*
A peine ſuffiroit à l'exacte peinture

Des attraits, dont mon cœur éprouve & ſuit la loi.
Vos yeux, que j'ai nommés..... Ah ! c'eſt la moindre choſe !
Vous croyez cependant votre regne paſſé :
Eh ! quel objet par vous ne ſeroit éclipſé ?
C'eſt l'*Immortelle* enfin ſous l'éclat de la *Roſe*.
Moins belle, toujours vous plairiez !
Des graces ſans minauderie,
Un eſprit franc, fertile en propos variés,
Une ame douce, égale, ſans envie :
Voilà des charmes pour la vie,
Et je n'aimerois point !... ah ! Dieux... Quoi ! vous riez !
Hélas ! que faut-il que j'eſpére,
Et que répondrez-vous à qui n'a pu ſe taire ?

Par M. Guichard.

VERS ſur la chûte de cheval que le Roi fit dernierement à la chaſſe.

QUAND l'auguſte vertu s'unit au diadême,
Faut-il par les douleurs qu'un grand Roi ſoit troublé !
Si tu permets ces maux, ô Sageſſe ſuprême !
Louis peut les ſouffrir, ſans en être accablé.
Des François attendris écoute la priere ;

Pour un maître ſi bon l'amour eſt redoublé.
De le perdre il ſuffit que la terre ait tremblé,
Ton œil conſolateur veille ſur ſa carriere...
Que de gloire & de jours ſon regne ſoit comblé!

Par l'abbé Delaunay, lecteur de feu S. A. R. l'Infant Dom Emmanuel de Portugal.

LE PORTRAIT D'ELMIRE.
Chanſon de guittarre.

De la plus tendre bergere
Je voulois peindre les traits:
L'amour me dit, téméraire,
Tu n'y réuſſiras jamais:
Connoître Elmire,
C'eſt l'aimer;
La voir, c'eſt le lui dire,
Et la peindre c'eſt la nommer.

Plein du feu qu'elle m'inſpire,
J'oſe chanter ſes talens;
Mais mon impuiſſante lyre
N'a pas d'accords aſſez touchans:
Connoître Elmire,
C'eſt l'aimer:
La voir, c'eſt le lui dire,
Et la peindre c'eſt la nommer.

Digitized by Google

Du mélodieux Orphée,
Sa guittarre rend les tons ;
Mon ame en eſt tranſportée,
Qui peut en imiter les ſons !
Connoître Elmire,
C'eſt l'aimer ;
La voir, c'eſt le lui dire,
Et la peindre c'eſt la nommer.

Par M. Moline.

LE MORALISTE.

POUR enſeigner la vérité
La fable fut toujours utile,
Et l'homme eſt un enfant gâté
Qu'il eſt bon de tromper, pour le rendre docile.
Un Moraliſte attrabilaire
Aigrit ou ne fait qu'ennuyer,
Il faut être ſûr de nous plaire
Pour prétendre à nous corriger.
Autrefois la philoſophie
Sembloit faite pour les pédans,
Nos bons ayeux l'avoient bannie,
Ils ſe ſentoient encor du tems
De l'antique chevalerie,
Et croyoient la galanterie

Digitized by Google

Préférable à des argumens.
La morale, auſſi négligée,
N'étoit ſoufferte qu'au ſermon ;
Aujourd'hui la mode eſt changée,
Par-tout on peut parler raiſon.
Il n'eſt de ſi mince brochure,
Dont l'auteur, pour être goûté,
Ne diſſerte ſur la nature,
Ou ne prêche l'humanité.
S'il n'eſt un peu philoſophique,
Un roman même n'eſt point lû,
Et des préceptes de vertu
Sont mis en opéra comique.
En ſommes-nous plus vertueux,
Diront des cenſeurs trop ſévéres ?
Il eſt vrai, nous penſons autrement que nos peres;
Mais agiſſons-nous beaucoup mieux ?
Notre morale eſt en paroles,
Et quand il faut la pratiquer,
L'intérêt ſeul eſt la bouſſole
Qu'on conſulte pour s'embarquer.
On eſt ſage par fantaiſie ;
Mais s'il n'étoit pas du bon ton
De paroître aimer la raiſon
Chacun reprendroit ſa folie.

Digitized by Google

L'EXPLICATION de la premiere énigme du premier volume du Mercure d'Avril 1769, eſt *la confiance ;* celle de la ſeconde eſt *le bas ;* celle de la troiſiéme eſt *le vuide ;* celle de la quatriéme, *le paraſol* ou parapluye. Le mot du premier logogryphe eſt *ciel* en françois, & *celi* en latin ; celui du ſecond eſt *curedent*, dans lequel on trouve *cure* & *dent*. Celui du troiſiéme eſt *ſoubrette*, qui renferme *ſou* & *brette*.

ÉNIGME.

A Madame la Comteſſe de R...

ON m'accuſe d'être indiſcret :
Trop aiſément, dit-on, je me fais reconnoître ;
Iris, aujourd'hui, mon portrait
Sous des traits oppoſés à vos yeux va paroître.
Imaginaire & fabuleux,
Je ſuis réel & véritable,
Enfant, mais très-ancien, j'en ſçais plus que le vieux ;
Je m'allarme aiſément, quoique fort redoutable ;

Digitized by Google

Aveugle, mon pouvoir réſide dans les yeux.
Quoique je ſois inſatiable
Et comblé de dons précieux,
Je ſuis nud comme un miſérable.
Mais, c'eſt aſſez, Iris, vous m'aurez deviné;
Car, c'eſt de vous que je ſuis né.

Par M. L. C. D. C. d'A.

AUTRE.

QUOIQUE par nature immobile,
Je ne ſuis pas ſans mouvement,
Je vas, je viens, monte & deſcends.
Je ſuis roide, ſouple & docile,
Cependant je montre les dents.
J'habite au village, à la ville,
Par-tout mon ſecours eſt utile,
Je ſers les petits & les grands,
Les ſobres comme les gourmands.
Mais voyez comme on eſt honnête;
Quoiqu'à tous les goûts je me prête,
On m'exclud des appartemens,
Et quand je déloge, on m'y fête.

Par M. R. D. L. G.

Digitized by Google

AUTRE.

Mes freres me font tort, m'éclipſent à la cour;
L'un ſous un dais pompeux étale ſes richeſſes,
L'autre eſt très-recherché de certaines ducheſſes;
Et je ſuis ſans amans, moi, qui ſuis faite au tour.

AUTRE.

La Vérité naïve & pure,
Sa ſœur, l'innocente Nature
Placent chez nous leurs plus beaux traits;
Mais auſſi ſouvent l'Impoſture
S'y déguiſe ſous leurs attraits.
Images de l'eſprit, nous parlons ſans rien dire,
Mais confidens peu ſûrs dans le tendre délire,
Partageant tous les deux la même fonction,
Réglant nos mouvemens, toujours à l'uniſſon,
Faut-il que la nature avare,
Par un fatal obſtacle à jamais nous ſépare!
Chacun peut lire en nous, comme en un jour ſerein,
L'atteinte du plaiſir ou celle du chagrin;

Pour nous, privés du don de pouvoir nous la peindre,
Nous ne ſçaurions nous voir, nous complaire ou nous plaindre.
Enfin, chez les humains, notre uſage eſt charmant,
Nos dons ſont infinis; on ne peut les décrire.
Au défaut de la voix, pour vanter notre empire,
Nous avons eu le ſentiment.

Par M. de Jorna, créole de la Martinique.

LOGOGRYPHE.

Dans les femmes j'ai l'avantage
Pour la douceur & la légereté,
Dans les hommes, pour apanage,
J'ai la prudence & la ſolidité.
Sous des reſſorts cachés j'établis ma puiſſance.
Eſt-on auſſi ſur moi toujours en défiance;
Malgré cette prévention,
Faut-il encor qu'on paſſe à mon opinion.
Je décide au barreau, dans les académies,
Je me plais à la grille, au ſein des compagnies;
J'enfante l'union ou médis d'un chacun,
Et je n'ai pas le ſens commun.

Digitized by Google

Dans un ſombre palais ſûrement défendue ;
Mes citoyens armés en gardent l'avenue.
J'ouvre ou ferme l'abord d'un goufre ſépulcral,
Où je fais engloutir tout principe animal.
Veux-tu me voir ſous des formes nouvelles :
Ce n'eſt plus moi ; tu trouveras
Un eſprit pur des voutes éternelles.
Autre métamorphoſe ! eh quoi, n'entends-tu pas !
L'animal qui donna quelque choſe à Midas ;
Me voilà dans les airs, je prépare l'orage ;
Ici je viens flétrir les plus charmans appas ;
Et marquer les degrés de la vie au trépas.
Adieu ; pour terminer un ſi rare aſſemblage,
Je pars pour les forêts, comme animal ſauvage.
Après cela, ſi tu ne peux parler,
Je t'excuſe, lecteur, de ne pas me nommer.
J'en ai trop dit ; j'ai gâté mon ouvrage ;
Je me reconnois là ; tâche d'en profiter.

Par le même.

AUTRE.

Comme un ſerpent je me gliſſe par-tout ;
Cent fois je change de figure,
Pour venir à mes fins & mieux faire mon coup.
Cinq pieds ſont toute ma ſtructure.

J'offre à qui veut les combiner
Choſe qui ſert pour aligner ;
Un arbre qui toujours conſerve ſa verdure ;
Nom qui convient peut-être à mon auteur ;
Une diphtongue, un terme d'aſſurance,
Un de mépris, un de douleur,
Ce que porte un légiſlateur,
Et le ſynonyme à créance.

Par M. Mulot, praticien.

AUTRE.

DANS l'Empire Romain je ſuis très-remarquable,
Même on peut lire dans la fable
Que je ſuis placé près d'un dieu.
Le feu de mes yeux étincelle,
Otez ma lettre du milieu,
Vous ne me verrez plus qu'une aîle.

Par le même.

Digitized by Google

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Garrick ou les Acteurs Anglois, ouvrage contenant des obſervations ſur l'art dramatique, ſur l'art de la repréſentation & le jeu des Acteurs ; avec des notes hiſtoriques & critiques, & des anecdotes ſur les différens théâtres de Londres & de Paris, traduit de l'Anglois. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine, petit *in*-8°. 199 pages.

CET ouvrage nous donne une idée préciſe de la maniere dont les Anglois ſavent appliquer à leurs mœurs les principes de la nature ; il a ſur-tout pour objet d'initier les jeunes Acteurs dans l'art de repréſenter au Théâtre. Cet art a des régles eſſentielles que la plûpart des comédiens négligent trop, & qu'on ne ſçauroit trop ſouvent remettre devant leurs yeux : ils ne ſentent pas aſſez les avantages des dons naturels, puiſque la plûpart ne ſe mettent pas en peine de les cultiver. C'eſt l'étude qui peut les conduire à la perfection, les préſerver

Digitized by Google

du défaut de l'affectation, & leur apprendre à ſe défier de l'inſtinct aveugle de la nature, qui, dès qu'elle eſt libre, abandonne l'acteur timide, & ſe plait ſouvent à égarer celui qui a les plus grands talens, Le premier eſt toujours au-deſſous de ſon rôle; le ſecond eſt quelquefois au-deſſus. » Mademoiſelle Du..., dit-on dans » une note, qui porte dans le haut comique autant de talent que dans la Tragédie, paroît dans la mere de Rhodope » s'élever un peu trop; ſa grande ſenſibilité eſt plus forte, plus belle que ce » qu'elle dit. Mademoiſelle Lamotte » ſembloit jouer ce perſonnage aſſez bien; » le rôle étoit au-deſſus d'elle; il lui » prêtoit un pathétique qu'elle n'avoit » point ». La monotonie eſt encore un écueil que l'acteur doit éviter; elle caractériſe la ſtupidité; la variété biſarre d'un autre n'eſt pas moins dangereuſe; il eſt heureux pour eux que le commun des ſpectateurs ne diſcerne pas facilement la bêtiſe uniforme d'avec l'eſprit outré. La plûpart ſont plus ſenſibles à l'extraordinaire qu'aux bienſéances; les bons juges ſont également bleſſés du défaut & de l'excès. » Le comédien Baubourg, dont » mille gens ſe ſouviennent encore,

» jouant Néron, disoit à Burrhus en par-
» lant d'Agrippine :

Répondez-m'en, vous dis-je, ou, sur votre refus,
D'autres me répondront & d'elle & de Burrhus.

» avec des cris aigus & tout l'emporte-
» ment de la férocité. Cette expression
» étrange renfermoit tant de vérité, que
» tout le monde en étoit frappé de ter-
» reur; ce n'étoit plus Baubourg, c'étoit
» Néron même. Cependant ces deux vers
» semblent demander uniquement la di-
» gnité d'un empereur, & la tranquillité
» cruelle d'un fils dénaturé : point du tout,
» voilà un acteur singulier, qui trouve
» encore le vrai en renversant toutes les
» régles. Cela prouve qu'au théâtre sur-
» tout, l'air & le ton le plus exagérés,
» touchent quand on est naturel ». Il est des instans, où la modération n'est que bienséante & arbitraire; dans quelques autres elle est une beauté; la vivacité, la force, la passion, ont des traits sensibles; elles réussissent presque toujours, mais combien faut-il de graces, de délicatesse, de grandeur même dans certaines actions tranquilles. Shakespear nous présente le roi Richard à la veille d'une bataille décisive, prêt à perdre la couronne & la

Digitized by Google

vie, goûtant la fraîcheur du ſoir, & jouiſſant de tous les objets agréables qui l'environnent. » *L'air eſt rafraîchiſſant ;* » *ces prairies nouvellement fauchées, ré-* » *pandent une odeur qui m'enchante.* C'eſt » ainſi que le poëte met en action la tran- » quillité d'une grande ame à l'inſtant du » danger. Un de nos officiers marchant à » une attaque déſeſpérée apperçut une » oié ſauvage voler ſur ſa tête, & dit froi- » dement : *il y auroit là de quoi faire une* » *bonne ſoupe.* La ſituation eſt la même, » & fait voir des deux côtés le calme par- » fait de l'ame dans un tems de terreur. » Le comédien ſenſé prononcera ces vers » preſque avec nonchalance, d'un air » ſimple, d'une voix douce, & plus ſon » débit ſera dénué des ornemens de la ré- » citation & plus il ſera beau ; cependant » nous avons vu ces vers déclamés avec » faſte par un acteur aſſez renommé, » ſans que le ſpectateur ait témoigné de » mécontentement. Le ſilence trop in- » dulgent & l'applaudiſſement trop pré- » cipité du public font, dans tous les gen- » res, la ruine la plus prompte des talens » décidés ». Nous ne ſuivrons pas l'auteur dans tous ſes détails ; il s'étend ſur l'in- telligence, l'expreſſion, la variété, la

ſenſibilité, &c. néceſſaires à un comédien, ſur les moyens de perfectionner la ſenſibilité naturelle; il l'exhorte ſur-tout à ne point chercher de modèle dans ſes confreres, ou dans ceux qui l'ont précédé. S'il ne veut être toujours une mauvaiſe copie, c'eſt la nature ſeule qu'il doit étudier & imiter. L'âge où les agrémens extérieurs s'effacent, où les facultés de ſon ame s'affoibliſſent, eſt celui où il doit quitter le théâtre. Il faut lire tous les préceptes dans l'ouvrage même qui mérite d'être joint au petit nombre de bons que nous avons ſur la déclamation théâtrale, ſur l'art du comédien; on y trouve de nouvelles vues, dont la juſteſſe frappe & ſaiſit, & que les acteurs & les ſpectateurs qui les jugent, liront avec plaiſir & avec fruit.

Les viciſſitudes de la fortune, ou cours de morale, miſe en action pour ſervir à l'hiſtoire de l'humanité, ouvrage orné de figures en taille douce, avec cette épigraphe :

Miſeris ſuccurrere diſco. VIRG.

à Amſterdam, & ſe trouve à Paris chez Delalain libraire, rue S. Jacques,

Digitized by Google

& le Jay, même rue, au-deſſus de celle des Mathurins, 2 vol. *in*-12.

Ceux qui aiment les lectures ſombres trouveront de quoi ſe ſatisfaire dans ces deux volumes ; ils préſentent pluſieurs petites hiſtoires remplies d'événemens ſouvent extraordinaires, toujours noirs & quelquefois attendriſſans ; les héros ſont des voyageurs perſécutés par la fortune, ſans ceſſe battus de la tempête, n'échappant à la mer que pour trouver l'eſclavage ou la mort, & des malheurs plus affreux encore. La multitude de leurs aventures ne permet guères d'en faire l'extrait ; l'auteur a réuni pluſieurs ſituations lugubres & touchantes qui ne ſont point ſans intérêt ; elles en auroient davantage ſi elles étoient mieux liées entre elles ; les différentes impreſſions qu'elles font ſur l'eſprit du lecteur ſe nuiſent les unes aux autres, & ne laiſſent plus dans l'ame, à la fin de l'ouvrage, qu'un ſentiment triſte & confus.

Antiquités de la Grèce en général, & d'Athènes en particulier ; par Lambert Bos, avec les notes de M. Frédéric Leiſner, ouvrage traduit du latin par M. la Grange, auteur de la nouvelle

traduction de Lucrece, à Paris chez Bleuet, libraire, Pont Saint Michel, *in*-12.

Lambert Bos fleuriſſoit dans le dernier ſiécle, il eſt mort en 1717. Il étoit profeſſeur en langue grecque dans l'Univerſité de Franeker. Parmi les ouvrages ſavans qu'il a compoſés, celui-ci eſt le plus eſtimé; ſon objet eſt de préſenter une eſquiſſe de ce que les mœurs des Grecs ont de plus agréable, de plus piquant & de plus inſtructif; c'eſt une deſcription abrégée de leurs uſages, néceſſaire pour l'intelligence des écrivains de cette nation, & le réſultat d'une lecture immenſe & raiſonnée, à la faveur de laquelle le lecteur marche toujours ſûrement ſur la foi de l'autorité. Le mérite de cet ouvrage l'a rendu claſſique en Allemagne; il a l'avantage de joindre à chaque uſage les termes grecs qui y ſont relatifs, & de faire connoître, en liant ainſi le mot à la choſe, la langue par la nation, & la nation par la langue. Frédéric Leiſner a mis des notes qui montrent d'un coup d'œil les ſources dans leſquelles Lambert Bos a puiſé; ces recherches pénibles pour celui qui les fait, ſatisfaiſantes pour celui qui les lit, ajoutent à l'utilité de cette production,

Digitized by Google

& prouvent le ſoin avec lequel Bos a travaillé ; on voit que partout il eſt appuyé ſur des autorités, & qu'il ne s'eſt pas livré à des conjectures. L'ouvrage entier eſt diviſé en quatre parties ſubdiviſées chacune en pluſieurs chapitres. Elles traitent de la religion, du gouvernement civil, du gouvernement militaire, & de la vie privée des Grecs. Nous ne nous arrêterons pas ſur cette production peu ſuſceptible d'extraits, & qui mérite d'être lue ; nous joindrons nos vœux à ceux du traducteur pour le renouvellement du goût des bonnes études, qui malheureuſement ſont trop négligées ; les langues modernes font oublier les anciennes. On pourroit réunir la connoiſſance des unes & des autres ; il eſt à craindre qu'on ne voie bientôt le grec relégué avec l'hébreu & le ſyriaque ; on ne ſe ſouvient plus que nous devons nos chefs-d'œuvres à l'étude réfléchie des bons modèles de l'antiquité ; auſſi le tems des chefs-d'œuvres eſt il paſſé ; il ne renaîtra que quand on recommencera à ſe nourrir des lectures qui ont échauffé le génie des Corneilles, des Boſſuets, des Racine, des Voltaire, &c.

Digitized by Google

Les derniers adieux de la Maréchale de ***, *à ſes enfans*, par l'auteur de la converſation avec ſoi-même; à Paris chez Bailly, libraire, quai des Auguſtins, à l'Occaſion, *in*-12, 392 pages.

On ſuppoſe dans cet ouvrage que la Maréchale de ***, attaquée d'une maladie mortelle, emploie ſes derniers momens à l'inſtruction de ſes enfans; elle a deux fils militaires, un troiſiéme eccléſiaſtique, & une fille; elle les raſſemble tous les ſoirs & leur parle de ce qu'ils doivent à la religion, à la patrie, à la ſociété; ces conférences intéreſſantes ſont diviſées par ſoirées; il y en a vingt-une; la Maréchale fait ſon hiſtoire dans la premiere; née avec un grand nom & des richeſſes immenſes, elle a été élevée pour le monde; tout ce qui l'environnoit lui en peignoit les charmes; on éveilloit ſa vanité, on nouriſſoit ſon goût pour la diſſipation: un jour elle s'aviſe de lire quelques pages de Nicole; les réflexions de cet écrivain l'étonnèrent, *ou je ſuis bien dupe de la vie que je mene*, s'écria-t-elle, *ou cet auteur eſt un grand impoſteur.* Une partie de plaiſir lui fit bientôt oublier ce qu'elle avoit lu. Elle ne tarda pas à ſe

Digitized by Google

marier ; ſon époux aimoit le faſte comme elle ; ils dérangèrent leur fortune ; elle le perdit trois ans après qu'il eût été fait Maréchal de France. Cet événement devoit la faire rentrer en elle-même ; elle ſe livra au monde comme auparavant. Un jour on donnoit une piéce nouvelle aux françois, elle fit la partie d'y aller avec Madame de***. Elle ſe rend chez elle pour la prendre, monte à ſon appartement, la voit endormie ſur ſon lit, va l'embraſſer, & trouve qu'elle eſt morte : elle s'évanouit en pouſſant un cri qui attire les domeſtiques que la conſternation avoit écartés ; revenue à elle, elle apprend que ſon amie vient de mourir ſubitement ; elle retourne dans ſon Hôtel, effrayée de cet accident, & réfléchiſſant ſur elle-même ; elle ſe rappelle le peu de pages qu'elle avoit lues de Nicole, & change de conduite. Après avoir donné ainſi le précis de ſa vie à ſes enfans, la Maréchale leur donne des avis ; ils rempliſſent les vingt autres ſoirées, c'eſt une mere tendre & éclairée qui épanche ſon cœur devant eux ; les réflexions ſolides qu'elle a faites, ſes études, ſon expérience, lui dictent les conſeils les plus utiles ; le ſentiment les anime & leur donne un

ton

ton plus touchant. Ce livre eſt fait pour être mis entre les mains des jeunes gens, & ſurtout des militaires.

Dictionnaire critique, pittoreſque & ſentencieux, propre à faire connoître les uſages du ſiécle, ainſi que ſes biſarreries. Par l'auteur de la converſation avec ſoi même; à Lyon, chez Benoît Duplain, libraire, rue Merciere, à l'Aigle, *in*-12,3 vol.

Le principal objet de ce Dictionnaire, eſt de faire connoître les différentes ſignifications que l'uſage & la mode donnent à pluſieurs mots; il ne faut pas s'attendre en conſéquence à y trouver du neuf: un vocabulaire de cette eſpèce n'en eſt pas ſuſceptible; la maniere dont les articles ſont préſentés, & les détails en font tout le mérite: celui-ci dans cette partie, laiſſe peut-être quelque choſe à deſirer; nous en citerons quelques traits.
» ADORER. Il ſemble qu'on ait dépouillé
» la divinité de cette expreſſion qui lui fut
» toujours conſacrée, pour l'employer à
» l'égard de tout ce qui ravit les ſens.
» Ainſi ſelon la nouvelle maniere de par-
» ler, une belle voix, une belle main,
» une belle femme ſont des choſes adora-

» bles. On adore ſa maitreſſe, on adore » ſes amours ». On n'adore pas ſes amours, mais l'objet de ſes amours. Pour rendre ſes explications plus ſenſibles, l'auteur y joint ſouvent des portraits; il faut ſe rappeller en les liſant qu'il ſe borne aux choſes de mode, & ne pas y chercher tous les objets que le mot ſignifie. » NONCHA- » LANCE. C'eſt un air que celui de la non- » chalance, & qui ſe rencontre aſſez ſou- » vent avec celui de la fatuité. Aminte eſt » excédée, elle n'oſe parler crainte de » touſſer, comme elle n'oſe ſe remuer de » peur de ſe briſer. Sa perſonne abandon- » née ſur un ſopha n'a pas même la force » de ſentir qu'elle exiſte, & ſans les eaux » de ſenteur, ſon ame lui échapperoit im- » perceptiblement. Aminte en a trop fait. » Elle a traverſé la rue à pied, pour aller » entendre la meſſe, & il y a dans cet effort » mille fois plus qu'il n'en faut pour faire » périr une femme, étonnamment jolie ».

PRETENTION. » Les gens à prétentions » ſont inſupportables dans la ſociété, & » cependant le monde en eſt plein. Mé- » riſe exige qu'on la viſite, qu'on l'ad- » mire, qu'on la complimente, qu'on » l'accompagne par-tout où elle va, qu'on » recueille enfin ſes vapeurs & ſa mau-

» vaiſe humeur, comme une des plus » précieuſes faveurs dont on puiſſe être » gratifié. Mériſe a manqué ſa vocation ; » elle étoit née pour être ſouveraine dans » l'Afrique, ou dans l'Aſie, où elle n'au- » roit vu que des eſclaves à ſes pieds ». Ces portraits auroient pu fournir à l'auteur des détails agréables ; il s'en eſt ſervi pour corriger la ſéchereſſe de ſon ſujet ; mais il ne les a peut-être ni aſſez varié, ni travaillé avec aſſez de ſoin.

Diſcours ſur l'Hiſtoire moderne, pour ſervir de ſuite aux diſcours ſur l'hiſtoire des Juifs & ſur l'hiſtoire ancienne. A Paris, chez Saugrain le jeune, libraire ordinaire de Mgr le Comte d'Artois, quai des Auguſtins près le pont St Michel, *in*-12. ; prix 2 liv. 10 ſ. broché.

Nous avons rendu compte, dans le tems, des diſcours ſur l'hiſtoire des Juifs & l'hiſtoire ancienne ; celui-ci en eſt la ſuite ; l'auteur préſente un tableau précis de l'état de l'Europe depuis l'an 650 de Rome, juſqu'au 15e ſiécle de l'Ere vulgaire. Toute cette partie forme l'avant-propos de ſon ouvrage : il paſſe rapidement ſur la chûte de l'Empire Romain, ſur la fondation de celui d'Occident & des différen-

tes monarchies ou autres états modernes. La barbarie regnoit par-tout; quelques grands hommes s'élevoient enfin dans les universités de Paris & d'Oxford; ces écoles du sens & de l'érudition n'attendoient qu'un rayon de lumiere pour secouer le joug du préjugé & de la superstition; le moment n'étoit pas éloigné; le 15e siécle l'amena. Mahomet II, en prenant Constantinople, mit fin à l'empire d'Orient; les arts exilés par les armes musulmanes se refugierent en Italie; cette époque est celle à laquelle l'auteur se fixe; il parcourt les traits principaux & les plus intéressans qu'offre l'histoire jusqu'à l'an 1740. Son ouvrage est un résumé précis & bienfait qui peut servir à ceux qui ont déjà quelque connoissance de l'histoire, & les guider dans une étude plus étendue; il sera sur-tout très-utile aux jeunes gens & à leurs maîtres; ce sont des élémens dont les uns & les autres peuvent tirer de grands avantages.

La Thériacade, ou l'orviétan de Léodon, poëme héroï-comique. A Geneve; & se trouve à Paris, chez Merlin, libraire, au bas de la rue de la Harpe; *in*-12. 2 vol.

La Thériacade est un poëme en prose

Digitized by Google

& en ſix chants. Diabotanus, qui en eſt le héros, eſt un digne fils d'Eſculape; il voyagea dans différens pays pour trouver un remede infaillible contre toutes ſortes de maladies, & finit par donner au public un pot d'orviétan. Alecton eſt la grande machine du poëme; cette furie ſuſcite au héros beaucoup de querelles & d'embarras; elle emploie l'amour pour le détourner de l'étude de ſon art; le dieu s'empreſſe à la ſervir; il prend pour cet effet une forme qui tient du chirurgien & de l'apothicaire, change ſon carquois en ſeringue, & en fait uſage pour embraſer de tous ſes feux le cœur de Diabotanus; celui-ci s'attache à la fille d'un chymiſte; bientôt il s'arrache à la molleſſe, retourne à ſes travaux, & fait enfin la découverte de l'orviétan. Le ſecond volume contient un autre poëme, qui a quelque liaiſon avec le précédent, & qui peut cependant ſe lire ſéparément; c'eſt la Diabotanogamie, ou les nôces de Diabotanus. Le héros, établi à Léodon ſa patrie, y jouit de la réputation que lui a faite ſa grande découverte; amoureux de Mirabelle, il ſe propoſe de l'épouſer; ſes rivaux lui oppoſent mille obſtacles; Alecton les ſeconde; elle craint de voir les talens de Diabotanus ſe perpétuer dans

Digitized by Google

ſes enfans; elle corrompt toutes les drogues de ſa boutique, & préſide à pluſieurs *quiproquo* qui font tort à la renommée du héros; il eſt forcé de quitter ſa patrie; il voyage, & revient enfin épouſer Mirabelle; les dieux deſcendent du ciel, & viennent aſſiſter à ſes nôces. Nous n'entrerons dans aucun détail ſur ces poëmes; l'idée que nous en avons donnée ſuffit; on y ſent trop l'effort d'un homme qui court après la plaiſanterie, pour remplir la tâche que lui impoſe le choix de ſon ſujet.

Continuation de l'Hiſtoire générale des voyages, ou collection nouvelle 1°. des relations de voyages par mer, découvertes, obſervations, deſcriptions omiſes dans celles de feu M. l'abbé Prevôt, ou publiées depuis cet ouvrage. 2°. Des voyages par terre, faits dans toutes les parties du monde, contenant ce qu'il y a de plus remarquable & de mieux avéré dans les pays où les voyageurs ont pénétré, touchant leur ſituation, leur étendue, leurs limites, leurs diviſions, leurs climats, leur terroir, leurs productions, leurs lacs, leurs rivieres, leurs montagnes, leurs mines, leurs habitations, leurs princi-

Digitized by Google

pales villes, leurs ports, leurs rades, &c. avec l'hiſtoire, les mœurs & les uſages des habitans, leur religion, leur gouvernement, leurs arts, leurs ſciences, leur commerce, leurs manufactures, &c. ouvrage enrichi de cartes géographiques nouvellement compoſées ſur les obſervations les plus authentiques, de plans & de perſpectives, de figures d'animaux, de végétaux, habits, antiquités, &c. A Paris, chez Panckoucke, libraire, rue & à côté de la comédie françoiſe, *in*-4°. tome XVIII, formant le premier de la continuation.

M. l'abbé Prevôt regardoit lui-même comme indiſpenſable la continuation de ſon hiſtoire générale des voyages; il a porté ſon travail ſans interruption juſqu'à quinze volumes *in* 4°. La table générale des matieres faites par M. Chompré, frere de l'inſtituteur, forme le ſeizieme, auquel on a joint un dix-ſeptieme compoſé de ſupplémens ſur chaque livre de l'hiſtoire des voyages, qu'on a tirés de l'édition hollandoiſe. Le nouveau volume que nous annonçons, commence véritablement à ſuppléer le grand ouvrage de M. l'abbé Prevôt; on y trouve d'abord la deſ-

cription de l'Iſlande dont il n'avoit rien dit. Celle de l'iſle de Jean Mayen ou de la Trinité vient enſuite ; cette iſle eſt ſituée ſous le 71e degré de latitude, à environ 40 deg. de longitude occidentale du méridien de Paris ; elle tire ſon nom de Jean-Jacob May, hollandois, qui la découvrit en 1614. Après quelques mots ſur la nouvelle Zemble, on donne l'hiſtoire du Kamtſchatka par la Sibérie ; c'eſt le voyage de M. Gmelin, dont on fait l'extrait, & ſur lequel nous ne nous arrêterons pas. Il eſt ſuivi du détail de quelques tentatives faites par les Ruſſes pour paſſer par le Lena dans la Mer Glaciale, & par le nord oueſt au Kamtſchatka.

La nouvelle relation que les auteurs donnent de la Samojedie & de ſes peuples, réunit le double avantage de contenir des obſervations très-recentes & peu connues en Europe. Elle faiſoit partie des mémoires envoyés à M. de Voltaire pour ſon hiſtoire de l'empire de Ruſſie ſous Pierre le Grand. Les Samojedes ne connoiſſent d'autres beſoins que ceux de la ſimple nature, c'eſt à-dire, la nourriture, l'uſage des femmes & le repos. Ils ſont très-ſimples dans leur morale & dans leur dogmes ; ils n'ont point de loix, & ignorent juſqu'aux noms des vices & des ver-

Digitized by Google

tus. C'eſt par l'inſtinct de la nature qu'ils s'abſtiennent de faire du mal ; chacun a ſes femmes en propre, & aucun ne contracte jamais de mariage avec une fille qui deſcend comme lui d'une même famille à quelque degré d'éloignement que ce ſoit. Ils ne prennent ſoin de leurs enfans que juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir ſeuls à leur ſubſiſtance. Ces uſages qu'ils ſuivent religieuſement entr'eux ſont les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres. « On ne trouve pas qu'elle leur » défende d'aſſaſſiner, de voler ou de ſe » mettre par la force en poſſeſſion des fil- » les & des femmes d'autrui. Cependant » s'il faut en croire ces bonnes gens qui » paroiſſent trop ſimples pour ſe déguiſer, il eſt bien peu d'exemples que de » pareils crimes ayent été commis parmi » eux. Quand on leur demande raiſon d'une ſemblable retenue, ils » avouent eux mêmes qu'ils ne connoiſſent aucun principe qui dût les détourner de ces actions, ils répondent tout » ſimplement qu'il eſt aiſé à chacun de » pourvoir à ſes beſoins, & qu'il n'eſt pas » bon de s'approprier ce qui appartient à » un autre. Pour le meurtre, ils ne com-

» prennent pas comment un homme peut » s'aviſer de tuer un de ſes ſemblables. » A l'égard des femmes, ils penſent que » celle qu'ils ont la commodité d'ache- » ter à fort peu de frais, peut auſſi bien » contenter leurs deſirs naturels qu'une » autre qu'ils trouveroient plus à leur gré, » mais qu'ils ne pourroient poſſéder que » par la violence, »

Les Samojedes, quoi qu'on en ait dit, n'ont ni princes, ni juges, ni maîtres. Ils payent ſans répugnance le tribut qui leur eſt impoſé en fourrures par les Ruſſes ſans connoître d'autre ſujetion; ils ſe ſoumettent à ce payement parce qu'ils ont vu leurs peres pratiquer la même choſe, & parce qu'ils ſçavent qu'en cas de refus on ſçauroit bien les y forcer. Leur apathie eſt extrême; l'auteur de cette relation en rapporte un exemple ſingulier. « Je fis, » dit-il, un jour aſſembler dans une » chambre pluſieurs Samojedes des deux » ſexes pour les examiner de plus près. » Mais quoique j'euſſe laiſſé ſur la table » de l'argent, des fruits & des liqueurs » fortes, dont je leur avois fait goûter, & » tout ce que je pus imaginer de plus pro- » pre à tenter leurs deſirs; quoique j'euſſe » même abandonné la chambre à leur diſ-

» crétion, ayant fait retirer mes domesti-
» ques, & m'étant retiré moi-même dans
» un coin, d'où je pouvois les observer
» sans en être vu, ils ne sortirent point
» de leur indifférence; ils restèrent tran-
» quillement assis par terre, les jambes
» croisées, sans toucher à la moindre cho-
» se. Il n'y eut que les miroirs qui leur
» causerent d'abord une sorte de surprise;
» mais un moment après ils ne paroiſ-
» soient plus y faire attention. »

L'extrait du voyage de M. de l'Isle à Beresow en Sibérie, dans l'année 1740, pour observer le passage de Mercure sur le disque du Soleil, & le journal de M. Kœnigsfeld qui accompagnoit cet académicien, terminent ce volume, qui n'est point au-dessous des précédens. On ne peut qu'exhorter les continuateurs à poursuivre leurs recherches & leur travail.

Médecine de l'Esprit, où l'on cherche 1°. le méchanisme du corps qui influe sur les fonctions de l'ame. 2°. Les causes physiques qui rendent ce méchanisme ou défectueux ou plus parfait. 3°. Les moyens qui peuvent l'entretenir dans son état libre, & le rectifier lorsqu'il est gêné. Par M. le Camus, docteur

régent de la faculté de médecine en l'univerſité de Paris, ancien profeſ. des écoles, aggrégé honor. du collége royal des médecins de Nancy, membre des académies royales d'Amiens, de la Rochelle & de la ſociété littéraire de Châlons-ſur-Marne. Nouvelle édition revue, corrigée & augmentée. A Paris, chez Ganeau, libraire, rue St Severin près l'égliſe, aux armes de Dombes & à St Louis, 2 vol. *in* 12.

M. le Camus a preſque entierement refondu ſon ouvrage dans cette nouvelle édition; il ne borne pas l'objet de la médecine aux vices du corps, il l'étend encore à ceux de l'eſprit; il eſſaye de découvrir les moyens propres à entretenir le commerce le plus exact entre l'ame & le corps; c'eſt aſſurément une belle entrepriſe & digne des recherches des hommes éclairés. Il diviſe ſa médecine de l'eſprit en trois livres. Dans le premier il fait voir que les fonctions de l'entendement & les reſſorts de la volonté ſont méchaniques; il réduit à des idées très-ſimples & phyſiques, ces diſcuſſions abſtraites, que les métaphyſiciens ont ſi long-tems obſcurcies. Il y a des cauſes générales qui influent ſur les eſprits; elles

Digitized by Google

ſont matérielles, & forcent l'ame & le corps à exercer des fonctions conformes à leur nature; la connoiſſance de ces cauſes & l'explication de la maniere dont elles influent ſur l'homme, ſont l'objet du ſecond livre. Elles conſiſtent dans la génération, la différence des ſexes, les climats, les tempéramens, l'éducation, le régime de vie, l'âge, la ſanté, la maladie. Ces deux livres prouvent que les défauts des opérations de l'entendement & de la volonté, ces deux puiſſances de l'ame, dépendent des vices de l'organiſation; les cauſes phyſiques de ces vices ſont développées; elles peuvent ſervir à les détruire; les détails des moyens rempliſſent le troiſiéme livre. M. le Camus ne ſe diſſimule pas les objections qu'on peut faire contre ſon ſyſtême. « Mais, » dira-t-on, penſez-vous de bonne foi » faire un homme d'eſprit d'un ſtupide? » Oui, nous le croyons. Modifiez d'a» bord différemment ſes organes, enſuite » inſtruiſez-le, & donnez lui les mêmes » ſoins que vous apporteriez aux perſon» nes qui jouiroient des meilleures diſ» poſitions. Que les changemens arrivés » aux organes puiſſent procurer des chan» gemens ſi étonnans dans l'ame, c'eſt » une choſe que l'expérience confirme.

» Nous en rapporterons quelques exem-
» ples des plus ſenſibles avant d'entrer en
» matiere. » Ces exemples ſont ſinguliers en effet; c'eſt un jeune homme très-diſgracié de la nature du côté de l'eſprit, qu'on avoit fait moine, parce qu'il n'étoit capable de rien, qui, ayant fait une chûte violente, devint tout-à-coup très-intelligent & fut un des plus grands hommes de ſon ſiécle; c'eſt une femme qu'aucun remede n'avoit pu guérir de la folie, qui ſe jetta par la fenêtre, & parut enſuite plus ſage qu'elle ne l'avoit jamais été; c'eſt le Pape Clément VII qui, dit-on, devoit ſa mémoire prodigieuſe à une bleſſure qu'il avoit eue à la tête, &c. M. le Camus ne propoſe pas des remedes ſi violens, il ne cite ces exemples que pour détruire l'idée d'impoſſibilité qui pourroit naître contre ſon ſyſtême; mais ils ne la détruiſent pas; des cas extraordinaires ne ſont jamais cités pour des preuves. Son ſyſtême eſt très-ingénieux, ſes raiſonnemens adroits; mais il les pouſſe trop loin; la nature a fixé des bornes qu'il ne faut point paſſer. Ses remedes guériront bien quelques altérations qui ſe feront faites dans l'organiſation; mais ils ſeront ſans effets lorſque le dérangement ſera conſidérable; du reſte ſon livre mérite de

juſtes éloges, on le lit avec plaiſir & avec fruit.

Abrégé chronologique de l'hiſtoire générale d'Italie, depuis la chûte de l'Empire Romain en Occident, c'eſt-à-dire depuis l'an 476 de l'Ere chrétienne juſqu'au traité d'Aix-la-Chapelle en 1748; par M. de Saint-Marc, de l'académie de la Rochelle. A Paris, chez Jean-Thomas Hériſſant fils, libraire, rue St Jacques, à St Paul & à St Hilaire; *in*-8°. tome V.

Le tome troiſiéme de cet abregé chronologique de l'hiſtoire générale de l'Italie a paru en 1764, il étoit diviſé en deux parties qui contenoient chacune plus de 680 pages, & qui forment le troiſiéme & le quatriéme volume de cet ouvrage intéreſſant; le cinquiéme que nous annonçons n'eſt pas inférieur aux précédens; il commence à l'an 1138 après la mort de Lothaire II. L'époque que l'auteur parcourt finit en 1254; il préſente l'Italie ſous la domination de ſix princes de la maiſon de Souabe, dont trois furent empereurs, & d'un prince de la maiſon de Welf-Eſte, c'eſt-à-dire de Brunſwick qui monta auſſi ſur le trône impérial. On

Digitized by Google

vouloit faire entrer toute cette époque dans ce volume ; mais l'abondance des matieres ne l'a pas permis, quoiqu'on ait employé un caractere un peu au-deſſous de celui dont on s'eſt ſervi dans les premiers. M. de Saint Marc en conſéquence s'eſt arrêté au moment où Fréderic II eſt couronné empereur à Rome en 1220. Il n'a pas voulu couper l'hiſtoire de l'empire de ce prince qui eſt la partie la plus curieuſe & la plus intéreſſante de l'époque qu'il décrit ; elle commencera le ſixiéme volume ; elle ne peut qu'être attendue avec impatience par ceux qui ont vu la maniere dont l'auteur a déjà traité la ſcandaleuſe querelle des inveſtitures : les querelles de Fréderic avec les Papes ne ſont pas moins curieuſes ; peu d'hommes ſont en état de les préſenter comme M. de St Marc ; il ſçait être vrai, & conſerver toujours la décence & les ménagemens néceſſaires dans toutes les diſcuſſions délicates. Son cinquiéme volume offre les mêmes recherches, la même profondeur, la même critique que les quatre premiers.

Hiſtoire générale de l'Amérique depuis ſa découverte ; qui comprend l'hiſtoire naturelle, eccléſiaſtique, militaire, morale & civile des contrées de cette

grande partie du monde ; par le R. P. Touron, de l'ordre des Freres Prêcheurs. A Paris, chez Jean-Thomas Heriſſant, fils, rue Saint-Jacques, à St Paul & à St Hilaire, 8 vol. *in*-12.

Cette hiſtoire générale comprend ſeulement les pays conquis & poſſédés par les Eſpagnols dans l'Amérique méridionale & ſeptentrionale ; le principal objet de l'auteur eſt de préſenter l'établiſſement & les progrès de la foi dans ces contrées ; c'eſt une partie de l'hiſtoire eccléſiaſtique qui nous manquoit encore. Les miſſionnaires ont fourni beaucoup de détails à ce ſujet ; mais ils ſont épars dans divers ouvrages & n'offrent ni ſuite, ni liaiſons. Ces miſſionnaires écrivoient ordinairement ſur les lieux, les relations de leurs travaux apoſtoliques, & les envoyoient à leurs ſupérieurs qui, après s'être aſſurés de la vérité des faits, chargeoient quelques perſonnes inſtruites de comparer ces relations & de les fondre en une ſeule qu'on envoyoit à Rome, où elle étoit conſervée avec ſoin dans les archives ; c'eſt dans ces ſources qu'ont puiſé les auteurs qui ont écrit ſur l'Amérique. Le P. Touron a eu le courage de compulſer ces différentes productions, & ſur-tout ces actes &

Digitized by Google

ces relations dépoſés dans les archives & les bibliothéques de Rome, d'Eſpagne & de France. Il eſt parvenu à raſſembler des matériaux ſuffiſans pour former un corps d'hiſtoire ſuivi & le plus complet que nous ayons. La découverte de l'Amérique, les conquêtes & les établiſſemens des Européens ſont néceſſairement liés avec la prédication de la religion dans cette partie du monde; l'auteur s'étend ſur ces détails dans les quatre premiers volumes de ſon ouvrage; ils ſont une eſpéce d'introduction à l'hiſtoire eccléſiaſtique. Les travaux apoſtoliques des miſſionnaires offrent une infinité de faits variés, intéreſſans & curieux; on eſt étonné de voir un ou deux hommes ſans autres armes que celles de la priere, du jeûne & de la parole, venir à bout par leur patience & leur douceur de policer & de réunir en ſociétés des hommes féroces qui vivoient épars dans des cavernes, dans les forêts & ſur les montagnes, de les ſoumettre non-ſeulement au joug de l'évangile, mais à la domination eſpagnole, tandis que des armées victorieuſes n'avoient pu parvenir à les ſubjuguer.

Œuvres mêlées de Madame de Montegut, maîtreſſe des jeux floraux, recueillies

par M. de Montegut ſon fils, conſeiller au parlement de Toulouſe, de l'académie royale des ſciences, inſcriptions & belles-lettres de la même ville, de celle des jeux floraux, & de la ſociété royale d'agriculture de Limoges. A Paris, chez Deſaint, rue du Foin St Jacques; Barbou, rue des Mathurins, & à Villefranche de Rouergue, chez Vedeilhié, *in*-8°. 2 volumes.

Madame de Montegut naquit à Toulouſe le 25 Octobre 1709. Après avoir remporté trois prix à l'académie des jeux floraux, elle y fut reçue & y prit ſéance à côté de Mademoiſelle de Catellan; ces deux Dames ſont les ſeules qui ayent obtenu cet honneur depuis la fondation de cette académie. Ses poëſies offrent beaucoup de naturel & de facilité. Nous rapporterons quelques ſtrophes de ſon ode, intitulée *le Printems*, couronnée en 1741. On y peint la nature renaiſſante.

Telle dans l'heureux tems de l'enfance du monde,
Elle parut, ſortant des horreurs du chaos,
Lorſque du Dieu des dieux la parole féconde
Sépara la terre des flots.
Ouvrant de l'Orient l'immortelle barriere,
L'épouſe de Titon montra ſon front vermeil,

Digitized by Google

Et de roſes au loin parſémant ſa carriere,
Devança les pas du ſoleil.
Les arbres auſſi-tôt élevant leurs feuillages,
Oppoſerent leur ombre à ſes rayons perçans;
Et l'humide fraîcheur, dans le fond des boccages,
Conſerva les gazons naiſſans.

On trouve dans ce recueil des odes, des épîtres, des élégies, des églogues; il y en a quelques-unes de ces dernieres qui ſont imitées de Théocrite, d'autres traduites de Pope. Madame de Montegut ſçavoit très-bien pluſieurs langues vivantes, & poſſédoit ſupérieurement le latin; le ſecond volume de ſes poëſies contient ſa traduction des odes d'Horace; on a mis le texte à côté. Par-tout elle a ſaiſi le ſens de ſon auteur; & ſa verſion eſt eſtimable, quoiqu'elle ſoit ſouvent négligée. Nous citerons celle-ci.

Muſis amicus, triſtitiam & metus
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis : quis ſub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ;

Quid Tiridatem terreat, unicè
Securus? O! quæ fontibus integris
Gaudes, apricos nectle flores,
Nectle meo Lamiæ coronam,

Digitized by Google

Pimplea dulcis. Nil ſine te mei
Poſſunt honores : hunc fidibus novis,
Hunc Lesbio ſacrare plectro,
Teque tuaſque decet ſorores.

Chéri des muſes que j'adore,
Je livre aux vents ſéditieux
La crainte, les ſoucis affreux
Pour les porter ſur le boſphore.
Qu'ai-je à faire qu'un puiſſant Roi
Se faſſe redouter ſous l'ourſe ?
Que Tiridate dans ſa courſe,
Soit frappé d'un ſoudain effroi ?

O vous, qui près d'une onde pure,
Aimez à verſer vos faveurs,
Muſe aimable, je vous conjure,
Cueillez pour moi de tendres fleurs.
Compoſez-en une couronne
Digne de mon cher Lamia.
Votre préſence embellira
La fête qu'un ami lui donne.

Qu'avec vous, par des ſons nouveaux,
Vos ſœurs conſacrent ſa mémoire
Et chantent des vers à ſa gloire,
Dignes du chantre de Lesbos.

C'eſt ainſi que Madame de Montegut rend ce diſcours de Regulus dans la cinquiéme ode du troiſiéme livre.

Digitized by Google

..... Signa ego Punicis
Affixa delubris & arma
Militibus ſine cæde, dixit, &c.

J'ai vu, dit-il, aux murs nos aigles attachées,
Orner de toutes parts les temples Africains;
J'ai vu chez leurs ſoldats ces armes qu'aux Romains
Sans combat ils ont arrachées:
J'ai vu nos citoyens, nés pour la liberté,
Pour prix de leur foibleſſe & de leur lâcheté,
Traînant dans les cachots une peſante chaîne.
L'ennemi, pour ſes murs, ne craint plus de danger,
Et cultive en paix cette plaine
Que nous avions ſçu ravager.

Penſez-vous qu'au ſortir d'un pénible eſclavage,
Et des fers d'un barbare à grands frais rachetés,
A de nouveaux combats ces cœurs épouvantés
Apporteront plus de courage?
Non, non, vous ajoutez la perte au deshonneur.
La laine ne ſçauroit retrouver ſa blancheur,
Quand d'une autre couleur elle a reçu l'empreinte.
L'opprobre dans une ame étouffe la vertu.
Dans un cœur glacé par la crainte,
Jamais l'honneur n'a reparu.

On a joint aux poëſies de Madame de Montegut quelques-unes de ſes lettres; elles peignent ſon ame, & ſont également

Digitized by Google

honneur à ſon cœur & à ſon eſprit ; elle tiendra toujours un rang diſtingué parmi les femmes qui ſe ſont illuſtrées dans les lettres.

Eſſai de Phyſique, en forme de lettres, à l'uſage des jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe ; augmenté d'une lettre ſur l'aimant, de reflexions ſur l'électricité, & d'un petit traité ſur le planetaire. A Paris, chez Hériſſant, fils, libraire, rue St Jacques, *in*-12. 584 p.

Les lettres qui compoſent ce volume ſont le fruit des leçons de M. l'abbé Nollet & de M. de Lor ; l'auteur nous prévient qu'elles étoient adreſſées à un ami qui en a ſouhaité la publication. C'eſt un petit cours de phyſique très-ſimple, très-clair, très-facile, qui peut ſervir à en donner une idée aux jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe. On fait connoître les corps, leur poroſité, leurs figures, leur mouvement : la peſanteur de ces mêmes corps conduit à des détails ſur la méchanique ; après ces obſervations générales, l'auteur parcourt les liquides & les ſolides, & s'arrête ſur les différens phénomenes qu'ils produiſent ; il rend compte à ce ſujet des expériences les plus curieuſes. La derniere

de ſes lettres traite de l'aimant ; elle eſt ſuivie d'un diſcours ſur l'électricité, ſelon le ſyſtême de M. Franklin, adopté par M. de Lor. L'ouvrage eſt terminé par un abregé de la ſphère céleſte ; il eſt diviſé en ſept chapitres précédés d'une introduction. L'auteur commence par préſenter l'origine des noms donnés aux aſtres ; il entre enſuite dans le détail du ſyſtême de Ptolomée & de celui de Copernic ; il explique la cauſe des éclipſes. Ce chapitre auroit dû peut-être ſuivre ceux qui traitent des planetes, des étoiles & des cometes qui viennent après, & qui ſont les derniers de cet abregé. Nous ne nous arrêterons pas ſur cet ouvrage qui remplit le but que l'auteur s'eſt propoſé, & qui ne peut qu'être très utile aux jeunes gens.

Eſſai philoſophique ſur l'établiſſement des Ecoles gratuites de deſſin pour les arts méchaniques ; par M. de Rozoi. A Paris, de l'imprimerie de Quillau, rue du Fouarre ; & chez Leſclapart, libraire, rue de la Barrillerie, près les Barnabites, *in* 8°. 128 pag.

Il s'eſt trouvé des hommes qui ont voulu jetter des doutes ſur l'utilité des écoles gratuites de deſſin ; on a répondu à leurs réflexions

réflexions & à leurs critiques; il ne manquoit peut être à ces différentes réponſes que de raſſembler ſous un même point de vue tout ce qui peut convaincre des avantages de cet établiſſement, & c'eſt ce que M. de Rozoi a entrepris dans cet eſſai philoſophique. Les ouvriers, inſtruits dans ces écoles, prendront le goût des artiſtes qui les éleveront, & donneront à leurs ouvrages l'élégance & la délicateſſe qui caractériſent les productions françoiſes; on ne leur recommandera point le goût des arts, ſans leur impoſer en même tems les devoirs d'une honnêteté aimable, d'une décence cultivée, d'une aſſiduité heureuſe à leurs études; on leur inſpirera encore le ſentiment de cet orgueil permis qui nous fait attacher un prix à l'opinion que les autres ont de nous.

« Tous les trois mois, dans chaque exercice des trois genres d'étude, il y aura » un concours pour le prix dans lequel » on n'admettra que les deſſins faits dans » les écoles mêmes; il y aura chaque année encore, un concours pour les grands » prix entre les éleves de tous les exercices d'un même genre, qui auront remporté les premiers prix de leurs claſſes. » Ces grands prix ſeront diſtribués dans

» une ſéance publique du bureau d'admi-
» niſtration ; ceux qui les remporteront
» auront droit de concourir aux prix des
» douze maîtriſes & des douze apprentiſ-
» ſages, dont ſeront gratifiés chaque an-
» née ceux qui, après s'être diſtingués
» dans les concours annuels, couronne-
» ront leurs travaux par ce dernier triom-
» phe, auſſi utile que glorieux. Le prix
» de ces maîtriſes & de ces apprentiſſages
» ſera remis aux bureaux des métiers par
» celui de l'adminiſtration. Quel établiſ-
» ſement ? eh, quelle ame aſſez inſenſi-
» ble pour n'être point attendrie en cal-
» culant ſes avantages ! » A la ſuite de cet ouvrage on trouve des vers préſentés à M. de Sartine le lendemain de la diſtribution des prix pour les arts méchaniques, au palais des tuileries. Nous en citerons quelques-uns.

Déjà cette aimable jeuneſſe
En ſilence forme des rangs ;
L'eſpérance & ſa douce ivreſſe
Fait palpiter leurs cœurs impatiens.
Quel miniſtre par ſa préſence
A leur triomphe encor vient ajouter un prix,
Saint-Florentin, Sartine, noms chéris !
Pour les bénir un chœur de voix s'élance :
Heureux enfans, vous êtes attendris ;

Unissez vos transports... ah! la reconnoissance,
Dans un tel jour, n'a pour voix que ses cris.

Cette brochure est terminée par les reglemens de l'école royale gratuite de dessin; c'est la sagesse même qui les a dictés.

Anecdotes Angloises, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Georges III; à Paris chez Vincent, imprimeur-libraire, rue S. Séverin, *in*-8°. 720 pages.

Cet ouvrage présente dans un ordre chronologique ce que l'histoire d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande contiennent de plus piquant; il en fait connoître les rois, les héros, les grands hommes, les usages singuliers, les mœurs particulieres, les grandes révolutions & leurs causes secrettes; c'est un recueil de traits intéressans qu'il seroit honteux d'ignorer; ceux qui craignent les longues lectures, & qui, ne s'embarrassant pas de faire une étude de l'Histoire d'une nation, veulent cependant en avoir une idée, liront ces anecdotes avec plaisir; elles sont faites dans le goût de celles que le même libraire a publiées depuis peu sur l'histoire de France, & dont il débite actuelle-

Digitized by Google

ment une troiſiéme édition, il annonce une ſuite de volumes qui offriront un petit précis hiſtorique de tout ce que les autres nations de la terre renferment de plus intéreſſant; ils auront ſans doute le même ſuccès, ſi les auteurs apportent le même ſoin & le même choix dans leur travail.

Idée générale de l'Aſtronomie, ouvrage à la portée de tout le monde; par M. l'Abbé Dicquemare, avec vingt quatre planches en taille-douce & cette épigraphe: *Cœli enarrant gloriam Dei, Pſ.* 18. A Paris, chez Heriſſant, fils, libraire, rue St Jacques, *in*-8°. 114 p.

Cet ouvrage n'eſt ni un traité, ni un cours, ni même des élémens d'aſtronomie; on s'eſt propoſé ſimplement de donner une idée générale de cette ſcience; on la deſtine aux perſonnes qui n'en ont encore aucune teinture, & auxquelles il importe cependant d'en avoir quelque connoiſſance; tels ſont les jeunes gens qui veulent entrer dans la marine; tels ſont auſſi ceux qui, ayant reçu une éducation foible ou tardive, ſe trouvent cependant obligés par état de préſider à celle des autres; les perſonnes même du

Digitized by Google

ſexe peuvent lire cet ouvrage ; l'auteur a eu ſoin d'expliquer ſur le champ les termes qui ne ſont pas à la portée de tout le monde ; il abandonne le langage des aſtronomes pour ſe faire entendre plus aiſément des lecteurs pour leſquels il a écrit ; ſon livre peut donner réellement une idée de l'aſtronomie, & inſpirer le goût d'une étude plus profonde que cette lecture pourra faciliter.

Thomire, tragédie ; par M. le chevalier de Laurés. A Paris, chez Robert, libraire, quai de Gêvres, à la Victoire, *in*-8°. 92 pag.

Cette tragédie, écrite avec chaleur, offre des caracteres fortement deſſinés & des ſituations intéreſſantes ; quand on la compare avec la plûpart des drames qui obtiennent tous les jours les honneurs dangereux de la repréſentation, on s'étonne des obſtacles que M. le chevalier de Laurés a eſſuyés ; on en cherche en vain des motifs raiſonnables ; il appelle du refus de ſes premiers juges ; le Public reſpecte rarement leurs arrêts ; celui-ci n'eſt pas le premier qu'il ait caſſé, ce ne ſera vraiſemblablement pas le dernier ; mais l'impreſſion ne vengera pas toujours

Digitized by Google

les auteurs dramatiques comme elle venge M. le chevalier de Laurés. Le ſujet de ſa tragédie mettra nos lecteurs en état de décider de l'intérêt dont elle eſt remplie.

L'ambitieuſe Antéone, ſeconde femme de Thoas, avoit fait périr Meléagre ſon beau-frere qui, en mourant, laiſſa ſa fille Thomire ſous la tutele de Thoas. Depoſitaire de la couronne d'Etolie, celui-ci ſe propoſoit de la reſtituer à l'héritiere auſſi-tôt que l'âge l'auroit rendue capable de la porter; il ne s'occupa que du ſoin de conſerver le dépôt qui lui étoit confié; il le défendit contre les entrepriſes de Nauplius, roi d'Eubée; il perdit Phanos ſon fils qu'il avoit eu d'un premier hymen, & que ce tyran fit périr; il ne voulut point s'en venger ſur Amenor qui devoit le jour à Nauplius, & qui étoit entre ſes mains; il ſe contenta de le garder pour ôtage. Bientôt il fut obligé de marcher contre Troye avec les autres princes Grecs; il laiſſa à ſon épouſe le dépôt de l'état en lui impoſant la loi de le rendre à ſa niéce; elle s'y engagea par les ſermens les plus ſacrés, réſolue de n'en garder aucun. La durée du ſiége de Troye prolonge l'abſence de Thoas; on ignore ce qu'il eſt devenu; Antéone s'eſt accoutumée à regner; elle a pris toutes les me-

Digitized by Google

ſures convenables pour ne point deſcendre du trône ; elle veut faire monter Thomire ſur celui d'Eubée en l'uniſſant avec Amenor qui eſt toujours en ôtage dans ſa cour ; elle eſpére par ce moyen déſarmer Nauplius qui menace encore l'Etolie. Thomire ne peut ſe réſoudre à recevoir un époux de la main de l'uſurpatrice de ſes états ; elle n'ignore pas qu'Antéone a fait mourir ſon pere ; Amenor, que ſon cœur a choiſi, ne peut ſe rendre digne de ſon hymen qu'en la vengeant.

Pendant que l'amour, l'ambition & la vengeance diviſent cette cour, Antéone reçoit une lettre de Thoas qui lui apprend ſon retour prochain. Troye n'eſt plus ; il eſt entré dans les états de Nauplius, a puni ce tyran, l'a fait périr ſur un échaffaut ; il a retrouvé ſon fils qu'il croyoit mort ; rien ne manqueroit à ſa félicité, ſi ſon épouſe avoit rempli ſes devoirs à l'égard de Thomire. Cette lettre accable Antéone ; Pharſame, le miniſtre de ſon ambition, le complice de ſes crimes, ſe charge de diſſiper l'orage ; il eſt maître des troupes d'Etolie, elles le ſerviront ; mais il veut auparavant employer d'autres moyens ; il ne doute point qu'Ame-

nor, inſtruit de la maniere affreuſe dont Nauplius vient de périr, ne cherche à le venger; il remplit de fureurs l'ame de ce jeune prince, & lui montre la lettre de Thoas. Amenor n'écoute plus que ſa douleur & ce qu'il croit ſon devoir.

Thoas arrive dans ces circonſtances; il voit de tous côtés des revoltes & des trahiſons; la crainte d'expoſer ſon fils ne lui permet pas de le faire connoître; ce fils n'eſt autre qu'Amenor; le barbare Nauplius ayant perdu le ſien, fit croire qu'il avoir égorgé Phanos, & le remit à Thoas ſous le nom d'Amenor, dans l'eſpérance que, ſon ennemi trompé, commettroit un parricide en croyant ſe venger; la généroſité de Thoas l'a ſauvé de ce crime affreux; mais les deſſeins de Nauplius ſont près d'avoir un effet auſſi terrible. Amenor leve le fer ſur Thoas; l'arrivée de Thomire ſuſpend le coup, le complice de la Reine s'empreſſe de le déſarmer pour détourner les ſoupçons loin de lui. Le malheureux Thoas eſt accablé; ſes ennemis ont tourné les premiers pas de ſon fils vers le crime; il cherche à le ramener à la vertu; ſes remords le conſoleront; il eſt bientôt inſtruit de l'erreur qui avoit armé ſes mains; il voit Thomire elle-

Digitized by Google

même s'humilier devant lui pour implorer la grace d'Amenor; il ne peut soutenir cet abbaissement de sa Reine; il tombe à ses pieds en lui disant qu'elle seule peut faire justice ou grace, & la conjure de pardonner à son fils; il ne craint plus de l'avouer; Amenor vole dans ses bras; Thomire partage les transports du pere & du fils; ils sont interrompus par les cris des séditieux; Antéone conspire; Thoas va combattre, son fils le suit. Ici la piéce marche vers le dénouement; l'auteur le recule avec beaucoup d'art; il menage l'intérêt qui va toujours en croissant; la fiere Antéone se croit jusqu'au dernier moment sûre de son triomphe, elle fait sentir à Thomire son orgueil & sa joie. Elle décele toute l'atrocité de son ame; Thoas & Amenor reviennent vainqueurs; les rebelles sont soumis, Thomire est Reine, Antéone se donne la mort.

L'extrait d'une piéce de théâtre n'en présente ordinairement que le squelette, & en laisse entrevoir seulement les situations; pour la bien apprécier il faut la lire toute entiere; nous exhortons nos lecteurs à voir celle-ci; le précis que nous donnons de sa fable annonce beaucoup d'intérêt. On verra avec quel art l'auteur

a ſçu le ménager ; la verſification en eſt exacte, élégante & remplie de chaleur. Nous en citerons deux morceaux. Thoas a vu ſon fils armé contre ſes jours ; il ſçait que ſon épouſe conſpire ; les événemens ſont incertains ; il parle ainſi à un ami fidéle.

Je veux que les remords d'un fils déſabuſé
Eclairent des complots que j'ai trop lieu de craindre.
Qu'il m'a fallu tantôt d'effort pour me contraindre!
Pour arrêter mon cœur qui croit à mon fils,
Ami, ſon nom encor trompe nos ennemis ;
J'eſpére tout des Dieux, j'implore leur juſtice ;
Mais s'ils veulent enfin qu'aujourd'hui je périſſe,
A mon fils malheureux il ne reſte que toi.
Prends ſoin de ce dépôt que je laiſſe à ta foi,
Dérobe à mes bourreaux cette tendre victime ;
Hélas ! ils ont tourné ſes premiers pas au crime ;
Leur art inſidieux à ſon œil prévenu,
A fait du meurtre infâme un acte de vertu ;
C'eſt mon eſpoir, du moins il adoucit ma peine.

Thoas ayant fait amener devant lui Amenor qui ſe croit fils de Nauplius, & qui s'étonne que ſa mort ſoit différée, lui répond :

Un cœur nourri de fiel, un cœur de ſang avide,
Qui prend pour Dieu la haine & pour loi l'homicide,

Un traître qui se venge en flétrissant son bras,
Et qui n'ose tenter que des assassinats,
S'étonne d'un effort qu'il ne sçauroit comprendre;
Mais il est d'autres loix, il est un Dieu plus tendre,
La nature... ses nœuds aussi doux que secrets
Excitent la pitié, l'arme des plus beaux traits;
Elle excuse, elle plaint le coupable qu'elle aime,
Et dans notre ennemi voit un autre nous-même.

Histoire anecdotique & raisonnée du théâtre italien & de l'opéra comique, depuis son rétablissement en France jusqu'à l'année 1769. 9 vol. *in*-12. Prix reliés 22 liv. 10 s. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine.

Nous avons annoncé déjà cet ouvrage intéressant & curieux qui mérite que nous entrions dans quelques détails. La comédie italienne a subi plusieurs révolutions en France; elle sembla d'abord ne faire qu'y voyager avant de s'y établir tout-à-fait; les premiers acteurs qui vinrent à Paris furent connus sous la dénomination de *Gelosi*. Henri III en appella une troupe à sa cour qui joua pendant la tenue des états de Blois, & continua ensuite ses représentations sur le théâtre du Petit Bourbon, que le parlement fit fermer &

qui rouvrit trois mois après par un ordre exprès du Roi. Les troubles du royaume forcerent bientôt cette troupe à repaſſer les monts ; il en vint une ſeconde en 1584, & une troiſiéme en 1588. Elles ne firent pour ainſi dire que paſſer. Henri IV en amena une quatriéme de Piémont qui s'en retourna deux ans après ; celle que Louis XIII appella ne reſta qu'une année en France ; le cardinal Mazarin en fit venir une qui ne réuſſit point ; celle qui lui ſuccéda ne fut pas plus heureuſe, puiſqu'elle fut ſupprimée peu de tems après. Enfin il en vint une nouvelle qui joua d'abord alternativement avec les comédiens françois ſur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, enſuite ſur celui du petit Bourbon avec la troupe de Moliere, elle paſſa après cela ſur celui du Palais Royal qu'elle partagea avec l'opéra juſqu'à la réunion des deux troupes françoiſes, qu'elle ſe trouva maîtreſſe du théâtre de l'hôtel de Bourgogne qui fut encore fermé en 1697. Dix-neuf ans après, M. le duc d'Orléans, régent de France, voulut avoir des comédiens italiens ; en attendant que la ſalle de l'hôtel de Bourgogne fut prête, ils repréſenterent dans celle du Palais Royal avec l'opéra. Ils ſont établis en

Digitized by Google

France depuis ce tems. La premiere piéce qu'ils donnerent fut l'*Inganno fortunato*; leur premier regiſtre qui le prouve, commence par ces mots : *Au nom de Dieu, de la Vierge Marie, de Saint François de Paul & des Ames du Purgatoire, nous avons commencé ce* 18 *Mai* 1716 *par l'*INGANNO FORTUNATO. C'eſt à cette époque que commence l'hiſtoire que nous annonçons. Les comédiens italiens ne réunirent pas ſur le champ tous les ſuffrages; ils profiterent des critiques juſtes; Riccoboni dit Lelio, étoit à la tête de la troupe; il jouoit avec tant de naturel & d'intelligence avec ſa femme Flaminia Baletti, que les ennemis du nouveau théâtre, & ſur-tout les comédiens françois ne pouvant prendre d'autre vengeance, publierent qu'il ne jouoient point en effet à l'Impromptu. Ce ſoupçon étoit fondé ſur la vérité de leur jeu & la maniere dont ils dialoguoient leurs ſcènes; on s'entretenoit beaucoup ſur ce ſujet dans Paris, & principalement dans le café de Gradot, où les gens de lettres s'aſſembloient. M. Remond de Ste Albine, qui n'avoit alors que dix-huit ans, propoſa un moyen pour éclaircir cette queſtion, c'étoit de compoſer un canevas qu'on obligeroit les comédiens à remplir ſur le

Digitized by Google

champ. Dufresny se chargea de la composition de ce canevas, & ne le fit point; M. Remond de Ste Albine en fit un intitulé : *Lelio, vainqueur des épreuves de la constance.* La Mothe applaudit au projet de cette piéce qui offroit plusieurs situations comiques, il en remplit quelques scènes, & le canevas fut joué avec beaucoup de succès le 17 Octobre 1716 sous le titre de l'*Amante difficile* ou l'*Amant constant.* Cette épreuve justifia les Italiens, & fit reconnoître les talens supérieurs qui composoient leur troupe. Lelio Riccoboni jouoit encore mieux dans la tragédie que dans la comédie; il eut voulu introduire sur son théâtre les drames sérieux; pour étudier le goût du Public, il fit représenter *gratis* la Mérope de M. Maffey en 1717; les billets qu'on donna furent distribués avec choix, & on avoit écrit dessus *per chi l'entende, pour ceux qui l'entendent;* mais cet essai ne réussit point.

Il n'y avoit que deux ans que les Italiens étoient en France, lorsqu'ils se virent sur le point de retourner dans leur patrie Malgré leurs efforts continuels pour attirer le Public à leur spectacle, il étoit souvent désert; les Dames, qui avoient montré le plus grand empressement d'apprendre la langue italienne, n'a-

Digitized by Google

voient pas gardé long-tems cette réſolution; elle s'évanouit avec la nouveauté; le Public abandonnoit ce théâtre; des piéces françoiſes pouvoient l'y ramener; Autreau fut le premier auteur qui compoſa pour les Italiens; ſon Port à l'Anglois réuſſit; d'autres écrivains eſtimés imiterent cet exemple; les manieres honnêtes des comédiens pour eux les encouragerent, & ce théâtre ſe ſoutint; les gens de lettres furent charmés de contribuer au bien d'une troupe qui avoit de la reconnoiſſance, & qui ſentoit ce qu'elle leur devoit; les comédiens alors ne jugeoient point des ouvrages, ils ſçavoient que le Public ſeul avoit ce droit, & ils reſtoient à leur place; il n'y a pas bien du tems qu'ils en ſont ſortis. Nous citerons une partie du compliment que le Sr Rochard prononça à la clôture du théâtre, le 29 Mars 1748.

Tous les ans un nouveau ſerment
Nous lie à vous, & nous engage
Au ſoin de votre amuſement;
Aujourd'hui j'ajoute à l'hommage
L'excuſe & le remerciement.
Je ſuis deputé près de vous,
D'un peuple plus libre que nous;
D'un peuple amoureux de la gloire

Que vous ſeuls pouvez diſpenſer.
Eh, quel titre vaut la victoire
D'un auteur que peut careſſer
L'accueil d'un ſi bel auditoire ?
Voilà le temple de mémoire,
Vous ſeuls avez droit d'y placer.
Nous ſçavons quel péril menace
L'épreuve des jeunes auteurs ;
Faut-il redoubler leurs frayeurs,
Leur demander avec audace,
S'ils ont quelque nom au Parnaſſe,
Ou quelques bruyans protecteurs ?
N'aurions-nous pas mauvaiſe grace
D'étouffer les germes des fleurs ?

C'eſt ainſi que les comédiens penſoient encore dans ce tems ; l'auteur joint à ce compliment une note qui contient une réflexion malheureuſement trop judicieuſe & trop vraie. « Il ſeroit à ſouhaiter que » les comédiens fuſſent toujours reſtés » eux-mêmes dans ces louables diſpoſi- » tions, & ne ſe fuſſent pas permis de » prononcer, ſans appel, des jugemens » qui ſont le plus ſouvent caſſés par le » Public. De toutes les piéces reçues avec » tranſport par les comédiens, tant Fran- » çois qu'Italiens, preſque pas une ne » réuſſit ; & la plûpart de celles qu'ils » n'ont jouées qu'à force de perſécutions,

Digitized by Google

» ont eu le plus grand ſuccès. » L'auteur préſente des analyſes très-bien faites de tous les canevas & de toutes les piéces qui ont été repréſentées ſur le théâtre italien depuis l'année 1716 juſqu'à préſent; les extraits dictés par le goût le plus ſûr & le plus impartial ſont accompagnés d'anecdotes ſur les piéces, ſur les auteurs & ſur les acteurs; on trouve l'hiſtoire de ceux qui ſont morts, la notice de tous les debuts; nous n'avons rien de plus agréable & de plus complet en ce genre; il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions l'hiſtoire des autres théâtres traitée de la même maniere. L'auteur y a joint celle du théâtre de l'opéra comique qui, depuis quelques années, eſt uni à celui de la comédie italienne; il a fait marcher les piéces des deux genres ſelon leur ordre chronologique; il n'en a ſéparé que celles qui avoient précédé la réunion des deux théâtres; elles forment deux volumes qui ſont ſuite avec les ſept de la comédie italienne, & dont nous nous propoſons de parler inceſſamment.

Eloge hiſtorique de MM. Valin, de Chaſſiron & Dupaty, prononcé dans l'aſſemblée publique de l'académie royale des belles-lettres de la Rochelle, le 6

Digitized by Google

Mai 1767; par M. Bernon de Salins, membre de l'académie. A la Rochelle, chez Jerôme Legier, imprim. du Roi & de l'académie royale de la Rochelle, au canton des Flamands, *in*-8°. 26 p.

L'uſage de la plûpart des académies eſt de faire un court éloge des aſſociés que la mort leur enleve; c'eſt un tribut que l'on doit à leur mémoire, dont le but eſt de rendre hommage aux talens & à la vertu, & de rappeller aux autres qu'ils doivent mériter d'être loués de même. M. Valin naquit à la Rochelle en 1695. Il fut à la fois juriſconſulte, magiſtrat, académicien; c'eſt à lui que nous devons la juriſprudence des arrêts; on ſentoit la néceſſité de cet ouvrage; depuis ſoixante ans ces arrêts prononçoient ſur les doutes des citoyens & de leurs défenſeurs. M. Valin ſentit qu'en les plaçant à côté de la loi, ils y jetteroient une grande clarté; il ſe conſacra à ce travail, & le remplit en ce qui concernoit la marine; cette production précieuſe honore également le juriſconſulte & le citoyen. Il mourut en 1765.

M. Chaſſiron étoit le fils d'un homme qui fixa pendant quelque tems les regards de ſon ſiécle; qui, le premier, entrepric

le commerce d'Inde en Inde, & ſe rendit à la Chine où aucun navigateur n'avoit encore porté le pavillon françois. M. de Chaſſiron, dont l'académie pleure la perte, n'avoit fait ni rhétorique, ni philoſophie, & fut cependant homme de lettres & philoſophe; il occupa ſucceſſivement deux places de magiſtrature au préſidial & au bureau des finances. Il fut un des fondateurs de l'académie; il en fit auſſi l'ornement; il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe ſes réflexions ſur le comique larmoyant. M. de Voltaire en parle ainſi dans ſa préface de Nanine. « C'eſt une » diſſertation ingénieuſe & approfondie » d'un académicien de la Rochelle, ſur » cette queſtion qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; » ſçavoir, s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes. Il condamne » avec raiſon tout ce qui auroit l'air d'une » tragédie bourgeoiſe. En effet que ſeroit-ce qu'une intrigue tragique entre » des hommes du commun? Ce ſeroit » ſeulement avilir le cothurne; ce ſeroit » manquer à la fois l'objet de la tragédie » & de la comédie; ce ſeroit une eſpéce » bâtarde, un monſtre né de l'impuiſſance de faire une comédie & une tragédie » véritable. »

Digitized by Google

Le dernier éloge eſt celui de M. Dupaty ; c'eſt le pere de M. Dupaty, aujourd'hui avocat-général au parlement de Bordeaux, magiſtrat éloquent & membre de l'académie de la Rochelle, qui a établi le prix qu'on a donné cette année à l'éloge de Henri IV. M. Dupaty le pere n'a pas montré moins de zèle, de ſenſibilité & de généroſité. Il naquit à St Domingue ; il vint étudier en France. MM. Coffin & Crevier furent ſes précepteurs ; il prit des leçons de Rolin, & s'établit enſuite à la Rochelle où M. Richard des Herbiers ſon beau-frere lui céda ſa charge de tréſorier de France ; il obtint une place à l'académie à l'âge de vingt-quatre ans. Il fut le premier qui y ait été admis ſi jeune ; ſon fils en fournit un nouvel exemple ; puiſqu'il y a été reçu à dix-neuf ans ; les talens ſupérieurs méritent ces diſtinctions. M. Dupaty fut le bienfaiteur de l'académie ; lors de ſon établiſſement elle avoit été obligée de faire un emprunt pour payer l'enregiſtrement des lettres-patentes au parlement, & ſatisfaire à d'autres dépenſes ; elle n'avoit pu le rembourſer ; la libéralité de M. Dupaty la délivra de cette dette. Il s'eſt diſtingué dans l'hiſtoire naturelle, où il a fait des

Digitized by Google

découvertes précieuſes ; il eſt mort âgé de 47 ans & quelques mois.

The grand inſtructions to the commiſſioners appointed to frame a new code of laws for the Ruſſian Empire, &c. Inſtructions de S. M. I. Catherine II. Impératrice de toutes les Ruſſies, aux commiſſaires nommés pour former un nouveau code de loi pour l'empire Ruſſe, *in*-4°.

Cet ouvrage ne peut manquer d'exciter la curioſité; quel que ſoit ſon ſuccès, il offre toujours une preuve des progrès de la philoſophie dans le Nord ; l'entrepriſe de l'Impératrice de Ruſſie la comble de gloire ; les loix qu'elle donne à ſon peuple ne ſont point dictées par la néceſſité, ni par ces circonſtances malheureuſes qui ſouvent ſont la ſuite des révolutions, & qui quelquefois les annoncent ; elles émanent directement de ſa bienfaiſance & de ſon humanité. Le code dont ces inſtructions forment la baſe, mérite d'être travaillé avec ſoin ; il doit être digne de la ſouveraine qui l'entreprend, & répondre à ſa grandeur ; le plan qu'on en préſente contient des principes & des détails qui n'offrent rien de neuf à la vé-

Digitized by Google

rité, puiſqu'on n'a fait en beaucoup d'endroits que copier Monteſquieu, Becaria, &c. Mais quand il s'agit de légiſlation, l'eſſentiel eſt de s'occuper du bonheur des peuples; il n'eſt pas queſtion de donner des nouveautés qui ſouvent ne ſont que brillantes, il faut s'attacher au meilleur & au plus utile. On ne trouvera peut-être pas ces qualités dans ce plan; il peut être rectifié: d'ailleurs on ſçait que chaque nation a ſes loix particulieres, conformes à ſes mœurs, à ſes uſages, à ſon gouvernement; ſi elles ne paroiſſent pas les meilleures poſſibles, on doit ſuppoſer du moins qu'elles ſont celles qui lui conviennent; ce n'eſt point de celles-là qu'il appartient aux étrangers de juger; leurs préjugés influent trop ſur leur maniere de voir. Il en eſt d'autres qui ſont plus générales, & qui ſont communes à tous les peuples; c'eſt dans ces eſpéces de loix que l'on pourroit deſirer quelques changemens; ce n'eſt point vraiſemblablement d'après cet ouvrage qu'on doit apprécier le code dont on donne le plan; le compilateur a pu ſe tromper quelquefois; l'article des héritages, ſur lequel nous nous arrêterons, ſuffira pour le prouver. « L'ordre des ſucceſſions eſt fondé

» ſur les loix civiles & non ſur la loi na-
» turelle ; cette derniere oblige les peres
» à nourrir & à élever leurs enfans, mais
» elle ne les force point à les choiſir pour
» héritiers. Un pere, par exemple, qui a
» donné à ſon fils un état dans lequel il
» peut gagner facilement ſa vie, l'enri-
» chit plus par ce moyen que s'il lui laiſ-
» ſoit un héritage qui ne contribueroit
» vraiſemblablement qu'à le rendre oiſif
» & pareſſeux. Il eſt vrai que l'ordre
» civil ou politique exige ſouvent que
» l'enfant hérite de ſon pere ; mais il ne
» le demande pas toujours. Cette regle
» eſt générale : élever ſes enfans eſt une
» loi de la nature ; mais leur laiſſer ſes
» biens en mourant eſt un ordre établi par
» les loix civiles. » Ce raiſonnement n'eſt point exact. Les héritages, regardés comme une eſpéce de ſucceſſion, ſont une inſtitution politique ; mais le droit à ces ſucceſſions nous ſemble dérivé de la loi naturelle. Si elle ordonne au pere de nourrir & d'élever ſes enfans, quand cette obligation finit-elle ? Eſt elle détruite lorſqu'il meurt avant que ſes enfans puiſſent pourvoir à leur ſubſiſtance ? Et quand ils ont ce pouvoir, la nature n'inſpire-t-elle pas au pere le deſir & la

Digitized by Google

volonté d'améliorer leur sort. Les raisons qu'on apporte pour le dispenser de ce devoir ne méritent pas une discussion sérieuse ; *les fils peuvent s'enrichir ; l'héritage les rendroit paresseux.* C'est dire précisément que ce qui peut être ne manquera pas d'arriver. Le compilateur du code n'a pas assez réfléchi sur ce sujet ; il lui échappe même des contradictions singulieres ; il dit plus bas : « Les filles » chez les Romains ne pouvoient hériter » par testament ; les peres en conséquence » avoient soin de les pourvoir *par fraude* » & sous *un faux nom.* La loi les forçoit » ainsi à tromper ou à violer celle de la » nature, qui nous ordonne d'aimer nos » enfans. » Comment viole-t-on cette loi, en privant les filles de leur héritage si elle n'oblige à rien à cet égard, & si les successions sont uniquement réglées par les loix civiles ? Il y auroit aussi des réflexions à faire sur plusieurs autres articles ; mais en général les loix sont simples & sages ; celles qui concernent les peines semblent avoir été dictées par la modération & l'humanité ; peut-être seroit-il à souhaiter que celui qui assassine, & celui qui a simplement médité le meurtre ne fussent pas également jugés dignes de mort ;

mort; le premier la mérite parce qu'il a troublé la ſociété, & qu'il s'eſt ôté les moyens de réparer le mal; mais l'autre peut avoir des remords; d'ailleurs il eſt difficile de prouver clairement qu'on a ou qu'on n'a pas eu un tel deſſein; n'eſt-il pas dangereux qu'un homme, sûr d'être puni pour le projet, ne ſoit tenté de mériter tout à fait de l'être en l'effectuant?

Hiſtoire littéraire des femmes Françoiſes, ou lettres hiſtoriques & critiques; contenant une analyſe raiſonnée des ouvrages des femmes qui ſe ſont diſtinguées dans la littérature françoiſe: par une ſociété de gens de lettres, avec cette épigraphe, *quid fœmina poſſit*, Virg. Eneïd. A paris, chez Lacombe libraire, rue Chriſtine, cinq volumes *in*-8°. de près de 600 pages chacun, prix relié, 25 livres.

Cet ouvrage utile & qui nous manquoit eſt conſacré à la gloire d'un ſexe à qui le célebre citoyen de Genève refuſe abſolument le génie, mais à qui l'on ne peut au moins conteſter des talens très-diſtingués & très-agréables dans pluſieurs genres de littérature, & prouvés par des

ſuccès durables. Les auteurs de cette collection ont raſſemblé dans cinq volumes les noms de toutes les femmes Françoiſes qui ont écrit, une analyſe plus ou moins étendue de leurs ouvrages & des jugemens ſur leur mérite. Quand ces ouvrages ſont bons, ce préci s a l'avantage de remettre ſous les yeux du lecteur ce qu'ils ont de plus précieux & de plus piquant; & quand ils ſont médiocres ou mauvais, on en extrait les ſeuls endroits qui méritent d'être lus, & on en donne une idée.

L'illuſtre & malheureuſe Héloïſe ouvre ce recueil. On y traduit pluſieurs morceaux de ſes lettres originales, fort ſupérieures à celle que Pope lui fait écrire & dont l'élégante imitation a été l'heureux eſſai des talens de M. Colardeau. On rapporte de très-beaux endroits de cette imitation & de deux autres; l'une par M. Feutri, l'autre par M. Beauchamps. Il y en a une quatrieme qui a été inſérée dans *la Gazette littéraire*, dont on auroit dû faire mention. Elle eſt pleine de ſentiment & d'énergie. On y trouve ce vers heureux :

« Abailard vit encore & je n'ai plus d'amant. »

Digitized by Google

Des reines & des princeſſes ornent la liſte des femmes lettrées, telles que les deux Marguerites de Valois, l'une connue par les Cent nouvelles nouvelles, que la Fontaine a quelquefois embellies des graces de ſon ſtyle : l'autre qui étoit femme de Henri IV a laiſſé des Mémoires curieux ſur l'hiſtoire de ſon ſiécle. Ceux de madame la princeſſe de Conti, nom conſacré de tout tems aux arts, aux talens & aux vertus ; & ceux de mademoiſelle de Montpenſier ont fourni d'excellens matériaux aux hiſtoriens. Les Mémoires de madame de Villars ſur la cour d'Eſpagne, ceux de madame de Motteville ſur la fronde, ſont remplis de peintures naïves & d'anecdotes intéreſſantes. Madame de Staal eſt remarquable dans les ſiens par la fineſſe de ſes idées & l'art de conter agréablement de petites choſes.

Madame Deshouliéres tient le premier rang parmi celles qui ont écrit en vers. On peut lui reprocher de n'avoir pas ſenti le mérite du grand Racine, & d'avoir fait un fort mauvais ſonnet contre une très-belle piéce. Mais ſi le reproche d'avoir mal jugé ôtoit quelque choſe aux talens, les plus grands écrivains pourroient perdre de leur gloire. Le génie

Digitized by Google

n'exclud ni les erreurs de l'esprit, ni l'aveuglement de la passion. L'ouvrage dont nous rendons compte rapporte un trait singulier de madame Deshouliéres. » Etant allée voir une de ses amies à la » campagne, on lui dit qu'un fantôme » avoit coutume de se promener toutes » les nuits dans l'un des appartemens du » château, & que depuis bien du tems » personne n'osoit y habiter. Comme elle » n'étoit ni superstitieuse, ni crédule, elle » eut la curiosité, quoique grosse alors, » de s'en convaincre par elle-même, & » voulut absolument coucher dans cet » appartement. L'aventure étoit assez té- » méraire & délicate à tenter pour une » femme jeune & aimable. Au milieu de » la nuit elle entendit ouvrir sa porte. » Elle parla; mais le spectre ne répondit » rien. Il marchoit pesamment & s'avan- » çoit en poussant des gémissemens. Une » table qui étoit aux pieds du lit fut ren- » versée, & ses rideaux s'entrouvrirent » avec bruit. Un moment après le guéri- » don, qui étoit dans la ruelle, fut cul- » buté, & le fantôme s'approcha de la » dame. Elle de son côté, un peu trou- » blée, allongeoit les deux mains pour » sentir s'il avoit une forme palpable. En

» tâtonnant ainſi elle lui ſaiſit les deux » oreilles ſans qu'il y fit aucun obſtacle : » ces oreilles étoient longues & velues, » & lui donnoient beaucoup à penſer. Elle » n'oſoit retirer une de ſes mains pour » toucher le reſte du corps, de peur qu'il » ne lui échappât, & pour ne point per- » dre le fruit de ſes travaux, elle per- » ſiſta juſqu'à l'aurore dans cette pénible » attitude. Enfin au point du jour elle re- » connut l'auteur de tant d'allarmes pour » un gros chien aſſez pacifique, qui, » n'aimant point à coucher à l'air, avoit » coutume de venir chercher de l'abri » dans ce lieu dont la ſerrure ne fermoit » pas. »

Les tragédies de mademoiſelle Bernard ſont attribuées à M. de Fontenelle. A l'occaſion de Brutus, l'une de ces tragédies, nous remarquerons que lorſque M. de Voltaire donna le ſien, ouvrage ſublime, mais dont le ſuccès théâtral ne fut pas proportionné à beaucoup près à l'admiration qu'il a inſpirée depuis aux connoiſſeurs, M. de Fontenelle, qui regardoit l'ouvrage comme tombé, fit réimprimer le Brutus de mademoiſelle Bernard, ce qui étoit plus facile que de le faire lire.

Voici deux madrigaux qui font honneur à mademoiselle Bernard, s'ils sont d'elle, comme on le dit.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement.
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Autre.

Quand le sage Damon dit que d'un trait mortel
L'Amour blesse les cœurs, sans qu'ils osent se plaindre,
Que c'est un dieu traître & cruel,
L'Amour pour moi n'est point à craindre.
Mais quand le jeune Atis me vient dire à son tour;
Ce dieu n'est qu'un enfant doux, caressant, aimable,
Un enfant plus beau que le jour:
Que je le trouve redoutable!

Tous les détails que M. de Voltaire a écrits sur la fameuse Ninon de l'Enclos se retrouvent ici augmentés de quelques autres. La maniere dont elle parodie les vers que le grand prieur de Vendôme avoit faits contre elle, prouve son esprit & sa facilité à écrire.

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,

Digitized by Google

Je renonce ſans peine à tes foibles appas.
Mon amour te prêtoit des charmes,
Ingrate, que tu n'avois pas.

Voici comme Ninon les retourna contre lui :

Inſenſible à tes feux, inſenſible à tes larmes,
Je te vis renoncer à mes foibles appas;
Mais ſi l'Amour prête des charmes,
Pourquoi n'en emprumois-tu pas ?

On connoît les vers de St. Evremont, mis au bas du portrait de Ninon, & qui ſont les meilleurs qu'il ait faits.

L'indulgente & ſage nature
A formé l'ame de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Il y a loin ſans doute de Ninon à madame Dacier. On retrouve ici pluſieurs endroits de ſes traductions. Elles ſont très-louées; mais elles n'ont guères qu'un mérite réel, c'eſt la fidélité. Si la Motte ne connoiſſoit Ho mère que par ces traductions, il n'eſt pas ſurprenant qu'il n'ait pas été enthouſiaſte du poëte Grec. Mais il commit une grande faute, celle

Digitized by Google

de vouloir juger un poëte ſans l'entendre dans ſa langue naturelle. Madame Dacier qui avoit raiſon pour le fonds, répondit comme ſi elle avoit eu tort.

Il eſt rare d'avoir plus d'eſprit naturel que madame de Sévigné. On relit toujours avec un nouveau plaiſir ces lettres charmantes, où regne une ſenſibilité ſi douce & ſi délicate, où tout a de la grace juſqu'au bavardage qu'on ſe permet quand on aime, & qui ordinairement ennuie tout autre que celui à qui on l'adreſſe, où l'art de narrer eſt porté au plus haut point de perfection, enfin où l'on remarque une foule d'expreſſions trouvées qui naiſſent ſous la plume de ceux qui ont une imagination très-vive & un goût exquis. Madame de Sévigné avoit les mains très-belles. Un jour Ménage en tenoit une entre les ſiennes : quand il l'eut retirée, M. Pelletier qui étoit préſent, lui dit : *voilà le plus bel ouvrage qui ſoit jamais ſorti de vos mains.*

Lorſque madame de Sévigné eut compté la dot de ſa fille, elle s'écria : » Quoi ! faut-il tant d'argent pour obli- » ger M. de Grignan à coucher avec ma » fille ! Après avoir un peu réfléchi, elle » ſe reprit en diſant : il y couchera de-

» main, après demain, toutes les nuits; » ce n'eſt point trop pour cela. »

Les romans ſont le genre où les femmes ſe ſont le plus appliquées. Madame de la Fayette eſt fort au-deſſus de toutes celles qui en ont fait dans le ſiécle paſſé. Les ſituations de Zaïde & de la princeſſe de Cléves ſont à la fois intéreſſantes & naturelles, & ont dû faire tomber les volumineux romans de mademoiſelle Scudéri, de madame de Ville-Dieu, de madame d'Aulnoi, où l'on ne rencontre que des aventures ou communes ou forcées, racontées d'un ſtyle lâche & prolixe, ſans chaleur & ſans eſprit.

On diſtingue dans notre ſiécle les romans de madame de Tencin, le ſiége de Calais, le comte de Comminges & les malheurs de l'Amour. Les deux premiers ont été faits en ſociété avec M. de P. D. V., auteur de pluſieurs piéces de théâtre très-jolies, pleines d'eſprit & fort ſouvent jouées.

La comteſſe de Savoie, de madame de Fontaines, eſt un ouvrage plein d'intérêt, dont M. de Voltaire paroît avoir tiré le ſujet de Tancréde. Il avoit adreſſé à l'auteur les vers ſuivans.

La Fayette & Ségrais, couple ſublime & tendre,

Le modèle, avant vous, de nos galans écrits,
Des champs éliſéens, ſur les aîles des ris,
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus & pourtant pleins de joie,
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la comteſſe de Savoie.
Ils avoient bien raiſon: quel dieu, charmant auteur,
Quel dieu vous a donné ce langage enchanteur?
La force & la délicateſſe,
La ſimplicité, la nobleſſe
Que Fénelon ſeul avoit joint;
Ce naturel aiſé dont l'art n'approche point.
Sapho, qui ne croiroit que l'Amour vous inſpire?
Mais vous vous contentez de vanter ſon empire.
De Mendore amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuſe foibleſſe
D'une maîtreſſe
Qui lui fait, en fuyant, un ſi charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendreſſe,
Vous, qui les pratiquez ſi peu!
C'eſt ainſi que Marot ſur ſa lyre incrédule,
Du Dieu qu'il méconnut chanta la ſainteté:
Vous avez pour l'amour auſſi peu de ſcrupule;
Vous ne le ſervez point & vous l'avez chanté.

Digitized by Google

Les lettres Péruviennes immortaliſeront la mémoire de madame de Grafigni, plus que Cénie, qui n'eſt qu'une copie un peu foible de la gouvernante ſans en avoir les beaux détails. C'eſt le premier roman épiſtolaire qui ait été compoſé en France. Cette méthode, empruntée des Anglois, a été depuis employée avec beaucoup de ſuccès par madame Riccoboni dans Fanni Butler & dans Catesbi, ouvrages plein de ſenſibilité, & qui font aimer la vertu, même en traçant des foibleſſes. Le même merite ſe retrouve dans ſes autres compoſitions, dans Jenny, dans le marquis de Creſſi. Le ſeul morceau d'Erneſtine auroit ſuffi pour lui faire une réputation. Camédris en a fait une à ſon ingénieuſe auteur. C'eſt à une femme que nous devons les excellentes traductions des hiſtoires de M. Hume; & c'eſt les louer aſſez que de dire qu'elles ſont dignes de l'original.

Parmi les bons ouvrages que le ſexe a produits de nos jours, les lettres du marquis de Roſelle doivent tenir un rang diſtingué. Le but moral eſt de la plus grande utilité; & ce roman eſt du très-petit nombre de ceux qu'on peut mettre ſans crainte entre les mains des jeunes demoi-

ſelles : l'honnêteté y eſt toujours aimable, & le vice n'y eſt jamais contagieux. Le ſtyle eſt plein de douceur & de goût. La ſeconde partie ſur-tout eſt pleine de l'intérêt le plus attendriſſant, & l'ouvrage en général eſt d'une belle plume, conduite par une belle ame ; il eſt de madame Elie de Beaumont, femme de l'avocat de ce nom.

Madame du Châtelet & madame du Bocage ont pris un vol plus élevé, l'une dans les ſciences, l'autre dans l'épopée & la tragédie. On ſçait quels éloges M. de Voltaire a donnés à toutes deux. Nous ne pouvons pas citer ici toutes les femmes dont les productions ſont extraites dans l'hiſtoire littéraire. Nous en avons aſſez dit pour prouver la vérité de ces vers de Pétrarque :

Le donne ſon venute in excellenza
Di ciaſcun' arte dove hanno porto cura.

Irza & Marſis, ou l'Iſle merveilleuſe, poëme en deux chants, orné de jolies gravures, ſuivi d'Alphonſe conte ; ſeconde édition ; à la Haie, & ſe trouve à Paris chez Delalain, libraire, rue Saint Jacques.

Digitized by Google

L'homme eſt né pour le travail, & le deſir eſt en lui la meſure du plaiſir. Cette vérité de ſpéculation eſt développée dans le poëme d'*Irza & Marſis* par la plus agréable des fictions. La raiſon ſourit à la lecture de ce poëme ingénieux, & les ſens ſont agréablement flattés par les images qui leur ſont offertes. Parmi les beautés neuves répandues dans cette nouvelle édition, on remarquera ſur-tout la deſcription du temple du Deſtin; la teinte ſombre qui y regne ne peut contribuer qu'à faire reſſortir avec plus davantage les couleurs douces & riantes des autres tableaux.

Loin de la ſphère où grondent les orages,
Loin des ſoleils, par-delà tous les cieux,
S'eſt élevé cet édifice affreux
Qui ſe ſoutient ſur le gouffre des âges.
D'un triple airain tous les murs ſont couverts,
Et ſur leurs gonds, quand les portes mugiſſent,
Du temple alors les baſes retentiſſent;
Le bruit pénetre, & s'entend aux enfers.
Les vœux ſecrets, les prieres, la plainte,
Et notre encens, détrempé de nos pleurs,
Viennent, hélas! comme autant de vapeurs,
Se diſſiper autour de cette enceinte.
Là tout eſt ſourd à l'accent des douleurs.
Multipliés en échos formidables,

Digitized by Google

Nos cris en vain montent jusqu'à ce lieu,
Ces cris perçans & ces voix lamentables
N'arrivent point aux oreilles du Dieu.
A ses regards un bronze incorruptible
Offre en un point l'avenir ramassé.
L'urne des sorts est dans sa main terrible;
L'axe des tems pour lui seul est fixé.
Sous une voûte où l'acier étincelle,
Est enfoncé le trône du destin:
Triste barriere & limite éternelle,
Inaccessible à tout l'effort humain.
Morne, immobile, & dans soi recueillie,
C'est de ce lieu que la nécessité
Toujours sévere & toujours obéie,
Leve sur nous son sceptre ensanglanté,
Ouvre l'abîme où disparoît la vie,
D'un bras de fer courbe le front des Rois,
Tient sous ses pieds la terre assujettie,
Et dit au tems: exécute mes loix.

Dans le conte d'*Alphonse* qui suit ce poëme, on reconnoît cette muse enjouée & facile, qui sçait varier ses chants & ses plaisirs.

Mélanges d'histoire & de littérature, de jurisprudence littéraire, de critique, &c. vol. *in*-12.; par M. Terrasson, écuyer, avocat au parlement, &c. A Paris,

Digitized by Google

chez la veuve Simon & fils, rue des Mathurins.

Monſieur Terraſſon, dont le nom eſt diſtingué dans les lettres, & qui lui-même eſt avantageuſement connu par une hiſtoire de la juriſprudence romaine, a raſſemblé dans ces mélanges pluſieurs diſſertations également intéreſſantes par leur objet & par leur variété. Dans la premiere il conſidére l'ancien emplacement de l'hôtel de Soiſſons, & le ſuit dans toutes les viciſſitudes qu'il a éprouvées, & qui ſouvent ont rapport à l'hiſtoire du temps. Il examine dans la ſeconde ſi l'enceinte de Paris, commencée par Philippe-Auguſte, fut entourée de foſſés & de remparts; & il tient pour la négative. La troiſiéme releve quelques indécences des anciens juriſconſultes, entr'autres le fameux procès entre la Vierge & le Diable, imaginée par Bartole, & qui eſt aſſez curieux pour le rapporter ici.

« Le Diable prétendant remettre les » hommes ſous le joug auquel le crime » d'Adam les avoit ſoumis, aſſigne le » genre humain devant le tribunal de Je- » ſus-Chriſt. L'aſſignation donnée aux » termes du droit eſt à trois jours. Elle ſe

» trouvé écheoir un vendredi ſaint. Le » Diable cite à Jeſus-Chriſt les loix qui » ne permettent pas d'aſſigner à un jour » de fête. Jeſus-Chriſt diſpenſe de cette » formalité en vertu d'autres loix qui » donnent ce droit aux juges en certains » cas. Alors le Diable comparoît plein » de rage, & demande ſi quelqu'un oſe » parler pour le genre humain. La Ste » Vierge ſe préſente. . . . Le Diable, » intéreſſé à empêcher cette plaidoirie, » propoſe deux moyens de récuſation; » le premier, que la Ste Vierge étant » mere du juge, elle pourroit trop aiſé- » ment le faire prononcer en faveur de » ſa partie; le ſecond eſt que les femmes » ſont exclues de la fonction d'avocat. Il » appuye ces deux motifs ſur des para- » graphes tirés du digeſte & du code. La » Ste Vierge, de ſon côté, allégue les loix » qui autoriſent les femmes à plaider » pour les veuves, les pupilles, & ceux » qui ſont dans la miſére. La Ste Vierge » gagne cet incident, & Jeſus-Chriſt lui » permet de plaider pour les hommes. Le » Diable demande la proviſion, comme » ayant été poſſeſſeur du genre humain » depuis la chûte d'Adam; le tout ſui- » vant la maxime du droit, *Spoliatus an-* » *teà reſtituendus*, & fait valoir pour lui

Digitized by Google

» la prescription. La Ste Vierge lui op-
» pose le titre du droit *Quod vi aut clam;*
» lui, soutient qu'un possesseur de mau-
» vaise foi ne peut acquérir par la voie
» de prescription, & le prouve par la loi
» IIIe, paragraphe dernier, au digeste *de*
» *acquirendâ possessione.* Jesus-Christ
» ayant débouté le Diable de la provision
» par lui demandée, le fond du procès
» se discute de même par citations de
» loix & de paragraphes. . . Enfin inter-
» vient le jugement définitif, qui est ex-
» trêmement singulier; il contient une
» espéce de *vû* de piéces; ensuite de quoi
» Jesus-Christ, du haut du ciel, rend, le
» jour de pâques, une sentence par la-
» quelle, en déchargeant le genre humain
» des imputations à lui faites par le Dia-
» ble, il condamne le Diable à la dam-
» nation éternelle... La sentence est re-
» digée par St Jean l'évangeliste, qui fait
» la fonction de greffier; St Jean Baptis-
» te, St François, St Dominique, Saint
» Pierre, St Paul, St Michel & autres
» Saints en grand nombre servent de té-
» moins. La sentence est datée du 6 Avril
» 1311, & les Anges, pour célébrer le
» triomphe de la Ste Vierge, la félicitent
» en lui chantant en chœur un *Salve*
» *Regina.* »

Digitized by Google

La quatriéme diſſertation traite de la vielle, de ſon origine & de ſes variations; la cinquiéme, des loix rhodiennes; la ſixiéme & derniere, d'un texte hébreu que l'auteur prétend avoir exactement traduit contre l'opinion des journaliſtes de Trévoux.

Le volume eſt terminé par la vie de Cujas & de ſa fille Suſanne Cujas, objet de tant de plaiſanteries. On ſçait le mot des écoliers de droit qui *alloient commenter Cujas.* Elle vécut dans le plaiſir & mourut dans la miſére. Voici l'épitaphe que lui fit le profeſſeur Edmond Mérille.

Viderat immenſos Cujaci nata labores
Æternum patri promeruiſſe decus.
Ingenio haud poterat tam magnum æquare parentem.
Filia, quod potuit, corpore fecit opus.

EUGENIA dramma in cinque atti in proſa del ſig. di Beaumarchais con un diſcorſo ſopra il drama ſerio tradotto dal franceſe; in Coſmopoli l'anne 1768. C'eſt une traduction faite du François en langue Toſcane de l'*Eugénie* de M. de Beaumarchais. Le traducteur donne auſſi l'extrait avantageux que le Mercure a

fait de ce drame au mois de Juin 1767, & desire que les théâtres d'Italie s'enrichissent, non-seulement de cette piéce, mais encore de toutes celles qui sont dans le même genre. Il répond en particulier du succès d'Eugénie, si intéressante par la vérité, par la force & le choix des caracteres, des personnages & des sentimens. Il rapporte que « le marquis Albergotti, qui vit actuellement à Vérone vient d'y faire jouer à la fin du carnaval une traduction du *comte de Comminges* de sa façon, & qu'on dit fort bonne. La piéce a été très-bien jouée par des cavaliers & une dame qui faisoit le rôle d'Euthime. Le traducteur lui-même faisoit celui de Comminges. Les habits étoient exactement ceux des moines de la Trape; & on n'a rien épargné pour rendre le spectacle terrible & frappant. J'ai parlé, ajoute-t-il, à des cavaliers qui ont assisté à la représentation, & qui m'ont dit que la piéce a fait le plus grand effet. »

Lettre de Madame de MÉHÉGAN.

Le nom que je porte, monsieur, m'a exposée à recevoir dans différens endroits, des complimens sur le siécle de Louis XII, dont je ne suis pas l'auteur. On s'est imaginé que la veuve de M. de

Digitized by Google

Méhégan avoit voulu s'eſſayer ſur l'hiſtoire, ſans penſer que quand elle auroit les talens néceſſaires pour l'écrire, elle n'en auroit pas la volonté. Comme je ſerois très-fâchée que l'erreur de quelques perſonnes s'accréditât, je vous ſerai infiniment obligée d'en dire un mot dans l'ouvrage auquel vous donnez vos ſoins. Je ne me ſoucie aucunement d'une réputation qui n'eſt point à moi : un pareil honneur me feroit rougir ; & en vérité je ſerois moins touchée d'eſſuyer des critiques ameres, ſi je les méritois, qu'humiliée d'entendre des éloges qui ne me ſeroient pas dûs.

Lettre de M. le baron de TSCHUDI, *Bailli de Metz.*

J'ai trouvé, monſieur, dans la France littéraire le livre anonyme de *l'étoile flamboyante* ſous mon nom : il ſuffit qu'il ne ſoit pas de moi pour que je doive le déſavouer : mais comme j'ai appris qu'il s'y trouve des lieux communs contre la ville de Metz, que j'aime beaucoup, je ne puis dès-lors ſupporter la penſée qu'on imagine un moment que j'aye fait ce livre. J'eſpere en conſéquence, monſieur, que vous voudrez bien inſérer cette lettre dans le Mercure.

Digitized by Google

CONCERT SPIRITUEL.

Le concert ſpirituel a ſuppléé à la vacance des autres ſpectacles pendant les trois ſemaines qui commencent à la Paſſion & finiſſent après la quinzaine de Pâque.

On rend juſtice à la belle exécution des muſiciens qui compoſent ce grand orcheſtre, & à l'intelligence des directeurs.

On a fait entendre deux motets de concours pour le prix propoſé ſur le pſeaume *Deus noſter refugium*; & deux autres motets françois, auſſi pour le prix propoſé ſur l'ode de Rouſſeau, *la gloire du Seigneur*. On a trouvé dans ces eſſais quelques traits d'harmonie; mais peu d'expreſſions, peu de chant; un deſſein foible, & un ſtyle monotone. Ces prix ont été réſervés pour des ouvrages où il y ait plus de connoiſſance de l'art, avec plus de génie. On a exécuté de grands motets connus de M. Dauvergne, ſurintendant de la muſique du Roi. Pluſieurs autres motets de la Lande, de Mouret, de Lefévre, de M. l'abbé Girout maître de muſique de la cathédrale d'Orléans, de

M. Doriot maître de muſique de la Ste Chapelle ; quelques petits motets de M. l'abbé Jollier, de M. de Saint Amans, de M. Milande, & d'autres morceaux bien choiſis ont fait le fonds de ces concerts. Le ſublime motet du *Stabat mater* par Pergoleſe, dont la muſique eſt ſi pittoreſque, ſi éloquente, ſi expreſſive a frappé profondément les ames ſenſibles. Le pathétique & l'énergie touchante de cette admirable compoſition a été ſupérieurement rendue par M. Richer & par Mademoiſelle Fel. On a diſtingué le motet à grand chœur *ſuper flumina Babylonis*, de la compoſition de M. Richter, célebre maître de muſique de la chapelle de l'électeur Palatin. Les motifs de ſes chants ſont neufs, bien traités, bien ſoutenus, & adaptés convenablement aux paroles. Son harmonie eſt ſagement diſtribuée, & toujours compagne de la mélodie ſans en être le tyran, elle la fait valoir & ajoute à ſon expreſſion. Ses fugues ſont ſçavantes & d'un bon effet. Ses récits & ſes chœurs ſont bien coupés ; il a ſur-tout l'art d'approprier les formes & le mouvement de ſa muſique aux ſujets qu'il veut exprimer.

Les voix récitantes dans ces concerts ont eu les plus vifs applaudiſſemens. Ma-

Digitized by Google

demoiſelle Fel, qui a conſervé la jeuneſſe de ſa voix, & qui lui a ajouté l'art que donne une longue expérience; M. Richer qui ayant perdu dans le paſſage de l'enfance à la jeuneſſe l'éclat de ſon organe, a ſçu s'en créer un factice que le goût le plus sûr & le ſentiment le plus exquis conduiſent toujours; Mademoiſelle Rozet, excellente chanteuſe; M. Legros, qui a reparu dans ces concerts embellis par le brillant de ſa voix; M. Gelin qui chante ſes récits dans le caractere propre de la muſique; Mademoiſelle Morizet habile muſicienne, dont l'organe flateur rend très bien un chant délicat; Meſdemoiſelles Chenays, la Madeleine & Beauvais; M. l'abbé Platel, très belle baſſe-taille; MM. Muguet, Péré & le Vaſſeur ont tous fait le plus grand plaiſir.

Les virtuoſes ont mis auſſi une agréable variété dans ces concerts. On a entendu avec un nouvel étonnement l'exécution parfaite, les ſons doux & enchanteurs, le langage touchant que M. Bezozzi tire de ſon hautbois, inſtrument qu'il maîtriſe à ſon gré. Madame Lombardini Sirmen, éleve du célebre Tartini, a exécuté des concerto de violon qui ont fait

Digitized by Google

admirer le hrardieſſe de ſon archet & la délicateſſe de ſon jeu ; c'eſt une muſe qui tient la lyre d'Apollon. M. Bartelemont a été très-goûté par le choix agréable de ſa muſique, par les beaux chants qu'il fait ſortir du violon, par le feu & par l'ame de ſon exécution. M. Capron, premier violon du concert, ſe joue des difficultés ; il domine ſon inſtrument, dont il tire tout le parti qu'il veut. Il a varié ſa maniere dans différens concerto, & a toujours été fort applaudi. MM. Bertheaume & Haran ont auſſi exécuté avec ſuccès des concerto de violon. M. Balbatre a joué, avec les applaudiſſemens auxquels il eſt accoutumé, pluſieurs ſymphonies ſur l'orgue. M. Rodolphe, qui ſçait donner au cor le moëlleux, l'agrément & le charme de la flûte ; qui ſçait en étendre les effets & en multiplier les reſſources, a été entendu avec le plus grand raviſſement dans une ariette chantée par Mademoiſelle Fel, dont il accompagnoit & imitoit en quelque ſorte la voix.

Deux clarinettes, de la muſique du cardinal de Rohan, ont exécuté différens morceaux. Les talens précoces & ſurprenans de M. Hinner ſur la harpe, & de M. Salentin ſur la flûte, deux très-jeunes virtuoſes,

virtuoſes, ont été encouragés par de juſtes applaudiſſemens.

Ces concerts ont fait honneur au goût & au choix des directeurs. Ils auroient été peut-être encore plus ſuivis, ſi les motets avoient été plus variés. On aime beaucoup en ce pays la nouveauté; il y a tant d'excellentes compoſitions anciennes & de morceaux Italiens qui ſeroient nouveaux pour nous, & qui réuſſiroient beaucoup! Témoins le *Stabat mater*; certains motets de *Fiocco* qu'on a ceſſé de donner, & d'autres excellens motets ſi communs dans les égliſes d'Italie & d'Allemagne.

OPÉRA.

L'ACADÉMIE royale de muſique a repris le mardi 4 Avril *Ragonde* & l'acte d'*Eroſine*, qui produiſent toujours le même plaiſir, & qu'elle continuera les jeudis. *Dardanus* ſera repréſenté les vendredis & les dimanches en attendant *Omphale*, tragédie lyrique en cinq actes, dont les paroles, qui ſont de la Motte, viennent d'être remiſes en muſique par M. Cardonne.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Les comédiens François ont fait l'ouverture de leur ſpectacle le mardi 4 Avril, par la repriſe du *Siége de Calais*. Ils ont joué avec ſuccès le lundi 10 Avril, le *Mariage interrompu*, comédie nouvelle d'intrigue, en trois actes, de M. Cailhava; nous en rendrons compte dans le Mercure prochain. Ils préparent un drame en cinq actes dans le nouveau genre moral & philoſophique, de M. de Beaumarchais.

Compliment prononcé par M. d'Alinval.

Je viens vous offrir un tribut d'hommages & de reſpects, que depuis la naiſſance d'un théâtre qui vous doit ſa perfection, vous avez daigné agréer avec cette complaiſance qui vous eſt ſi naturelle. Vous raſſurez ma timidité; & je reſſemble à un éleve docile, qui, en rendant compte de ſes travaux à des maîtres auſſi éclairés qu'indulgens, trouve dans leur ſagacité le détail de ſes fautes & le moyen de les éviter.

Vous avez de tout tems encouragé par vos boutés ceux qui, engagés dans la carriere des talens, ont conſacré leurs veille

à mériter vos ſuffrages, & dont le premier but a dû être de vous plaire. Vos lumieres les ont guidés dans la route épineuſe de l'imitation de la nature ; & lorſqu'ils ont eu le malheur d'y rencontrer quelques obſtacles, votre indulgence leur a preſque toujours ſervi d'aſyle. Cette vérité, Meſſieurs, eſt toute de ſentiment. Mon cœur, vivement pénétré de la reconnoiſſance qu'elle inſpire, n'auroit rien à regretter, s'il pouvoit l'exprimer avec cette chaleur & cette énergie qui caractériſent l'éloquence de l'ame & que l'eſprit ne ſuppléa jamais.

Vous ſeuls, Meſſieurs, pouvez juger les talens que vous avez vu naître ; ils ſont votre ouvrage ; & en leur permettant de ſe développer ſous vos yeux, vous vous êtes réſervé le droit d'aſſigner à chacun le degré de ſuccès que des efforts plus ou moins heureux vous paroiſſent mériter.

A quelque genre que le comédien ſe deſtine, vos goûts ſeront ſacrés pour lui, vos déciſions ſeront ſes oracles. Il verra le génie s'empreſſer à vous offrir ſes productions, il tâchera de le ſuivre dans ſa courſe ; & ſi la nature ne l'a point formé pour peindre les effets des paſſions

orageuſes qui font le malheur des héros, il deſcendra à ce genre où l'homme, plus rapproché de lui-même, ſe voit tel qu'il eſt dans la ſociété. Il étudiera ſans ceſſe ce peintre inimitable, Moliere, ce comique à qui la nature ſemble avoir révélé tous ſes ſecrets; qui a vu en philoſophe profond, le choc des opinions, des uſages & des ridicules; qui les a préſentés avec les couleurs qui leur étoient propres; & qui en corrigeant d'une main légere les travers de l'humanité, a mérité d'en être à jamais l'ami, le conſolateur & le guide.

C'eſt en ſe pénétrant de ces vérités, que celui qui n'a d'autres droits à votre indulgence que le deſir d'en être digne, pourra peut-être un jour fixer votre attention.

Convaincu, Meſſieurs, de toute ma foibleſſe, je n'ai dans ce moment d'autres vœux à former que de mériter par le zèle le plus ardent, & le travail le plus opiniâtre, que vous étendiez juſqu'à moi les bontés dont vous daignez honorer mes camarades, dont ils ſentiront toujours tout le prix, & pour leſquelles ma reconnoiſſance ſera auſſi vive que durable.

Digitized by Google

COMÉDIE ITALIENNE.

La comédie Italienne a fait l'ouverture de ſon théâtre le même jour, par un compliment en proſe très-court & convenable à la circonſtance ; il a été prononcé par Mde Billoni, nouvellement reçue, & a précédé la premiere repréſentation *des deux Chanteuſes*, canevas italien en cinq actes. Toute l'intrigue de cette piéce moderne roule ſur l'adreſſe qu'une jeune fille employe pour ſéduire un vieillard, tuteur de ſon amant, afin de le forcer à conſentir à ſon mariage avec ſon pupille qu'elle lui préfere : les moyens qu'elle employe rappellent quelques-unes de ces piéces de notre ancien théâtre, où l'on cherchoit à mettre plus de gaîté que de décence ; celle-ci paroît avoir été condamnée par cette raiſon ; & l'on ne peut qu'approuver cette ſévérité de la part du public.

Le théâtre Italien vient d'éprouver une de ces révolutions dont ce ſpectacle a déjà donné beaucoup d'exemples : * les

* Voyez l'hiſtoire du théâtre italien & de l'o-

piéces en ariettes ayant depuis quelque tems exclus entiérement les comédies écrites, & une grande partie des acteurs & des actrices qui faiſoient autrefois le ſuccès de ce théâtre, voyant que leurs talens y devenoient inutiles, ont pris le parti de demander leur retraite; de ce nombre ſont Meſdames Riviere, Bognioli & Carlin; Meſſieurs Baletti, Ciavarelli, Champville, le Jeune & de Heſſe; mais ce dernier eſt, dit-on, reſté avec des appointemens avantageux, pour continuer de veiller aux différens départemens dont il étoit chargé. *

Lorſque dans un jardin on abat d'anciennes tiges, on les remplace auſſi-tôt par de jeunes plants; c'eſt ce que l'on vient de faire au théâtre Italien, où l'on eſpére voir bientôt fructifier les talens de Meſdemoiſelles Zanerini, Billoni & Fréderic l'aînée. Meſſieurs Trial, Nain-

---

péra comique, qui vient d'être publiée, ouvrage fait avec ſoin & rempli de bonne critique, d'analyſes intéreſſantes, d'anecdotes curieuſes & d'obſervations fines & eſſentielles, 9 vol. *in*-12. prix rel. 22 liv. 10 ſols, chez Lacombe, libraire, rue Chriſtine.

* Voyez encore l'hiſtoire du théâtre italien, vol. 7, pag. 481 & ſuivantes.

Digitized by Google

ville ont déjà prouvé les leurs. M. Camerani, qui vient auſſi d'être reçu, & qui juſqu'à préſent avoit joué les rôles d'amoureux dans l'Italien, a débuté dans ceux du Scapin avec beaucoup plus de ſuccès ; & le compliment qu'il a adreſſé aux ſpectateurs à cette occaſion en a été fort bien reçu : le public eſpére donner bientôt à ces jeunes ſujets, comme récompenſe, les applaudiſſemens qu'ils en ont reçus comme encouragement.

ELOGE de Monſieur LE CAT, *écuyer, docteur en médecine & chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, profeſſeur, démonſtrateur en anatomie & chirurgie, lithotomiſte-penſionnaire de la même ville ; des académies royales de Paris, Londres, Madrid, Porto, Berlin, Lyon, de l'Inſtitut de Bologne, des Académies Impériales des curieux de la nature de Saint-Petersbourg, & ſecrétaire perpétuel de celle de Rouen.*

DE ſtériles regrets ne ſuffiſent point à la mémoire du citoyen qui a conſacré ſes veilles à ſa patrie ; la reconnoiſſance publique lui doit des éloges ; pour faire ce-

lui de M. le Cat, nous n'aurons beſoin que de rappeller ſes travaux.

Claude-Nicolas le Cat naquit le 6 Septembre 1700 à Blerancourt, bourg conſidérable de Picardie, entre Noyon, Chauni & Soiſſons. Il étoit fils de Claude le Cat, chirurgien, élève de Monſieur Maréchal, premier chirurgien du Roi, & de N. Mereſſe, fille de Simon Mereſſe, auſſi chirurgien, dont le biſayeul avoit été appellé à la cour pour guérir un cancer de la Reine Anne d'Autriche. De grandes probabilités auroient autoriſé M. le Cat à adopter des traditions de famille qui le faiſoient ſortir d'une race noble, dont il reſte pluſieurs tiges dans la même province; mais il aima mieux illuſtrer ſon nom lui-même que d'en tirer l'éclat de ſes ancêtres. Dans cette penſée il prit pour deviſe ce paſſage de Tacite ſur un peuple avec lequel ſon nom n'avoit pas moins de rapport que ſon caractere.

Catti fortunam inter dubia, virtutem inter certa numerant.

M. le Cat commença ſes études à Soiſſons & les termina à Paris, en ſoutenant une théſe ſur toutes les parties de la

philoſophie. Son inclination le portoit à l'étude du génie. Il avoit appris ſeul, pendant ſes études, les mathématiques & les fortifications; mais ſes parens qui le deſtinoient à l'état eccléſiaſtique, dont il porta l'habit pendant dix ans, s'oppoſoient à ce penchant, & cette contradiction de vocation & d'autorité ſe termina par un parti également éloigné des deux autres. M. le Cat ſe fit médecin, chirurgien, & commença à ſe faire connoître dans la république des lettres par une diſſertation ſur le balancement des arcs-boutans de l'égliſe St Nicaiſe de Rheims, phénomene très-curieux.

M. le Cat continua à ſe diſtinguer par ſes ouvrages, comme phyſicien, comme chirurgien & comme homme de lettres; c'eſt ſous ces trois points de vue que nous le préſenterons, après avoir ſommairement rendu compte de ſes autres travaux.

En 1725, il avoit fait une lettre ſur la fameuſe aurore boréale qui avoit tant effrayé le Public. En 1731, il obtint en concours la ſurvivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, où il ne s'établit cependant qu'en 1733. En 1732, il prit ſes degrés en médecine, obtint le premier *acceſſit* que

donnoit, pour la premiere fois, l'académie de chirurgie; mais il y remporta les prix de toutes les années ſuivantes juſqu'en 1738 incluſivement : la deviſe du mémoire de cette année étoit *uſquequò*. En effet pour arrêter ſes triomphes, l'académie ne trouva d'autres moyens que de ſe l'aſſocier. A la fin de la même année, M. de la Peyronnie lui offrit à Paris un établiſſement des plus avantageux, qu'il refuſa par reconnoiſſance pour les bienfaits qu'il avoit reçus de la ville de Rouen, & dans laquelle il ſe fixa pour jamais en épouſant, en 1742, Marguerite Champoſſin, dont il ne lui reſte qu'une fille âgée de vingt ans, mariée depuis peu à M. David, docteur en médecine & chirurgien de Paris, qui lui a ſuccédé dans toutes ſes places, & qui s'eſt déjà fait connoître très-avantageuſement dans la république des lettres par pluſieurs ouvrages très-eſtimés ſur la phyſique & ſur la médecine.

M. le Cat, après avoir rempli d'une maniere ſi triomphante la carriere qui l'avoit conduit à l'académie de Paris, adreſſa ſes travaux aux autres académies de l'Europe, qui ſe firent honneur de le recevoir. Celle de St Petersbourg qui, à l'exemple de pluſieurs académies d'Ita-

Digitized by Google

lie, eſt dans l'uſage de donner un ſurnom à ſes aſſociés, l'appella *Pliſtonicus*, c'eſt-à-dire, le remporteur de prix.

Ses ouvrages les plus conſidérables en phyſique ſont:

La diſſertation ſur le phénomene des arcs-boutans dont nous avons déjà parlé.

Un mémoire ſur la peſanteur & la légereté des corps.

Un autre ſur leur reſſort & leur élaſticité.

Une diſſertation ſur le flux & le reflux de la mer, dans lequel il démontre l'équilibre de toutes les parties de l'Univers, & établit un mouvement de la terre & de la lune.

Une diſſertation ſur la faſcination.

Une diſſertation ſur les preſſentimens & la ſympathie.

Une annonce de ſon eſſai ſur l'hiſtoire de la terre ou de ſon ſyſtême ſur la formation des montagnes par le flux & reflux, & de l'origine des coquillages & des animaux foſſiles, &c. Ce ſyſtême conçû dès 1731, & donné dans le Journal de Verdun en 1748, eſt antérieur à ceux de Téliamed & de M. de Buffon.

Une explication du mouvement de rotation des planetes, ſecond volume du

Digitized by Google

Mercure de Décemb. 1737, ſous le nom de Romazzini.

Une diſſertation ſur cette queſtion : *Pourquoi la lune paroît elle plus grande à l'horiſon.*

Obſervations envoyées à l'académie des ſciences de Paris, ſur la comete de 1742, qu'il découvrit le premier à Rouen, & dont il donne les configurations entre les étoiles fixes.

Diſſertation ſur les influences de la lune. Journal de Verdun, Décemb. 1741 & Juillet 1742.

Pluſieurs mémoires ſur l'électricité, & entr'autres ſur la découverte faite par M. le Cat du phénomene de la ſuſpenſion de la feuille d'or en l'air au bout de la barre électrique en 1745 & 1746.

Sur l'aſcenſion des liqueurs dans les tuyaux capillaires. Janvier 1747.

Mémoire ſur les géans, 1747.

Obſervations météorologiques faites pendant quatorze années.

Mémoire ſur la chaleur centrale de la terre, les volcans, les incendies ſpontanés terreſtres, leurs cauſes, 1750.

Détermination de la hauteur du pôle à Rouen, plus juſte, à ce que préſume l'auteur, que celle qu'on a déterminée juſqu'ici, 1750.

Digitized by Google

Mémoires sur la méridienne du tems moyen, 1750.

—pour servir à l'histoire naturelle de la ville de Rouen & de ses environs.

Remarques sur les défauts de l'hydrometre à corde, l'invention d'un hydrometre plus sensible & plus fidéle.

Examen des principales expériences de la doctrine de M. Franklin sur l'électricité, 1752.

Nouveau barometre qui conserve une partie des avantages des barometres à grosses colonnes de Mercure, sans en avoir les inconvéniens, 1752.

Explication de quelques phénomenes du barometre & du thermometre, 1752.

Description d'un mats pour l'usage des grandes lunettes & de deux supports du bout oculaire de ces lunettes, 1753.

Mémoire sur les progrès des sciences & des arts, & de la possibilité de les perfectionner encore, 1753.

Sur des animaux trouvés vivans au centre des corps solides, tels que des blocs de pierre, des arbres, &c. sans aucune issue au-dehors, 1755.

Discours qui prouvent que les arts appartiennent plus aux sciences qu'aux belles-lettres, 1756.

Application des nouvelles expériences

du refroidiſſement des liqueurs, leſquelles expériences avoient été envoyées à l'académie par M. l'abbé Nollet, ſon aſſocié.

Obſervation nouvelle ſur les géans.

Eſſai d'un ſyſtême phyſico-mécanique des affinités, ouvrage brûlé dans l'incendie de ſon cabinet, du 26 Décembre 1762.

Mémoire ſur cette queſtion, propoſée à l'académie de Rouen, *pourquoi le cuivre eſt-il plus caſſant à chaud qu'à froid, tandis que les autres métaux ſont plus caſſans à froid qu'à chaud?* 1759.

Remarques ſur les états de la colle de farine qui avoit été expoſée à la gêlée & au dégel, leſquelles confirment les effets d'atmoſphere attractive & impulſive, que M. le Cat donne pour principe de l'affinité, 1760.

Expoſition & explication d'un petit phénomene obſervé dans la fuſion du ſoufre qui, de très-liquide dans le premier degré de chaleur où il étoit d'abord, devient épais comme du miel, à une chaleur plus conſidérable, & reprend enſuite ſa premiere liquidité en le laiſſant refroidir juſqu'à ce premier degré de chaleur où il étoit d'abord liquéfié, en 1760.

Explication des effets d'un nouveau marteau d'eau, ou nouvelle eſpéce de cette machine, appellée vulgairement

l'eau dans le vuide, trouvé par le Sr Scanegat, 1763.

Hiſtoire de la répétition des expériences de la chûte des corps graves exécutés du haut de la tour de la cathédrale de Rouen avec la machine de M. Hubert, perfectionnée par M. le Cat, dans l'intention d'améliorer la doctrine de la deſcente des graves, celle de la réſiſtance des milieux & celle de la force de percuſſion.

La premiere repétition qui ſe ſoit faite en France de la pompe aſpirante de Séville, laquelle porte l'eau, non pas à 32 pieds, ſelon la regle commune, mais à 60 pieds, &c. Explication de ce phénomene, 1766.

En qualité de chirurgien, M. le Cat donna d'abord un mémoire ſur la taille des femmes; enſuite un volume ſur l'opération en général de la taille; un autre ſur le diſſolvant de la pierre, & ſix lettres ſur la même matiere.

Un volume ſur la couleur de la peau humaine & ſur celle des Négres en particulier.

Un volume, traitant de l'évacuation périodique du ſexe.

Le premier volume des mémoires de l'Académie de Rouen, qui ſeront publiés

Digitized by Google

dans peu, contient un grand nombre d'expériences anatomiques faites par M. le Cat.

Dissertations sur la génération, &c. Journal de Verdun.

En 1738, il donna à l'académie des sciences de Paris l'observation de la bifurcation de la veine *azigos*, trouvée dans un marcassin, hist. pag. 45, & de la réunion des veines coronaires en un seul tronc qui, sans pénétrer dans l'oreillette droite, se jettoit dans la veine souclaviere gauche; & il envoya, à cette compagnie, un œil disséqué, où l'origine de ses tuniques étoit démontrée venir des meninges du cerveau.

Un traité de la métamorphose des os en parties molles, en 1740.

Des observations sur le trou ovale qu'il a trouvé ouvert dans plusieurs adultes, & sur-tout dans les femmes, dont un cinquiéme conserve ses ouvertures. Il y joignit des observations, & une dissertation sur les hidatitées.

Depuis 1741 jusqu'à 1765, il a communiqué à la même compagnie un grand nombre de mémoires anatomiques & pathologiques imprimés dans les transactions, qu'il seroit trop long de détailler ici. On y trouve, en 1749, le bocal, qu'il

Digitized by Google

a inventé pour conſerver dans les liqueurs ſpiritueuſes les piéces anatomiques ou toutes autres ſubſtances corruptibles.

En 1744, il donna, à l'académie de Rouen, un mémoire intitulé : *Deſcription d'un homme automate, dans lequel on verra exécuter les principales fonctions de l'économie animale, la circulation, la reſpiration, les ſecrétions, & au moyen deſquels on peut déterminer les effets méchaniques de la ſaignée, & ſoumettre au joug de l'expérience pluſieurs phénomenes intéreſſans qui n'en paroiſſent pas ſuſceptibles.* Cet ouvrage eſt accompagné de toutes les figures néceſſaires à l'exécution de l'automate. C'eſt un article détaché de la troiſiéme partie d'un traité de la ſaignée que M. le Cat avoit compoſé dès 1729, & qui avoit été annoncé dans les Journaux de ce tems. Il en faiſoit la partie expérimentale.

Cette même année 1744, il communiqua à l'académie de Rouen, 1°. l'obſervation d'une *ſpina ventoſa* à la tête ; 2°. Celle d'une piqûure de l'os d'une fracture qu'il a réduite, qui a produit une virulence mortelle & une gangrene au pouce même de l'opérateur qui avoit touché cette pointe d'os, à l'occaſion de laquelle

il diſſerte ſur la nature des virus ; 3°. Un mémoire ſur l'hydrophobie ou la rage ; 4°. Un enfant double par le haut juſqu'à la ceinture, ſimple par le bas ; l'un des deux né vivant, l'autre mort. Il n'y avoit qu'un cœur pour eux deux, de ſorte que l'un des freres donnoit du ſang à l'autre. M. le Cat diſſerte ſur tous ces points & ſur toutes les difficultés qui en réſultent.

En 1748, il commença à obſerver les maladies qui regnerent à Rouen dans toute l'année, ce qu'il continua d'obſerver quatre années de ſuite, en y joignant les variations de l'atmoſphere & les réflexions qu'on doit attendre d'un médecin phyſicien.

Cet ouvrage contient 1°. un diſcours ſur les obſervations météorologiques. Il donne des preuves phyſico-anatomiques de divers effets de la température de l'atmoſphere ſur nos nerfs, nos liqueurs, notre ſanté, &c. Une des utilités de ces obſervations, ſelon lui, eſt de nous conduire quelque jour à prédire ces températures des ſaiſons qui ont tant de part à notre vie & à nos beſoins, & qu'il ſeroit ſi avantageux à l'état de prévoir. Il prétend que tout eſt périodique dans la nature, & il donne de fortes preuves que la variété

Digitized by Google

des saisons est assujettie à la même loi, & que par une suite assez longue d'observations météorologiques bien faites on peut parvenir à connoître ce période.

2°. Un mémoire sur la température particuliere du climat de Rouen.

3°. Plusieurs dissertations physiques de l'article précédent sur les instrumens qui servent aux observations météorologiques & leurs effets.

4°. Deux grands mémoires sur les fiévres malignes en général & en particulier sur celles qui ont regné à Rouen à la fin de 1753 & au commencement de 1754.

Depuis 1746 jusqu'en 1765, M. le Cat donna à la même académie de Rouen les ouvrages suivans : l'observation d'un prétendu hermaphrodite de Louviers & d'un os qu'on croyoit appartenir à un géant ; une dissertation sur cette espéce d'homme ; des observations sur la gangrenne séche ; celle sur un curedent avalé, ensuite rendu par les urines ; mémoire sur la génération & la cause des maladies héréditaires ; féve d'aricot trouvée au centre d'une pierre de la vessie ovaire d'une femme où le canal déférent étoit creux ; morsure d'un canard irrité qui donne une fiévre maligne & mortelle.

Observations anatomiques sur la com-

Digitized by Google

munication des vaiſſeaux du *placenta*, tant entre eux qu'entre ceux de la matrice, conſtatées par des injections, & atteſtées par des commiſſaires de l'académie.

Sur le tetanos, les ſignes caractériſtiques de l'inflammation de la pie-mere, les fonctions des membranes du cerveau.

Sur une groſſeſſe de trois ans.

Sur une autre de vingt-ſix mois.

Sur une ſuperfétation arrivée à une femme de Louviers, qui accoucha de trois enfans, chacun à trois mois l'un de l'autre.

Sur la communication des vaiſſeaux ſanguins entre le fœtus & ſa mere, démontrée ſur des piéces injectées & conſtatées par trois commiſſaires de l'académie.

Sur un engorgement par congeſtion dans toute l'étendue du péritoine, devenu ſuppuratoire avec iſſue des matieres fécales.

Sur trois monſtres, dont l'un avoit ſix doigts à la main; le ſecond, les yeux hors de la tête, & le troiſiéme, quatre yeux dans une ſeule tête.

Sur un enfant né ſans front, ayant un grand nez qui lui donnoit la phyſionomie d'un adulte.

Digitized by Google

Sur un hermaphrodite imparfait de dix ſept ans, & ſur un enfant femelle à deux têtes.

Sur la ſubſtance du cerveau d'un négre, &c. &c.

Obſervations ſur une femme morte, pour avoir été ſucée de ſangſues.

Sur des jumeaux d'une parfaite reſſemblance.

Sur un enfant monſtrueux par l'hypogaſtre en ce que le nombril manquoit, une partie des inteſtins étoit découverte. Il n'avoit ni veſſie, ni anus, & les deux ouvertures de l'anus & des ureteres, placées en-dedans, ſe réuniſſoient en un petit eſpace au-deſſus du pubis.

Sur une ſuppuration d'une oreille, devenue mortelle.

Mémoire ſur un enfant né ſans cerveau. M. le Cat en avoit apporté un ſemblable à l'académie le 18 Décembre 1755.

Sur la monſtruoſité des organes de la génération & de ceux des urines par défaut ou foibleſſe de nature.

D'un enfant monſtrueux qui portoit une partie de ſon cerveau & de ſon cervelet dans une tumeur ſituée à la partie poſtérieure de la tête.

Mémoire ſur le ſommeil, brûlé à l'incendie de ſon cabinet.

Digitized by Google

Obſervations pathologiques & anatomiques des maladies mortelles en 15 ou 18 heures.

Remarques ſur l'intérieur de l'utérus dans le tems des regles; ſingularités nouvelles des trompes de fallope, & maladies des ovaires du même ſujet.

Fœtus humain qui manquoit de tête, de cœur, de poumon, d'eſtomac, de rate, de foie, de pancréas & de reins ordinaires, & qui, cependant, a vécu les neuf mois de la groſſeſſe ordinaire, & avec un accroiſſement à-peu-près égal à celui des autres enfans, 1764.

Obſervations ſur un mangeur de cailloux.

Mémoire ſur la ſéche inſecte-poiſſon, avec grand nombre de planches, tendant à établir les élémens de l'animalité.

Un mémoire couronné à l'académie de Berlin, ſur la nature du fluide des nerfs, & un autre ſur la ſenſibilité de la dure-mere, de la pie-mere & des membranes.

Un autre mémoire à l'académie de Toulouſe, ſur la théorie de l'ouïe, qui fut couronné par un triple prix qui n'avoit point été délivré les années précédentes.

Comme académicien ſecrétaire perpétuel de l'académie des ſciences & promoteur de l'établiſſement de celle de Rouen,

Digitized by Google

M. le Cat a donné aux belles-lettres une réfutation du discours de Jean-Jacques Rousseau, qui a remporté le prix de l'académie de Dijon; réfutation qu'il soutint avec honneur contre ce célébre écrivain, & contre l'académie elle-même qui soutint son jugement.

Préface du premier volume des mémoires de l'académie, où, après avoir exposé le plan de cet ouvrage, on répond à quelques objections faites contre la multiplicité des académies & des livres, & l'on prouve, par une histoire succinte des belles-lettres, des sciences & des arts, la possibilité de faire des progrès dans les uns & d'empêcher la décadence des autres; double projet à l'exécution duquel les académies sont nécessaires.

Histoire de l'académie depuis son origine jusqu'en 1745.

Divers éloges du Pere Mescartel, du Pere Castel, de MM. de Moyancourt, du Boccage, Gunz, Guerin, le Prince & Fontenelle.

Ces travaux littéraires ne firent point négliger à M. le Cat ceux que son art rendoit plus directement utiles au Public. Dès qu'il fût établi à Rouen, il y enseigna l'anatomie & la chirurgie. Il obtint du Roi (1736) que son école particuliere fût éri-

Digitized by Google

gée en école publique; & ce fut, après dix ans d'inſtruction gratuite, qu'il contribua de ſes propres deniers à la conſtruction de cet amphithéâtre anatomique. Dans le même tems il réunit dans la même ville pluſieurs ſçavans & amateurs des arts, & devint, par ce moyen, le promoteur de l'académie dont il fut depuis le ſecrétaire; il ne concourut pas avec moins d'efficacité aux progrès de l'école de deſſin, en lui prêtant ſon amphithéâtre pendant pluſieurs années, & tandis qu'il ſoutenoit le zèle de ſes élèves par des prix diſtribués à ſes dépens dans des ſéances publiques, ſon épouſe excitoit celui des deſſinateurs avec la même généroſité; enfin la ville, touchée de ce zèle vraiment patriotique, réſolut, dans les dernieres années, d'en prendre les frais ſur ſon compte.

La pratique de ſon art n'éprouva pas moins les effets de ſon zèle. Deux ans même avant ſon établiſſement, il fut le reſtaurateur de l'opération de la taille, qu'on avoit abandonnée en Normandie. Il la perfectionna, & la fit avec tant de ſuccès, que le magiſtrat de Rouen fit publier en 1739, que de ſept printems, pendant leſquels cet habile lithotomiſte avoit taillé dans cette province, il y en avoit cinq dans

dans lesquels il ne lui étoit mort aucun sujet. Ses succès, qui l'avoient fait appeller dans les pays étrangers, dans plusieurs de nos provinces, & même à Paris, lui méritèrent d'abord, comme lithotomiste, une pension de deux mille livres sur les octrois de Rouen; & depuis une seconde, viagere, de pareille somme (1759) par augmentation à celle de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Après tant de travaux & de succès, il ne manquoit à la gloire de cet illustre artiste que d'éprouver l'ingratitude & l'injustice. Quelques académiciens nouveaux parurent douter de la grande part que M. le Cat avoit à l'établissement de leur académie, & voulurent l'attribuer à d'autres; mais tous les anciens académiciens reclamerent en sa faveur, & le doyen de l'académie lui donna le certificat suivant.

» Nous soussigné doyen de l'académie » & témoin oculaire de sa naissance & de » sa création, attestons que M. le Cat fut, » en 1740, l'auteur du projet de transformer notre premiere association en cette » société académique qui est devenue depuis (1744) académie royale, & que

» c'eſt principalement à ſon zèle & à ſon » activité que nous devons l'exécution de » ce projet. A Rouen, ce 15 Janv. 1761. » *Signé*, LA ROCHE. »

Enfin, au mois de Janvier, en reconnoiſſance des ſervices importans & multipliés de M. le Cat, le Roi lui accorda des lettres de nobleſſe; & par une diſtinction particuliere, le parlement & la chambre des comptes de Normandie les enregiſtrerent *gratis*.

C'eſt avec regret que, pour nous conformer à la forme ordinaire de cet ouvrage, nous ne pouvons nous livrer au plaiſir que nous aurions de nous étendre ſur toutes les qualités ſociales & les vertus particulieres de ce bienfaiteur de l'humanité qu'il honora par ſes écrits, qu'il ſoulagea par ſes travaux; nous aurions deſiré ſémer autant de fleurs ſur ſa tombe que ſa patrie a verſé de larmes ſur ſa perte.

Digitized by Google

EPITAPHE de M. LE CAT.

Ci gît, qui, par le vrai, ſçut terraſſer l'envie;
Par les traits du talent, qui repouſſa la mort;
Qui, par ſon immortel génie,
Triomphe maintenant du cercueil & du ſort.

Par un Eleve de M. David, ſucceſſeur & gendre de M. le Cat.

ACADÉMIES.

I.

L'ACADÉMIE royale des Sciences, dans ſon aſſemblée publique tenue le 5 de ce mois, a adjugé le prix double propoſé en 1767, ſur le meilleur moyen de déterminer l'heure à la mer, au Mémoire qui a pour deviſe: *Labor omnia vincit improbus*, dont l'auteur eſt M. le Roy, Horloger du Roi. Mais comme les montres marines de M. le Roy n'avoient pas encore toute la préciſion néceſſaire; elle a cru devoir propoſer de nouveau le même ſujet pour le prix qu'elle diſtribuera à la rentrée de Pâque 1771; en déclarant en

Digitized by Google

même tems qu'elle exige que les horloges, pendules ou montres qu'on lui adreſſera, ayent été eſſayées à la mer, que les eſſais en ſoient conſtatés par des piéces authentiques, & qu'elles ſoient d'une ſi grande préciſion, qu'elles ne ſe dérangent que de deux minutes au plus pendant ſix ſemaines, afin qu'on puiſſe avoir la longitude à un demi-degré près, dans un voyage de mer, qui dureroit cet eſpace de tems. Après cette annonce, M. de Fouchi a lu un programme, par lequel l'académie remet, pour la même année 1771, le prix extraordinaire donné par le Roi, & dont l'objet eſt de perfectionner l'eſpèce de criſtal néceſſaire à la conſtruction des lunettes achromatiques. Le même académicien a prononcé enſuite l'éloge de M. de Parcieux, éloge que nous avions eſquiſſé nous-mêmes dans le premier volume du mois d'Octobre dernier, où l'on pourra prendre une idée des travaux & des connoiſſances de cet homme célèbre.

M. *de Vaucanſon* a lu un Mémoire ſur une machine de ſon invention, propre à moirer les étoffes de ſoie plus parfaitement, & par un procédé plus ſimple & moins diſpendieux que celui qu'on a employé juſqu'à préſent.

Digitized by Google

A ce Mémoire a ſuccédé l'éloge de M. *Trudaine*, auquel la France doit en grande partie ces routes magnifiques, ces ponts auſſi ſolides que hardis dans leur conſtruction, qui facilitent la communication de toutes les Provinces à la Capitale, & de toutes les provinces entr'elles, & qui font à ſi juſte titre l'admiration des étrangers.

Ce éloge a été ſuivi d'un Mémoire, où M. *Macquer* donne un procédé pour teindre la ſoie en un rouge vif de cochenille, & lui faire prendre pluſieurs autres couleurs plus belles & plus ſolides que celles qui ſont uſitées.

La ſéance a été terminée par M. de Fouchi qui a rendu compte des arts que l'Académie a publiés dans le cours de cette année.

II.

Académie des Inſcriptions.

L'ACADÉMIE royale des inſcriptions & belles-lettres fit le 4 de ce mois ſa rentrée publique d'après Pâque. M. le BEAU, ſecrétaire perpétuel, annonça que l'académie avoit propoſé pour ſujet du prix, qui devoit être diſtribué dans cette

Digitized by Google

ſéance, la queſtion ſuivante : *Quelles ont été, depuis les tems les plus reculés, juſqu'au IV ſiécle de l'ere chrétienne, les tentatives des différens peuples pour ouvrir des canaux de communication, ſoit entre diverſes rivieres, ſoit entre deux mers différentes, ſoit entre des rivieres & des mers, & quel en a été le ſuccès ?* Mais les mémoires qui ont été envoyés n'ayant pas rempli les vues de l'académie, elle propoſe le même ſujet pour le prix qui ſera donné à Pâque 1771, & qui ſera double.

L'académie propoſe auſſi de nouveau pour la Saint Martin de l'année 1770, le prix qui ſera double, ſur cette queſtion : *Quels furent les noms & les attributs divers de Jupiter chez les différens peuples de la Grèce & de l'Italie ; quelles furent l'origine & les raiſons de ces attributs ?* Le prix double conſiſtera en deux médailles d'or, chacune de la valeur de cinq cens livres.

Les piéces, affranchies de tout port, ſeront remiſes entre les mains du ſecrétaire perpétuel de l'académie avant le prémier Juillet 1770.

Dans cette ſéance, M. l'abbé Arnaud a lu un mémoire ſur le génie, le ſtyle & la maniere de Platon ; il a donné la plus noble idée de ce grand homme, que les

Digitized by Google

traducteurs & les commentateurs étoient si éloignés de faire connoître. Ce beau mémoire, recommandable par une érudition profonde, jointe à une philosophie lumineuse, renferme dans un court espace le système de morale des anciens, & les moyens admirables que Platon employoit pour arriver à la vérité. Nous serions flattés de pouvoir présenter dans un de nos journaux prochains quelques-unes de ces observations sçavantes & intéressantes.

On a été très-attentif à la lecture d'un mémoire dans lequel M. de Guignes, juste appréciateur des Chinois qu'il a si bien étudiés, donne une idée de leur littérature en général, & particuliérement des historiens & de l'étude de l'histoire à la Chine. Il détruit l'opinion fausse qui fait remonter l'antiquité de leurs livres bien avant celle de nos écrivains sacrés; mais il convient qu'aucun peuple ne présente un corps d'histoire, ni si ancien, ni si complet, ni si suivi. Les fonctions d'historien ont toujours été regardées comme augustes chez cette nation, & la vérité comme un dépôt sacré qui leur étoit confié, & qu'ils conservoient souvent aux dépens de leur vie.

M. de Rochefort a fait part de ſes recherches ſur les mœurs des tems héroïques chez les Grecs. Il trouve dans les poëtes de ces beaux ſiécles les modeles & les préceptes de toutes les vertus.

M. Anquetil devoit terminer la ſéance par un mémoire dans lequel il établit que les livres zends, dépoſés à la bibliothéque du Roi, le 15 Mars 1762, ſont les propres ouvrages de Zoroaſtre, ou que du moins ils ſont auſſi anciens que ce légiſlateur; mais le tems ne lui a pas permis de commencer ſa lecture. Ce mémoire ſera imprimé tout entier dans le Journal des Sçavans, aux mois de Mai & Juin de cette année.

III.

Fleſſingue.

La ſociété érigée en cette ville pour l'avancement des arts & des ſciences, propoſe pour ſujet d'un prix, conſiſtant en une médaille d'or, la queſtion ſuivante, ſur laquelle il s'agira de répondre avant le mois de Mai 1770; ſçavoir : *Quels ont été les habitans de* Zélande *juſqu'au XV ſiécle, quelles leurs mœurs, quel leur culte, & quels parmi eux les commencemens &*

Digitized by Google

les progrès des belles lettres, des arts & des sciences. Les mémoires, qui seront envoyés en réponse, doivent être marqués d'une simple devise, sans nom d'auteur, mais accompagnés d'un billet cacheté, portant en dessus la même devise & en dedans le nom & l'adresse de l'auteur. On souhaite qu'ils soient écrits en caracteres bien lisibles, soit en *flamand*, en *françois* ou en *latin*, & adressés, francs de port, à M. Juste Tjeenk, secrétaire de cette société.

En outre, la société propose une autre question, sur laquelle il s'agira aussi de répondre avant le premier Mai 1771. Celle-ci est : *Quelles sont les causes des fréquens éboulemens des digues, sur tout dans la province de* Zélande, *& quel est le meilleur moyen de prévenir de pareils éboulemens ; ou, s'il en arrive, de les réparer de la maniere la plus prompte & la moins dispendieuse.*

Enfin, la société se fera un plaisir de recevoir tous les mémoires qui lui seront envoyés, il n'importe de quelle part, lesquels contiendront quelque nouvelle invention, ou quelque moyen d'en perfectionner d'anciennes, ainsi que des observations sur diverses branches d'arts ou de sciences, ou toutes productions quel-

Digitized by Google

conques, capables de contribuer à leur avancement. Et elle distribuera encore deux médailles d'argent en faveur de ceux dont elle jugera avoir reçu les deux meilleurs mémoires.

IV.

Ecoles Royales Vétérinaires.

Une maladie épizootique s'est annoncée avec un appareil formidable sur une quantité de bêtes à cornes de plusieurs paroisses de la province de Bresse, & a répandu l'allarme dans toute cette province & dans celles qui lui sont limitrophes; elle a même excité la terreur jusque dans la ville de Lyon.

M. Amelot, intendant de la généralité de Bourgogne, s'est adressé au directeur & inspecteur général des écoles royales vétérinaires, pour obtenir les secours que les éleves de ces écoles sont capables de fournir dans des circonstances aussi malheureuses. Le nommé Brasier, éleve de celle de Lyon, a été envoyé aussi-tôt dans la paroisse de Meximieux, où il est arrivé le premier du mois de Mars; quarante-six animaux y étoient morts avant son arrivée. Il en a traité suivant les états

Digitized by Google

qu'il en a remis, certifiés véritables par M. de la Cua, premier ſyndic perpétuel de la ville de Montluel, par M. Doyen, curé de Meximieux, par M. Gayot de la Rajaſſe, doyen du chapitre, par MM. Jacquemet & Beaublet, ſyndics de Meximieux, trois cens cinquante-ſept. Il en eſt mort trois entre ſes mains; cent quarante-trois ont été radicalement guéris, & deux cens onze ont pris les remedes préſervatifs avec le plus grand ſuccès.

Ce même éleve auſſi-tôt après eſt parti pour les paroiſſes de Pérouge, Faramant & Loye. Il y a traité, ſuivant les états qu'il a rapportés certifiés véritables par M. de Courteville, de la paroiſſe de Pérouge, & par MM. Chaland & Buiſſon bourgeois de Loye, cent trente-ſix animaux, dont deux ſont morts; quarante-quatre ont été parfaitement guéris, & quatre-vingt-dix ont été préſervés : il en étoit mort dix-huit avant ſon arrivée. Voilà plus de neuf mille bêtes à cornes conſervées aux cultivateurs depuis la fondation des écoles; de pareils faits, bien conſtatés, diſſipent tous les doutes que les eſprits les plus prévenus pourroient former contre l'utilité de ces établiſſemens.

Le ſieur Braſier s'eſt conformé dans ce

Digitized by Google

traitement à ce qui a été prescrit dans les notes imprimées à la suite du discours qui remporta le prix de la société royale d'agriculture de Paris en l'année 1765.

* Ces notes sont dûes à M. Bourgelat; & celles qui ont pour objet les maladies épizootiques inflammatoires & malignes ont guidé le sieur Brasier dans cette occasion, qui lui fait un honneur infini, & dans laquelle il a témoigné le zèle le plus grand.

ARTS.

GRAVURE.

I.

La mort d'Hercule & celle de Didon, deux estampes en pendant d'environ 15 pouces de haut sur 11 de large. A Paris, aux adresses ordinaires de gravure.

CES deux sujets, empruntés de l'histoire poëtique, ont été gravés par J. Bap.

* Cet ouvrage se trouve à Paris chez la veuve d'Houry, Imprimeur-Libraire, rue S. Séverin, près la rue S. Jacques.

Digitized by Google

Michel, d'après les tableaux originaux de M. Challe, peintre ordinaire du Roi, & deſſinateur de ſa chambre & de ſon cabinet. La premiere eſtampe repréſente Hercule, qui pour ſe délivrer des douleurs inſupportables que lui cauſe la robe enchantée du centaure Neſſus, s'eſt jetté ſur le bucher ardent qui doit le conſumer. Dans la ſeconde eſtampe, Didon termine également ſon deſtin par les flammes d'un bucher qu'elle a fait allumer. Elle eſt prête à ſe frapper de l'épée d'Enée ſon amant; préſent, dit Virgile, deſtiné à d'autres uſages.

II.

Quatrieme ſuite de divers habillemens ſuivant le coſtume d'Italie, deſſinés d'après nature par M. *Greuze*, peintre du Roi, & gravés par M. *Moitte*, qui les diſtribue chez lui, à Paris, rue St Victor, la troiſieme porte cochere à gauche en entrant par la Place Maubert.

Les amateurs s'empreſſeront de ſe procurer cette derniere ſuite compoſée, ainſi que les premiers, de ſix morceaux intéreſſans, tels que la payſanne Napolitaine, une femme de Freſcati, une femme Na-

Digitized by Google

politaine avec ſon habillement de fête, & une autre qui ſe chauffe les pieds à un poële de braiſe, une payſanne de la Calabre, gravée d'après Barbault, & une bourgeoiſe de Freſcati, d'après Vleughels. Ces ſix morceaux completent agréablement les vingt-quatre que M. Moitte avoit annoncés au public.

III.

Portrait de Jean Jacques Rouſſeau, d'environ 14 pouces de haut ſur 11 de large; à Paris, chez Delalain, libraire, rue St Jacques.

M. Ramſay, peintre eſtimé des Anglois, avoit peint M. Rouſſeau à Londres en 1766; & c'eſt d'après ce tableau que J. E. Nochez vient de graver l'eſtampe que nous annonçons. Le philoſophe Génevois y eſt repréſenté en habit armenien, habillement qu'il a adopté comme le plus commode à une perſonne malade & infirme. Ce même portrait a été gravé en maniere noire par Martin, graveur Anglois. Celui qui vient d'être publié a pour épigraphe ces deux vers tirés du poëme de la peinture, par M. Lemiere:

Ainſi l'aigle caché dans les forêts d'Ida,
Pour prendre un vol plus haut, ſouvent le retarda.

Digitized by Google

IV.

Portrait de Paſcal de Paoli, général des Corſes ; à Paris, chez Baſan, graveur & marchand d'eſtampes, rue du Foin St Jacques ; prix, 1 livre 4 ſols.

Ce portrait intéreſſant eſt de format *in*-8°., & a été gravé en Italie, d'après une peinture très-reſſemblante de ce général. Il eſt ſurmonté d'une branche de chêne, arbre conſacré chez les anciens Romains pour les couronnes civiques, & d'un bâton de commandant avec ces mots : *pro patriâ.*

On trouve un autre portrait de ce général, gravé en médaillon, chez *Deſnos*, libraire, ingénieur, géographe du roi de Dannemarck, rue St Jacques au globe ; prix, 1 livre 4 ſols.

MUSIQUE.

I.

VIe recueil des piéces Françoiſes & Italiennes, petits airs, brunettes, menuets,

Digitized by Google

&c, avec des doubles, & variations accommodées pour deux flûtes traverſieres, violons, par deſſus de viole, &c, par M. *TAILLART L'AINÉ* : le tout recueilli & mis en ordre par M ***; prix, 6 livres. A Paris chez M. Taillart, rue de la Monnoie, la premiere porte cochere à gauche en deſcendant du Pont-Neuf, & aux adreſſes ordinaires.

L'ACCUEIL favorable que les amateurs de la muſique inſtrumentale ont toujours fait aux recueils d'airs de M. Taillart l'aîné, a engagé ce virtuoſe à publier celui-ci. Il eſt compoſé des airs qui ont été le plus applaudis ſur différens théâtres; & les ſeconds deſſus en ſont arrangés avec ce goût que l'on connoit à ce maître qui profeſſe avec le plus grand ſuccès la flûte traverſiere, de l'aveu même des muſiciens Allemands & Italiens; il eſt celui qui par un travail ſuivi, ait ſçu réunir au plus haut degré de perfection l'exécution la plus brillante, & les ſons les plus agréablement timbrés à ce goût épuré qui embellit les chants, même les plus ingrats.

Digitized by Google

II.

Nouveaux principes de muſique, qui ſeuls doivent ſuffire, pour l'apprendre parfaitement, auxquels l'auteur a joint l'hiſtoire de la muſique & de ſes progreſſions depuis ſon origine juſqu'à préſent. Par M. Dard, ordinaire de la muſique du Roi, & de l'Académie royale de muſique; prix 9 liv.

Ce livre ſe trouve chez l'auteur rue Bailleul, la premiere porte à gauche en entrant par la rue des Poulies, & aux adreſſes ordinaires; il a été annoncé il y a quelques mois; l'Auteur l'a retiré auſſi tôt, s'étant apperçu que ſon objet n'étoit pas rempli par pluſieurs négligences de ſa part, & par la mauvaiſe exécution de la gravure. Il a rétabli le tout & fait des augmentations conſidérables, il a ajouté un grand nombre de leçons à deux parties, & il a pareillement augmenté le nombre des airs & ariettes avec accompagnement de flûte ou violon.

Pendant le peu de tems que ce livre a été mis en vente, avant ſa correction, il y a eu un grand nombre d'exemplaires de diſtribués; c'eſt pourquoi l'auteur prie

ceux qui les ont de vouloir bien les renvoyer, & il leur en fera distribuer de nouveaux sans aucune rétribution.

Messieurs les marchands de province peuvent écrire à l'auteur, & lui indiquer la voie la plus courte & la plus convenable, pour leur faire tenir le nombre d'exemplaires qu'ils desireront avoir.

IV.

Ode sacrée ou Cantique en action de graces pour les bienfaits reçus de Dieu, tiré du Ps. XLV, *Deus noster refugium*, &c. mis en musique avec accompagnement. Les paroles sont de J. B. Rousseau, la musique du chant est de M. B***, & celle de l'accompagnement de M. Ducheſne, organiste des églises de S. Marcel & de Sceaux; prix 1 liv. 16 s. A Paris, chez M. Ducheſne, rue S. Thomas, la premiere porte cochere en entrant par la rue S. Hyacinthe, à gauche, au fond de la cour au premier, & aux adresses ordinaires.

Cette Ode sacrée de Rousseau avoit été donnée par un amateur, & par les

Directeurs du Concert Spirituel pour ſujet du prix d'un motet françois qui devoit être adjugé dans la quinzaine de Pâque. Le motet que nous annonçons n'a point été préſenté au concours, & les auteurs ne donnent ici que la partie chantante avec accompagnement de baſſe; mais ſi cet eſſai eſt reçu favorablement, ils publieront inceſſamment toutes les partitions de ce motet.

V.

Ariette avec ſymphonie, dédiée à Monſeigneur le Duc d'Aiguillon, par M. Baillon, ci-devant ordinaire de ſa muſique; prix 1 liv. 16 ſols A Paris, chez l'auteur, rue du petit Lion S. Sauveur, maiſon de M. Marchand, Perruquier; Jolivet, marchand de muſique, à la muſe lyrique, rue Françoiſe, proche la Comédie Italienne & aux adreſſes ordinaires.

VI.

Six quatuor d'un goût nouveau à deux violons alto & baſſe, dédiés à M. le comte d'Hautefort, grand d'Eſpagne de la premiere claſſe, meſtre de camp du ré-

Digitized by Google

giment Royal étranger de cavalerie, pât Giovanni FRANCISCONI, Napolitain, muſicien de S. A. Mgr le comte d'Heſſenſtein, opera IIe, gravés par Mademoiſelle Vendôme & le ſieur Moria; prix 9 livres, chez l'auteur, chauſſée d'Antin vis-à-vis le chantier, & aux adreſſes ordinaires de muſique.

VII.

Le Réveil champêtre, ariette nouvelle avec accompagnement de violons, alto-viola, baſſo, & corno *ad libitum* del ſignor G. A. Haſſe, arrangée par M. MOUROY; prix 2 liv. 8 ſols, gravée par Madame Annereau; à Paris, aux adreſſes ordinaires.

VIII.

Six ſonates pour le clavecin, avec accompagnement de violon *ad libitum*, dédiées à S. A. S. MADEMOISELLE, compoſées par M. Luontzi HONAÜER, œuvre III, gravé par Madame Oger; prix en blanc 9 livres; à Paris chez l'auteur à l'hôtel Soubiſe, vieille rue du Temple, & aux adreſſes ordinaires de muſique.

Digitized by Google

IX.

Le Déſeſpoir amoureux, ariette nouvelle avec accompagnement, par M. TISSIER, maître de chant, gravée par Mademoiſelle Bouin ; prix 1 livre 16 ſols ; à Paris chez l'auteur, rue St Honoré à la Gerbe d'or proche l'Oratoire. M. Bouin marchand de muſique & de cordes d'inſtrumens, même rue près St Roch. Mademoiſelle Caſtagnery, rue des Prouvaires, à la Muſique royale. A Lyon, chez M. Caſtand. A Toulouſe chez M. Brunet.

X.

Suite des Conſeils d'un Pere à ſon Fils, ſur la Muſique.

DU GOUT.

Le goût eſt un mouvement de l'ame qui nous porte à exprimer avec force ou avec délicateſſe les divers ſentimens que la nature inſpire. Il naît de la bonne éducation, s'accroît par les belles choſes qu'on entend, ſe forme par les conſeils des habiles gens, & ſe perfectionne par

Digitized by Google

la ſociété de la bonne compagnie. Les productions n'ont le droit de plaire que lorſqu'il les dirige. C'eſt lui qui embellit les arts par un caractere noble qui cauſe notre admiration & attire nos ſuffrages. Il ne ſçauroit briller dans la muſique, ſi l'élégance du chant, les tournures agréables, les agrémens placés, la belle modulation, le choix des accords & la belle harmonie n'en ſont l'objet & le principe. C'eſt dans les ſentimens du cœur qu'il faut chercher ces traits charmans qui nous enchantent. La théorie ne le fait point naître ni acquérir; témoin ces froids compoſiteurs, qui ſe perſuadent que la ſcrupuleuſe exactitude eſt le premier mérite. La chûte de leurs ouvrages leur prouve bien que la rigidité du calcul n'eſt pas la regle du goût.

Du ſimple.

Le genre ſimple eſt un chant naturel, propre à exprimer tous les ſentimens tendres & affectueux. Les phraſes en doivent être bien liées, les modulations douces, les accompagnemens fins & délicats, l'harmonie pure & ſenſible. Tout doit reſpirer dans ce genre la paix, la douceur, la ſatisfaction, la tranquillité. C'eſt à

Digitized by Google

proprement parler le triomphe de la mélodie, partie si étendue, si difficile & si ingrate pour imaginer des chants nouveaux, pour ne pas tomber dans les phrases communes, pour ne pas se répéter soi-même, & pour répandre dans sa composition ce caractere vrai qui force les plus insensibles à nous rendre les armes. Nos anciens nous ont donné des regles sûres de ce genre; aussi faut-il beaucoup parcourir leurs ouvrages & les imiter sans les copier dans toutes les occasions où ce genre est nécessaire, comme dans les fêtes des amours où regnent les plaisirs, les jeux, les ris, les graces; dans celles des bergers, des nymphes, des songes agréables, &c. Il n'est point d'opéra où il n'ait lieu; par conséquent, on ne peut trop l'étudier, trop l'approfondir, trop le connoître. Il est l'image des sentimens, du bon goût & de la volupté. C'est lui qui dans les airs vifs inspire la gaîté, le plaisir, la joie & qui suspend le chagrin. Il s'attache quelquefois si fort à notre cœur, qu'on répéte souvent les chants heureux qui le font briller. Le génie y peut préfider autant que dans le genre le plus élevé.

Digitized by Google

Du Chant vrai.

Il eſt du chant ainſi que du diſcours. Il y a des choſes vraies qui frappent généralement tout le monde. Il y en a d'autres qui n'ont que l'apparence de la vérité, qui ſéduiſent ceux qui n'ont point aſſez de lumieres pour les diſcerner. Il y en a de fauſſes que les gens de goût ne ſçauroient ſoutenir. Le chant qui exprime parfaitement les paroles & qui peint les penſées, eſt le vrai. Celui qui eſt trop récherché, & qui nous laiſſe dans l'indéciſion, n'a que l'apparence de la vérité. Celui qui exprime à contre ſens eſt faux. Le manque de génie & le défaut de goût font que le compoſiteur prend ſouvent l'un pour l'autre. L'homme de génie ne s'y trompe point, étant bien perſuadé que des chants différens ne ſçauroient rendre également la même penſée. Ainſi qu'un poëte doit exprimer chaque ſentiment par un choix de mots heureux qui peignent bien la vérité; de même un muſicien doit obſerver les divers ſons qui rendent fidelement l'idée du poëte. C'eſt dans la multitude des chants, qui ſe préſentent à l'imagination, qu'il faut choiſir celui qui paroît le plus propre à l'expreſſion.

preſſion. *Le vrai* s'imprime ſi profondément dans la mémoire, qu'il nous revient pour ainſi dire malgré nous, ce qui prouve que la vérité a toujours le droit d'exercer ſon empire. Enfin, l'ouvrage qui frappe le plus, & qu'on retient le mieux, eſt toujours le meilleur ouvrage.

PIETE' FILIALE.

I.

Un enfant de très-bonne naiſſance, placé à l'Ecole royale militaire, ſe contentoit pendant pluſieurs jours de manger de la ſoupe & du pain ſec avec de l'eau. Le gouverneur, averti de cette ſingularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal entendue; le jeune énfant continuoit toujours ſans dévoiler ſon ſecret. M. P. D., inſtruit par le gouverneur, de cette perſévérance, le fit venir, & après lui avoir doucement repréſenté combien il étoit néceſſaire d'éviter toute ſingularité & de ſe conformer à l'uſage de l'école, voyant que cet enfant ne s'expliquoit point ſur les motifs de ſa conduite, fut contraint de le mena-

cer, s'il ne la réformoit, de le rendre à ſa famille; hélas! Monſieur, dit alors l'enfant, vous voulez ſçavoir la raiſon que j'ai d'agir comme je fais; la voici. Dans la maiſon de mon pere, je mangeois du pain noir en petite quantité, nous n'avions ſouvent que de l'eau à y ajouter; ici je mange de bonne ſoupe, le pain y eſt bon, blanc & à diſcrétion. Je trouve que je fais grande chere, & je ne puis me déterminer à manger davantage, par l'impreſſion que me fait le ſouvenir de l'état de mon pere & de ma mere.

M. D. & le gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, par la ſenſibilité & la fermeté qu'ils trouvoient en cet enfant. Monſieur, reprit M. D., ſi M. votre pere a ſervi n'a-t il pas de penſion? Non, repondit l'enfant. Pendant un an, il en a ſollicité une; le défaut d'argent l'a contraint d'en abandonner le projet, & pour ne point faire de dettes à Verſailles, il a mieux aimé languir. Eh bien, dit M. D. ſi le fait eſt auſſi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche, je promets de lui obtenir cinq cens livres de penſion. Puiſque vos parens ſont ſi peu à leur aiſe, vraiſemblablement ils ne vous ont pas beaucoup garni le gouſſet, recevez, pour

vos menus plaisirs, ces trois louis que je vous présente de la part du Roi ; & quant à M. votre pere, je lui enverrai d'avance les six mois de la pension que je suis assuré de lui obtenir. Monsieur, reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui envoyer cet argent ? Ne vous inquiétez point, repondit M. D., nous en trouverons les moyens. Ah Monsieur, repartit promptement l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remettez-lui aussi les trois louis que vous venez de me donner ; ici j'ai de tout en abondance, ils me deviendroient inutiles, & ils feront grand bien à mon pere, pour ses autres enfans.

Ce fait est arrivé il y a quelques années, & j'ose en assurer la vérité.

CARDONNE, *porte-manteau ordinaire de Mgr le Comte de Provence.*

II.

Trait de valeur d'un cavalier du régiment du Roi, à la journée de Minden.

« Il y a peu d'événemens à la guerre, » dit un homme célèbre dans un ouvrage » qu'il vient de donner au Public, où des » officiers & de simples soldats ne fassent » de ces prodiges de valeur qui étonnent

» ceux qui en ſont témoins, & qui enſui-
» te reſtent pour jamais dans l'oubli. Si
» un général, un prince, un monarque
» eût fait une de ces actions, elles ſe-
» roient conſacrées à la poſtérité; mais la
» multitude de ces faits militaires ſe nuit
» à elle-même; & en tout genre il n'y a
» que les choſes principales qui reſtent
» dans la mémoire des hommes. »

M. le Maréchal de Belle-Iſle avoit le deſſein d'établir une diſtinction militaire pour arracher à l'oubli quelques-unes de ces actions. Il l'écrivoit à M. le D. de C**, auſſi prompt à faire connoître le mérite des autres, qu'attentif à dérober le ſien, qui lui avoit fait part d'une belle action faite par un cavalier de ſon régiment, dans la derniere guerre au ſiége de Munſter. J'ai cru qu'on ne devoit pas laiſſer ignorer au Public le trait ſuivant; il fait honneur au cavalier & à ſes protecteurs.

A la bataille de Minden, un cavalier du régiment du Roi apperçut un officier général, François, que ſix dragons ennemis avoient pris, & conduiſoient à leur camp. *St Jacques*, c'étoit le nom du cavalier, propoſe à deux ou trois de ſes camarades d'aller le tirer de leurs mains.

Digitized by Google

La propoſition eſt acceptée. Ils partent, diſſipent ou tuent les dragons. Leur priſonnier eſt délivré. Cet officier général étoit M. de B***. Le triſte état où il étoit par les bleſſures qu'il avoit reçues, joint au danger qu'il couroit d'être repris par les partis ennemis qui couvroient la plaine, lui fit propoſer à ces généreux libérateurs, après les premiers remercimens, de le conduire à Minden : *Oh! nous ne pouvons pas, mon général*, lui répondit St Jacques, *nous avons encore ici de la beſogne : d'ailleurs*, ajouta-t-il, *nous ſommes connus, que diroit on de nous ſi on nous voyoit revenir ?* Sur de nouvelles inſtances, ils ſe déterminerent cependant à reconduire M. de B**, qui ne pouvoit ſeul gagner Minden ; mais ils exigerent de lui un certificat qui mît leur honneur en ſûreté. M. de B**, toujours occupé de la reconnoiſſance qu'il devoit à St Jacques, vouloit lui faire obtenir quelque place honorable dans l'état militaire ; des uſages qui ne ſubſiſtent plus ont ſuſpendu ſa bonne volonté ; il vient de lui donner l'intendance des gardes-chaſſe de ſa terre avec l'expectative d'une penſion. Il aura de plus dans cette place la demi-ſolde des invalides, que M. le D. de C** lui a fait avoir, quoiqu'il n'eût point encore,

Digitized by Google

par les années de ſon ſervice, le tems déterminé pour cette grace.

III.

Etabliſſement d'une Bibliothéque publique à Beauvais.

MM. les adminiſtrateurs du college de cette ville ont formé dans une ſale du college, un commencement de bibliothéque. Ils ſe propoſent d'ajouter à leurs premieres libéralités, & de porter cet établiſſement auſſi loin qu'il leur ſera poſſible. Déjà ils comptent un nombre aſſez conſidérable de bons livres que les citoyens ont envoyés à leur exemple. Les dames Beauvaiſines, accoutumées à ne point céder aux hommes en matiere d'utilité générale, ſe ſont ſignalées en cette rencontre. M. l'abbé Nollet vient de donner ſes ouvrages à la bibliothéque comme un gage de ſes ſentimens pour le college de ſa patrie, dans lequel il a étudié. Le bureau d'adminiſtration ſouhaite lui donner, à ſon tour, un témoignage authentique de ſa reconnoiſſance.

BUCQUET, *procureur du Roi de Beauvais, membre du bureau d'agriculture de cette ville & de l'académie d'Amiens.*

Digitized by Google

ANECDOTES.

I.

Un bon mot ou une saillie a quelquefois plus fait en faveur de celui qui demandoit une grace que les plus fortes sollicitations. On connoît cette repartie d'un soldat Espagnol, auquel Philippe II venoit d'accorder une modique pension. Ce soldat se présente une seconde fois devant son maître. *Ne vous ai-je pas donné une récompense?* lui dit le roi. « Oui, sire, » répondit le soldat, votre majesté m'a » donné de quoi manger; mais je n'ai pas » de quoi boire. » Le monarque sourit & ajouta une nouvelle gratification à la premiere. Sous le ministere du cardinal de Fleuri, on avoit accordé des récompenses à tout un régiment, excepté au chevalier de Perigouse, lieutenant dans ce régiment. Ce chevalier étoit Gascon; un jour qu'il se présentoit à l'audience du ministre: » Je ne sçais, monseigneur, lui dit-il, » par quelle fatalité je me trouve sous le » parapluie, tandis que votre éminence » fait pleuvoir des graces dans tout le ré-

» giment. » Cette expreſſion ſinguliere fut remarquée du miniſtre, & peu de tems après le chevalier de Ferigouſe obtint la récompenſe qu'il demandoit.

II.

M. Fourcroy, avocat, plaidoit pour un jeune homme qui s'étoit marié ſans le conſentement du pere, qui demandoit la caſſation du mariage. Cet avocat voyant que ſa partie perdroit infailliblement ſa cauſe, eſſaya de toucher les cœurs. Il fit venir pour cela à l'audience, le jour qu'il devoit plaider, deux enfans nés de ce mariage. Il tâcha d'intéreſſer les juges en leur faveur; & ſachant que le grand-pere étoit préſent, il ſe tourna pathétiquement vers lui, & lui montrant de la main ces deux enfans, il l'attendrit ſi fort, que celui qui demandoit la caſſation du mariage, déclara hautement qu'il l'approuvoit. Ce trait fit naître à M. de la Motte l'idée des deux enfans, qui, dans *Inès de Caſtro*, ont produit des impreſſions ſi touchantes.

III.

Quelques personnes faisoient malignement courir le bruit qu'*Alzire*, tragédie, n'étoit pas l'ouvrage de M. de Voltaire. » Je le souhaiterois de tout mon cœur, » dit un officier : & pourquoi, lui de- » manda quelqu'un. C'est, répondit-il, » que nous aurions un bon poëte de » plus. »

MARIAGE de S. A. S. Monseigneur le Duc DE CHARTRES avec Mademoiselle DE PENTHIEVRE.

Le roi ayant fixé au 5 de ce mois le mariage du duc de Chartres avec Mademoiselle de Penthievre, Sa Majesté donna ordre au marquis de Dreux, grand-maître des cérémonies, d'y inviter, de sa part, les princes & princesses du sang & les princes & princesses légitimés.

Le 4 au soir, jour de la signature du contrat, monseigneur le Dauphin, monseigneur le comte de Provence, monseigneur le comte d'Artois, & les princes se trouverent dans le cabinet du Roi, où madame Adelaïde, & mesdames Victoire, Sophie & Louise arriverent immédiatement après, accompagnées des princesses qui s'étoient rendues

Digitized by Google

dans l'appartement de madame Adelaïde. Le comte de Saint Florentin, ministre d'état, présenta la plume à sa majesté & à la famille royale pour signer le contrat.

Le lendemain 5, un peu avant midi, le duc d'Orléans, le duc de Chartres, le prince de Conti, le comte de la Marche, le comte d'Eu, le Duc de Penthievre avec le comte de Saint-Florentin, porterent le contrat de mariage à signer à Madame, laquelle, à cause de son âge, ne s'étoit point trouvée, la veille, à la signature dans le cabinet du Roi. Ce fut le comte de Saint-Florentin qui présenta la plume à Madame.

Le même jour à midi, le Roi, accompagné de monseigneur le Dauphin, de monseigneur le comte de Provence, de monseigneur le comte d'Artois, de madame Adelaïde, de mesdames Victoire, Sophie & Louise, & des princes & princesses, se rendit à la chapelle, étant précédé du grand-maître des cérémonies. Le duc de Chartres & mademoiselle de Penthievre, qui ouvroient la marche, s'avancerent, en entrant dans la chapelle, jusqu'auprès de l'Autel : sa majesté, suivie des Princes & des Princesses, s'en étant approchée, l'Archevêque de Rheims, grand-aumonier, fit la cérémonie des fiançailles & du mariage en même tems, en présence du sieur Allart, curé de la paroisse du château. L'abbé de Colincourt & l'abbé de Fénelon tinrent le poële. Après la messe qui fut dite par l'archevêque de Reims, le registre des mariages apporté par le curé de la paroisse, fut mis sur le prie-dieu du Roi, où se firent les signatures de sa majesté, de la famille royale, & du duc d'Orléans, du duc de Chartres, de la duchesse de

Digitized by Google

Chartres, de la princeſſe de Conti & du duc de Penthievre ; après quoi ſa majeſté fut reconduite chez Elle avec les mêmes cérémonies qui avoient été obſervées lorſqu'Elle étoit allée à la chapelle; il y eut ſeulement cette différence, que le duc & la ducheſſe de Chartres marcherent à la ſuite de meſdames, au rang de cette princeſſe.

Le ſoir, il y eut appartement & jeu, depuis le ſalon d'Hercule juſqu'au ſallon de la guerre. Le Roi ſoupa en public dans le ſallon d'Hercule, avec monſeigneur le Dauphin, mgr le comte de Provence, mgr le comte d'Artois, madame Adelaïde, meſdames Victoire, Sophie & Louiſe, le duc d'Orléans, le duc de Chartres, la ducheſſe de Chartres, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le comte de Clermont, la princeſſe de Conti, le prince de Conti, le comte de la Marche, la comteſſe de la Marche, mademoiſelle, le comte d'Eu, le duc de Penthiévre, & la Princeſſe de Lamballe.

Après le ſouper, le Roi fit l'honneur au duc de Chartres de lui donner la chemiſe; ce fut la Princeſſe de Conti qui la donna à la Ducheſſe de Chartres.

Le 6 après-midi, le Roi alla voir la Ducheſſe de Chartres. Les Princes & Princeſſes nommés ci-deſſus ſe trouverent dans l'appartement de cette Princeſſe pour y recevoir ſa Majeſté en la maniere accoutumée. Monſeigneur le Dauphin, Mgr le comte de Provence, Mgr le comte d'Artois, Madame, Madame Eliſabeth, Madame Adelaïde & Meſdames Victoire, Sophie & Louiſe vinrent

Digitized by Google

enſuite & furent reçus de même par les Princes & Princeſſes. Ce même jour, la Ducheſſe de Chartres reçut auſſi la viſite de toute la Cour.

Il y a eu des fêtes au Palais Royal, & à l'Hôtel de Toulouſe, & les Princes & Princeſſes accompagnées de leur cour, ont paru dans les différens Spectacles, qui ont retenti des applaudiſſemens du public honoré, & enchanté de leur préſence.

M. le Duc d'Orléans & M. le Duc de Penthievre ont fait répandre dans les terres de leurs apanages des ſommes conſidérables; cette dot accordée par la bienfaiſance aux campagnes, les fertiliſera, & y fera germer le bonheur & l'abondance. Les habitans s'écrieront :

Goûtons l'heureuſe bienfaiſance
Qui change nos côteaux en jardins enchanteurs,
Nos grotes en témoins de toutes les douceurs
Que raſſemblent l'hymen, la joie & l'eſpérance;
Le chaume des cultivateurs
En lambris qui couvrent l'aiſance,
Et tous nos ſillons créateurs
En canaux faits pour l'abondance.
Ah! de tant de faveurs, que le ciel nous diſpenſe
Par les prodigues mains de nos princes chéris,
Le don le plus touchant pour nos cœurs attendris,
C'eſt vous, jeune Princeſſe, & c'eſt votre préſence!

Digitized by Google

EPITHALAME.

HYMEN, doux hymen, quel ſéjour
Nous cache ta flâme éternelle ?
Tu manques ſeul, en ce grand jour,
Au plus beau cercle qui t'appelle ;
Hymen, doux hymen, quel ſéjour
Nous cache ta flâme éternelle ?

Si ton char roule dans les cieux
Où naiſſent tes plus belles roſes,
Et ſi le trône où tu repoſes
Eſt environné par les Dieux,
Deſcens des pavillons ſuprêmes,
Et prodiguant ici tes dons,
Fais anticiper les Bourbons
Sur les délices des Dieux mêmes.

Hymen, doux hymen, quel ſéjour
Nous cache ta flâme éternelle ?
Tu manques ſeul, en ce grand jour,
Hymen, doux hymen, quel ſéjour
Nous cache ta flâme éternelle ?

Digitized by Google

Déjà, ſur les pas de Cypris,
Marchent les Graces empreſſées,
Ces Graces bientôt éclipſées
Par des charmes d'un plus haut prix,
Et dont les mains entrelacées
Portent la pomme de Pâris.
L'Amour en veut être le juge.
Mais ſous un apareil charmant,
De Gnide le jeune transfuge
Offre pour nouvel ornement
Un chiffre, tendre monument
De celle à qui ſon choix adjuge
Le prix qu'il garde au ſentiment.
Sous ce chiffre cher à ſon ame,
Il brûle, c'eſt un feu vivant;
Il brûle, & ce divin enfant
Reflète autour de lui la flâme
Dont il eſt le centre éclatant:
Un ſoupir profond & touchant
Pénetre les cieux qu'il reclame.

Hymen, doux hymen, quel ſéjour
Nous cache ta flâme éternelle?
L'impatience de l'Amour,

Digitized by Google

(Tu la connois) elle t'appelle :
Hymen, doux hymen, quel ſéjour
Nous cache ta flâme éternelle ?

Heureux préſage ! mille voïx
Ont fait retentir cette rive.
C'eſt l'hymen enfin que je vois,
Et ce triomphateur arrive
Pour unir les enfans des Rois.
Sur ſon char, la troupe chérie
Des ſoins careſſans, des deſirs,
La plus touchante rêverie,
L'enjoûment, les doux ſouvenirs,
La concorde & la ſympathie
Font aſſeoir les rians plaiſirs.
Montez, brillante enchantereſſe,
Nouvelle Hébé, jeune Princeſſe,
Montez ſur ce char avec eux :
C'eſt un trône pour la tendreſſe ;
C'eſt le théâtre des heureux.
A cette foule qui s'empreſſe,
Offrez ce ſouris gracieux,
Et cette touchante allégreſſe
Et ce regard victorieux.

Digitized by Google

Tout ce qui plaît dans ces modéles
Qui, des Amours, font l'entretien,
Attraits, graces, noble maintien,
Tout vous place parmi les belles.
Ah! près de l'hymen, qu'il ſied bien
Aux déeſſes d'être mortelles!

Hymen, doux hymen, ce ſéjour
Renaît par ta flâme éternelle.
Gloire, bonheur en cette cour,
Objet ſi cher à notre zéle!
Hymen, doux hymen, ce ſéjour
Renaît par ta flâme éternelle.

Brulez de ſa plus ſainte ardeur,
Rejetton des nobles Philippes
Qui vous ont tranſmis les principes
De la véritable grandeur,
Leurs vertus & leur bienfaiſance
Qui, prodigue de ſes faveurs,
Aime à deſcendre des hauteurs
De la plus ſublime naiſſance;
Equité, courage, clémence,
Premiers droits acquis ſur les cœurs,
Droits reclamés par la puiſſance.

Digitized by Google

O vous, qui les raſſemblez tous,
Heureux, & ſi dignes de l'être,
Toujours amans, long-tems époux,
Proſpérez & faites renaître
Les héros fameux parmi nous.
Des ſonges flatteurs de la vie,
Tel eſt l'aimable enchaînement.
Que du tems l'aîle aſſujettie
Dans les liens du ſentiment,
Eterniſe un ſi beau moment
Au ſein de votre ame attendrie!

O ſonge vraiment fortuné!
Tranſports d'une ardeur mutuelle,
Objets où la gloire étincelle,
Choix par l'eſtime raiſonné,
Flâme où la vertu ſe décèle,
Doux ſonge à peine imaginé!...
Que dis-je? en cette ame ſi belle,
Dans cette compagne fidéle,
Grand Prince, tout vous eſt donné,
Tout eſt réaliſé par elle.

Combien ſes yeux vont embellir

Les amphithéâtres champêtres *
Où l'onde ſe plaît à jaillir !
Ce Taygete ** va s'enrichir
De la renaiſſance des êtres,
Et les nayades treſſaillir
A l'aſpect de leurs nouveaux maîtres.
Les Sylvains, ivres de plaiſir,
Vont ſuivre, atteindre & conquérir,
Sous les dômes touffus des hêtres
Les nymphes qui ceſſent de fuir.

Ainſi quand Pſyché, tranſportée
Au palais de l'enchantement,
Eut, dans les bras de ſon amant,
Puiſé le feu de Promethée,
La terre autour d'eux agitée
Partagea leur raviſſement.

Ainſi ſous le plus doux augure,
Et par des anneaux infinis,
Les êtres divers ſont unis ;

---

* Saint-Cloud.

** Montagne dans le Péloponèſe, ſur laquelle on trouvoit les agrémens du Tempé.

Digitized by Google

Tout eſt hymen dans la nature.
Les aſtres entr'eux entraînés,
Les jeunes ormeaux couronnés,
Leurs bras richement empourprés
Par les fleurs, amantes ſenſibles;
Les zéphirs aux roſes livrés,
Les myrthes par l'eau pénetrés
Devenus tendres & flexibles;
Les heureux oiſeaux attirés
Dans des engagemens paiſibles;
Tout répete ces chants ſacrés
Par des accords intelligibles.

Hymen, doux hymen, quel ſéjour
Ignore ta flâme éternelle?
Cette flâme toujours nouvelle,
Et le chef-d'œuvre de l'Amour?
Hymen, doux hymen, quel ſéjour
Ignore ta flâme éternelle!

Digitized by Google

VERS présentés à L. A. S. Meſſeigneurs les Ducs d'Orléans & de Penthievre.

Aux fêtes de Saturne on voyoit autrefois
Les eſclaves ſervis par la main de leurs maîtres,
Pour montrer que tout homme avoit les mêmes droits;
Mais aujourd'hui ce que je vois
Vaut bien ce qu'ont vû nos ancêtres.
Princes, dans votre rang, loin de prodiguer l'or,
Pour ajouter à l'éclat de la fête,
Vous avez d'autres ſoins en tête,
Sur l'indigent vous verſez le tréſor.
Le ſuperflu, des grands, à vos yeux, eſt la dette,
Vous mépriſez l'orgueil, le rang & l'étiquette,
Les pleurs des malheureux ſont ſechés pas vos mains.
Leur voix va vous bénir ſans ceſſe.
Vous leur donnez des jours ſerains,
Ce ſont là vos concerts & vos jours d'allégreſſe.

Par la Muſe Limonadiere.

Digitized by Google

A S. A. S. Monſeigneur le Duc de Chartres ſur ſon mariage avec Mademoiſelle de Penthievre, le 5 d'Avril 1769.

PRINCE auguſte, ainſi votre alteſſe
S'unit donc au gré de vos vœux
Avec une jeune princeſſe.
L'Amour, tout fier de ces beaux nœuds,
Vient préſider à cette fête;
Il fait les honneurs du gala,
Et quand on voit votre conquête
On s'étonne peu qu'il ſoit là.

Par la même.

DE'CLARATIONS, ARRÊTS, &c.

I.

ARRÊT du conſeil d'état du Roi, du 13 Janvier 1769, portant confirmation de la déclaration du Roi du 2 Avril 1768, & interprétation de la réſerve qui y eſt mentionnée au ſujet de la penſion d'Oblat. Sa Majeſté ordonne que les abbés & prieurs qui juſtifieront que les revenus de leurs

bénéfices ſont au-deſſous de mille livres, ne payeront que ſoixante-quinze livres pour la penſion d'oblat; & que ceux, dont les revenus ſont de mille livres & au-deſſus, mais qui n'excedent pas deux mille livres, ne payeront que cent cinquante livres pour le même objet, le tout ainſi qu'il en a été uſé par le paſſé, à l'égard des uns & des autres.

II.

Déclaration du Roi, donnée à Verſailles le 28 Janvier 1769, regiſtrée en la chambre des Comptes le premier Février ſuivant; portant prorogation de délai pour la préſentation des comptes des receveurs généraux des domaines.

III.

Arrêt du conſeil d'état du Roi, du 23 Mars concernant le payement des billets de caiſſe de la Louiſiane.

IV.

Arrêt du conſeil d'état du Roi, du 21 Mars 1769; portant ſuppreſſion, à compter du premier Avril 1769, de la caiſſe d'eſcompte établie par celui du premier Janvier 1767.

V.

Arrêt du conſeil d'état du Roi, du 6 Avril 1769; qui autoriſe une loterie en faveur de la compagnie des Indes.

ART. I. Ladite loterie ſera compoſée de trente-

ſept mille billets de trois cents liv. chacun, payables en deniers comptans, & en un ſeul payement en levant le billet.

II. Le tirage des lots de ladite loterie ſera fixé au plus tard au premier Août prochain & jours ſuivans, conformément à la table annexée à la minute du préſent arrêt.

III. Les trente-ſept mille billets ſeront remboursés, ſur le pied de leur capital de trois cents livres, à la caiſſe de Paris, & les trois mille ſept cents lots échus auxdits billets, y ſeront pareillement payés; le tout par ordre de numéro, & à compter du 15 Janvier au 28 Février 1770. Leſdits billets & lots ſeront auſſi reçus comme argent comptant, en payement des marchandiſes qui ſeront vendues par la compagnie des Indes, à la prochaine vente de l'Orient.

Il y a un lot de	. . . .	100000 liv.
1 de	. . . .	50000
1 de	. . . .	20000
1 de	. . . .	15000
1 de	. . . .	12000
1 de	. . . .	10000, &c.

AVIS.

I.

Belle eau d'Hypocrene : c'eſt une liqueur très-fine & très-délicate, auſſi agréable au goût que

salutaire pour l'estomac ; elle est à sa source, chez la muse limonadiere, au café Allemand, rue Croix des Petits Champs à Paris.

II.

Mademoiselle Conseilleux a le secret de faire une pommade, dite de toute beauté, qui ôte les rides & qui conserve toute la fleur & la fraîcheur de la premiere jeunesse, même dans l'âge le plus avancé : elle donne l'éclat & la vivacité à la vue ; elle ne fait aucun tort à la peau ni aux dents ; au contraire, elle rafraîchit le teint, le blanchit & lui rend sa premiere fraîcheur.

Ladite demoiselle est parvenue à rendre sa pommade très-flexible : il faut la mettre dans le creux de la main, l'écraser, l'employer le soir en se couchant, la laisser, & en remettre le matin, & l'essuyer, si on le juge à propos. Elle a une odeur très-agréable. Cette pommade est unique en ce qu'il n'y a rien à craindre pour le linge, ni la dentelle qu'elle ne graisse, ni ne salit.

Ladite Demoiselle Conseilleux a des pots, à 24 sols, à 36 s., à 3 livres, &c. Les pots seront cachetés de son cachet, & son nom est imprimé sur les pots. Elle avertit aussi que cette pommade peut se garder sans se gâter cinq à six ans.

La demeure de ladite Demoiselle Conseilleux, est rue Simon-le-Franc, la troisieme porte cochere à main gauche, en entrant du côté de la rue Maubué, au troisieme étage.

III.

Digitized by Google

III.

Le ſieur Chauvet, chymiſte, avoit cru bien faire en multipliant ſes bureaux pour la vente de ſon eau antiſcorbutique ; mais le public lui ayant témoigné qu'il ſeroit plus ſatisfait que la diſtribution de ce ſpécifique ne ſe fît que chez lui, il a pris ce parti afin de le contenter, & de lui ôter toute défiance ; ſa demeure eſt dans l'enclos du Temple, au bâtiment neuf, allée du billard, au premier étage ; on le trouvera toute la matinée juſqu'à midi.

Les propriétés de ce puiſſant remede, ſont auſſi diverſes que ſalutaires : elles conſiſtent à guérir promptement les affections ſcorbutiques des gencives, & les ulcères qui en proviennent, à détruire la carie & le tartre boueux des dents, à les blanchir, à les raffermir dans leurs alvéoles, à les incarner ſi elles ſont déchauſſées, & à en calmer la douleur, ſi elle n'eſt occaſionnée que par le ſcorbut ou la carie ; mais quand c'eſt par toute autre cauſe, cette eau n'y eſt point propre.

Le prix eſt de deux livres la fiole.

IV.

Compoſition, inventée par la Riviere pour *repaſſer les raſoirs* ſans cuir ni pierre, approuvée par l'expérience qu'en ont faite Meſſieurs les valets de chambre barbiers du Roi, & ſyndics des maîtres perruquiers de Paris ; le côté du cachet n'eſt que pour les raſoirs qui ont beſoin d'être repaſſés

Digitized by Google

ſur la pierre; l'autre côté eſt moins vif & bien plus doux : elle maintient ſon onctuoſité ſans s'attacher au raſoir : l'on en fait uſage comme d'un cuir, & en peu de tours de raſoir. Le prix eſt de 2 livres 10 ſols.

Il demeure rue du Petit Carreau chez un tourneur, à Paris. En lui écrivant par la petite poſte, il ſe rend où il eſt mandé.

V.

Le ſieur Legris, ſucceſſeur du ſieur Clément, continue de vendre la liqueur dont le ſieur Clément avoit acquis la connoiſſance par ſes grandes recherches, propre à la deſtruction totale des punaiſes; & une pâte pour celle des rats, laires & mulots. Les perſonnes qui s'en trouveront incommodées, peuvent ſe ſervir hardiment de ces ſpécifiques, & pour peu de choſe elles ſe verront débarraſſées de ces inſectes incommodes.

Ledit ſieur Legris ſe tranſportera dans les maiſons où il ſera mandé. Il demeure dans la boutique où étoit ci-devant M. Bazolle, marchand de bierre rue Zacharie, à la Renommée, vis-à-vis le chaudronnier, près la rue de la Huchette & celle de St Severin. L'on trouvera des drogues en tout tems chez ledit ſieur.

Les perſonnes qui lui écriront de province ſont priées d'affranchir leurs lettres. Il prévient que la marchandiſe énoncée ci-deſſus ne ſe trouve que chez lui, & que celle que l'on vend ailleurs eſt contrefaite.

Digitized by Google

VI.

Le ſieur Pierre Bocquillon, marchand gantier-parfumeur, rue St Antoine, compoſe & vend une liqueur ſouveraine nommée *le véritable tréſor de la bouche*, dont le ſieur Pierre Bocquillon eſt le ſeul compoſiteur & poſſeſſeur.

Le prix des bouteilles eſt à 10 liv., 5 liv., 3 liv. & 24 ſols.

Cette liqueur, nommée *tréſor de la bouche*, acquiert tous les jours de nouvelles preuves de ſon efficacité.

Les perſonnes curieuſes de conſerver leurs dents, doivent en faire uſage tous les jours, ſe rincer la bouche avec ladite liqueur toute pure, ſans y mettre ni eau ni coton.

Ladite liqueur peut ſe tranſporter ſur mer ſans perdre ſa force ni ſa vertu, ſe conſerve des années entieres, & ne craint point les fortes gelées.

Le public eſt prié de ſe tenir en garde contre les contrefactions, & eſt averti qu'il ſe vend une eau à Paris, nommée *le tréſor de la bouche*, avec des imprimés contrefaits, qui n'eſt point de la qualité ni de la compoſition de l'auteur; que la ſeule & véritable ſe vend par le ſieur Pierre Bocquillon, marchand gantier-parfumeur, rue St Antoine, à la Providence, vis-à-vis la rue des Balets, à Paris; il vend auſſi de tout ce qui concerne ſon commerce.

Digitized by Google

VII.

Le ſieur David, demeurant à Paris, rue des Orties, butte St Roch, au petit hôtel Notre-Dame, poſſede ſeul un *ſecret & remede infaillible pour guérir toutes ſortes de maux de dents*, quelque gâtées qu'elles ſoient & pour la vie, ſans qu'on ſoit jamais obligé d'en faire arracher aucune.

Ce remede eſt approuvé par M. le doyen de la Faculté de médecine, & autoriſé par M. le lieutenant-général de Police; il conſiſte en un topique que l'on applique le ſoir en ſe couchant ſur l'artere temporale du côté de la douleur, qui, outre les maux de dents, guérit auſſi les fluxions, les maux de têtes, migraines, rhume du cerveau, ſans qu'il entre rien dans la bouche, ni dans le corps. Il procure d'ailleurs un ſommeil paiſible, pendant lequel il ſe fait une tranſpiration douce & ſalutaire. Au réveil, ce topique tombe de lui-même ſans laiſſer aucune marque ni dommage à la peau; mais comme ce topique n'opere que dans le lit, le ſieur David débite auſſi une *eau ſpiritueuſe* d'une nouvelle compoſition très-agréable, qui fait paſſer les douleurs de dents les plus vives, qui guérit les gencives malades, & prévient tous les accidens de la bouche. Il y a des bouteilles à 3 liv. & à 6 livres; & les topiques ſont de 24 ſols chaque. Il faut lui apporter pour les topiques un morceau de linge fin, blanc de leſſive, quand c'eſt pour Paris Il donne un imprimé de la maniere de ſe ſervir du topique & de l'eau ſpiritueuſe.

Digitized by Google

NOUVELLES POLITIQUES.

De Petersbourg, le 17 Février 1769.

Le sieur Gmelin chargé par l'Académie des Sciences de cette ville, de faire des recherches botaniques dans les provinces de ce vaste Empire, a découvert près de Woranecz, une nombreuse famille de cochenilles, lesquelles s'attachent aux racines de fraisier; ces cochenilles paroissent être de la même espèce que celles que le sieur Rytsckow a trouvées à Orenbourg, & qui donnent une belle couleur de pourpre.

De Parme, le 11 Mars 1769.

L'Infant vient de supprimer l'inquisition dans ses états; ce prince avoit donné le 21 du mois dernier un décret par lequel il se plaignoic de l'intrusion abusive & irrégulière d'une puissance étrangere, exercée par des religieux cloîtrés en forme de tribunal sous le nom d'inquisition du S. Office. Il déclaroit qu'étant protecteur né de la religion il n'appartient qu'à lui de pourvoir au moyen de la maintenir, & qu'il veut que les évêques soient seuls chargés de ce qui regarde la conservation de la foi. L'Inquisiteur étant mort, l'Infant a fait retirer toutes les Patentes de ceux qui servoient l'inquisition sous le nom de *Patentes du S. Office.* Il a défendu au vicaire de l'inquisition de faire aucun exercice de cette charge, & ordonne que tous les prisonniers, s'il y en avoit,

Digitized by Google

fussent détenus au nom du Prince. Il a adressé une lettre circulaire aux évêques qui ont répondu qu'ils se conformeroient ponctuellement à ses ordres.

De Londres le 21 Mars 1769.

La Chambre des Communes a déclaré nulle la nouvelle élection du sieur Wilkes ; celui-ci a publié une nouvelle adresse aux électeurs du comté de Middlesex pour solliciter de nouveau leurs suffrages en sa faveur le jour de l'élection fixé au 15 du mois prochain. Ces électeurs se sont assemblés hier au nombre de plus de mille, & ont résolu unanimement de soutenir même aux dépens de leurs biens & de leur vie, le droit & le privilége qu'ils ont d'élire le député qui leur paroît le plus digne de les représenter au Parlement ; ils ont pris en même tems la résolution de soutenir les intérêts du sieur Wilkes, à la prochaine élection.

De Versailles, le 29 Mars 1769.

Le Roi a donné une place de grand-croix dans l'ordre de S. Louis au sieur de Castella, Lieutenant-Général, colonel d'un régiment Suisse, & une de commandeur dans le même ordre au Baron d'Espagnac, maréchal de camp, & gouverneur de l'Hôtel Royal des Invalides Sa Majesté a accordé en même tems le gouvernement de Givet & de Charlemont, vacant par la mort du sieur de Chevert, au sieur de Montmore, Lieutenant-Général & major des gardes du corps ; le gouvernement de Bouchain dont celui-ci étoit pourvu, au Comte de Durfort, maréchal de camp, & la

Digitized by Google

charge de meſtre de camp, Lieutenant du régiment du Colonel Général des Dragons, vacante par la démiſſion du marquis de Caraman, au duc de Luynes.

Du 8 Avril.

Avant-hier le Roi monta à cheval pour la premiere fois, & alla à la chaſſe. Sa majeſté s'eſt bien trouvé de cet exercice.

Sa majeſté a accordé au vicomte de Houdetot, Sous-Lieutenant dans le régiment des Carabiniers, le guidon des Gendarmes de Berry, vacant par la démiſſion du marquis de Vichy.

Le ſieur Hugnin, Géographe & Profeſſeur de Géographie & d'Hiſtoire à l'Ecole Royale Militaire, eut l'honneur de préſenter le 3 de ce mois, à Monſeigneur le Dauphin, une carte manuſcrite de ſa compoſition, repréſentant la généalogie des trois races qui ont régné en France. Cette carte porte environ ſix pouces de hauteur ſur neuf de largeur.

De Paris, le 27 Mars 1769.

Le ſieur de Bougainville eſt revenu dernierement au port de S. Malo, ſur l'une des deux frégates dont il avoit le commandement, il s'eſt rendu ici & a rapporté qu'il avoit découvert dans la mer du ſud, une Iſle juſqu'à préſent inconnue, très-vaſte & très-agréable, par la beauté du climat, la fertilité de la terre, & la douceur ſinguliere des mœurs des habitans; le ſieur de Bougainville a amené avec lui un de ces habitans qui a, dit-on, beaucoup d'intelligence, & paroît avoir quelques connoiſſances d'Aſtronomie.

Digitized by Google

LOTERIES.

Le quatre-vingt-dix-neuvieme tirage de la loterie de l'hôtel-de-ville s'eſt fait le 25 Mars en la maniere accoutumée. Le lot de cinquante mille livres eſt échu au N°. 38303. Celui de vingt mille livres, au N°. 39848, & les deux de dix mille aux numéros 24817 & 31701.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'eſt fait le 5 de ce mois. Les numéros, ſortis de la roue de fortune ſont, 61, 12, 80, 76 & 85.

MORTS.

Charlotte de Mailly-Neſle, veuve d'Emmanuel-Ignace, Prince de Naſſau-Siegen, & du S. Empire, eſt morte le 15 Mars dans l'Abbaye royale de Poiſſy, agée de quatre vingt-trois ans. Elle avoit eu un fils (Maximilien Guillaume-Adolphe de Naſſau-Siegen) qui avoit épouſé Charlotte-Amelie de Mouchi-Senarpont; & il reſte de ce mariage deux enfans, qui ſont Charles-Henri-Nicolas-Othon de Naſſau Siegen, capitaine d'une brigade dans le régiment de Schomberg, & Charlotte-Amelie de Naſſau-Siegen.

Louis Godefroy, marquis d'Eſtrades, petit-fils du feu maréchal de ce nom, & maire gouverneur de Bordeaux, mourut en cette ville le 2 Mars, dans la ſoixante-quatorzieme année de ſon âge.

Digitized by Google

Le lord George Seton, pair d'Ecoſſe, chevalier baronnet de la Grande-Bretagne, eſt mort à Verſailles le 9 Mars, âgé de quatre-vingt quatre ans.

Charles-Edouard, comte de Heſſenſtein, fils naturel du feu roi de Suede, eſt mort à Paris le 2 Avril. Il étoit né en 1738, avoit été légitimé en 1745 par le roi ſon pere. Son frere aîné qui accouroit de Suede pour le voir, n'a pu arriver que le lendemain de ſa mort.

François de Durat de la Serre, maréchal de camp, chevalier de l'ordre royal & militaire de St Louis, & ancien lieutenant-colonel du régiment Royal-la-Marine, mourut au château de Vauchaunade, dans la quatre-vingt cinquieme année de ſon âge.

Nous avons ſous les yeux un extrait de la *généalogie de la maiſon de Joyeuſe*, doù il réſulte que cette maiſon n'a eu que deux branches, celle des ducs qui eſt éteinte, & celle des comtes de *Grand-Pré* qui ſubſiſte en la perſonne de M. le comte de Joyeuſe, & en celles de M. le marquis de Joyeuſe, & de M. ſon fils. Il n'exiſte plus de Châteauneuf depuis que les auteurs de cette maiſon en ont quitté le nom pour prendre celui de Joyeuſe, dans le treizieme ſiecle, par le mariage de Randon de Châteauneuf, & de la marquiſe d'Anduſe; on trouve des cardinaux, des ducs, des maréchaux, des chevaliers de l'ordre, &c, du nom de Joyeuſe, mais on n'en connoît dans aucune hiſtoire du nom de Châteauneuf, puiſque le nom de cette ancienne maiſon n'exiſte plus depuis cinq ſiécles. Cette note ſuffit ſans doute pour détruire l'aſſertion renfermée dans une lettre rapportée dans le Mercure de Mars 1769, & dans le N° 3 de l'année littéraire, ſur une prétendue erreur de M. Piganiol de la Force.

Digitized by Google

Mercure d'Avril, premier volume, pag. 6, rétabliſſez ainſi les vers qui finiſſent la page.

L'heureux la Condamine, éleve d'Uranie,
Après avoir bravé dans ſa courſe infinie
Les flots de l'Océan, les feux de l'Equateur,
Meſuré les contours de la terre applatie,
Fixé la peſanteur, par Newton preſſentie,
Revient dans ſon pays tel qu'un heureux vainqueur, &c.

TABLE.

PIECES FUGITIVES en vers & en proſe, page 5
Obſervations de M. Mailhol ſur l'épître de Gabrielle de Vergi, *ibid.*
Gabrielle de Vergi à ſon frere, Epître, 7
Epître à une jolie femme, 19
Vers au bas du portrait de Madame R... 21
La Vérité, la Fable & la Raiſon. Fable. *ibid.*
A Madame la Marquiſe de Cruſſol d'Amboiſe ſur les œuvres de M. de St Lambert, 24
A Glycere, ſur un abandon, 25
A Madame P.... ſur ſes vers, *ibid.*
Soliman & Zulma, conte, 26
Sur l'arrivée du Roi de Danemarck à la cour palatine, 44

Digitized by Google

Léandre & Héro, Romance, 45
Envoi à Mademoiſelle ... à Londres, 49
Le Roi boit, Conte. *ibid.*
Epître à Mlle B... en lui envoyant Homère, 51
A Mademoiſelle R***, 52
Vers ſur la chûte du Roi à la chaſſe, 53
Portrait d'Elmire, chanſon, 54
Le Moraliſte, 55
Explication des Enigmes, 57
ENIGMES, *ibid.*
LOGOGRYPHES, 60
NOUVELLES LITTÉRAIRES, 63
Garrick ou les acteurs Anglois, *ibid.*
Les viciſſitudes de la fortune, 67
Les derniers adieux de la Maréchale de **, 71
Diction. crit. pittoreſque & ſententieux, &c. 73
Diſcours ſur l'hiſtoire moderne, 75
La Thériacade, 76
Continuation de l'hiſtoire des voyages, 78
Médecine de l'eſprit, 83
Abrégé de l'hiſtoire générale d'Italie, 87
Hiſt. de l'Amérique depuis ſa découverte, 88
Œuvres de Madame de Montegut, 90
Eſſai de phyſique, 95
Eſſai ſur l'établiſſement des écoles gratuites de deſſin, 96
Anecdotes angloiſes, 99
Idée générale de l'aſtronomie, 100
Thomire, tragédie, 101
Hiſt. du théâtre italien & de l'opéra comique, 107
Eloge hiſtorique de MM. Vallin, de Chaſſiron & Dupaty, 113
Inſtructions de l'Impératrice de Ruſſie pour la formation d'un code, 117
Hiſtoire littéraire des Femmes Françoiſes, 121
Mélange d'hiſtoire & de littérature, 134
Traduction en toſcan d'Eugenie, 138

Digitized by Google

Lettre de Madame de Méhegan; 139
Lettre de M. le Baron de Tschudi, 140
CONCERT SPIRITUEL, 141
Opéra, 145
Comédie françoise, 146
Comédie italienne, 149
Eloge de M. le Cat, 151
Epitaphe de M. le Cat, 171
ACADEMIES, *ibid.*
ARTS, 180
Gravure, *ibid.*
Musique, 183
Piété filiale, 193
Trait de valeur d'un cavalier à la bataille de Minden, 195
Etablissement d'une bibliotheque à Beauvais, 198
Anecdotes, 199
Mariage de Mgr le Duc de Chartres, 201
Epithalame, 205
Vers à Mgr le Duc d'Orléans & à Mgr le Duc de Penthievre, 212
A Mgr le duc de Chartres sur son mariage, 213
Déclarations, arrêts, &c. *ibid.*
AVIS, 215
Nouvelles Politiques, 221
Loteries, 224
Morts, *ibid.*

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le second vol. du Mercure d'Avril 1769, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 15 Avril 1769.

GUIROY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue des Cordeliers.

Digitized by Google

Digitized by Google

JUL 8 - 1932